PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

39e Année. JUL 20 1932 N° 12.

LA

REVUE DE PARIS

15 JUIN 1932

		Pages.
is Barthou.	*Avez-vous lu Han d'Islande?*	721
rges Duhamel. . .	*Tel qu'en lui-même.* — I	746
le Magne	*Le Château de St-Cloud au XVIIe siècle.*	776
iam Harry	*Les Pleureurs de Sion.*	813
n de Pange.	*La Formation de Gœthe*	830
ré Thérive	*Anna.* — V	847
dimir d'Ormesson.	*La Crise allemande*	873
é Grousset	*Travaux français en Iran.*	885
ry Bidou	*Le Mouvement littéraire.*	900
nçois Porché . . .	*Le Théâtre.*	911
Albert-Petit	*Le Mouvement historique*	923
ert Flament	*Tableaux de Venise*	935

Marcel Thiébaut : *Vieux Paris.*

Copyright 1932 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS ***publiera prochainement :***

Lettres diverses et curieuses.

par HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie française

La Chartreuse de Grenade

par VALERY LARBAUD

Les Idées politiques de la France

par ALBERT THIBAUDET

L'Idiot de la Famille

par MARGARET KENNEDY

Le Passé de Sobakine

par M. DE POURICHKEVITCH

L'Or, le Franc et la France

par ED. GISCARD D'ESTAING

AVEZ-VOUS LU « HAN D'ISLANDE »?

Quand La Fontaine, dont la question est restée célèbre, disait à tout venant : *Avez-vous lu Baruch?* il manifestait son enthousiasme pour une prière juive que Racine lui avait fait connaître. La découverte d'un chef-d'œuvre vieux de deux mille deux cents ans l'exaltait et il ne voulait pas en garder le profit pour lui seul. Cette naïveté généreuse est devenue proverbiale. Elle m'a inspiré mon titre.

Mais je ne me flatte pas d'avoir découvert *Han d'Islande* et je prétends moins encore recommander ce roman juvénile comme un chef-d'œuvre. Si j'exprimais une semblable admiration, c'est Victor Hugo lui-même qui me démentirait. Personne ne s'est montré plus sévère que lui pour son livre, « avec son action saccadée et haletante, avec ses personnages tout d'une pièce, avec ses gaucheries sauvages, avec son allure hautaine et maladroite, avec ses candides accès de rêverie, avec ses couleurs de toute sorte juxtaposées sans précaution pour l'œil, avec son style cru, choquant et âpre, sans nuances et sans habiletés, avec ses mille excès de tout genre... » La critique est si dure qu'elle est injuste. Cette fois, la modestie de Victor Hugo ne ressemble pas à l'envers d'un orgueil qui se dissimule. Il porte sur son œuvre un jugement sincère. Mais c'est dix ans après sa première publication, et dans une édition nouvelle, qu'il la juge ainsi. Entre le mois de janvier 1823 et le mois de mai 1833 son esprit s'était sin-

gulièrement élargi. Le jeune homme était devenu un homme; il avait dépassé ses plus belles promesses et les fleurs de son talent naissant avaient produit des fruits qui attestaient la richesse du génie le plus abondant et le plus original.

Pourquoi donc, ayant écrit *Notre-Dame de Paris*, réimprimait-il *Han d'Islande*? D'abord, parce que ce roman, à côté de la fantaisie la plus outrée, représentait l'état de son âme, à l'âge où il l'avait composé, entre dix-huit et dix-neuf ans, « dans un accès de fièvre », inspiré par l'amour. Ensuite, pour qu'on pût décider si c'étaient « des pas en avant ou des pas en arrière » qui séparaient *Han d'Islande* de *Notre-Dame de Paris*. Victor Hugo s'en remettait aux lecteurs. Ce n'était pas courir un bien grand risque. Du balbutiement au chef-d'œuvre la distance était telle que l'auteur, sûr de son opinion, n'était pas moins sûr de la faire partager. La partie était gagnée. Mais, si loin que fût *Han d'Islande* de *Notre-Dame de Paris*, l'œuvre ne méritait pas d'être sacrifiée. Qui l'ignore ne connaît pas tout Victor Hugo, et surtout ce Victor Hugo adolescent, si charmant, si simple, si sincère, dont le cœur, loyal et bon, devançait le génie. C'est une bien curieuse histoire, où l'homme, le jeune homme, dépasse l'œuvre.

Si vous n'avez pas lu *Han d'Islande*, je ne vous engage pas à faire sa connaissance dans l'édition originale. Ce conseil ne procède pas seulement de la difficulté qu'il y a à se procurer un des livres les plus rares de la période romantique, et que peu de bibliophiles possèdent. Ce sont quatre volumes que Victor Hugo comparait à quatre « liasses inégales de papier grisâtre maculé de noir et de blanc ». L'apparence n'en est pas séduisante et seule leur rareté fait leur prix.

Mais il y a autre chose. Cette première édition était tellement « défigurée de fautes typographiques » que « l'œil même de son père », pour parler comme l'auteur, ne reconnaissait pas *Han d'Islande*. Il se disait « livré au supplice d'un père auquel on rendrait son enfant mutilé et tatoué par la main d'un iroquois du lac Ontario ». Sa douleur exagérait à peine en affirmant qu'il n'y avait pas « d'image grotesque, de sens baroque, de pensée absurde, de figure incohérente, d'hiéroglyphe burlesque » que « l'ignorance industrieusement

stupide » d'un « prote logogriphique » ne lui eût fait exprimer. Trop d'exemples, que lui rappelait sa « mémoire ulcérée », lui donnaient raison. « Ici, l'*esclavage* du suicide en remplaçait l'*usage*; ailleurs, le manœuvre typographe donnait à un *lien* une voix qui appartenait à un *lion*; plus loin, il ôtait à la montagne du Dofre-Field ses *pics*, pour lui attribuer des *pieds*, ou, lorsque les pêcheurs norvégiens s'attendaient à amarrer dans des *criques*, il poussait leur barque sur des *briques*... »

Ces mutilations et ces tatouages typographiques avaient donné naissance à une correspondance assez vive entre Victor Hugo et son premier éditeur, le libraire Persan, un marquis ruiné, qui avait mal choisi la rue de son domicile commercial, la rue de l'*Arbre-Sec*, pour refaire sa fortune! Pourtant, il n'avait pas complètement tort en répliquant à l'auteur courroucé, sous les yeux duquel l'édition avait été faite et qui avait donné les *bons à tirer*, que « le métier d'un libraire est de vendre les livres et non de les corriger ». *Han d'Islande* fut mis en vente dans la première quinzaine de février 1823. Un titre sans nom d'auteur. Celui-ci livrait son œuvre au public sans se livrer lui-même. Il s'amusait de ce mystère, ne voulant pas informer le lecteur « ni s'il est jeune ou vieux, marié ou célibataire, ni s'il a fait des élégies ou des fables, des odes ou des satires, ni s'il veut faire des tragédies, des drames ou des comédies, ni s'il jouit du patriciat littéraire dans quelque académie, ni s'il a une tribune dans un journal quelconque... ». Quoiqu'il déclarât que c'étaient là « des choses fort intéressantes à savoir », il en gardait jalousement le secret. Pourtant celui-ci fut connu. On était dans un temps où les querelles littéraires accompagnaient et aggravaient les luttes politiques. La presse était déjà aux écoutes et aux aguets. Un journal libéral, le *Mercure du XIX*e *siècle*, sans dire encore le nom de l'auteur, souleva le masque sous lequel il avait essayé de dissimuler sa personnalité. Il ne ménagea ni l'homme ni l'œuvre. S'il était vrai, selon les « métaphysiciens », que « le génie est voisin de la démence », Léon Thiessé, le critique libéral, écrivait, avec une sévérité inexorable, que dans ce cas « l'auteur de *Han d'Islande* n'était pas très éloigné du génie ». Déjà! La cruauté du trait final ne manquait pas d'esprit ou du moins d'habileté. Après avoir constaté que les auteurs

étaient quelquefois sujets à subir « l'indisposition d'un songe pénible et prolongé », le critique choisissait un nom qui pourrait servir de caution à l'existence de ce genre de cauchemar. « Je ne citerai pour exemple que M. Victor Hugo, qui parait en être plus travaillé qu'un autre, puisqu'il a cru devoir lui consacrer une ode entière. On trouve dans cette ode quelques vers qui peuvent s'appliquer au roman de *Han d'Islande* :

> Il remplit le sommeil de vagues épouvantes,
> Et laisse à l'âme un long ennui. »

La citation était une désignation. D'ailleurs ce Léon Thiessé avait une ironie moins discrète, et qui sortait du domaine littéraire, lorsqu'il ajoutait que l'auteur, un poète lyrique, et l'une des « colonnes » de la Société des *Bonnes Lettres*, était accueilli dans les salons, où de grands seigneurs le protégeaient et, parce que le Trésor le pensionnait, il le qualifiait d'écrivain bien « entretenu », que cette sorte de servitude payée condamnait à ne pas rester inactif. Les amis de Victor Hugo s'émurent. Parmi eux, l'un des plus généreux, Adolphe de Saint-Valry, releva une attaque qui dépassait vraiment la mesure. Mais l'appui le plus autorisé vint de Charles Nodier. Rédacteur à *La Quotidienne*, il ne connaissait pas personnellement Victor Hugo. Son opinion n'en avait qu'un plus grand prix. Elle n'était pas exempte de réserves, inspirées par une critique éclairée, mais elle se montrait, dans l'ensemble, plus que bienveillante et elle saluait dans l'auteur, que d'ailleurs elle ne nommait pas, un « génie original » promis à une « belle et vaste carrière ».

Quelques mois après, Lamartine adressait à Victor Hugo une lettre d'une rare pénétration. Il le louait de ses « ravissantes » poésies, qu'il relisait, et aussi de son « terrible *Han* », qu'il trouvait « trop terrible ». Étant son aîné de douze ans, et ayant connu avec les *Méditations* un succès prodigieux, Lamartine avait une double autorité pour donner des conseils à un cadet dont il pressentait le génie. Avec quelles gracieuses précautions il s'y prenait! « Adoucissez votre palette; l'imagination comme la lyre doit caresser l'esprit; vous frappez trop fort; je vous dis ce mot pour l'avenir, car vous en avez un, et je n'en ai plus. » Vraiment, à trente-trois ans, Lamar-

tine se croyait-il fini? Je me méfie toujours de la modestie des romantiques et elle me choque plus, ne la tenant pas pour sincère, que l'orgueil hautain d'Alfred de Vigny. De quel avenir parlait donc Lamartine? Par un paradoxe qui le rendait, au moins partiellement, injuste pour lui-même, il croyait qu'il avait la tête plus politique que poétique. Mais il lui restait à écrire les *Harmonies*, *Jocelyn* et la *Chute d'un Ange*, sans compter, ou plutôt en comptant *La Vigne et la Maison*, ce profond, ce sublime dialogue, où s'opposent, dans les vers de la plus pure cadence, les sentiments de la vie la plus tourmentée qu'ait connue une grande âme. S'il méconnaissait le lot superbe de chefs-d'œuvre que lui réservait encore la puissance de son génie, Lamartine montrait à l'égard de Victor Hugo plus de clairvoyance. « Adoucissez votre palette; ... vous frappez trop fort. »

Quels conseils! Ils s'appliquaient moins aux odes, encore classiques, de son jeune émule qu'à son premier roman, ce *Han* terrible, trop terrible, qui accablait l'esprit plus qu'il ne le caressait. Les mots eux-mêmes manquaient de caresse. Mais pour eux la première préface de *Han d'Islande* avait prévu l'objection. Elle excusait les K, les Y, les H, les W qu'on y rencontrait fréquemment. Si nombreux que fussent ces « caractères romantiques », comme l'auteur les définissait, ou certaines étranges diphtongues, il prétendait n'en avoir usé dans son roman qu'avec une « extrême sobriété ». Ainsi, malgré l'exemple de plusieurs chroniqueurs, il n'avait pas « osé se permettre » d'écrire le nom historique de *Guldenloëwe*, qu'il avait adouci en en faisant *Guldenlew*. Mais était-ce une concession ou une ironie? Il y avait dans la courte préface du mois de janvier 1823, celle qui ouvrait la première édition, un ton de défi et de raillerie, une sorte de « manière aigre-douce » à la Walter Scott, que Charles Nodier n'avait pas aimée. Il ne la goûtait pas dans un auteur illustre, arrivé à l'arrière-saison de la vie. Comment l'aurait-il trouvée convenable chez un très jeune homme, auquel un « mérite non contesté » avait donné « de bonne heure de justes privilèges »? Aussi l'hommage s'accompagnait-il d'une remontrance. « Le premier devoir qu'impose le talent, c'est de ne pas abuser de ses droits. »

Victor Hugo fut sensible à l'éloge que « l'un des écrivains les plus honorables et les plus distingués » de ce temps lui avait adressé, mais il n'accepta pas la semonce. Dans la longue préface qu'il donna, en avril 1823, à la seconde édition de son roman, il montra une raillerie plus étincelante que dans la première. Il n'épargnait pas les critiques dont le *libéralisme*, je l'entends au point de vue de leurs opinions, n'avait pas ménagé son ouvrage. Ardent royaliste, ne trouvait-il pas le moyen de mettre en cause « messieurs de Robespierre, Barère, Couthon et compagnie »? On était loin de *Han d'Islande*!

Il y avait des querelles qui s'en rapprochaient davantage, ou plutôt même qui s'y rapportaient tout à fait. Celle-ci, par exemple. « Quant à l'observation que plusieurs amateurs d'oreille délicate lui ont soumise touchant la rudesse sauvage de ses noms norvégiens, il la trouve tout à fait fondée; aussi se propose-t-il, dès qu'il sera nommé membre de la Société royale de Stockholm ou de l'Académie de Bergen, d'inviter messieurs les Norvégiens à changer de langue, attendu que le vilain jargon dont ils ont la bizarrerie de se servir blesse le tympan de nos parisiennes, et que leurs noms biscornus, aussi raboteux que leurs rochers, produisent sur la langue sensible qui les prononce l'effet que ferait sans doute leur huile d'ours et leur pain d'écorce sur les houppes nerveuses et sensitives de notre palais... » Au lieu d'écouter les conseils de Charles Nodier, l'auteur de *Han d'Islande* aggravait son cas. Il dépassait, sinon en aigreur, du moins en ironie, le ton de Walter Scott, ou plutôt de celui qui s'appelait lui-même « Jedediah Cleishbotham, maître d'école et sacristain de la paroisse de Gandercleugh ». Quel risque courait-il? Malgré l'exhortation qu'il avait reçue de donner son nom, ressortissant en de belles lettres noires sur du beau papier blanc, à son roman, « jusqu'ici enfant abandonné d'un père inconnu », il s'obstinait à n'être que l'auteur anonyme de *Han d'Islande*. Il y avait une gageure dans cette fantaisie. Quoiqu'elle ne pût pas abuser les cénacles littéraires, il s'en amusait. A vingt et un ans, déjà célèbre par ses vers, il n'aspirait par sa prose qu'à une gloire obscure. Bizarre jeune homme, vraiment!

Afin d'ajouter un intérêt singulier à chaque partie de la

composition et pour lui donner plus de physionomie, il avait fait précéder tous les chapitres « d'épigraphes étranges et mystérieuses ». Mais la première soulevait un coin de masque :

> Je ne démêle pas, disait le roi Cornu,
> Qui diable ce peut être; il nous faut donc attendre;
> Car de ce point jamais rien ne nous est venu.

Ce n'étaient pas de très bons vers et Victor Hugo, qui avait déjà révélé dans le *Conservateur Littéraire* un sens critique remarquable, ne pouvait pas se méprendre sur leur qualité. Mais la piété filiale l'emportait sur son jugement. L'épigraphe était extraite de la *Révolte des Enfers*, un poème du général H... Ce poème était inédit et l'initiale, qui cachait mal son auteur, désignait surtout, avec un titre militaire qui ne pouvait tromper personne, le père même du jeune romancier. Ainsi ce terrible *Han d'Islande* entrait dans le monde avec une sorte d'étrangeté paradoxale. Mais, à vrai dire, cet ouvrage n'était pas le seul qui, en cette époque de romantisme naissant, eût paru sans nom d'auteur. Les *Méditations*, ce retentissant chef-d'œuvre, étaient anonymes. Ainsi les *Odes et Poésies diverses*, de Victor Hugo, publiées en 1821, et quand il donna au public en 1826 *Bug-Jargal*, il écrivait sur le titre cette simple mention : « Par l'auteur de *Han d'Islande* ».

En 1833, avec la gloire venue, il se fit moins modeste, ou plutôt il relevait un défi. S'il comprenait, sans y rien changer, son premier roman dans ses Œuvres complètes, c'est qu'il avait subi « la loi commune à tout écrivain, grand ou petit, de voir rehausser ses premiers ouvrages aux dépens des derniers et d'entendre déclarer qu'il était fort loin d'avoir tenu le peu que ses commencements promettaient ». Ainsi cette quatrième édition procédait moins d'une vanité procurée par un ouvrage commencé à l'âge de dix-huit ans que du désir de marquer les progrès accomplis au cours d'une carrière dont la rapide ascension avait ébloui et conquis le monde. Décidément, il faut redire que la modestie des grands romantiques, imités par les petits, était d'une espèce particulière. Quand l'auteur de *Hernani* et de *Notre-Dame de Paris* dit, en parlant de lui : « Si peu de place qu'il tienne en littérature »,

il serait imprudent de le prendre au mot. Mais il y a dans sa Préface, et touchant *Han d'Islande*, des aveux plus sincères, qu'il est juste de retenir. Au moment où il écrivait son « roman fantastique », Victor Hugo n'avait aucune expérience ni des choses, ni des hommes, ni des idées. Il cherchait à deviner ce qu'il ignorait et à suppléer par l'imagination à cette absence de faits et d' « échantillons » que la vie n'avait pas pu lui procurer encore. Il avait moins observé que lu, mais la somme de ses lectures était prodigieuse. A onze ans, Ducray-Duminil! Ce nom ne vous dit rien? C'est que vous ne connaissez ni *Victor ou l'Enfant de la Forêt*, ni *Coelina ou l'Enfant du Mystère*. Moi non plus, d'ailleurs. La postérité n'a pas recueilli ces familles. A treize ans, Auguste Lafontaine! Si ce nom ne vous en dit pas davantage, je partage l'humiliation de votre ignorance, parce que mon Dictionnaire est muet sur cette gloire morte. A seize ans, Victor Hugo avait commencé à lire Shakespeare. C'est mieux, et il pouvait ainsi se flatter d'avoir passé brusquement, dans ses affections littéraires, par une échelle étrange et rapide, « du niais au sentimental, et du sentimental au sublime... » Mais il connaissait d'autres auteurs, qu'il ne nommait pas. Par exemple, le Révérend Maturin, un romancier anglais, qui avait poussé le *genre frénétique* jusqu'aux plus horribles monstruosités dans *Bertram*, dans *Melmoth* et dans *Montorio*. C'était un de ses auteurs favoris puisque des passages entiers de ses œuvres, et surtout de *Bertram*, qui fut célèbre, composaient un grand nombre des épigraphes « étranges et mystérieuses » dont il avait orné et alourdi ses chapitres. Quoique indirecte, l'influence était prouvée et probante.

Mais il y en avait une autre, d'une qualité plus rare. C'est plus tard qu'il la proclame dans une lettre où il expliquait l'origine et la genèse de *Han d'Islande*. « Ce roman était un long drame dont les scènes étaient des tableaux, dans lesquels la description suppléait aux décorations et aux costumes. Du reste, tous les personnages se peignaient par eux-mêmes; c'était une idée que les compositions de Walter Scott m'avaient inspirée et que je voulais tenter dans l'intérêt de notre littérature... » Il y a dans cette déclaration une profession de foi et un aveu. Quand M. Edmond Biré, qui s'est acharné contre

Victor Hugo avec une partialité passionnée dont l'hostilité repose trop souvent sur des inexactitudes, reproche à *Han d'Islande* de manquer d'originalité, il en prend vraiment à son aise avec un jeune auteur de dix-neuf ans. La précocité du talent, annonciateur du génie, qui anime les cinquante-deux chapitres du livre est faite, au contraire, pour surprendre. Il y a peu d'autres exemples qu'on en puisse rapprocher. Mais l'influence de Walter Scott est indéniable. A l'âge de dix-sept ans, Victor Hugo avait déjà écrit, dans le *Conservateur Littéraire*, un article sur l'*Officier de Fortune* et sur la *Fiancée de Lammermoor*. Il admirait le Sacristain de Gandercleugh, qui avait caché sous un nom obscur une œuvre célèbre, et il raillait un *certain monde* de le mettre au même rang que Ducray-Duminil. Il y a dans toute cette analyse une pénétration dont la puissance et dont l'indépendance déconcertent quand on songe à la jeunesse du critique. Déjà, d'ailleurs, il ébauche la théorie que la Préface de *Cromwell* rendra célèbre. « W. Scott, dit-il, a un grand art; il excite le rire, il émeut la pitié presque en même temps, et la transition paraît si naturelle que le contraste est insensible. Son pinceau, sûr et exercé, saisit toutes les nuances distinctives des objets semblables ou qui semblent tels à des yeux vulgaires. » Aussi conclut-il que « le talent, poussé à ce point, est plus que du talent », et il proclame que Sir W. Scott est un homme de génie.

La fréquentation continue de cet homme de génie se ressent dans *Han d'Islande*. Quelques mois après le compte rendu de la *Fiancée de Lammermoor*, qu'il ne mettait pas au premier rang de l'œuvre de son romancier favori, Victor Hugo s'attachait à *Ivanhoe*, dont le sujet transportait le Sacristain de Gandercleugh loin des champs de l'Écosse. Avait-il cessé d'être lui-même en cessant d'être exclusivement un romancier écossais? Non, car « le génie ne perd pas ses forces, comme Antée, en quittant la terre maternelle ». Victor Hugo louait les qualités extraordinaires du nouveau roman, mais, impartial jusqu'à la hardiesse, il ne dissimulait pas ses défauts. Seulement, il ne voyait pas ceux-ci où d'autres les signalaient. « On a critiqué, disait-il, le personnage du bouffon Wamba; on a trouvé qu'il paraissait quelquefois trop visiblement

imité de Shakespeare, et que ses plaisanteries manquaient de goût; nous croyons au contraire ce rôle heureusement choisi, et si les plaisanteries du *magnanime* fou sont quelquefois un peu bizarres, il faut plutôt s'en prendre au siècle où l'histoire se passe qu'à l'auteur. » Aucune remarque n'est plus judicieuse. Elle s'applique à *Han d'Islande* comme à *Ivanhoe*. Il y a dans le roman de Victor Hugo comme dans celui de Walter Scott des personnages fantastiques, dont le langage étonne ou détonne. N'est-ce pas le cas du grand Shakespeare? Toute la question est de savoir, quand on juge une pièce ou un roman historique, si le vrai, même le plus invraisemblable, ne peut pas s'attacher à la reconstitution, au moins approximative, de mœurs et de scènes qui, pour apparaître comme un anachronisme choquant, n'en ont pas moins été réelles et n'en sont pas moins exactes. Il ne faut pas confondre les fautes d'une époque avec celles d'un auteur. En plaidant pour *Ivanhoe*, pour ses plaisanteries, pour ses sièges, pour ses tournois, pour ses supplices, pour ses horreurs, pour ses souterrains, pour ses voleurs, pour ses bizarreries, pour ses descriptions « ne ressemblant en rien à celles qui ressemblent à tout », le jeune critique du *Conservateur Littéraire* défendait déjà *Han d'Islande*.

On aurait dit qu'il avait prévu les objections de Charles Nodier. « Qu'on se représente un auteur condamné par sa propre volonté à rechercher péniblement toutes les infirmités morales de la vie, toutes les horreurs de la société, toutes ses monstruosités, toutes ses dégradations, toutes les exceptions affreuses de l'état naturel et de l'état civilisé, pour choisir dans ce rebut hideux quelques anomalies dégoûtantes auxquelles les langues humaines ont à peine accordé un nom : la morgue, l'échafaud, la potence, l'anthropophage, le bourreau, je ne sais quoi de plus innominé encore, car il s'attache à ces derniers états d'exécrables ambitions et d'incompréhensibles joies. Et pourquoi faut-il qu'un pareil talent se soit cru obligé de recourir à de pareils artifices? Il lui était si aisé de s'en passer! » Évidemment oui, mais à la condition de se passer du sujet lui-même, c'est-à-dire de faire un autre roman. Qu'aurait dit Charles Nodier si un critique avait appliqué la même façon de juger à son *Lord Ruthwen ou les*

Vampires, un titre bien romantique, qui avait paru trois ans avant *Han d'Islande*? Du moins reconnaissait-il qu'il y avait dans ce dernier roman, avec « une bonne lecture de l'*Edda* et de l'histoire, beaucoup d'érudition, beaucoup d'esprit, même celui qui naît du bonheur et qu'on appelle la gaîté, même celui de l'expérience et que l'auteur n'a pas eu le temps de devoir à l'habitude du monde et à l'observation... » De l'érudition, oui; de l'expérience, non. Mais Charles Nodier, sans connaître la vérité, celle du cœur, qui était au fond du roman, s'en rapprochait par une sorte d'intuition quand il louait, avec surprise, la « délicatesse de tact » et la « finesse de sentiment », ces « acquisitions de la vie », qui contrastaient si étrangement avec ce qu'il appelait, à peine moins dur que Léon Thiessé, « les jeux barbares d'une imagination malade ». Il y avait une intrigue dans le roman, et la plus innocente, et la plus tendre, et la plus pure, dont la vérité, délicatement enveloppée, ne devait rien à la maladie d'une imagination délirante...

Avez-vous lu *Han d'Islande*?...

Ce roman touffu ne se résume pas et il ne se raconte pas. Pourquoi ne dirais-je pas de lui ce que Victor Hugo écrivait à propos de l'*Officier de Fortune* et de la *Fiancée de Lammermoor*? « Voltaire, interrogé par une marquise célèbre, ne put analyser le plan d'*Alzire*. Nous nous garderons donc d'analyser aucun des ouvrages dont nous venons de parler : cette entreprise serait au-dessus de nos forces. D'ailleurs nous ennuierions ceux qui les ont lus et nous pourrions dégoûter les autres. » Je ne veux ni courir ni vous faire courir aucun de ces dangers. Mais on ne fait pas une causerie ou on n'écrit pas un article, et surtout on ne pousse pas une question qui ressemble à une énigme, sans avoir un dessein. Le mien, quelque temps que j'aie mis à l'aborder et à l'avouer, est des plus simples. Si vous n'avez pas lu *Han d'Islande*, — ce n'est pas un reproche! — je veux vous dire ce qui risquerait de ne pas vous apparaître, et, si vous l'avez lu, — c'est un compliment! — peut-être vous révélerai-je ce qui ne vous est pas tout à fait apparu.

Victor Hugo avait jalousement gardé son mystère dans les deux préfaces de 1823. En 1833, il le livra à moitié. Mais

lit-on jamais les préfaces? Il faut, de toute façon, que je revienne à celle du mois de mai 1833. Elle a renoncé au ton badin et à la raillerie agressive que les deux précédentes avaient affectée. Moins tendue, elle est plus sobre. Au lieu d'un débutant qui piaffe et qui provoque, c'est un auteur arrivé à la gloire qui fait, à l'occasion d'une œuvre de son adolescence, une confession et même une profession de foi. Il ne risque plus une partie : il affirme une doctrine. A trente et un ans, il a fourni, par des chefs-d'œuvre retentissants, la preuve qu'il est un grand homme. L'emploi qu'il a donné à son génie peut être méconnu : son génie ne l'est pas. Il en est comptable. Il a la pleine conscience de ses responsabilités littéraires. Plus tard, il sera une manière de pontife, qui rendra des oracles. Aujourd'hui, il est un chef d'école, qui discipline ses troupes. Sa pensée s'est traduite sous la forme de poèmes, de drames et de romans. Quel que soit le genre, il y entre trois « ingrédients », et il les définit : « ce que l'auteur a senti, ce que l'auteur a observé, ce que l'auteur a deviné. » Il insiste sur le roman. *Pour qu'il soit bon,* « il faut qu'il y ait beaucoup de choses senties, beaucoup de choses observées, et que les choses devinées dérivent logiquement et simplement et sans solution de continuité des choses observées et des choses senties ». Cette loi démontre à ses yeux le principal défaut, qu'il avoue, de *Han d'Islande.* Il y a trop d'invention, d'imagination fantastique, de sauvageries maladroites, de gaucheries choquantes, de brutalités âpres et hautaines. L'action manque d'habileté et de finesse. Quand les personnages sont « tout d'une pièce », la psychologie en est absente. Tout cela Victor Hugo le dit, ou à peu près, avec une franchise qui condamnerait l'œuvre s'il n'y avait pas une chose « sentie », qui est l'amour d'un jeune homme, et une « chose observée », qui est l'amour d'une jeune fille. Aucun contemporain n'avait compris, deviné et soupçonné cette partie secrète, qui est la partie durable du roman. Peut-être les amis intimes de l'auteur en avaient-ils connu la sincérité, tel un Fontaney qui avait sympathisé avec l'amour de Victor Hugo et qui avait lavé dans la source fraîche des aveux secrets de *Han d'Islande* son âme, souillée par le *Faublas* et d'autres « honteux et sales » ouvrages lus en cachette au lycée. Mais

Charles Nodier était resté sur le seuil du mystère et Henri Heine n'avait vu dans le livre que « barbarie baroque, dissonance criante et horrible difformité ». Quelle injustice! Victor Hugo mettait les choses au point avec une pénétrante délicatesse. « Ce livre, disait-il, représente assez bien l'époque de la vie à laquelle il a été écrit, et l'état particulier de l'âme, de l'imagination et du cœur dans l'adolescence, quand on est amoureux de son premier amour, quand on convertit en obstacles grandioses et poétiques les empêchements bourgeois de la vie, quand on a la tête pleine de fantaisies héroïques qui vous grandissent à vos propres yeux, quand on est déjà un homme par deux ou trois côtés et encore un enfant par vingt d'autres... » L'aveu a son prix. Il ne deviendra complet que lorsqu'on connaîtra les *Lettres à la Fiancée* où s'exprime, avec tant de pureté passionnée et de douce tendresse, le premier amour de ce jeune homme resté par tant de côtés un enfant. Mais comment aller trouver les « empêchements bourgeois de la vie » dans un roman rempli des aventures les plus extraordinaires et qui dépassent par la hardiesse de l'imagination le Révérend Maturin lui-même, qui passait pour ne pouvoir pas être dépassé? Pourtant ces aventures tiennent à ces empêchements....

L'histoire se passe en 1699 en Norvège, dont le royaume, uni encore au Danemark, était gouverné par des vice-rois, qui avaient fait de Bergen leur séjour, parce que cette cité était plus grande, plus méridionale et plus belle que Drontheim. C'est pourtant à Drontheim que se développe l'une des parties principales du roman. Il y avait « au milieu du port, à une portée de canon du rivage, sur une masse de rochers battus des flots », la forteresse de Munckholm, avec une sombre prison. Cette prison renfermait un captif célèbre, qui n'était rien de moins que l'ancien grand chancelier de Danemark et de Norvège. Il s'appelait Schumacker. Ce nom plébéien suffisait à marquer la modestie de ses origines, mais peu à peu, et de faveur en faveur, il s'était élevé jusqu'au plus haut rang. Il avait fondé la noblesse au Danemark. Lui-même il était devenu le comte de Griffenfeld. « Dispensateur favori des grâces royales », ministre tout-puissant, il avait comblé d'honneurs et de biens ceux qu'il avait anoblis. Mais leur

ingratitude et leur jalousie avaient ourdi contre lui une intrigue qui l'avait précipité de son fauteuil de grand chancelier et qui l'aurait même conduit à l'échafaud sans une grâce, parvenue à la toute dernière minute, qui l'avait jeté dans ce cachot isolé à l'extrémité des deux royaumes. Il y vivait en prisonnier d'État, traité comme un « pestiféré politique », avec sa fille Ethel, qui, au temps de sa fortune, s'appelait la princesse de Wollin, comtesse de Tonsberg. Aimée par le fils du vice-roi de Norvège, que sa grâce et sa pureté avaient conquis, elle ne le connaissait que sous le nom d'Ordener, et elle l'aimait elle-même, sans soupçonner la grandeur de sa condition. Schumacker aurait pris contre ses ennemis une vengeance éclatante, qui lui aurait rendu son pouvoir et ses dignités, s'il avait pu recouvrer un coffret où étaient renfermées les preuves de son innocence et de la trahison dont il avait été la victime. Qui lui rendrait ce coffret libérateur? Un assassinat l'avait fait parvenir jusqu'aux mains d'un bandit anthropophage, Han d'Islande, « petit, épais et trapu », mais qui joignait, avec une force extraordinaire, la malice du singe à la férocité du tigre et répandait la terreur dans toute une partie du royaume où ses goûts inhumains n'avaient pas encore rencontré d'obstacle. Ordener s'offrit à vaincre ce monstre, qui avait dressé à le suivre et à l'aider un ours blanc, non moins terrible que lui. A la suite d'aventures dont le long, le trop long récit, occupe les chapitres les plus horribles et aussi les plus pittoresques du roman, Ordener livra à Han un combat singulier, et j'entends le mot dans tous les sens, où il ne put, malgré son héroïque courage, ni le vaincre, ni lui enlever le coffret dont la possession aurait rendu à la liberté et à leurs titres les prisonniers du fort de Munckholm. Cet échec du fils du vice-roi l'avait conduit à se trouver mêlé à une révolte d'ouvriers mineurs qui paraissait avoir pour objet la délivrance de Schumacker et de sa fille, tandis qu'elle avait été ourdie par les adversaires du grand-chancelier, dont ils redoutaient un retour de faveur qu'ils voulaient prévenir afin de l'abattre définitivement et d'empêcher leur propre ruine. Cette conspiration aurait abouti à la condamnation capitale du prisonnier, si Ordener, connu sous son nom et avec tous ses titres, n'avait pas pris

devant le tribunal, pour conserver son vieux père à sa fiancée, toute la responsabilité de la révolte. Condamné comme traître à avoir la tête tranchée et le corps brûlé, il allait être remis au bourreau lorsque l'évêque du Drontheimhus apporta la fameuse boîte de fer scellée, mystérieusement retrouvée, qui prouvait son innocence. Ordener et Ethel se marièrent.

La sécheresse de ce résumé a la cruauté d'une dissection. Il supprime les tableaux, les épisodes, les personnages, les scènes, les incidents et les accidents qui animent et qui, il faut le dire aussi, embroussaillent *Han d'Islande*. Quoique le jeune auteur eût déjà le souci de la composition et que — on peut en croire sa parole — il sût la dernière ligne de son roman au moment où il en écrivait la première, l'abondance de la narration y nuit à la clarté du récit, de même que tant d'horreurs accumulées en détruisent la vraisemblance. Très laborieux, comme il le fut toute sa vie, Victor Hugo avait passé beaucoup de temps à amasser les matériaux historiques et géographiques qui lui étaient nécessaires. Il a même raconté qu'il lui avait fallu plus de temps encore pour « mûrir la composition, disposer les masses et combiner les détails ». Avant *Han d'Islande*, il avait écrit une première ébauche de *Bug-Jargal*, qu'il reprit et refondit en 1826. Aussi n'y avait-il aucune ironie dans l'hommage rendu par Charles Nodier à son érudition et à sa connaissance de l'histoire. S'il avait été mis dans l'obligation de produire ses sources et ses preuves, je ne doute pas qu'il n'eût apporté une véritable bibliothèque, comme j'ai pu juger, par des recherches attentives, qu'il l'aurait fait plus tard pour *Cromwell*. Mais je ne veux pas me perdre dans une telle analyse, puisque la genèse du roman est plus intéressante que son exégèse.

Au fond, *Han d'Islande*, malgré les enchevêtrements de l'intrigue terrible qui choquait Lamartine, est le drame d'un amour contrarié par des « empêchements bourgeois », et cet amour prend sa source, non dans l'imagination de l'auteur, mais dans son cœur et dans sa vie.

Qui aurait deviné ce mystère? Si Lamartine n'en avait pas pénétré le sens, jalousement et habilement masqué, Alfred de Vigny ne s'en était pas rapproché devantage, quoiqu'il fût peut-être, par l'intimité de leurs relations, plus près

de son « cher et bon » Victor. Celui-ci lui avait envoyé ce « nouvel enfant » en lui recommandant de l'aimer « pour tous ceux qui ne l'aimaient pas », c'est-à-dire, ajoutait-il, « pour tout le monde ». A ce moment, le « cher Alfred », capitaine au 55e régiment d'infanterie de ligne, était en route vers le sud-ouest et pour la guerre d'Espagne. C'est d'Orléans qu'il donna son impression sur le livre. Il était « bien grand dans son opinion ». Il en avait connu, avant sa publication, le premier chapitre, qui l'avait préparé à ce jugement. Quoiqu'il fût à Orléans, et qu'il parût ne pas mettre très haut la valeur littéraire de cette ville, il avait dit à une centaine de personnes que *Han d'Islande* était un « beau et durable ouvrage ». A Victor Hugo, il écrivait : « Vous avez posé en France les fondements de Walter Scott. Votre beau livre sera pour nous comme le pont de lui à nous et le passage de ses couleurs à celles de France. Faites un pas; naturalisez le génie que vous avez jeté sur la Norvège, changez les noms et les décorations, et nous serons plus fiers que des Écossais... » Est-ce à cette invitation, amicale et courtoise d'ailleurs, que Victor Hugo répondait quand il défendait, un mois après, malgré leur « rudesse sauvage », les noms norvégiens qui peuplaient son roman avec une si riche abondance? Alfred de Vigny avouait qu'il exerçait contre les noms étrangers un « despotisme » qui se ressentait d'une « fatuité insupportable ». Il ne voulait pas en entendre prononcer devant lui. Pourtant, leur bizarrerie ne l'empêchait pas de goûter les scènes principales du roman. Il y en avait une, celle qui se passait entre Schumacker et Han, qu'il trouvait « superbe ». C'était beaucoup dire et ne pas choisir la meilleure. Aussi risquait-il une critique. Il aurait désiré « un peu plus de développement pour faire sentir au *profanum vulgus* que c'était là le fond de l'ouvrage ». Mais, tout de suite, un éloge atténuait le regret. L'intérêt du livre lui avait paru si « pressant » et si « palpitant » qu'il n'avait « respiré qu'au dernier mot » et, usurpant une autorité que son grade de capitaine ne lui donnait pas, il ajoutait : « Je vous remercie au nom de la France. »

Cette exagération du sens national n'était pas rachetée chez Alfred de Vigny par la sûreté du sens critique. Il n'avait pas deviné le « fond de l'ouvrage ». La scène entre Han et

Schumacker opposait deux caractères, mais sa psychologie ne dépassait pas les limites d'un épisode. Alfred de Vigny était plus près de la vérité en écrivant : « Que j'aime Ordener! Je l'aime comme vous, et Ethel comme vous l'aimez. » Il sentait la sincérité des scènes d'amour qui étaient comme des oasis reposantes dans le tumulte du roman « terrible ». Lui-même, il était amoureux, « tout plein des chagrins » et des « misères du cœur » que lui faisait souffrir sa passion pour Delphine Gay. La poésie avait « déifié » leurs relations, pour parler comme la mère de Delphine, qui savait à quel point l' « âme pure » de l'adorable jeune fille avait été charmée par le « talent », la « grâce » et la « coquetterie » de l'auteur d'*Eloa*. La même « rêverie » s'était emparée de leurs vies, mais le réveil avait été terrible. Tout porte à croire que l'autre mère, celle d'Alfred de Vigny, s'était opposée à une union qui répugnait à sa vanité nobiliaire et qui ne répondait pas à son désir, ou plutôt à son besoin, de trouver pour son fils une « héritière » : doublement héritière, par le nom et par la dot. Alfred de Vigny, dont l'être s'avouait en proie à d' « incroyables faiblesses », avait, par « pudeur », caché à Victor Hugo sa déception et sa tristesse. Quand il lui écrivait, son ami était marié, et déjà père d'un fils. Mais ce mariage avait, comme le sien, failli ne pas se faire, à cause d'une opposition maternelle. « Que j'aime Ordener! Je l'aime comme vous, et *Ethel comme vous l'aimez...* » Victor Hugo aimait Ethel plus qu'Alfred de Vigny ne le supposait, puisque Ethel, c'était Adèle, et qu'Ordener, c'était lui-même. Tout « le fond de l'ouvrage » était là, et c'est par là que *Han d'Islande*, qui ne méritait pas le remerciement de la France, reste digne du génie de Victor Hugo dans toute la mesure où il est l'expression de son cœur.

C'est dès leur enfance qu'Adèle Foucher et Victor Hugo, ayant à peu près le même âge, s'étaient connus. Leurs parents étaient de vieux amis, qu'une heureuse circonstance avait rapprochés. Pierre Foucher, royaliste, était greffier des Conseils de guerre. Le major Léopold Hugo, républicain, fut nommé rapporteur près du premier de ces Conseils. Malgré la divergence de leurs opinions, et à la condition de n'en pas parler, ils s'entendaient à merveille. Garçons, ils avaient mené

la vie commune. Mariés, leurs ménages les rapprochèrent encore. S'ils avaient des enfants d'un sexe différent, n'était-ce pas une union assortie qui se préparait? D'après le *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, — un livre dont j'ai eu le tort de réduire autrefois la part capitale qui y revient par droit de rédaction à madame Adèle Victor Hugo, — le rapporteur au Conseil de guerre aurait dit au greffier, dont il était le témoin à la mairie : « Ayez une fille; j'aurai un garçon, et nous les marierons ensemble. » Il but même à la santé de ce futur et hypothétique ménage. Suffit-il qu'une histoire soit jolie pour qu'il ne faille pas la tenir pour vraie? Celle que je viens de rappeler est charmante. La vie réalisa la prédiction de Léopold Hugo. Il eut un garçon, ou plutôt il en eut trois, dont le dernier, Victor, épousa la fille unique de Pierre Foucher. Rêveur et passionné, ce Victor, promis à un si grand destin, s'éprit aux Feuillantines, un nom gracieux dont son génie a fait un nom immortel, de la jeune enfant avec laquelle il jouait. Il y a dans *le Dernier Jour d'un Condamné* une page charmante qui évoque cet amour naissant. Ainsi c'est dans deux livres *terribles* de Victor Hugo qu'il faut chercher, au milieu de tant d'épouvantes, les premiers secrets de son cœur. Avec quelle grâce il les évoque! Les mères avaient dit aux enfants de courir et de jouer ensemble. Ils s'amusaient, mais déjà ils causaient et ils échangeaient leurs impressions. Leurs querelles étaient presque celles de deux amoureux. Ils subissaient un attrait réciproque. En grandissant l'un à côté de l'autre, ils avaient fini par ne plus pouvoir se passer l'un de l'autre. Il y avait entre eux un mystère. « Maintenant, elle s'appuie sur mon bras, et je suis tout fier et tout ému. Nous marchons lentement, nous parlons bas. Elle laisse tomber son mouchoir; je le lui ramasse. Nos mains tremblent en se touchant. Elle me parle des petits oiseaux, de l'étoile qu'on voit là-bas, du couchant vermeil derrière les arbres, ou bien de ses amies de pension, de sa robe et de ses rubans. Nous disons des choses innocentes, et nous rougissons tous les deux. La petite fille est devenue jeune fille. »

Après avoir quitté les Feuillantines, parce que la demi-solde de son mari ne lui permettait pas le luxe d'un jardin, madame Hugo s'installa, à moindres frais, rue des Petits-

Augustins. C'était en août 1818. Son fils cadet avait seize ans. Ce nouveau domicile le rapprochait de l'Hôtel du Conseil de Guerre, rue du Cherche-Midi, où la famille d'Adèle était restée. Pendant l'hiver, presque tous les soirs, madame Victor Hugo, accompagnée de Victor et d'Eugène, faisait visite à ses amis. On cousait et on parlait peu. Qu'importait à Victor la monotonie de ces longs silences? Effacé dans un coin de la « grande pièce à alcôve profonde », Pierre Foucher lisait, tandis que les femmes s'occupaient à des travaux d'aiguille. Ainsi « leurs yeux ne gênaient pas Victor, qui pouvait regarder tout à son aise mademoiselle Adèle », travaillant aussi autour du guéridon. Mais un jour vint où cette contemplation passionnée et muette ne pouvait plus lui suffire, et il en a écrit la date, deux ans après. « Sais-tu, Adèle, te rappelles-tu que c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour qui a décidé de toute ma vie? C'est le 26 avril 1819, un soir où j'étais assis à tes pieds, que tu me demandas mon plus grand secret, en me promettant de me dire le tien... » Était-elle donc moins timide que lui? « Tous les détails de cette enivrante soirée sont dans ma mémoire comme si c'était d'hier, et cependant depuis il s'est écoulé bien des jours de découragement et de malheur. J'hésitai quelques minutes avant de te livrer toute ma vie, puis je t'avouai en tremblant que je t'aimais, et après ta réponse, mon Adèle, j'eus un courage de lion... »

Vraiment oui, il eut ce courage. Aucun jeune homme ne mena jamais une vie plus remplie et plus laborieuse. Il voulait être digne de celle qu'il aimait et dont il se savait maintenant aimé, et il s'attacha avec la violence d'un caractère déjà ardent et tenace à devenir « quelque chose » pour elle. Mieux que ce quelque chose, ses essais poétiques, consacrés par l'Académie des Jeux Floraux et admirés par Chateaubriand, révélaient qu'il était quelqu'un. S'étant déclaré leur amour, les deux jeunes gens échangèrent des lettres où leurs aveux se transformaient en promesses. Qui surprit le secret de cette idylle passionnée et innocente? Les soirées muettes avaient recommencé à l'Hôtel Toulouse. Madame Léopold Hugo a écrit que « Victor en fut enchanté », mais qu' « il le montra trop », et que les parents, qui s'étaient aperçus de sa joie, en cherchèrent la cause et ne mirent pas longtemps à la

découvrir! Évidemment, son bonheur ne consistait pas à « voir pétiller le feu ni à passer deux heures immobile sur une chaise mal rembourrée ». On reconnut que tout son plaisir était dans le voisinage d'Adèle, qu'il ne perdait pas des yeux, « et que mademoiselle Adèle ne s'en fâchait pas... ». A vrai dire, c'est madame Foucher, plus clairvoyante, ou plus renseignée, ou mieux avertie, soit par les changements qu'elle constatait dans les manières de sa fille, soit par l'écho des commérages extérieurs, qui avait, la première, vu la vérité. Elle fit des reproches à Adèle, qu'elle menaça de « parler à M. Victor ou plutôt à sa mère », et elle ajouta : « Tu seras cause, ma fille, que, peut-être, je me brouillerai avec une personne que j'aime et que j'estime beaucoup et à laquelle je suis très attachée; mais, pour ta réputation, il n'est rien que je ne fasse, rien que je ne sacrifie. » Il y avait tout juste un an que Victor et Adèle avaient échangé leurs premiers aveux et leur premier serment. La menace de sa mère toucha profondément la jeune fille, qui, s'exagérant les torts de sa conduite, se demandait s'il fallait « vivre méprisée » ou mourir. Madame Foucher lui épargna un choix douloureux. Elle avait averti son mari et ils décidèrent de faire une visite à madame Léopold Hugo. Le général, qu'il n'y avait aucun intérêt à mettre au courant, vivait à Blois avec une concubine et il avait laissé à sa femme, avec les droits d'une autorité absolue, la charge et la garde des enfants. La raison de la démarche que ses amis Foucher faisaient auprès d'elle commença par étonner madame la générale Hugo, puis par l'indigner. Fière d'un nom que le génie naissant de son fils illustrait, avec une gloire grandissante, elle protestait contre l'idée même d'un mariage qu'elle traitait comme une mésalliance et qui, elle vivante, ne se ferait pas. Fallait-il en dire autant? Le *Victor Hugo raconté* en dit moins : « A eux deux, ils avaient à peine trente ans... » C'est une erreur : à eux deux, ils en avaient trente-sept, mais la suite n'en était pas moins juste : « Marier ces enfants eût été une folie. Victor n'avait rien, et mademoiselle Foucher était tout aussi pauvre. Séparons-les, dirent les familles; si leur affection persiste, ils sauront bien se retrouver plus tard. Et les parents cessèrent de se voir. » Les enfants aussi, ou à peu près, car ils eurent

des rencontres rapides et furtives, mais ils ne cessèrent pas de s'écrire.

Après le départ des Foucher, Victor, qui avait entendu l'arrêt de la séparation « avec un visage d'airain », se trouva « pâle et muet » devant sa mère. Plus tendre que jamais, elle essaya de le consoler. Il s'enfuit et, seul, il pleura « amèrement et longtemps », comme il n'avait pas pleuré depuis dix ans et comme il croyait, à tort hélas! qu'il ne pleurerait plus de toute sa vie. Entre sa mère et Adèle, son cœur partagé, un cœur de dix-huit ans, connut toutes les anxiétés et toutes les angoisses. Il lui fallut, pour en supporter les épreuves, ce « courage de lion » qu'il avait promis, le jour de l'aveu, à la jeune fille. Il se mit au travail, mais, vers ou prose, il était inspiré par son amour. C'est ainsi qu'au mois de mai 1821 il reprit le projet de *Han d'Islande*. Il voulait « épancher certaines idées qui lui pesaient ». Comme le vers français n'était pas fait pour les recevoir, il s'était décidé à les confier à « une espèce de roman en prose ». Son âme était « pleine d'amour, de douleur et de jeunesse ». Il ne pouvait en confier les secrets à aucune créature vivante : il prit le papier pour « confident muet ». Dénué de ressources, et voulant rassurer sa mère, il espérait que ce roman lui rapporterait quelque chose, mais ce n'était qu'une considération secondaire, et il obéissait à un sentiment plus élevé. Quoi donc? « Je cherchais à déposer quelque part les agitations tumultueuses de mon cœur neuf et brûlant, l'amertume de mes regrets, l'incertitude de mes espérances. Je voulais peindre une jeune fille qui réalisât l'idéal de toutes les imaginations fraîches et poétiques, une jeune fille telle que mon enfance l'avait rêvée, telle que mon adolescence l'avait rencontrée, pure, fière, angélique; c'est toi, mon Adèle bien-aimée, que je voulais peindre, afin de me consoler tristement en traçant l'image de celle que j'avais perdue et qui n'apparaissait plus à ma vue que dans un avenir bien lointain. Je voulais placer près de cette jeune fille un jeune homme, non tel que je suis, mais tel que je voudrais être. »

Autour de ces deux acteurs principaux Victor Hugo avait créé des personnages secondaires, destinés à varier les scènes et à faire mouvoir ce qu'il appelait « les rouages de la machine ».

Ainsi *Han d'Islande*, qui empruntait ses scènes ou à la vie de l'auteur, ou à l'histoire, ou à l'invention romanesque, était une « machine » compliquée et aux ressorts nombreux, mais qui avait pour conclusion morale le triomphe de l'amour, pur et courageux, sur tous les obstacles que la méchanceté des hommes et le concours tragique des circonstances pouvaient accumuler sous ses pas. Quoique Victor Hugo n'eût pas connu les aventures, à dessein exagérées, de son Ordener, il l'avait fait à l'image de ses souffrances et de son dévouement, ou plutôt il se croyait capable de courir les mêmes risques et d'affronter les mêmes périls que son héros. Quant à Ethel, il l'avait représentée sous les traits d'une jeune fille idéale. Entre elle et son Adèle, il avait voulu que la ressemblance fût absolue. Comment n'aurait-il pas excusé Ethel de ne pas livrer à son père, qu'elle adorait et qu'elle aidait à supporter sa vie recluse, tous les élans de son cœur, puisqu'il ne voyait aucun mal à entretenir avec sa fiancée, à l'insu de leurs parents, une correspondance d'amour, à coup sûr très pure, mais que, à cette époque, car on a fait du chemin depuis les bienséances de la famille et du monde interdisaient? Il cachait ce secret à sa mère, que le plan de roman projeté n'inquiétait pas, puisqu'elle prenait pour une fiction de l'esprit la plus sincère, la plus profonde et la plus vécue des aventures sentimentales. Elle mourut le 27 juin 1821 sans se douter que son fils, aussi chaste qu'Ordener, mais d'une chasteté plus passionnée, si je peux parler ainsi, s'était déjà déclaré dans ses lettres à Adèle son « esclave dévoué », son « mari fidèle. Adieu pour ce soir, mon Adèle, la nuit est avancée, tu dors et tu ne songes pas à une boucle de tes cheveux que, chaque soir, avant de s'endormir, ton mari presse religieusement sur ses lèvres ». Ou encore : « Adieu, mon Adèle adorée, pour peu de temps sans doute. Dors tranquille, et souffre que je t'embrasse bien tendrement, mais bien innocemment. »

La mort de sa mère causa à Victor Hugo un chagrin immense. Il écrivit plus tard un vers dont la simplicité sublime atteint la beauté suprême :

Je baise les pieds nus de ma mère endormie.

Sur le moment, il fut comme fou de douleur. Toutes ses idées étaient dispersées et tous ses projets étaient anéantis. Seul dans la vie, qu'allait-il faire? Il abandonna *Han d'Islande.* Il avait reçu la visite des Foucher, mais ils n'avaient pas amené Adèle et, peut-être pour l'éloigner davantage, ils s'étaient installés à Dreux. Victor n'y tint pas. Il fit le voyage à pied en trois étapes. Arrivé dans le vallon de Chérisy, il laissa parler dans une poésie découragée son âme douloureuse. Il en avait pris dans les psaumes l'épigraphe significative : *Je suis devenu voyageur et j'ai cherché qui s'affligerait avec moi, et nul n'est venu; permets à mes pas de suivre ta trace.* Ses malheurs avaient ennobli son talent. A dix-neuf ans, il avait son *vallon,* dont les vers étaient presque dignes déjà de ceux qu'un autre vallon avait inspirés à Lamartine. Moins profonds, mais aussi purs et aussi fluides, ils disaient la lassitude d'une âme qui, née à peine à la vie, dans les « rayons nébuleux » d' « une funèbre aurore », voyait devant elle, seule pour lutter, « le grand désert de l'avenir ». Lamartine plongeait la sienne dans le repos de la Nature, qui l'invitait et qui l'aimait. Ayant détaché son amour des faux biens qu'il avait perdus, il prêtait son oreille aux célestes concerts dont les échos l'enveloppaient. Au contraire, Victor Hugo enviait l'humble réseau qu'un prompt orage brise dans sa fleur et il n'espérait que de la mort l'apaisement de sa blessure.

Ah! *laissez-lui chanter...*

disait-il aux arbres de la route,

Ah! laissez-lui chanter, consolé sous vos ombres,
Ce long songe idéal de nos jours les plus sombres,
La vierge au front si pur, au sourire si beau!
Si pour l'hymen d'un jour c'est en vain qu'il l'appelle,
Laissez du moins rêver à son âme immortelle
L'éternel hymen du tombeau!

Mais, non! il n'allait pas sacrifier à « l'hymen du tombeau » cet « hymen d'un jour » dans lequel il avait mis ou cru mettre l'espoir de toute sa vie. Serait-il venu à Dreux s'il n'avait pas eu, au fond de lui-même, confiance dans son destin? Mais comment s'y prendre? Le hasard lui fit rencontrer dans la rue M. Foucher et sa fille, — « le plus bizarre de tous les hasards »,

disait-il, mais n'en avait-il pas escompté et peut-être aidé la chance? Pourtant, il se refusa le plaisir... ou le risque d'un salut. Il prit mille soins pour n'être pas vu. Avait-il, autant qu'il le disait aussi, « rêvé » devant cette rencontre, et s'était-il mis en route uniquement pour chercher des monuments druidiques et pour devancer le duc de Rohan qui devait le mener à sa terre de La Roche-Guyon? Avec le hasard, sait-on jamais? Toujours est-il qu'il écrivit à M. Foucher, parce qu'il pouvait le rencontrer encore, ou être vu par d'autres, afin de lui expliquer les raisons de sa présence, que d' « obligeantes invitations » le mettaient dans la nécessité de prolonger encore pendant quelques jours. Cette lettre était-elle une « preuve de candeur »? S'il avait voulu être habile, Victor Hugo ne s'y serait pas pris autrement. La force de son habileté était dans sa sincérité. « Ce qu'il y a de singulier, écrivait-il à son futur beau-père, c'est que je n'ai quitté Paris qu'avec beaucoup de répugnance. Le désir que vous m'aviez montré de me voir absent quelque temps a beaucoup contribué à me décider. Votre conseil a singulièrement tourné. Permettez-moi, monsieur, de vous en remercier un peu, car je ne puis m'affliger de cette rencontre que parce qu'elle vous déplaît sans doute... » Pouvait-il avouer avec une plus spirituelle délicatesse le plaisir qu'il avait eu à rencontrer Adèle? Mais il n'hésitait pas à le dire plus nettement. « Adieu, monsieur, ayez confiance en moi. Mon désir est de vivre digne de l'admirable mère que j'ai perdue; toutes mes intentions sont pures. Je ne serais pas franc si je ne vous disais que la vue inespérée de mademoiselle votre fille m'a fait un vrai plaisir. Je ne crains pas de le dire hautement, je l'aime de toutes les forces de mon âme, et dans mon abandon complet, dans ma profonde douleur, il n'y a que son idée qui puisse encore m'offrir de la joie. »

Cette franchise avait une crânerie qui ne déplut pas à M. Foucher. Il reçut le voyageur, avec lequel il s'expliqua, seuls d'abord peut-être, et ensuite en présence de sa fille, Victor Hugo redit sa volonté de se faire une situation dans et par les Lettres. Justement, *Han d'Islande* était commencé. Il pouvait reprendre et achever ce roman dont tous les éléments étaient prêts. Il n'en parla pas comme d' « une grande tentative littéraire », mais comme d' « une bonne spéculation

lucrative ». C'était la meilleure façon d'arracher un consentement à M. Foucher, qui redoutait d'avoir un gendre plus riche de gloire que d'argent, et qui n'était pas insensible non plus à la promesse qui avait été faite au poète d'une pension sur la cassette royale. Il donna à Victor Hugo la main de sa fille, mais il retardait la publication des fiançailles jusqu'à ce que son futur gendre eût, ou à peu près, une situation acquise.

Il s'écoula quinze mois avant que le mariage ne fût célébré, car il fallut vaincre aussi les difficultés qui venaient du général Hugo. Victor brisa tous les obstacles et il eut raison de toutes les résistances. Il avait « appris d'une mère forte qu'on peut maîtriser les événements ». Fort de cet exemple, où il mettait l'hommage d'un respect tendrement pieux, il disait : « Bien des hommes marchent d'un pas tremblant sur un sol ferme; quand on a pour soi une conscience tranquille et un but légitime, on doit marcher d'un pas ferme sur un sol tremblant ».

Tel fut Victor Hugo dans sa vie d'adolescent, courageux, laborieux, indomptable, tel est Ordener dans le roman. Telle fut Adèle depuis les premiers aveux, ardente, fidèle, résolue, telle est Ethel dans le récit. La vie inspire la fiction. Aussi ne doit-on pas se laisser arrêter par la rudesse des noms, par la sauvagerie des personnages ou par la brutalité des mœurs. Si vous voulez savoir ce qu'est « une chose sentie, l'amour d'un jeune homme », et ce qu'est « une chose observée, l'amour d'une jeune fille », lisez ou relisez *Han d'Islande*. A ce point de vue, il y a plus de vérité vécue dans *Han d'Islande* que dans *Notre-Dame de Paris*. N'en concluez pas que des « pas en arrière » séparent la deuxième œuvre de la première. De l'une à l'autre il y a un pas, un très grand pas en avant. Mais dans *Han d'Islande* un cœur se cache. Dans *Notre-Dame de Paris* un génie s'épanouit. Il faudra attendre la maturité splendide des *Contemplations* pour que le génie et le cœur réunis atteignent, dans certaines pièces, cette pureté et cette humanité qui assignent aux grands chefs-d'œuvre leur rang immortel.

LOUIS BARTHOU,
de l'Académie française.

TEL QU'EN LUI-MÊME...

A Jean-Paul Lamare.

I

— Mon grand'père écrivait encore d'Argoult, avec une apostrophe. Nous avons, depuis deux générations, renoncé sans effort à cette vanité. Dargoult, tout net. Louis Dargoult. Je pense n'être pas indiscret en vous avouant que, tout à l'heure, pendant que vous étiez au wagon-restaurant, j'ai lu... oh! bien malgré moi : je cherchais quelque chose dans la poche d'un vêtement et mon regard s'est égaré... enfin, j'ai lu, de façon involontaire, votre nom sur l'étiquette de votre valise. Monsieur Clanegrand, n'est-ce pas?

— Non, permettez : Chavegrand. C. h. a. v. e. ve...

— Oh! je peux m'être trompé. J'ai lu sans le vouloir. Vous dites, Chavegrand?

— Oui, Chavegrand, Simon-René. Le prénom usuel est Simon. Pardonnez-moi ce détail qui ne peut vous intéresser.

— Mais si, je vous assure. Il y a des Chavegrand dans le Lyonnais. Alors, comme vous êtes monté à Lyon...

— Vous êtes du Lyonnais, Monsieur?

— Non! Nous avons de la famille aux environs de Lyon, mais nous sommes, ma femme et moi, de Saint-Étienne.

— Oui? Eh bien, moi, je suis du Havre.

L'homme qui venait de parler fit une pause en regardant attentivement son interlocuteur. D'une voix plus lente, il reprit : « Eh bien, moi, je suis du Havre »,... comme s'il eût existé quelque rapport secret entre ces deux déclarations. Et, de fait, sans qu'il fût possible d'expliquer les

raisons de la nuance, la phrase, pour une oreille sensible, sonnait ainsi : « Puisque vous êtes de Saint-Étienne, eh bien, moi, je suis du Havre. »

— Du Havre? — reprit M. Dargoult. — Oui. Je crois que nous ne connaissons personne au Havre. N'est-ce pas, Gertrude?

— Mon père, — poursuivit avec une brusque volubilité le personnage nommé Chavegrand, — mon père était armateur, je veux dire associé dans une grande et vieille compagnie de navigation. Malheureusement, nous avons éprouvé des revers très pénibles...

— Il me semble, — murmura la dame interpelée, — il me semble avoir entendu parler de cette affaire, tu sais, Louis? par nos amis Ferdinand Monod, de Sainte-Adresse. Je suis presque sûre que les Ferdinand Monod avaient des intérêts chez Fombeure et Monastier, quelque chose comme ça, et, tu te rappelles, il y avait un troisième nom pareil à celui de Monsieur...

— Ce serait bien étonnant, Madame, car mon père a quitté le Havre il y a très longtemps. J'avais trois ou quatre ans tout au plus. Nous sommes venus nous installer à Beauvais. La famille de ma mère était originaire du Beauvaisis. Et mon père, qui avait perdu presque toute sa fortune...

— Attendez, — s'écria madame Dargoult. — Je savais bien que ce nom de Chavegrand me disait quelque chose. Et Dieu sait que je n'ai pas autant que mon mari la mémoire des noms propres. Pourtant j'ai senti toutes sortes de vieux souvenirs... Monsieur votre père, pendant son séjour à Beauvais, n'était-il pas en rapport d'affaires avec la Compagnie d'Assurances la Nationale? Tu sais, Louis, que le pasteur Gürlemann, l'oncle des petites Bardoux, pendant son séjour à Beauvais, était appelé tous les jours dans la famille Altberger, les minotiers. Attends, je me trompe. Aide-moi donc, Louis. Ces gens que nous avons rencontrés au mariage de Rachel Jouvet, étaient-ce des minotiers, ou des fabricants de ciment? Voilà, moi, je ne sais plus. Parce que le pasteur Gürlemann était ami intime et même un peu parent des Coulon de Montpellier et que...

Madame Dargoult s'arrêta, la bouche ouverte, oppressée,

eût-on dit, plus encore par toutes les idées qui se présentaient à son esprit que par la rapidité de son discours. Elle allait reprendre élan quand M. Chavegrand dit avec décision :

— Nous n'avons fait aucune connaissance à Beauvais, madame. La famille de ma mère y était presque éteinte et mon père n'y a pas trouvé la situation qu'il espérait. Mon père, assombri par ses malheurs, semblait, dès cette époque, incapable de se fixer. Il est alors venu s'installer à Nevers. C'était aux environs de dix-huit cent quatre-vingt... quatre-vingt... mettons quatre-vingt-dix-huit.

Il y eut une nouvelle pause et la dame prenait haleine quand son mari la prévint.

— Nevers... Nevers... Ah! cette fois, je pense que nous y sommes. Voyons, rappelle-toi : les Marietton?

— Oui, les Marietton. Mets-moi sur la voie.

— Eh bien, quand Alfred Marietton a été nommé au lycée de Roanne...

— C'est cela, — s'écria la dame avec vivacité. — Quand Alfred Marietton a été nommé au lycée de Roanne (le Marietton qui est, depuis plus de dix ans, en retraite à Saint-Étienne), quand Alfred Marietton a été nommé proviseur au lycée de Roanne, il venait justement de Nevers. Ah! j'aurais bien juré que votre nom, Monsieur, me disait quelque chose. Et c'est pendant son séjour à Nevers qu'il était devenu tout à fait intime... Voyons, Louis, tu te rappelles bien? Ami tout à fait intime...

— Pas avec mon père, — soupira M. Chavegrand. — Pas avec mon père, car, malheureusement, en arrivant à Nevers, mon père est mort presque tout de suite.

— Tout de suite, vous êtes sûr?

— Oh! madame! Une double fluxion de poitrine!

Il y eut un assez long moment de silence, du moins de silence humain, car le bruit du train en marche semblait l'expression naturelle du rythme universel. Par des gestes circonspects, les voyageurs affectèrent d'apporter quelques modifications à l'ordonnance des costumes ou des bagages; mais, visiblement, toutes leurs facultés d'intérêt étaient orientées et résolues.

Sur une face d'homme accompli, Louis Dargoult portait

une barbe d'adolescent, un collier soyeux, léger, qu'il flattait d'instant en instant, avec les gestes de l'homme timide qui ne sait pas toujours que faire de ses mains trop délicates. Un visage de trente ans, marqué de quelques rides profondes. Entre les rides, une peau fraîche et duvetée comme celle des enfants. Le regard, d'un bleu non pas froid mais tendre, fleurissait ingénument sous des paupières d'une étoffe trop fine et qu'on eût dite froissée.

Ce regard allait de M. Chavegrand à Gertrude, s'arrêtant avec une curiosité mal contenue sur celui-là, et, sur celle-ci, avec une expression de confiance attentive et de calme dévotion. Un moment, M. Dargoult hocha la tête et parut désappointé. L'entretien, si vert et si nourri jusqu'alors, déclinait tout à coup, sans raison, en dépit de l'assentiment unanime. Les avenues de la conversation, soudain rétrécies, allaient-elles donc s'obstruer? Dargoult en éprouvait un dépit qui vint se manifester, avec naïveté, dans un gros pli bizarre entre les sourcils. Deux ou trois minutes passèrent encore et, comme tout espoir de reprendre le colloque à la « double fluxion de poitrine » était raisonnablement perdu, Louis Dargoult soupira, tendit la main vers sa gracieuse fillette qui jouait dans un angle du compartiment et reprit élan sur une piste nouvelle.

— Le climat de la Tunisie, — dit-il, — me fait grand bien; mais je crains qu'il ne soit pas favorable aux enfants.

— Vous habitez la Tunisie, monsieur? — demanda tout aussitôt Simon Chavegrand.

— Oui, la Tunisie et, plus exactement, Tunis, où nous sommes, ma femme et moi, professeurs.

— Comme c'est étrange! — murmura M. Chavegrand.

— Louis, — dit Gertrude, — peut-être faut-il ajouter que nous ne sommes pas de vieux Tunisiens. Nous n'habitons Tunis que depuis deux ans seulement, et nous n'y serions peut-être jamais allés, sans ta bronchite et, ma foi, sans l'histoire du petit Tavannaz...

— Comme c'est étrange! — dit encore M. Chavegrand.

— Puis-je vous demander, monsieur, ce que vous trouvez étrange? — Et Dargoult leva les sourcils en signe de courtoise sollicitude.

— En vérité, monsieur, étrange est sans doute un peu fort. Je voulais dire comme cela se trouve... Quelle coïncidence... Pourquoi ne pas vous l'avouer? je me rends aussi à Tunis où je dois me fixer.

— Confidence pour confidence, — s'écria Dargoult avec chaleur, — je peux bien vous dire que je m'en doutais. Oh! nulle indiscrétion de ma part, je vous assure. Toujours cette fameuse étiquette de valise. Alors j'ai pensé que nous aurions peut-être l'occasion, puisque nous voyageons ensemble, de vous expliquer certaines choses, de vous prévenir... surtout si vous en êtes à votre premier voyage.

— Mon premier voyage à Tunis, oui.

— Oh! je suppose bien que vous en avez fait beaucoup d'autres et plus lointains.

— Oui, — dit M. Chavegrand avec un léger froncement des sourcils. — Oui, beaucoup d'autres.

— Excusez-moi donc, — reprit Dargoult. — N'était le renseignement de l'étiquette, je ne me serais pas permis de vous adresser la parole. Je ne suis pas liant d'ordinaire.

— Louis, — fit Gertrude, — il est évident que tu n'es pas liant et même, dans certains cas, les personnes qui te connaissent mal pourraient te trouver plus que réservé, presque froid. Rappelle-toi cette famille que l'on t'a présentée chez le docteur Vigouroux.

— Oh! — s'écria Dargoult, — tu parles de gens impossibles, faits pour décourager toute sympathie. Tandis qu'il y a des cas...

Dargoult s'arrêta court et rougit avec pudeur, puis il poursuivit plus bas :

— Nous aurons peut-être l'occasion de nous retrouver sur le bateau et, qui sait? Tunis est une grande ville, sans doute, mais... Enfin, j'ai pensé, j'ai cru...

Les traits de M. Chavegrand perdirent un peu de leur austérité. Il sourit et murmura :

— Je suis bien sensible. Je suis vraiment touché.

— Il faut excuser mon mari, — dit madame Dargoult. — Il est, le plus souvent, fort timide.

— Oh! — fit Louis Dargoult, — timide! Tu exagères, Gerty. Je veux bien reconnaître qu'il m'arrive assez rare-

ment de laisser paraître le sentiment d'intérêt que m'inspire une personne inconnue.

— Si, Louis, tu es timide et, précisément, comme tous les timides, tu sors parfois de ton vrai caractère d'une façon un peu surprenante pour quelqu'un de non prévenu.

— Je n'ai pas lieu d'excuser M. Dargoult, — dit Chavegrand avec un brusque élan. — Seule, une âme généreuse peut s'exprimer comme vient de le faire votre mari, madame. J'ai rencontré, dans ma vie, beaucoup d'hommes fort instruits et vraiment distingués par l'esprit. La plupart d'entre eux m'ont inspiré de l'éloignement, à cause de leur manque de naturel, de franchise. Je ne peux croire, encore aujourd'hui, qu'une grande culture, pour se développer, exige le sacrifice des plus belles vertus humaines : la simplicité, la sincérité, la candeur. Oh! ne rougissez pas, monsieur, je ne vous connais pas assez, après une heure de conversation, pour vous attribuer des qualités que j'honore entre toutes et même que je recherche avec passion. Non, je ne vous connais pas encore assez; mais il me suffit de percevoir, à certains de vos propos, que vous ne méprisez pas de tels mérites, pour éprouver le besoin de vous saluer et même de vous tendre la main.

Les voyageurs se regardèrent en silence. Tous trois souriaient et leurs visages exprimaient une vive satisfaction.

— Vous êtes optimiste, monsieur! — s'écria soudain madame Dargoult. — Si, si! Ne protestez pas, — poursuivit-elle en riant. — Ce n'est pas une injure dans la bouche de gens de notre sorte.

— Je ne proteste pas, madame, — fit avec gravité M. Chavegrand. — J'ai suffisamment souffert, vu souffrir et même fait souffrir pour avoir, en cette matière, une opinion prudente. Eh bien, oui, madame. J'accepte. Je suis optimiste. Je le suis avec, en même temps, douleur, colère et persévérance, parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement, parce qu'un tel optimisme est une nécessité impérieuse et même...

Ici, le visage de M. Chavegrand s'assombrit. Il fit le geste de chasser une pensée importune, laissant en suspens la phrase commencée.

— Ne vous excusez pas, — dit avec vivacité madame Dargoult. — Mon oncle, le pasteur Corbier, à qui nous devons,

mon frère et moi, le meilleur de notre éducation, puisqu'il nous a pris chez lui dès la mort de ma mère, — nous avions dix et douze ans, — mon oncle avait fondé une société qui n'était pas cultuelle, car il y venait des juifs, — tu sais, Louis, des jeunes gens très remarquables, les Créange d'Aubenas? — Et cette société s'appelait « La Jeunesse joyeuse, union pour le développement d'un optimisme philosophique ». Il faut reconnaître que mon oncle Corbier avait du mérite, car il avait épousé une Jalabert, une dame terriblement triste et même lugubre, tante Léontine. En outre, mon oncle souffrait d'une dilatation d'estomac.

— Monsieur votre oncle était pasteur? — dit avec empressement Simon Chavegrand.

M. Dargoult sourit.

— Nous autres protestants, — dit-il, — nous sommes tous plus ou moins fils, frères ou neveux de pasteurs. Le pastorat est un sacerdoce familier, mettons même familial. D'ailleurs, ma femme et moi, nous sommes des protestants libéraux, somme toute.

— Ce n'est pas tout à fait exact, — murmura Gertrude.

— Enfin, mettez, monsieur, que nous sommes protestants de race et quasiment agnostiques de fait.

— Ce n'est pas non plus tout à fait cela, — reprit madame Dargoult. — D'ailleurs, mon mari et moi, nous ne sommes pas complètement d'accord sur certaines questions. Et je le dis d'autant plus volontiers que, sur tout le reste...

— Madame, — dit M. Chavegrand, — je suis, puisqu'il faut vous l'avouer, privé des secours de la religion; mais s'il m'était donné de choisir une croyance, c'est vers le protestantisme que j'irais.

M. Dargoult eut un geste indécis :

— Il y a tant de protestantismes!

— Non, non! — fit Gertrude. — Il n'y a qu'un protestantisme. Nous nous sommes querellés cent fois à ce sujet.

Puis elle poursuivit avec gaieté :

— En fait, il y a deux espèces de protestants : les taciturnes et les parleurs. Nous autres, nous avons toujours été du dernier groupe.

Elle se prit à rire. C'était une personne petite : mains ner-

veuses, pieds fluets, traits déliés mais non grêles, une taille de jeune fille, des cheveux sombres parmi lesquels brillaient deux ou trois mèches toutes blanches. Elle paraissait plus âgée que son mari et le considérait avec une expression en même temps maternelle et puérile. Elle écoutait, la bouche entr'ouverte, comme toute prête à la risposte. Puis elle parlait vite d'une voix essoufflée, ténue, coupée d'éclats de rire.

— Notre fille, — dit-elle, — sera très probablement une protestante silencieuse. Voyez, monsieur, comme elle est sage. Une chose est sûre, c'est que la petite Christine ne sera pas élevée comme nous l'avons été, mon mari et moi, dans l'austérité et la contrainte. Si, Louis! Toi plus encore que moi, peut-être. Pour Christine, la liberté! quand bien même elle en devrait faire mauvais usage. Enfin, ne revenons pas là-dessus. Vous avez des enfants, monsieur?

Simon Chavegrand eut un léger battement des paupières.

— Non, madame. Je suis célibataire. Mais, à l'inverse de nombreux célibataires, j'aime les enfants. Le sort, qui m'a refusé une postérité, aurait pu me dédommager en m'appelant tout au moins à ce beau métier de professeur que vous exercez tous deux, je crois.

— Monsieur, — s'écria Dargoult, — je suis heureux de vous entendre parler ainsi, car j'aime avec passion le professorat, je peux même dire que nous l'aimons, ma femme et moi, comme la carrière par excellence.

— Certes, — dit M. Chavegrand, — former de jeunes âmes, les détourner des aventures dont on a soi-même souffert, les introduire à l'amour des belles choses, des grandes et fécondes idées. Quel destin admirable!

— N'est-ce pas? N'est-ce pas? — reprit Louis Dargoult. — Ma femme enseigne les jeunes filles, au lycée Armand Fallières, bien entendu. Sa tâche n'est pas tout à fait comparable à la mienne : je suis professeur au collège Sadiki. Tu reconnais, Gertrude, que ma mission est plutôt moins simple que la tienne. Aux difficultés essentielles du professorat s'ajoutent, du moins pour moi, car certains de mes collègues n'en semblent pas préoccupés, toutes sortes de problèmes ardus touchant la question coloniale, l'apparente inégalité des races, la délicatesse de notre position, à nous, Français

instruits, qui devons précisément élever par la culture un peuple qui se trouve sous notre dépendance et, provisoirement, en état sinon de servitude absolue, du moins d'infériorité.

— Oh! — s'écria Simon Chavegrand avec émotion, — comme je suis touché de vous entendre parler ainsi, monsieur. En abordant, pour la première fois, l'Afrique du Nord, je craignais fort d'y rencontrer un type qui doit y être, hélas! assez vulgaire : le colonisateur insolent, sûr de soi, sûr de son droit et de ses méthodes, étranger à ces nobles sentiments d'humanité que je vous entends exprimer et qui sont peut-être une excuse aux entreprises coloniales, mais qui sont sûrement le seul motif qu'un homme digne de ce nom puisse invoquer pour persévérer dans la vie et dans l'action. J'ai beaucoup de chance, monsieur, puisque la première rencontre que je fais, avant même d'avoir abordé le sol africain, est celle d'êtres si profondément humains que leurs idées m'inspirent du respect et même de la fierté.

Les trois voyageurs se regardèrent, cette fois, avec des yeux brillants d'enthousiasme. Un bref silence passa qu'ils employèrent à savourer leur joie d'être ce qu'ils étaient, de le savoir et de se l'entendre dire.

— Oh! — murmura Simon Chavegrand, — rencontrer des hommes qui nous soulagent de la honte de n'être que ce que nous sommes!

— Vous nous faites beaucoup trop d'honneur, monsieur, — dit Louis Dargoult en rougissant. — Du moins je devrais dire « vous me faites », car de telles idées qui sont, chez moi, le produit du raisonnement, de l'application, de telles idées sont, chez ma femme, tout à fait spontanées. Elle est toujours surprise qu'on puisse ne les point avoir.

— Non, Louis, — répliqua Gertrude avec vivacité. — Ce que tu dis est beaucoup trop élogieux et même, entendu par une oreille inamicale, cela pourrait me faire passer pour une personne par trop candide. Si, Louis, tu sais le mauvais effet d'un éloge exagéré. A la vérité, ce que je t'ai dit cent fois, depuis le début de notre séjour à Tunis, c'est que dans notre façon de traiter les indigènes, il ne faut, en aucun cas, marquer que l'on éprouve une différence de race. Trop de gentillesse peut blesser ces âmes si difficiles à pénétrer. Alors,

égalité paisible, sans complaisance et sans effusion. Cela ne veut pas dire que l'on n'éprouve pas les différences évidentes.

— Bravo! madame, — s'écria Simon Chavegrand. — Je ne connais encore, hélas! à peu près rien de ces graves problèmes, et pourtant c'est à votre façon de penser que je me rallie, de tout cœur. Cela ne signifie pas... que je ne sois pas d'accord aussi avec M. Dargoult.

— Oh! — dit Gertrude, — je pense bien que si nous discutons parfois, mon mari et moi, sur ces questions, nous n'en sommes pas moins profondément unis sur le fond du fond.

Elle posa sa petite main sur le bras de Louis Dargoult, en signe de confiance, et elle poursuivit avec un sourire.

— Nous sommes des huguenots, bien sûr; c'est-à-dire que, depuis la grande libération, nous tendons vers la religion individuelle. En toute chose, il nous faut bien, ne serait-ce que pour l'entretien d'un principe sacré, nous séparer un peu. Mais nous pouvons prier dans la même église et nous sommes, quand même, lui et moi, une seule personne en deux êtres.

— Madame, — dit Simon Chavegrand, — vous venez de définir, avec des mots qui forcent l'assentiment, vous venez de définir l'union parfaite. Comme c'est beau, le pur et vrai mariage, celui de deux êtres égaux, associés dans la souffrance et la joie, pour la recherche des éternelles vérités humaines!

— Ah! — s'exclama Gertrude en battant des mains, — je vous le disais bien, monsieur : vous êtes un grand optimiste. Et je vous le répète : prenez cela pour une louange.

Simon Chavegrand baissa la tête.

— Une louange, madame, que je ferai l'impossible pour mériter.

Le silence tomba de nouveau, plus vibrant, plus riche encore : les trois voyageurs semblaient l'employer à maîtriser leur émotion, leur contentement. Et soudain Louis Dargoult murmura, d'une voix mesurée, pénétrée, comme s'il eût jugé bon de clore avec discrétion un coffret bondé de trésors :

— A quelle heure arrivons-nous à Marseille?

— Monsieur, — dit vivement Simon Chavegrand, — permettez-moi d'aller le demander au contrôleur.

— Je vous prie de ne pas vous déranger.

Déjà le voyageur se dressait, debout dans la porte du couloir. Il était grand. Il se tenait un peu raide, avec, dans les gestes, une sécheresse quasi militaire. Malgré les confidences qu'il venait de faire, on eût pu le prendre pour un professeur. Son lorgnon d'or pinçait avec force un gros pli de peau, sous le front. Les cheveux, peu fournis, étaient courts, relevés en brosse et d'un noir sans éclat. Il portait, avec une sorte de gaucherie, un vêtement neuf et que l'on pouvait croire empesé. Le visage, complètement rasé, était maigre, presque aride, mais animé d'une fièvre qui lui donnait de la résolution, de la chaleur. Il sourit avec une grâce inhabile et murmura :

— Trop content, je vous assure, de vous rendre un service, même bien minime.

Puis il disparut dans le couloir.

— Eh bien? — demanda Louis Dargoult.

— Je ne peux dire encore, — répliqua Gertrude. — C'est une rencontre, une rencontre curieuse, rien de plus. Il est étrange.

— Mais sympathique, avoue-le, Gerty. — Et quel beau regard! As-tu vu ses mains?

— Oui, — fit Gertrude, — j'ai vu. Sympathique, sans doute. Oui, un beau regard. Dans l'ensemble, quand même, il est laid.

— Moi, je ne trouve pas.

— Oh! il ressemble à ton cousin Pierre Lescure.

— Il est beaucoup mieux.

— Oui, il est mieux. Il est étrange. Il est bien.

— Moi, — déclara Louis, — il me plaît beaucoup. Nous n'avons pas tant d'amis de qualité, à Tunis.

— Louis! — dit Gertrude en secouant la tête. — Te voilà donc encore une fois emballé! Nous ne le reverrons peut-être jamais, ce monsieur, cet inconnu. Allons, ne t'envole pas, Louis.

— Moi, moi! — murmurait Dargoult en bougonnant. — Et toi-même, dis que tu lui as fait grise mine!

— Non, bien sûr.

— Alors?

— Alors, rien. Il ressemble aussi à Germaine Chevalier. En homme, bien sûr.

— Eh bien, ça ne fait rien. Et puis, tu vas chercher de ces ressemblances!... Ah! monsieur Chavegrand, comme vous êtes aimable!

Chavegrand se présentait à la portière.

— Nous devrions être à Marseille vers trois heures et demie, — dit-il, — mais nous n'y arriverons sans doute que vers quatre heures.

Et il s'assit avec empressement, comme pour exprimer cette pensée : « Nous avons encore une grande heure de nous, une grande heure pour nous. »

II

La gare de Marseille est ainsi faite que les trains, quand ils y sont entrés tête première, en doivent sortir à reculons. Ce cul-de-sac est donc le lieu de manœuvres compliquées et, certains jours, d'un désordre pittoresque où l'humeur provençale verse quelque cordialité.

Le train à quai, nos voyageurs découvrirent qu'ils avaient été refoulés sur une plate-forme lointaine et qui semblait, au premier regard, sans issue vers la ville. Des employés couraient le long du convoi, expliquant avec une fureur joviale qu'il y avait eu des retards et des troubles de la circulation, que tout le monde, pour commencer, devait descendre, que le train allait se retirer et qu'il serait alors possible d'accéder à un passage libre, puis à la sortie. La plupart des voyageurs, en maugréant, s'occupèrent aussitôt de faire passer leur bagage sur le trottoir.

— Puis-je vous aider, madame? — demanda Simon Chavegrand. — Mes malles sont enregistrées. Je ne porte avec moi que cette petite valise dont l'étiquette providentielle a décidé de notre entretien. J'ai donc une main libre.

— Ma foi, monsieur, — répondit Gertrude, — nous accepterons volontiers, car nous sommes, comme toujours, chargés de paquets. Si vous voulez bien prendre ce panier, au moins jusqu'à l'arrivée des porteurs, notre petite Christine pourra se charger de ce carton à chapeau. Mille fois merci. Si, si, je vous assure.

La fillette hocha la tête avec orgueil et posa la main sur

son léger fardeau. Tous les voyageurs, rassemblés par groupes autour de leurs bagages, causaient avec animation en attendant la manœuvre qui leur devait donner du champ. Cependant, le train semblait paralysé. La locomotive lançait, dans le brouhaha, des appels irrités. De l'autre côté du quai, stationnait un convoi de marchandises, interrompu au niveau d'une chaussée de ciment. L'odeur sulfureuse de la houille enflammée s'attardait dans le soir sans souffle. Une louche clarté d'automne, alourdie de fumées, raillait le ciel méditerranéen.

— Ce n'est pas seulement pour la grâce musicale du nom que nous avons appelé notre enfant Christine, — dit madame Dargoult.

Et, tout de suite, dans le tumulte de la gare, l'entretien reprit flamme et lança des étincelles. Tout lieu semblait choisi, pour ces esprits enivrés d'une découverte mutuelle.

— Nous autres, — disait Dargoult, parlant bas mais avec animation, — nous autres protestants, nous n'avons jamais avec Dieu que des brouilles, pas de ruptures véritables. Des évadés, des affranchis, peut-être, pas de renégats, pas de vrais apostats. J'entends que notre Dieu est si humain, que, même quand nous le destituons de ses fonctions universelles, nous lui gardons en nous une place d'honneur et de respect. Je dis nous autres. J'ai peut-être tort. Il s'agit surtout des gens de notre sorte, tombés dans une espèce d'agnosticisme.

— Non, Louis! — s'écria Gertrude. — Tu dis : tombés. Pourquoi tombés? Il me semble que le mot exact serait : parvenus à...

— Ah! — murmura Chavegrand. — voilà bien la différence que je me permettrai de marquer entre deux âmes. Je pense que dans « tomber », il y a du regret. Et je vous assure, monsieur, que je comprends très bien, selon les jours, et « tomber » et « parvenir ».

— Voyez-vous? — dit madame Dargoult, — la valeur humaine du Christ, sa personnalité humaine peuvent rester, même pour de parfaits athées, un modèle surprenant, sublime jusqu'au paradoxal. Et oui, c'est pourquoi nous avons appelé notre fille Christine.

Madame Dargoult répéta deux ou trois fois le nom mélo-

dieux, comme pour le faire vibrer et retentir. Puis, soudain, se retournant, elle répéta, mais, cette fois, avec angoisse :

— Christine? Où es-tu Christine?

Un mouvement venait de se propager dans la foule en attente. Des employés cheminaient le long du trottoir, criant des renseignements qui sonnaient comme des injures et restaient incompréhensibles. La plupart des voyageurs soulevaient et reposaient leurs fardeaux en échangeant des remarques irritées. Un souffle d'impatience échauffait les propos, les visages et les âmes. Et c'est dans cette confusion que l'on entendit madame Dargoult lancer un cri d'angoisse qui fit, d'un seul coup, se tourner toutes les têtes.

La petite Christine s'était engagée sur la voie à niveau devant laquelle un convoi de marchandises était interrompu. L'enfant était là, debout entre les rails, son gros carton tenu à bras le corps comme un tambour ou comme une poupée. Elle était là, distraite, insouciante, et l'un des tronçons du train venait, monstre aveugle, de se mettre en marche à la rencontre de l'autre tronçon. Les deux puissants tampons rouillés avançaient.

Le cri de madame Dargoult jaillit et, pareille à quelque matérialisation de ce cri, une forme humaine, bousculant hommes et bagages, une ombre humaine jaillit aussi. Un long corps maigre sauta, d'un bond, sur la voie. Une longue main osseuse pesa sur le cou de l'enfant. Deux corps, côte à côte, s'aplatirent parmi les galets et les silex du ballast. Il y eut, en ces deux corps, un instant d'immobilité terrible pendant lequel tout fut distinct : Simon Chavegrand, couché par terre, serrait sur le sol, serrait contre soi la petite Christine. Puis les wagons s'accolèrent avec un fracas de ferraille, puis le convoi tout entier recula lentement. Et déjà la multitude, rendue à l'effroi, commençait de hurler quand on vit M. Chavegrand ramper sous la voiture, passer entre deux roues et surgir sur le quai, à genoux, sans chapeau, le visage pâle et souillé de suie, l'enfant dans ses bras.

Les témoins de la scène se précipitaient vers le sauveteur. Il y eut une telle poussée qu'on put craindre, une minute, de voir les deux rescapés en péril de nouveau. Un robuste gaillard, le canne haute, criait : « Reculez! Je vous dis de reculer,

ou je cogne ». Deux employés arrivaient au pas de course en se querellant. Madame Dargoult gisait, comme sans vie, sur l'amoncellement des valises, et Louis Dargoult, debout, les jambes tremblantes, la main tendue, répétait d'une voix sans timbre cette phrase obstinée : « Votre chapeau! Votre chapeau, monsieur Chavegrand. Christine, le chapeau! »

Il y eut une bousculade grondeuse. Le personnage robuste, qui avait des vertus policières, faisait le vide à coups de coude. On apercevait M. Chavegrand, debout, nu-tête, et chose moins explicable, déchaussé d'un pied. Il tenait toujours contre soi l'enfant qui semblait frappée de stupeur. Et, soudain, M. Chavegrand se mit à rire. Un rire étrange, profond, convulsif, qui secouait toute la charpente de l'homme et qui ressemblait au sanglot. Tel, pourtant, ce rire gagna l'assistance. Trois, quatre, dix personnes se mirent à rire. Barbouillé, pâle et sale, Simon Chavegrand parut soudain comique. Le monsieur robuste vint se camper en bonne place et dit en retirant son chapeau melon : « Vous êtes un héros, tout simplement. Si, si, je m'y connais. » Des femmes qui venaient de rire éclatèrent en larmes. Louis Dargoult avait saisi l'enfant dans ses bras et il la présentait à sa femme en disant d'une voix hoquetante : « Mais tu vois bien qu'elle est vivante! Vivante! Regarde, Gerty. Vivante! »

Gertrude ouvrit les yeux et se mit à pleurer. Louis Dargoult secouait les mains de Chavegrand et disait des bouts de phrases : « Comment reconnaître, monsieur? Comment exprimer? » Un jeune homme parut qui se déclara correspondant du *Petit Provençal* et pressa M. Chavegrand de se nommer et de raconter ses précédents sauvetages. M. Chavegrand semblait soudain très abattu. Il passa plusieurs fois sur son visage une main noire de poussier. Un jeune garçon ne put s'empêcher de rire. Toute l'assistance, de nouveau, rit comme pour se purger de l'angoisse.

— Vous aurez la médaille, — déclara le personnage robuste. — Nous sommes au moins vingt témoins. Si, si, vous l'aurez; j'en fais mon affaire.

Simon Chavegrand, en quelques mots prononcés avec une espèce de rage, déclara qu'il ne voulait pas de médaille, qu'il désirait garder l'anonymat, qu'il était seulement assez fatigué

et priait qu'on voulût bien le laisser se retirer. Un touriste, là-dessus, fit mine de braquer son appareil photographique et le sauveteur aussitôt tourna le dos. Comme on lui faisait observer qu'il avait perdu son chapeau dans l'aventure, il répondit que cela n'avait aucune importance. La perte de sa chaussure, abandonnée sur le rail et déchirée par les roues ne semblait pas le soucier beaucoup plus. D'une main tremblante, il entr'ouvrit sa valise et en tira un chausson de cuir qu'il se mit au pied. Le personnage robuste, cependant, le tâtait avec sollicitude : — Vous n'êtes pas blessé? — disait-il, — c'est qu'il faut faire attention. Des fois, on ne croit pas l'être, blessé, et on l'est. Pour la chaussure, la compagnie vous versera une indemnité. Si, si, je m'en occuperai.

Sur ce, M. Chavegrand déclara qu'il voulait absolument se retirer. On s'aperçut alors que le train venait de partir et que la sortie était libre.

— Attendez-nous, — s'écria Louis Dargoult. — Nous ne pouvons plus nous séparer.

Un employé de chemin de fer survint en courant et dit que le chef de gare, prévenu, allait arriver d'une minute à l'autre. Déjà, M. Chavegrand s'éloignait et, derrière lui, les Dargoult, et, derrière le groupe, quelques personnes émues qui ne se lassaient pas de commenter la conjoncture et d'adresser au sauveteur des éloges attendris.

Il y eut un arrêt presque burlesque à la sortie, chacun cherchant des billets devenus introuvables et tous les témoins racontant à l'agent du guichet cent versions différentes du miraculeux événement. Enfin, on parvint à l'air libre au moment où les taxis commençaient d'allumer leurs lanternes.

— Je vous en supplie, — soufflait Simon Chavegrand à M. Dargoult, — sauvons-nous, éloignons-nous. Arrêtons la première voiture.

Ils s'entassèrent tous quatre, avec leurs colis, dans une automobile percluse et Louis Dargoult cria l'adresse de l'hôtel Prouvost. La foule des témoins fidèles fit entendre un murmure de déception. L'auto se mit en route avec un grand tapage de tôles et de vitres. Pendant que l'on descendait la rampe au pavage bourru qui conduit vers la ville, Gertrude saisit une des mains de M. Chavegrand et, furtivement, la baisa.

— Mais non, mais non, — disait Simon en retirant sa main d'un air inquiet. — Mais non, je vous assure. Vous vous trompez. Si vous saviez comme c'était facile. Oh! bien trop facile. Je vous assure.

Il répéta deux ou trois fois : « Bien trop facile. »

III

C'était une chambre assez spacieuse, avec un tapis râpé par places, des tentures défraîchies et deux larges fenêtres qui donnaient sur les lumières du vieux port. La petite Christine dormait dans un lit de fortune. Louis Dargoult, assis sur une malle, lançait vers Simon Chavegrand un regard enflammé. Debout dans l'entrebâillement de la porte, Gertrude semblait parlementer. Soudain, elle repoussa le battant, vint jusqu'aux deux hommes et dit à voix basse :

— Alors, vraiment, vous ne voulez pas recevoir ce monsieur?

Une légère crispation tourmenta le visage de Chavegrand.

— Non, — murmura-t-il. — Non, je vous le demande en grâce. Dites que je suis sorti pour toute la soirée, que je quitte la France dès demain, que je ne désire aucune espèce de bruit sur une affaire qui n'a vraiment pas d'importance. Dites ce que vous voulez, je vous en prie.

Gertrude hésita puis sortit dans le couloir de l'hôtel. On l'entendit prononcer quelques mots. Elle reparut enfin.

— Allons! — s'écria-t-elle, — vous serez tranquille. J'ai eu le front d'expliquer à ce journaliste que vous étiez absent et que j'ignorais votre nom. Mais je n'ai pas dit que toute cette affaire, ce sont vos propres termes, n'avait aucune importance. Je veux bien, pour vous complaire, faire un petit mensonge. N'exigez pas que j'en fasse un monstrueux. Pas d'importance! Est-ce donc sans importance que cette petite fille, notre enfant, soit ici, parmi nous, ce soir, assoupie dans son lit, et vivante, Seigneur! Vivante! Au lieu de...

Gertrude se couvrit le visage avec des doigts qui tremblaient encore. Pendant une minute, on n'entendit que son souffle oppressé.

— Vous êtes modeste, monsieur Chavegrand, — murmura

Louis. — Oh! je vous comprends et je ne vous en estime que davantage. Ce journaliste n'était pas fort indiscret, vraiment : il ne demandait qu'à connaître votre nom pour rapporter plus dignement ce que vous avez fait. Et, même cela, vous n'acceptez pas. Vous vous dérobez. Eh bien, je vous comprends et je peux vous avouer que, s'il m'arrive de former des vœux, avant de m'endormir, le soir, en guise de prière, le premier de ces vœux, c'est qu'il me soit donné d'accomplir, un jour, quelque chose de très bien, un acte d'abnégation par exemple, sans témoin, sans récompense. Un de ces présents merveilleux que l'on s'offre à soi-même, dans le secret de son âme. Mais voyez : je parle, je parle, et je ne sais encore comment je pourrai jamais vous exprimer notre gratitude. La vie a des bontés, monsieur Chavegrand, puisqu'elle ne veut pas que nos destinées, rapprochées aujourd'hui en de telles circonstances, soient tout aussitôt séparées, puisque vous allez où nous allons nous-mêmes, puisque nous avons tout l'avenir devant nous pour vous remercier.

Pendant que Louis parlait ainsi, avec la volubilité qui suit les émotions vives, Chavegrand l'observait d'un œil vigilant, presque dur, presque froid, puis il eut un faible sourire.

— Monsieur Dargoult, — fit-il, — vous souhaitez d'accomplir une action sans récompense et sans témoin, ce que je comprends très bien. Et vous n'avez en ce moment qu'un souci, pourrait-on croire, celui de trouver à ce que j'ai fait une récompense et des témoins.

— Pardonnez-nous, — s'écria Gertrude avec vivacité, — pardonnez-nous, monsieur. Il est presque impossible de ne pas chercher une action de grâce éternelle pour tout ce que vous nous avez donné en une seule minute. Et si même cette pensée vous semble grossière, ayez pitié de notre émotion.

Simon Chavegrand fit effort pour s'incliner en avant et n'y réussit qu'à peine. Il y avait, dans toute sa personne, une roideur peu conciliable avec les lueurs de tendresse qui visitaient à tout instant le visage presque ascétique. Son long buste semblait manquer de souplesse et surtout de liberté. Ses traits, prompts à s'agiter, étaient, d'instant en instant, comme rappelés à l'ordre par une pensée opiniâtre. Il tenait d'ordinaire les mains sur les genoux, dans une attitude non point

lourde ou rustique, mais plutôt contrainte et sévère comme celle que l'on voit à certaines statues égyptiennes. Parfois, une des mains se détachait pour s'élancer à l'aventure. Avec un léger pincement de lèvres Simon rappelait aussitôt l'évadée : les doigts soumis retombaient à leur place.

— Madame, — prononça-t-il, — dans la nouvelle vie... je veux dire pendant mon séjour à Tunis, séjour qui doit être long, j'espère mériter non pas votre reconnaissance, mais votre amitié à tous deux. Si je peux inaugurer cette amitié en vous demandant quelque chose, puisque vous parlez de récompense, je vous prie que la mienne soit de ne plus jamais entendre parler de ce qui s'est passé ce soir, en gare de Marseille. Plus jamais, je vous le demande.

Simon, sur ces mots, se leva d'une façon un peu mécanique, tenant ses longs bras attachés au corps. Comme Gertrude et Louis se regardaient avec consternation, l'étrange personnage ajouta :

— Il me sera plus facile d'être votre ami, si nous ne parlons plus de ça. Encore un mot, madame. Notre bateau part demain à midi. L'enfant dort; vous semblez fatigués du voyage, et c'est naturel. Voulez-vous me permettre, madame, de regagner ma chambre?

— Monsieur Chavegrand, — dit Gertrude avec simplicité, — je pense que vous allez maintenant dîner, soit dans l'hôtel même, soit ailleurs.

— Peut-être, madame. Je ne sais pas moi-même. Le dîner n'est plus, dans ma vie, un rite régulier. Je vais sortir, faire quelques courses.

— Soit! Vous sortirez. Mais faites-nous l'amitié de partager, ce soir, dans cette maison qui n'est pourtant pas la nôtre, une collation que l'on doit nous monter ici, car je suis trop lasse, en effet, pour affronter une salle de restaurant. Rien ou presque, monsieur Chavegrand. Le pain et le sel, en symbole de l'hospitalité. Au reste, je dois vous dire que je suis une végétarienne convaincue et mon mari un végétarien intermittent et bénévole. Ce n'est donc pas un festin que nous allons vous offrir.

Simon Chavegrand restait debout, l'air étonné, indécis. Louis dit alors avec chaleur :

— Acceptez, monsieur Chavegrand, je vous en prie. Je sais... nous vous connaissons à peine. Et pourtant... Non, je ne vais point parler de notre... de... enfin, de votre grand courage. Je veux seulement dire que, même sans ce lien qu'il y a entre nous, j'éprouverais beaucoup de sympathie pour votre personne.

Simon Chavegrand plia son grand corps avec embarras et retomba sur sa chaise.

— Merci, — dit-il, — je resterai donc.

— Au moins, — fit Gertrude avec un sourire, — laissez-nous croire que nous n'abusons pas de votre patience.

— Non, madame, merci, — répéta Chavegrand avec une simplicité que l'on eût prise pour de l'indifférence ou de la froideur ou de la fatigue.

A ce moment, une servante entra dans la chambre, portant un plateau chargé. La table fut vite dressée et les convives y prirent place.

— Vous le voyez, — dit madame Dargoult, — ce n'est pas un dîner, mais une dînette. Je vais vous paraître bien austère, car je ne bois jamais de vin. Pour des motifs purement moraux. Mais Louis vous tiendra société. Je ne l'ai pas encore entraîné dans l'abstinence.

— C'est une question difficile à résoudre, — fit Louis Dargoult. — Je comprends toutes les raisons des abstinents. J'honore la vertu qu'il y a dans le renoncement; mais, dans le refus de jouir avec sérénité de certains biens temporels, il me semble découvrir aussi un esprit de défection, un manque de confiance et de gratitude à l'égard, non pas de Dieu, bien sûr, puisque je n'ai plus la foi, mais à l'égard de la vie, de la nature, du destin.

— Oui, c'est bien ça, — souffla Simon Chavegrand d'un air absorbé. — A l'égard de Dieu quand même, de Dieu malgré tout. Oui, je comprends, je sais ce que cela signifie. Vous ne pouvez pas changer votre vocabulaire comme ça, tout de suite, alors vous dites la nature, le destin. Mais vous regardez toujours du même côté. Eh bien, oui. Je prendrai peut-être un peu de vin.

Simon but une gorgée de vin et posa son verre sur la table, puis il reporta le verre à ses lèvres et le vida d'un trait. De

minuscules taches roses parurent sur son visage. Une flamme sombre s'alluma dans son regard. Il sourit avec abandon.

— Vous avez raison, — dit-il. — Pourquoi renoncer toujours. Pourquoi renoncer, surtout, à de petites joies qui peuvent nous aider à en atteindre d'autres, de grandes. Grandes, oui, c'est bien ma pensée. Elle existe quelque part au monde, la joie, la joie totale et comparable à quoi? peut-être à la mort. Mais... mais... que disais-je? Mon père était né en Normandie, pays du cidre, pourtant il avait le respect et même le culte du bon vin. Il avait épousé une fille de vignerons; ma mère était originaire de la haute Bourgogne. Mon père a toujours donné beaucoup de soins à sa cave, sauf bien entendu vers la fin de sa vie, quand il a eu son accident de voiture.

Le visage de Simon Chavegrand se détendait petit à petit. Sous le masque de lassitude transparaissait une flamme vive, prompte à l'essor et prompte à la retraite. Simon accepta du potage, un œuf, un gâteau et but encore un verre de vin. Il respirait profondément en remuant les narines comme les gens qui espèrent d'être délivrés d'une contrainte.

— Je crois, — dit Gertrude, — que vous aviez besoin de quelque nourriture et je n'ai plus aucun remords de vous avoir retenu. Je me réserve seulement de vous traiter mieux quand vous nous ferez l'amitié de venir dans notre petit chez nous tunisien, rue de l'Alfa. Vous en êtes à votre premier voyage en Afrique, monsieur Chavegrand?

Simon ne répondit pas tout de suite, comme si la question tardait à le toucher. Puis, avec un léger froncement de sourcils :

— Oui, madame.

— Vrai, — s'écria Dargoult, — vous ignorez encore l'Afrique du Nord, vous qui, je crois l'avoir compris, êtes un grand voyageur? Car vous avez visité plusieurs parties du monde.

— Non, non! — répliqua Chavegrand avec plus d'énergie que n'en comportait une réponse aussi simple. — Non! ma Compagnie, je veux dire la Compagnie à laquelle je suis lié par traité, devait m'envoyer aux Nouvelles-Hébrides. C'était décidé. A la dernière minute, on a tout changé. On m'a donné seulement Tunis.

— Seulement Tunis! — dit en riant madame Dargoult. — Voilà qui n'est pas très aimable pour vos amis tunisiens, je veux dire pour nous. Les Nouvelles-Hébrides, ce n'est peut-être pas plus beau que Sidi bou Saïd.

— Sans doute, — répondit Chavegrand, — mais c'est plus loin.

— Vous vouliez donc aller très loin, monsieur Chavegrand? — reprit Louis. — Oh! je comprends, je comprends : le besoin de renouvellement, d'aventures, n'est-ce pas?

— Oui, — murmura laconiquement Simon.

— Puis-je vous offrir encore un peu de vin? — demanda Louis Dargoult après une légère pause. — Je vais en reprendre moi-même et je voudrais bien te décider, Gertrude, à faire une exception à ta discipline, pour honorer, à l'ancienne mode, notre nouvel ami. Permettez-moi, monsieur Chavegrand, de vous donner ce titre, c'est un témoignage de reconnaissance d'une bien grande discrétion, avouez-le.

— Oh! — dit Gertrude, — j'en boirai donc une goutte et nous prendrons que ce vin est celui de la communion amicale.

Les trois verres furent remplis et heurtés. Les murs de la chambre d'hôtel, avec leurs couleurs mortes, s'abîmaient dans une brume indulgente; une chaleur magicienne circulait d'une âme à l'autre; la lumière avivée s'empara des êtres et des choses. Les trois voyageurs burent ensemble et se regardèrent avec des yeux rayonnants.

— Comme je suis content, — dit Louis, — d'avoir pu vous retenir parmi nous. Il y a, dans les aliments les plus simples, des vertus miraculeuses. Voilà : j'ai le sentiment que je vous connais depuis de longues années, que nous sommes liés par toutes sortes d'épreuves, que nous nous étions perdus et que nous célébrons, ce soir, la joie de nous être retrouvés. Je dis bien la joie. Je ne vous offenserai sûrement pas en vous disant que, quand votre visage s'éclaire, il y paraît un air de joie franche et, si vous le permettez, je dirai même de pure allégresse.

Simon Chavegrand avait le regard baissé vers la nappe. Il secoua deux ou trois fois la tête.

— Non, non, vous ne m'offensez pas. J'ai toujours aimé la joie, la pure joie.

En disant ces mots, Simon releva furtivement ses yeux qui se trouvèrent pleins de larmes.

— Si, — reprit-il, comme pour répondre à quelque objection non formulée. — Si! Vous avez raison... Qu'il me soit donné d'être digne de la joie et ma mission me sera légère.

Il y eut une grande minute de silence pendant laquelle on entendit l'enfant se retourner dans son lit et parler en rêve.

— Quelle que soit votre mission, — dit Gertrude, — nos vœux vous accompagnent.

Le visage de M. Chavegrand pâlit un peu. Il laissa quelques instants errer autour de lui un regard presque froid.

— Mission! — répéta-t-il. — Ai-je donc parlé de mission? Oh! je n'ai, comme tout homme, d'autre mission que celle de vivre. Le mot est bien ambitieux. Non, non, je ne suis rien qu'un très modeste employé d'une grande maison de commerce. Je vais à Tunis pour y gérer un magasin de phonographes, et c'est tout.

Sur cette déclaration, Simon Chavegrand posa son verre et se leva.

— Excusez-moi, — dit-il, — madame, et vous, cher monsieur. A causer plus longuement, nous risquons de réveiller l'enfant qui a grand besoin de sommeil. Au surplus, je dois aller travailler dans ma chambre. Nous nous reverrons demain matin, avant l'embarquement. Je voudrais, ce soir, au moment de vous quitter, vous dire un profond merci. Oui, vous remercier de l'amitié que vous avez bien voulu témoigner à un inconnu. Je suis un homme seul, sans famille, sans amis. Pourtant je sais le prix de cette minute que vous venez de me donner. Merci.

Tout en parlant, M. Chavegrand s'était éloigné de la table et reculé petit à petit, si bien qu'il se trouvait près de la porte. Il s'inclina, d'un coup brusque, avec cette raideur étrange qui semblait moins encore une habitude qu'une nécessité organique. Puis il tira la porte et sortit.

Le voyageur ne pénétra dans sa chambre que pour y prendre son chapeau. Il gagna l'escalier sur la pointe des pieds et descendit en courant.

Une très petite pluie venait de purger le ciel. Dans une haleine trouble, moite, allègre, voyageaient des troupeaux de

nuages, des vols d'étoiles, des bénédictions lunaires. Mais au ras du sol écumait une marée humaine, confuse, à la fois puissante et misérable, joyeuse et rampante, hérissée de rires, de plaintes, de tendresses et d'injures comme d'une frondaison monstrueuse, et qui, dans cette soirée finissante, exhalait toute sortes d'odeurs plus enivrantes que l'appétit, l'assouvissement et le remords.

Simon Chavegrand fit quelques pas dans ce hourvari. Tout de suite, il fut entraîné, submergé, tel un fétu dans une cataracte. Un tramway, carcasse branlante, vint le frôler et s'enfuit avec des grondements et des coups de timbre. Une auto, deux, dix autos, lâchées comme des fauves sans lois, le refoulèrent, hérissé, sur les trottoirs. De l'épaule, du pied, de la hanche et du ventre, hommes et femmes heurtaient et repoussaient l'étranger, le promeneur perdu. Il parvint quand même, guidé par les lueurs mouvantes, jusqu'au bord du quai. Il s'arrêta dans la clarté d'une lampe, il tira de sa poche un papier et le déplia. C'était un plan de Marseille que le voyageur retourna rêveusement en tous sens. Enfin, le papier au doigt, il se mit en route pour contourner le vieux port vers le nord.

Le bruit décrut bientôt et, plus loin, les lumières. Simon Chavegrand avançait maintenant au milieu d'ombres nonchalantes, les unes muettes, les autres escortées de chansons, de cris, de paroles à l'accent plus fort qu'une odeur d'aliment. Parfois le voyageur butait sur un rouleau de cordes, longeait des murailles de caisses, des colonnades de barils, des choses sans nom, sans forme, détritus et balayures de ténèbres. Il parvint ainsi jusqu'à l'embarcadère du pont transbordeur. Un gros homme, assis sur une borne, fumait à même l'ombre. Simon Chavegrand souleva son feutre et, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente, demanda :

— Alors, le quai de la Compagnie transatlantique, c'est par là?

A l'intonation du fumeur, on eût compris qu'il haussait les épaules.

— Probable! — fit-il brièvement.

Et, comme Simon Chavegrand s'éloignait, le gros homme ajouta :

— Et vous vous imaginez peut-être qu'on va vous ouvrir les bureaux, à cette heure?

Simon poursuivit sa route avec un geste vague. Il entendit bientôt, sur sa gauche, la voix de la mer, un halètement court, avec des détonations étouffées et, plus loin, plus haut, à mi-chemin du ciel et des profondeurs, un murmure illimité, ineffable, poignant, propagé de vague en vague, de goutte en goutte, à travers l'étendue nocturne, depuis le fond de l'éternité.

Une minute, le voyageur s'arrêta. Il se découvrit, comme pour un salut, et passa plusieurs fois la main sur son front mouillé de sueur. Il se remit en marche, s'engagea non sans hésitation entre les cubes des docks et des bâtisses, buta maintes fois sur les rails et les gros pavés, et, soudain, par l'entrebâillement d'une porte géante, aperçut de nouveau la mer. Une eau calme, huileuse, presque morte, où se berçaient des reflets de lune et de feux. Dans un cadre de ciel, se dessinait à contre-lueur, la forme noire, énorme, d'une poupe arrondie, haute comme une tour. D'un œil ébloui par l'ombre, le voyageur tâchait à lire des lettres sur la coque. A ce moment, une mécanique se prit à grommeler dans l'intérieur du monstre. On entendit les appels des dockers qui travaillaient sur un ponton, au flanc du navire. Simon Chavegrand fit encore un pas. L'eau maintenant était à ses pieds, l'eau noire, épaisse, plus sourde qu'un sommeil d'hiver. Il en montait une tendre et funèbre odeur d'orange gâtée.

Alors Simon Chavegrand s'abîma dans la songerie. De temps en temps, il faisait une respiration profonde, puis il retombait à l'immobilité. Il en fut soudain tiré par une voix bourrue, grogneuse qui disait à son oreille :

— Qu'est-ce que vous faites-là? Qu'est-ce que vous voulez?

Le voyageur eut quelque peine à réprimer un frisson.

— Rien, — dit-il. — Je pars demain. Alors, je suis venu...

— Partir, — gronda l'autre. — Il en part des gens, bon Dieu! S'il fallait qu'ils viennent tous se promener dans les docks, la nuit. Allons, sortez, je vous dis. Allez-vous-en. Je suis le douanier de service, et je devrais... Enfin, puisqu'on vous dit de vous en aller.

— Je vous demande pardon, — fit Simon Chavegrand, avec soumission. — Je ne savais pas. Je ne...

Il ne finit même pas sa phrase, hocha faiblement les épaules et s'éloigna dans la nuit.

IV

— C'est ici, — dit l'Italien. — Je vais vous remettre les clefs et vous passerez à mon bureau pour les dernières signatures. Vous avez une entrée sur la rue, évidemment, celle du magasin, et votre entrée particulière est de ce côté, dans l'impasse Helket ez Zitoun.

— Que signifie *Helket ez Zitoun*? — demanda Simon Chavegrand.

L'agent d'affaires se mit à rire.

— Pas commode à expliquer. Il s'agit... Comment dire? La réunion pour la vente des olives. Quelque chose comme ça, peut-être.

— Entendez-vous l'arabe? — dit Simon à Louis Dargoult.

— Oh! dix ou vingt mots, — répondit le jeune homme. — J'avais bien formé le projet de travailler avec un de mes collègues, arabisant de carrière; mais je n'étais pas assez sûr de rester longtemps en Tunisie.

— Pourriez-vous, — dit Simon, — me présenter à votre collègue et consentirait-il à me donner quelques leçons? Mes ressources, vous le savez, sont peu considérables. J'ai quand même le plus grand désir d'apprendre et je compte y travailler avec assiduité.

L'Italien, cependant, se dandinait d'un pied sur l'autre et suçait un long cigare torse.

— Alors, — fit-il, — je vous attendrai tantôt. Tout est en ordre avec votre compagnie. De simples formalités. Vous présenterai aussi le garçon.

— Comment s'appelle-t-il? — demanda Chavegrand.

— Pas d'importance. L'appellerez comme vous plaira : Abdallah ou Mohamed. Il est gentil et doux. N'est pas trop gras. Pas trop mangé dans sa famille, à Soliman ou quelque part de ce côté. Mais il a l'air sain et parle assez le français.

— C'est bien, — dit Simon Chavegrand. — A ce soir donc.

Restés seuls, les deux hommes s'engagèrent dans l'impasse. C'était, plutôt qu'une voie borgne, une de ces cours comme on en voit dans les villes méditerranéennes et sur lesquelles se referme un petit cercle de masures. L'impasse Helket ez Zitoun était ornée d'une mosquée quasi villageoise. Dans l'ombre du minaret carré, courtaud, végétait un arbre en partie dépouillé par l'automne. Deux ou trois mendiants palabraient, assis devant la chambre d'ablution; on apercevait, dans l'ombre, la margelle d'une citerne et une boîte de conserve bossuée, qui servait à puiser de l'eau. Au fond de la cour s'ouvraient des caveaux dans lesquels on entendait remuer une équipe de potiers. Il s'exhalait de là une poignante odeur de terre et de tombe. Un brocanteur, italien ou maltais, installé dans ce cul-de-sac, épiait sans passion les visiteurs de la mosquée. Il fumait la pipe en arrangeant, d'un doigt distrait, son éventaire chargé de manches d'ombrelles, de ferrailles informes, de débris sans nom. Deux ou trois bâtisses achevaient de borner la cour; elles avaient cet air ruineux que l'on trouve, en Orient, à tant d'œuvres humaines. Devant l'une d'elles, se tordait une vigne flétrie dont les grappes, dédaignées, frémissaient à tous les souffles, sèches et noires comme des momies. Un semblant de jardinet longeait le mur; le regard y découvrait avec étonnement plusieurs fragments de colonnes, un chapiteau de marbre sculpté, des paniers pourris et une jarre vernissée dans laquelle méditait une surprenante plante grasse. Le sol de la cour, terre et dalles, était raboteux, souillé de-ci, de-là, par l'urine des bourriquets. Une chienne y vagabondait, flairant et retournant les menus tas d'immondices. Il y avait encore un aveugle, accroupi dans une encoignure et qui, tantôt, lançait d'une voix rauque une prière semblable à une injonction, tantôt retombait en léthargie.

De temps en temps, une bouffée de brise descendait du ciel pommelé avec un rayon de chaude lumière. Aussitôt, toutes les odeurs tourbillonnaient, saisies de vertige. Plus haut que le relent des poteries, que les émanations de la terre, des bêtes et des hommes, rugissait le fumet des fritures et des viandes grillées. De ce lieu misérable, serein comme un refuge et pourtant visité par tous les bruits de la ville environnante, on

devait emporter une impression de langueur et de paix, de poésie et d'impureté, ce poignant parfum de joie et de deuil, de mélancolie, de désir et de regret, l'haleine même de l'Islam engourdi.

Debout au milieu de la cour, Simon Chavegrand considérait toutes choses d'un regard avide. Ses narines battaient avec force. Il avait retiré son chapeau et des gouttes de sueur grossissaient sur ses tempes.

— L'endroit vous semble défavorable? — demanda Louis. — Vous n'approuvez peut-être pas le choix de votre agent?

Simon secoua la tête.

— Je ne songeais pas à cela, — dit-il. — Non. Regardez l'aveugle. Quand il est au repos, son visage exprime une sérénité parfaite. A lui seul, il ferait mettre en doute l'efficacité du mouvement.

— Ah! — s'écria Louis, — défiez-vous de la contagion. Nous autres, Européens, nous avons encore parfois la nostalgie de ce nirvâna qui n'est pas notre élément et que nous ne saurions remplir. Vous avez, aujourd'hui, devant vous, une longue journée de mouvement, une journée occidentale.

— C'est vrai, — dit Simon en riant. — Voyons la maison.

Ils traversèrent le magasin, où s'entassaient des caisses de matériel, puis, par un escalier en vrille, gagnèrent la grande chambre qui se trouvait à l'étage. Elle était vide, sèche, poudreuse, encore hantée par le souvenir de la saison brûlante. D'innombrables mouches mortes jonchaient le carrelage. Un moustique solitaire passait et repassait dans un fil de soleil. Louis fit claquer les persiennes et les deux visiteurs s'accoudèrent à la fenêtre.

— Vous aurez chaud, l'été, — fit le jeune homme : — cette maison baroque est assez mal défendue.

— Bah! — répondit Simon, — j'aime la chaleur, même déraisonnable.

— Ici, — poursuivit Louis, — vous serez pris entre deux mondes : celui du rêve et celui de la frénésie. Regardez de ce côté : c'est le spectacle non plus du nirvâna, mais de l'action la plus bruyante et la plus naïve. Voyez vous-même.

D'un geste onduleux, amusé, Louis montrait la rue des Maltais.

Elle est mal pavée, modérément large. Un tramway occupe le meilleur de la chaussée. Les automobilistes, les arabatiers, les âniers, les charroyeurs pillent le reste de l'espace, et cela ne va pas sans cris et sans injures. Une foule coassante se dispute les trottoirs étroits, la confuse cohue qui peuple les ports de la mer intérieure.

La vie européenne et la vie indigène s'affrontent là, dans le tumulte. Les épiciers djerbiens font fièrement vis-à-vis aux drapiers juifs et les marchands de beignets aux apothicaires. Les traiteurs exposent, en face des modistes aux enseignes ambitieuses, leurs brochettes de foie grillé et des montagnes de confiseries ruisselantes d'huile. Les marchands d'œufs pochés dans la pâte voisinent avec les dentistes, dont la vitrine, maculée de boue, est armée de mâchoires en caoutchouc rouge et d'yeux artificiels que le praticien se vante de poser « à la minute ».

Chavegrand, longtemps penché sur le spectacle, finit par se dresser avec un sourire singulier.

— Connaissez-vous Paris? — dit-il.

— Oui, mais mal, — répliqua Dargoult. — Nous sommes des provinciaux résolus, si j'ose dire.

— Il paraît, — poursuivit Simon, — il paraît qu'il y a certains quartiers de Paris qui ressemblent assez à ce que nous voyons là. L'humanité serait-elle donc partout semblable à elle-même...?

— De quels quartiers parlez-vous?

— Oh! moi, je ne sais pas, — murmura Chavegrand avec un geste évasif. — Nous sommes aussi des provinciaux, dans ma famille. Allons à mes affaires, je vous prie, puisque vous me faites l'amitié de m'accompagner.

Ils refermèrent fenêtres et portes et se glissèrent dans la rue. Chavegrand semblait soudain soulevé d'une curiosité vigilante. Il posait une infinité de questions sur les gens, les choses et les coutumes, sur le boucher détaillant qui donne avec la viande une branche de verdure ou des fleurs, sur les pâtes alimentaires qui, pendues et flottantes, sèchent au vent des terrasses, sur les vêtements, les façons et les outils des artisans indigènes, sur le sens des cris et la nature des odeurs.

Des mendiants se présentèrent et Simon leur distribua de menues pièces. Deux enfants se querellaient dans une venelle, Simon les sépara non sans quelques paroles de raison. Un drogman poursuivait les voyageurs d'offres et de conseils, Simon lui répondit vingt fois avec bonté.

Il fit, en société de Louis Dargoult, plusieurs démarches dans les bureaux des administrations et, comme le jeune homme l'engageait à montrer partout plus d'exigence, il esquissa, de la tête, un doux geste de dénégation.

— Non, — dit-il. — Je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. J'ai de la patience pour un siècle.

Louis Dargoult le regardait avec un sourire d'admiration. Chavegrand ajouta :

— Comme tout me plaît, ici! Comme je suis content!

— Vrai! — s'écria Louis. — Vous ne regrettez pas trop les Nouvelles-Hébrides?

— Je ne regrette rien, — répondit Chavegrand en secouant la tête. — Je ne me suis jamais senti si jeune. Il me semble que je commence de vivre.

GEORGES DUHAMEL

(*A suivre.*)

LE CHÂTEAU DE SAINT-CLOUD AU XVIIE SIÈCLE

(D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS)

En l'an 1577, Catherine de Médicis, voulant récompenser messire Hiérosme de Gondi, son écuyer, de ses « agréables et recommandables services », lui fit don de l'hôtel d'Aulnay, sis au terroir de Saint-Cloud, et qu'elle venait d'acquérir. Opulent financier et épicurien notoire, le donataire jeta bas cette masure indigne de lui et, sur son emplacement, éleva une villa entourée de jardins à l'italienne. Bientôt célèbre pour son faste et les merveilles de ses jeux hydrauliques, cette villa, dite « la Maison de Gondi », le devint davantage encore lorsque Henri III, assiégeant Paris et logeant sous son toit, y eut, en 1589, reçu la mort de la main de Frère Jacques Clément.

Achetée en 1618 par le comte de Sancerre, elle revint, sept ans plus tard, aux Gondi en la personne de Mgr Jean-François, archevêque de Paris, qui acheva de l'embellir. Ce prélat trépassé, la maison, qui restait indivise entre ses héritiers, fut vendue à messire Barthélemy d'Hervart, intendant des finances, lequel l'enrichit de nouveaux terrains et fontaines.

Messire Barthélemy d'Hervart, devenu contrôleur général des finances et châtelain de Bois-le-Vicomte, eût regretté de s'en être chargé si les circonstances ne lui eussent permis de s'en débarrasser avec un sensible bénéfice. En 1658, en effet,

Mazarin et Anne d'Autriche, anxieux de voir Son Altesse Royale Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, se livrer en public aux entraînements de sa nature qui le portait à s'habiller en fille et à cajoler d'ambitieux jouvenceaux, résolurent, pour l'en détourner, de lui donner l'occupation de bâtir. Monsieur avait du goût pour l'architecture et tous les arts. Il accueillit avec joie l'idée de posséder un bien de campagne. Le 26 octobre, il se trouvait, devant notaires, bien et dûment escroqué par messire Barthélemy d'Hervart qui lui cédait, pour la somme de 240 000 livres, la maison de Gondi.

Le jeune prince, ignorant la valeur de l'argent, ne se plaignit point et songea seulement à témoigner, par des fêtes successives, sa magnificence de propriétaire. En 1661, il épousait Henriette d'Angleterre et, entouré de ses mignons, haïssant bientôt sa femme qui prétendait lui rendre quelque dignité, menait avec elle une existence de bourrasque continue.

Madame aimait fort la maison de Gondi où elle séjournait souvent. Tragiquement, en 1670, elle mourut, non dans le château de Saint-Cloud, comme on l'a toujours prétendu, mais dans cette maison de Gondi agrandie de quelques bâtiments satellites. Monsieur l'oublia vite. Un an plus tard, il unissait son destin à celui d'Élisabeth-Charlotte de Bavière, princesse palatine. Cette placide Allemande vécut avec lui à l'état de « paix fourrée », sans estime, ni amour.

Monsieur, voyant ses deux épouses, ses favoris, sa cour, le Roi, les reines se plaire dans l'air salubre et embaumé de Saint-Cloud, avait toujours eu l'intention de substituer, à la maison de Gondi, un château en harmonie avec sa situation d'Altesse Royale. L'impécuniosité l'empêcha longtemps de réaliser ce dessein. Il se borna, pendant dix-sept années, à joindre à sa terre toutes les parcelles disponibles, donnant à ses jardins des soins si particuliers que les contemporains les considéraient comme une sorte de paradis improvisé. En 1667, il y fit édifier, par l'architecte Antoine Le Pautre, la grande cascade, l'un des plus surprenants appareils hydrauliques que le grand siècle eût encore contemplé.

Vers la fin de 1675 ou le début de 1676 seulement, la maison de Gondi, qui ne pouvait plus contenir son immense personnel et loger les officiers du Roi en visite, lui parut décidément

insuffisante. Il disposait alors de vastes espaces et ne craignait plus l'importunité des voisinages immédiats. Sa fortune, d'autre part, augmentée des revenus d'apanages nouveaux, de pensions et de gratifications, lui permettait de supporter des débours qui se répartiraient sur plusieurs années. Il ordonna donc à ses gens du bâtiment de préparer la construction de son château. Nul des historiens de Saint-Cloud n'a fourni, jusqu'à l'heure présente, des précisions sur les origines et sur l'aménagement de cette célèbre demeure. Nous nous efforcerons, dans cette étude, d'en élucider les mystères.

***

Nous avons dit précédemment que Monsieur jouissait d'un tempérament d'artiste. Ses contemporains, dans leurs écrits, signalent son raffinement en matière de tableaux, d'antiques, de bibelots, de curiosités, de bijoux, d'étoffes, et disent qu'il se plaisait à agencer, meubler et décorer ses habitations, choisissant lui-même ses auxiliaires et examinant avec sagacité leurs projets. Dès qu'il eut arrêté l'idée de bâtir son château, il écarta de son entourage les conseillers intéressés. Ni Colbert, ni Le Brun, doctrinaires de l'esthétique officielle, ne furent par lui consultés. Des artistes attachés à la maison du Roi, il ne voulut employer que les spécialistes, comme Le Nôtre, dont il ne pouvait se passer.

Ainsi, pour la construction de son château, préféra-t-il à Antoine Le Pautre, architecte de Sa Majesté, qui avait cependant édifié à son entière satisfaction la grande Cascade, Jules Hardouin de Mansard, alors âgé de trente ans, qui venait d'élever l'Hôtel des Invalides, et un obscur « entrepreneur », Jean Girard, qui avait dû se signaler à son attention par quelque belle œuvre antérieure. Les légendes de deux estampes de Mariette, graveur contemporain, et un document probant que nous citerons plus loin nous apportent ces certitudes.

Des imaginatifs, en particulier l'auteur anonyme d'une note conservée aux Archives nationales, ont accrédité la fable que le château aurait été érigé sur les fondations et, par suite, sur l'emplacement de la maison de Gondi. S'il en avait été ainsi, la maison de Gondi eût été détruite avant

la mise en chantier des nouveaux édifices. Monsieur, privé d'abri, eût, en conséquence, perdu la jouissance de ses jardins pendant un long délai.

Or, la *Gazette de France* et la *Correspondance de Madame* indiquent d'une manière formelle que le prince et son épouse continuèrent à séjourner dans leur habitation champêtre au cours des années où les artisans travaillaient à leur futur logis. C'est à Saint-Cloud, le 13 septembre 1676, que Madame accouche de son troisième enfant, Élisabeth-Charlotte, demoiselle de Chartres. C'est à Saint-Cloud, le 5 octobre de la même année, que l'évêque du Mans, en présence de Leurs Majestés, baptise, *dans la chapelle particulière de Leurs Altesses*, la nouvelle née et son frère, le duc de Chartres, âgé de deux ans, qui n'avait pas encore reçu le sacrement. Après la cérémonie, l'assemblée se groupe devant les tables de collation, puis entend un opéra.

Ces faits concordants prouvent que la maison de Gondi subsiste provisoirement, telle qu'elle était, au flanc de la colline, à proximité de la Grande Cascade. Les substructions du futur château furent, en effet, établies au faîte même de cette colline, dans une position plus voisine de la bourgade, orientées de telle sorte que la façade principale et les avant-côtés des ailes regardassent la Seine. Ainsi, fixée sur cet emplacement, la construction en cours n'entravait en rien l'usage de la propriété dont elle laissait libre le centre de vie.

Pour comprendre de quelle singulière façon fut conçue cette construction, on doit admettre que Monsieur attribuait plus d'importance aux ailes qu'au corps principal de son château. Les ailes, en effet, selon le sentiment du prince, constitueraient la partie décorative et, pourrait-on dire, de parade du bâtiment; le corps principal, la partie logeable, étant affecté à la famille royale. Les ailes, en conséquence, demandaient un long délai pour leur achèvement, les artistes (stucateurs, ornemanistes, doreurs, peintres, sculpteurs, etc...) devant y œuvrer après l'architecte et ses équipes; le corps central, au contraire, qui tirerait sa magnificence de son ameublement, deviendrait, à peine bâti, presque immédiatement disponible.

Ainsi, pour que les ailes et le corps principal fussent simultanément terminés, fallait-il commencer par les premières

la construction. Monsieur en convint avec M. de Boisfranc, son surintendant, et décida d'agir de cette manière inusitée. On ignore quel praticien fut invité à lui fournir des plans. Jules Hardouin de Mansard, chargé d'exécuter ces ailes, lui en soumit-il à l'avance l'harmonieux dessin? Nous ne pouvons l'affirmer, le devis que cet architecte signa, conjointement avec M. de Boisfranc, ayant échappé à nos recherches.

Aucun détail ne nous a été conservé sur le labeur de Mansard et de ses artisans. Monsieur suivait-il avec attention les phases de ce labeur? On ne l'aperçoit point. Il ne se plaisait guère au milieu des plâtras et comptait, pour le renseigner, sur le zèle de ses officiers. D'ailleurs les années 1675-1677 que nous assignons, comme délai certain, au premier stade de la construction, furent pour lui emplies par ses obligations de courtisan, ses intrigues sentimentales parmi les cadets aux gardes, ses querelles avec Madame, enfin et surtout par ses incursions aux armées.

En 1676, il demeura trois mois en Flandre, participant au siège et à la prise de Bouchain. A son retour (juillet), il constata avec satisfaction que son château sortait de terre. L'heure sonnerait bientôt de l'orner. Il s'inquiéta de trouver un peintre dont le talent méritât sa confiance. Il appréciait médiocrement Le Brun, occupé d'ailleurs à garnir de sujets historiques ou allégoriques les vastes panneaux de la galerie de Versailles. Il se souvint d'avoir, un jour, vivement admiré, en compagnie de son frère, les fresques que Pierre Mignard avait brossées au Val-de-Grâce. Depuis lors, il avait vu, de cet artiste, un avenant portrait de Louis XIV, ses compositions de l'Hôtel d'Épernon et quelques-unes de ses toiles religieuses. Il appréciait fort son imagination, son dessin, sa couleur. Peut-être même estimait-il son indépendance autant que le crédit dont il jouissait parmi les « curieux » et les seigneurs de goût. On disait que Pierre Mignard avait refusé de subir la domination de Le Brun et de participer, sous lui, à la décoration des bâtiments royaux, s'aliénant ainsi les sympathies de Colbert.

Un tel homme, si riche d'intelligence, si parfaitement en possession de sa technique, si différent des autres qu'il voyait assujettis à tant de disciplines dérisoires, semblait désigné à

Monsieur pour remplir la tâche qu'il lui demanderait. Cependant, avant d'arrêter son choix sur lui, le prince l'alla visiter dans son atelier, au début de mars 1677. Cette visite l'enchanta et détermina sa décision :

— Monsieur Mignard, — dit-il à l'artiste en le quittant, — je fais bâtir à Saint-Cloud un salon, une galerie et un cabinet exprès pour vous les faire peindre.

Ainsi Mignard devenait-il le décorateur principal du château. Monsieur réservait néanmoins des travaux particuliers à Jean Nocret, son premier peintre, qu'il n'abandonnait point. Il réglerait, à l'achèvement de l'édifice, la part de collaboration des deux artistes.

Le 7 mars, il partait pour les Flandres où le Roi l'avait précédé. Le 3 mai, il rentrait à Paris en triomphateur, ayant défait, devant Cassel, l'armée du prince d'Orange, pris Saint-Omer, raflé les prisonniers par milliers et, par centaines, les étendards. Les Parisiens, accourus en foule sur son passage, l'acclamaient, criant à perdre haleine :

— Vive Monsieur qui a gagné la bataille!

Le prince ne recherchait nullement une popularité offensante pour son frère. Dès qu'il put échapper aux adulations des Parisiens, il se dirigea vers Saint-Cloud où Madame s'était retirée en son absence. Les habitants de la bourgade attendaient le victorieux à l'entrée de leur pont. Ils le saluèrent de vivats tandis qu'une gente demoiselle, d'une voix tremblante d'émotion, lui débitait un compliment rimé.

Enfin, Monsieur trouvait un abri contre les panégyristes indiscrets. Le loisir d'agir à sa guise lui étant rendu, il oublia aussitôt son prestige et il inspecta ses bâtiments. Ceux-ci étaient maintenant couverts de leurs toitures et semblaient, de toutes leurs fenêtres ouvertes, aspirer l'air limpide. L'architecte Mansard fit visiter à son maître les grands appartements. Les voûtes et les murailles, par les soins du sculpteur Jean Cornu, en avaient été divisées en compartiments et en panneaux encadrés d'ornements en stuc doré. Les peintres pouvaient d'ores et déjà commencer leur décoration.

Philippe d'Orléans fit aussitôt prévenir Mignard. Peu après, il installait en personne l'artiste, ses aides et son matériel, dans un logis préparé d'avance et lui donnait la

tâche de couvrir de fresques mythologiques les plafonds et les parois de la grande galerie, du salon et du cabinet de l'aile droite. En même temps, Jean Nocret recevait l'ordre d'embellir de ses compositions les salles de l'aile gauche. Les deux peintres dressèrent rapidement leurs échafauds et tracèrent incontinent leurs premières esquisses. Le prince manifestait beaucoup d'impatience. Il souhaitait que son château devînt habitable dans le plus bref délai.

Le moment propice lui semblant venu de joindre à un corps central les ailes qui élevaient bizarrement, dans le paysage, leurs massifs parallèles, il fit appeler, en août 1677, l'architecte Jean Girard. Il n'avait point demandé à celui-ci de lui présenter des épures; ces épures avaient été établies, d'après ses indications, par ses propres dessinateurs. Elles accompagnent encore, à l'état original, un *Devis* (inédit) *des ouvrages de maçonnerie qu'il convient faire pour la construction du grand bâtiment que désire faire faire Son Altesse Royale Monsieur, frère unique du Roi, en son château de Saint-Cloud, entre les deux ailes, à présent construites, tant en la présente année* 1677 *qu'en l'année* 1678, *suivant l'ordre que M. de Boisfranc donnera, conformément aux plans et élévations qui en ont été pour ce faits et arrêtés par Son Altesse Royale.*

D'après ce *Devis*, Monsieur offrait à Jean Girard, de même qu'il l'avait sans doute précédemment offert à Mansard, un rôle d'exécutant, l'autorisant seulement à discuter ses gages mentionnés à la fin de chaque article. Tout, en effet, dans cette prose, était minutieusement précisé : disposition extérieure et intérieure de l'édifice, épaisseur des murs, juxtaposition des matériaux consistant en moellons, pierres de Saint-Cloud et de Saint-Leu, dosage des mortiers, situation des assises, parpaings, joints, corniches, cimaises, trumeaux, pilastres, chapiteaux, contexture des parquets, orientation des cheminées, etc...

L'architecte y trouva assurément son avantage, car, le 17 août, il signa, devant notaires, une acceptation qui l'engageait à terminer l'ouvrage dans un délai d'un an. Il ouvrit immédiatement son chantier.

Artistes et artisans besognaient en secret. Le Roi ne fut

pas admis à examiner leurs réalisations au cours des promenades qu'il fit, vers ce temps, à Saint-Cloud.

Au printemps de l'an 1678, Monsieur dut rejoindre encore les armées. Il n'y jouait plus qu'un rôle de spectateur, Louis XIV, par méchante jalousie, l'ayant privé de tout commandement. Il en revint en juin suivant et tout de suite il gagna Saint-Cloud, où, sans le pressentir, il fournissait à son frère un nouveau grief contre lui. La grande galerie était tout entière décorée. Mignard, monté sur un échafaud, travaillait au plafond du salon. Le prince, désireux de voir sur-le-champ les figurations cachées derrière les planches, ordonna aux aides de l'artiste d'enlever ces planches. Mignard, reconnaissant la voix de son maître et se hâtant vers lui, n'aperçut-il point les ouvertures pratiquées dans son échafaud ou bien, les mains chargées de sa palette et de ses pinceaux, s'embarrassa-t-il dans les degrés d'une échelle? Il perdit l'équilibre, franchit l'espace et se vint écraser sur le plancher de la pièce. Bouleversé devant le blessé immobile et ensanglanté, Monsieur aida à le transporter, regrettant amèrement d'avoir provoqué sa chute. Il le confia à ses médecins et, inquiet de son état, le visita chaque jour.

Ainsi le travail de décoration fut-il brusquement arrêté. Après six semaines de soins et de repos, le peintre, rétabli, le put reprendre. A la mi-septembre, il l'avait fort avancé, mais non achevé. Jean Girard, de son côté, avait tenu ses engagements. Stimulant sans cesse l'activité de ses ouvriers, il avait, en l'année qui venait de s'écouler, relié les ailes à un élégant édifice et assuré l'étroit accord de l'ensemble architectural.

Monsieur, bien que son bâtiment ne fût construit et orné qu'en sa partie essentielle, le voulut inaugurer en offrant une fête à Leurs Majestés. Il chargea le sieur Billon, son capitaine-concierge, d'en nettoyer les abords, d'en faciliter l'accès par une avenue provisoire, d'en embellir les vues immédiates de parterres, gazons, allées, adaptées aux anciens jardins, enfin d'en préparer les logements que tapissiers et ébénistes meubleraient selon ses avis. Le 6 octobre, venant de Fontainebleau, où il avait laissé la Cour, il s'assura que ses ordres avaient été exécutés et il loua Billon de son zèle. Le château pouvait supporter l'examen du Roi.

Quand celui-ci, dans l'après-midi du 10, descendit de carrosse dans la cour intérieure déblayée, il s'arrêta un moment, frappé de l'ampleur et de l'harmonie du bâtiment. La Reine, le Dauphin, la grande Mademoiselle, les princes de Condé et de Conti, le duc d'Enghien l'entouraient et partageaient son étonnement. Les courtisans et les dames, que leurs véhicules déposaient successivement à quelque distance du groupe royal, attendaient en silence, pour former cortège, que Leurs Majestés, les princes et Mademoiselle eussent achevé leur contemplation.

Les arrivants ne connaissaient pas exactement la configuration de ce château caché, pendant sa construction, derrière de hautes palissades. Ils s'émerveillèrent de le découvrir si différent des autres maisons royales, simple dans son architecture donnant néanmoins une impression de grandeur. Mansard et Girard, pour l'adapter au sol déclive, l'avaient étagé sur des terrasses successives qui contribuaient, en le singularisant, à diversifier ses perspectives et ses aspects. Le corps central, posé sur un soubassement, dressait trois étages de fenêtres flanquées de pilastres corinthiens et parées de bas-reliefs reproduisant les douze signes du zodiaque. Il projetait, en sa partie médiane, un avant-corps soutenu par quatre colonnes et orné, à la hauteur de son entablement, de figures symbolisant la Force, la Prudence, la Richesse et la Guerre. Sous un attique sommé d'un épi et encadré de cheminées ornementales, un élégant fronton tout historié de sculptures, protégeait un cadran solaire que le Temps découvrait et qu'entouraient des amours représentant les quatre phases du Jour. Cet avant-corps allégeait la façade un peu massive, lui communiquait un visage riant, semblait offrir au survenant une promesse d'affable hospitalité.

Formant encoignures, deux gros pavillons donnaient naissance aux ailes. Celles-ci, plus basses d'un étage que le bâtiment principal, en laissaient apparaître les superstructures décoratives. Un balustre, où s'alignaient de hauts vases garnis de fleurs, courait tout au long de leur corniche. Leurs façades mariaient harmonieusement l'ordre dorique à l'ordre toscan des avant-corps coiffés de frontons où des figures assises flanquaient le blason d'Orléans. Alternant avec les colonnes

de ces avant-corps se dressaient les statues, exécutées par Guillaume Cadène, de l'Éloquence, de la Musique, de la Bonne Chère, de la Jeunesse, de la Comédie, de la Danse, de la Richesse, de la Paix, c'est-à-dire de tout ce qui, dans cette existence transitoire, paraissait délectable à Leurs Altesses Royales. Également parés de frontons blasonnés et de figures allégoriques[1], les avant-côtés de ces ailes portaient de larges balcons d'où l'on pouvait admirer le voyage de la Seine, le spectacle de ses rives boisées, apercevoir même les avancées de Paris.

Pendant un long moment le Roi et sa famille s'attardèrent à examiner le curieux édifice. Ils gagnèrent ensuite, escortés de la Cour, l'avant-corps accolé à l'aile gauche qui formait l'entrée d'honneur du château. Ils en franchirent les degrés et pénétrèrent dans un spacieux vestibule à colonnade de marbre, ouvert sur l'horizon des jardins.

Monsieur, Madame, Mademoiselle, leur cour et leurs officiers les y attendaient. Les compliments échangés, Monsieur voulut servir de guide à Sa Majesté. Les deux princes gravirent le grand escalier conduisant au premier étage. Parvenus sur le palier, ils traversèrent, à gauche, l'immense salle des gardes, vide encore, mais déjà tendue de sa tapisserie de cuir doré, puis deux antichambres où les tables du souper étaient dressées. La seconde de ces antichambres débouchait, à droite, sur un couloir longeant la façade du bâtiment central et donnant issue aux pièces de parade, la salle du dais, la chambre et le cabinet du Roi. A l'extrémité de ce couloir, les visiteurs atteignirent le grand salon ou salon de Mars.

Sa Majesté en admira l'étendue et la disposition. Le haut plafond, de forme légèrement arrondie, soutenu par quatre colonnes ioniques de marbre jaspé aux chapiteaux de bronze doré, s'appuyait aux murailles sur seize pilastres alternant avec les fenêtres cintrées et la majestueuse entrée de la grande galerie. Des figures assises paraient ses encoignures et des mascarons entremêlés à des motifs floraux animaient son pourtour. Quatre grands lustres de cristal à douze bobèches semblaient délimiter le décor de la voûte.

1. Aile droite : la Force, le Printemps, la Politique, la Jeunesse; Aile gauche : la Chasse, la Fermeté, la Science, la Récompense.

Au centre de cette voûte, Mignard, interprétant la fable antique des amours de Mars et de Vénus, avait peint l'Assemblée des dieux appelés par Vulcain à constater son déshonneur. Au-devant de la foule céleste, Apollon, revêtu d'un manteau écarlate et enveloppé de rayons, révélait son infortune au Maître du Feu. De sa main, dirigée vers une fresque murale occupant le panneau de la cheminée, il lui montrait Vénus, assise au centre d'un décor rustique, écoutant, toute riante de félicité, s'exprimer la passion de Mars appesanti à ses pieds. Des amours voletaient autour du couple et jouaient avec l'écharpe, l'épée et la cuirasse du héros.

Sur un autre panneau, tout rougeoyant de flammes, le peintre avait représenté le dieu trahi martelant dans sa forge, au milieu de ses cyclopes, le filet d'acier qui assurerait sa vengeance et, non loin de lui, sous un dôme de verdures, Pan, couronné de fleurs, conduisant, aux accents de sa flûte, la joyeuse farandole des bacchantes et des faunes. Enfin, de son pinceau habile à varier les images, l'artiste avait brossé, dans le panneau voisin, le farouche Vulcain, emporté par la fureur, guettant, les bras chargés de ses rets, dans l'ombre propice de la futaie, le moment de capturer et de livrer à la dérision publique l'épouse infidèle et son amant. Momus, dieu du rire, dissimulé derrière un arbuste, attendait, épanoui de plaisir, le geste du fol dont il amuserait l'Olympe.

Le Roi, la Reine, les princes, les courtisans, successivement arrêtés devant chacune de ces évocations chargées de contrastes, s'efforçaient d'en démêler le sens allégorique. Ils en louaient, à vives exclamations, le vibrant coloris, la grâce, la vigueur, le naturel. Monsieur signalait avec admiration les lumineux paysages qui encadraient les scènes de l'antique mythologie. Il disait son regret que Mignard n'eût pu, faute de temps, terminer son œuvre. Il montrait au-dessus des portes, deux panneaux couverts d'esquisses, où le groupe hagard de la Jalousie et de la Discorde s'opposerait aux poétiques figures d'une composition symbolisant *les Plaisirs des Jardins*.

Une magnifique portière, faite de bandes de brocart à fond d'argent et de damas cramoisi, voilait l'entrée de la galerie d'Apollon. Un valet l'ouvrit. La compagnie, le Roi et Monsieur

en tête, entra dans l'immense vaisseau. Vingt-six hautes fenêtres en arcade, donnant, partie sur la cour intérieure du château, partie sur les jardins éclairaient sa perspective toute constellée d'or. Des tables de marbre, préparées pour le jeu de Sa Majesté, formaient en son milieu une longue théorie entre la double haie des tabourets à pieds dorés couverts de velours à ramage violet et cramoisi. Au bas des parois de droite et de gauche s'alignaient, posés sur des guéridons, des bustes d'empereurs romains, surmontés d'autant de girandoles tendant leurs branches chargées de bougies.

Monsieur attira d'abord l'attention du Roi sur la fresque dont Mignard avait orné le panneau dominant intérieurement l'entrée de la galerie. Le peintre avait représenté Latone, à l'instant où, près de mettre au monde Apollon et Diane, elle invoquait contre les paysans, ses persécuteurs, le secours de Jupiter. Le maître des dieux apparaissait sur une nuée. Très loin, émergeant des horizons maritimes, se dressait l'île flottante de Délos, couverte de forêts, où Latone, figure symbolisant la Vertu, bientôt métamorphosée en caille, trouverait un asile contre la jalousie et la méchanceté.

Le Roi fit grand éloge de cette fresque dont les fraîches couleurs et la variété d'aspect enchantaient la vue. Mignard, ajouta-t-il, était homme de grand esprit, sachant, avec une étonnante aisance, tirer des « histoires » antiques des leçons de morale. Monsieur se délectait de tels compliments. Il emmena Sa Majesté vers le milieu de la galerie d'où l'on pouvait mieux embrasser l'ensemble des peintures. Le gigantesque plafond avait été distribué en cinq grands compartiments et quatre petits que des stucateurs de génie avaient entourés de reliefs ornementaux, festons, guillochis, amours et autres figurations rehaussées d'or. Les fonds de cette décoration adoucissaient de tendres couleurs l'éclat des ors, mélangeant les blancs laiteux aux jaunes pâles, les bleus saphirins aux discrets lapis, les verts nuancés aux bruns légers comme des vapeurs.

Dans le compartiment central, Apollon, souriant et radieux de jouvence, sortait, tout enveloppé de lumière, de son palais aérien, prêt à distribuer au monde l'opulence et la joie. Les divinités du jour, l'Étoile du matin, l'Aurore dans son char,

les Heures matutinales, les Zéphirs porteurs de rosée, l'Hirondelle annonciatrice du réveil, les Amours chargés de cornes d'abondance précédaient ou accompagnaient le dieu triomphant de la morne Nuit et du pesant sommeil qui, devant lui, fuyaient enveloppés dans leurs voiles d'ombres.

Aux quatre coins de cette fresque rayonnante, les Saisons occupaient chacune un vaste compartiment. Le Printemps et l'Été voisinaient vers l'entrée de la galerie, l'Automne et l'Hiver à son extrémité[1]. On voyait, dans le premier tableau, les Noces de Zéphyr et de Flore. Devant une table, chargée des fruits de la terre, la déesse, étendue sur la couche nuptiale toute parsemée de roses, recevait la caresse de l'époux et ses présents de fleurs. Des amours, emplissant des corbeilles de corolles et de feuillages, tressant des guirlandes et des couronnes, jouant avec des oiseaux, brandissant le flambeau de l'hymen, tirant de l'outre rebondie le vin des libations, célébraient, autour du couple enivré de parfums, l'ardent renouveau stimulateur de passion et de vie.

Sous le signe de la canicule, représenté par un chien altéré juché sur des nuées, le second tableau assemblait, dans une immense plaine, toute dorée de blés mûrs, aux pieds de la statue de Cérès posée devant le trépied fumant des sacrifices, la foule des moissonneurs porteurs d'offrandes florales. Une bacchanale grouillante et colorée déroulait, dans le tableau de l'Automne, ses cortèges et ses danses sous les frondaisons d'une forêt. Bacchus et Ariane, assis dans un char que traînaient des panthères, le gros Silène, au visage émerillonné, hissé sur les épaules de ses chèvre-pieds, y paraissaient enveloppés dans la sarabande des faunes et des bacchantes ceints de pampres et de lierres, thyrse en mains, agitant avec frénésie les tambours de basque. Plus loin, le tableau de l'Hiver, tout obscurci de nuages et de brumes, montrait le noir Borée soufflant rageusement, contre le soleil et la terre, la grêle, la neige, la tempête. Une mer déchaînée, à l'horizon, emportait des vaisseaux à leur perte. Vulcain, au premier plan, venait offrir à la terre le feu qui dissipe les frimas, réjouit et réconforte.

1. Le Printemps à gauche, l'Été à droite, en entrant dans la galerie; l'Hiver à gauche, l'Automne à droite à l'extrémité de la galerie.

Aux deux extrémités et de part et d'autre de cet ensemble pictural, dans des compartiments réduits, Mignard, empruntant plus spécialement ses thèmes au mythe solaire, avait évoqué l'image de Circé, fille d'Apollon recevant d'un amour les herbes dont elle composait ses philtres, puis les scènes successives de Climène présentant à Apollon son fils Phaéton, d'Apollon conviant la vertu à partager son trône, enfin d'Icare précipité dans la mer des hauteurs du firmament.

De même que la voûte, les murailles de la galerie avaient reçu leur propre décoration. Huit médaillons embellissaient leur partie supérieure d'épisodes sortis de la fable apollonienne[1]. Sous ces médaillons, dans des cadres historiés d'or, les plus belles maisons de plaisance françaises[1] paraient de leurs architectures et de leurs jardins les trumeaux séparant les fenêtres. Saint-Germain, Versailles, Clagny, Fontainebleau, Vincennes, Chambord, demeures royales, s'y entremêlaient de la sorte à Villers-Cotterets, demeure de Monsieur, au Raincy bâti par d'opulents partisans, à Sceaux élevé par Colbert, à Vaux-le-Vicomte où jadis Fouquet le satrape avait étalé sa superbe, à Maisons, que les Longueil, vaniteux parlementaires, entretenaient à grands frais. Tout au fond de la spacieuse salle, à droite et à gauche de la porte donnant sur le cabinet de Diane, Mignard avait terminé son œuvre en figurant, sur deux derniers panneaux, Apollon inventant la musique et siégeant, parmi les Muses, sur le Parnasse.

Infatigable, Louis XIV examinait un à un, et dans tous leurs détails, ces tableaux qui s'harmonisaient si parfaitement les uns aux autres. Un seul instant il interrompit cet examen pour dire à Madame qui attendait avec anxiété son jugement :

— Je souhaite fort, Madame, que les peintures de ma galerie de Versailles répondent à la beauté de celles-ci !

Cette simple phrase, révélant une préoccupation jalouse, suffit à assombrir le visage de Monsieur. Le prince savait par expérience que Sa Majesté n'aimait guère être surpassée en

1. Huit camaïeux, représentant à droite de la galerie : *Apollon devant le portique de son temple, Apollon faisant écorcher Marsyas*, la *Métamorphose de Coronis*, la *Métamorphose de Cyparisse en cyprès*; à gauche : *Apollon enseignant la médecine à Esculape, le Défi de Marsyas à Apollon, Métamorphose de Daphné en laurier, Métamorphose de Clytie en tournesol.*

richesse sur aucun chapitre. Pourtant le Roi n'ajouta rien qui pût contrister tout à fait son frère. Après une heure d'allées et venues, il alla s'asseoir devant les tables où l'on avait préparé les boîtes de tric-trac, les cartes de hoc et de bassette. Il aperçut, à ce moment, Mignard, qui avait assisté, sans se montrer, à la visite de la galerie. Il l'appela et lui fit grande louange de son œuvre :

— Mignard, — ajouta-t-il, — mon frère a dû vous dire combien j'avais pris part à votre accident et combien de fois je lui ai demandé de vos nouvelles.

Le peintre remercia avec émotion Sa Majesté de son auguste sollicitude. De tels propos compensaient largement ses maux et les rigueurs de Colbert. Ils consacraient son talent et lui ouvraient un avenir inespéré.

Cependant la compagnie se livrait furieusement au jeu en attendant le souper. Monsieur perdait, à son ordinaire, de lourdes sommes. Madame, qui détestait les cartes, se tenait à l'écart des joueurs et amusait de ses reparties la Reine et un groupe de dames altières. Elle aurait préféré les promener au long des allées du jardin, mais une pluie violente rendait toute sortie impossible.

Le Roi avait grand appétit quand il se dirigea, la nuit venue, vers l'antichambre, maintenant illuminée, où le repas était servi. La table, en forme de fer à cheval, était couverte de vaisselle en vermeil et parée de fleurs en parterre dans des corbeilles d'argent et de guirlandes de vase en vase. Un pesant surtout d'orfèvrerie ciselée dressait, en son milieu, une couronne soutenue par des dauphins que chevauchaient des tritons. Les grands officiers de la bouche faisaient leur office auprès de Sa Majesté, qui avait convié à ses côtés la Reine, les princes, les princesses, les duchesses, les maréchales et les filles d'honneur. Ils apportèrent successivement trois services composés chacun de cinquante-six plats, les fruits, les desserts, de délicieuses pâtes d'orange et de jasmin, quatorze grands bassins de confitures, quantité de vins et de liqueurs.

Le bal s'ouvrit ensuite dans le grand salon dont les lustres et les girandoles vivifiaient les ors et les couleurs. Leurs Majestés ne s'y mêlèrent point, laissant la place aux jeunes gens. Mgr le Dauphin, les princes de Conti, de La Roche-sur-

Yon et de Vermandois, les comtes d'Armagnac, de Marsan et de Brionne, le marquis d'Hautefort, le chevalier de Châtillon, qui comptaient parmi les plus souples balleurs de la cour, entraînèrent Mademoiselle, mademoiselle de Valois, fille de Monsieur, mademoiselle de Blois, fille de Louis XIV, les duchesses de Ventadour, de La Ferté, de Nevers, la comtesse de Maré, mesdemoiselles de Grancey, de Thianges et de Beauvais dans le tourbillon des danses. Ainsi s'acheva la première journée des fêtes données sous le nouveau toit de Monsieur.

Sa Majesté avait formé le projet de demeurer cinq jours à Saint-Cloud; mais le temps se maintenait si pluvieux qu'elle n'avait plus, pour se divertir, que les ressources du jeu et des repas. Ceux-ci étaient heureusement de plus en plus délicieux dans leurs mets et variés dans leur décoration. Au dire d'un gazetier fécond en hyperboles, ni Lucullus traitant Pompée, ni Cléopâtre régalant Marc-Antoine, ni Assuérus prodiguant les agapes à ses courtisans, n'égalèrent Monsieur dans le domaine de la cuisine. Pourtant le Roi et la Reine se lassèrent de leur immobilité. Marie-Thérèse alla, le 11, faire dévotion aux Carmélites de la rue du Bouloi; Louis XIV, le 12, regagna Saint-Germain tandis que messire Jean-Baptiste Colbert, prévenu du succès de Mignard, accourait à Saint-Cloud pour inspecter l'œuvre de cet artiste qui menaçait de supplanter, dans la prédilection du Roi, le dogmatique Le Brun.

Le 13, Sa Majesté inaugura, par un baptême, la chapelle du château. Cette chapelle s'ouvrait, au rez-de-chaussée, sur le vestibule du bâtiment central avec lequel elle faisait corps. Comme elle n'avait point encore reçu ses peintures, on avait revêtu ses murailles d'une tapisserie de la porte de Paris, rehaussée d'or et d'argent, et représentant *les Actes des Apôtres*. Un grand tapis de drap qui voilait son carrelage et les tentures en taffetas qui descendaient de ses fenêtres étaient d'une douce nuance améthyste, et violet le pavillon de damas à franges qui protégeait son autel où s'étageaient une grande croix, un soleil, un calice, des vases et des chandeliers d'argent.

Avec beaucoup de complaisance, le Roi avait accepté, Madame étant sa commère, le parrainage du petit garçon qu'ondoya son chapelain, le sieur de Chavigné. Ce petit

garçon, nommé Selle, était fils d'une nourrice d'un enfant de France. Il était âgé de onze ans et, quand il eut reçu l'aspersion, il fit révérence gracieuse et compliment aux princes qui l'avaient tenu sur les fonts.

Après cette cérémonie, le Roi, consterné de voir la belle campagne de Saint-Cloud enveloppée de bourrasques de pluie et de vent, ne prolongea pas son séjour. Le lendemain il regagnait Versailles, emmenant la Reine, Monsieur, Madame et la Cour.

***

Son château devenu logeable, Monsieur, vraisemblablement à la fin d'octobre 1678, donna l'ordre de raser la maison de Gondi qui n'avait plus de raison de subsister. Tandis que des équipes d'ouvriers procédaient à cette destruction, l'architecte Girard édifiait, un peu en avant et à droite du château, des bâtiments accessoires, indépendants les uns des autres, les logements des officiers de Son Altesse Royale, les écuries, les offices.

Mignard et Nocret, vers le même temps, reprenaient leur tâche de décorateurs. Le premier acheva lentement les deux fresques ébauchées au-dessus des portes du grand salon. Il ajouta de plus, aux motifs ornementaux de cette pièce, le blason et l'emblème de Monsieur, une grenade volant en éclats, tous deux accompagnés de devises latines. Il transporta ensuite ses échafauds dans le cabinet de Diane, situé à la suite de la grande galerie et ouvrant ses fenêtres sur le balcon de l'aile droite. Selon ses conventions avec le prince, il devait orner la voûte de ce cabinet d'une allégorie où paraîtrait, entre Aurore et Morphée, Diane sous la forme de Phœbé et peindre, sur quatre panneaux, *le Bain*, *la Toilette*, *le Sommeil* et *les Chasses* de la déesse.

Nocret, de son côté, fournissait, sans en retirer beaucoup de prestige, un écrasant labeur. Il avait déjà dessiné les cartons de divers épisodes de *l'Amadis* pour une tapisserie rehaussée d'or dont les cinq pièces, exécutées par les hautelissiers de Bruxelles, orneraient la chambre de la Reine. Plusieurs de ses tableaux finis, mais non encore placés, et d'autres, en cours d'exécution, enlumineraient les murailles

du salon terminant l'aile gauche du château et les appartements des princes.

Dans les jardins, Le Nôtre œuvrait patiemment à la tête d'architectes, peintres, fontainiers et d'une foule d'artisans, sans cesse obligé, par les nouveaux achats de terrains de Son Altesse Royale, de modifier ses plans. Non content de recevoir, en 1678 et 1679, de Louis XIV, la moitié de la seigneurie de Sèvres, saisie sur le financier Nicolas Monnerot et adjugée au domaine royal, — présent estimé à la somme de 180 000 livres, — Philippe d'Orléans continuait, en effet, et continuera jusqu'à la fin de sa vie à augmenter son domaine.

Soit par sa manie d'annexions, soit par sa versatilité, le Prince ne facilitait pas la tâche de ses auxiliaires. Il eût cependant sans scrupules exigé l'exécution immédiate de ses changeantes volontés; mais Girard aussi bien que Mignard, Nocret et Le Nôtre ne se souciaient point de gâter leur ouvrage en le hâtant. Ils opposaient la force d'inertie aux impatiences du pétulant coquet. En mai 1679, c'est-à-dire huit mois après la visite royale, Philippe, recevant, à Saint-Cloud, don Pablo Spinola Doria, marquis de Los Balbazès, ambassadeur d'Espagne et son épouse, venus en France pour négocier le mariage de leur souverain Charles II avec Marie-Louise d'Orléans, fille de Son Altesse Royale et d'Henriette d'Angleterre, dut se borner à leur montrer le salon de Mars et la galerie d'Apollon. Dépité de ne les pouvoir éblouir, il feignit de les recevoir en famille, les dames en magnifiques déshabillés, les hommes en justaucorps de burat brodé, les régalant de fins repas et de comédies de Molière.

Rien, dans son château, n'était en apparence plus avancé, quand sa Dilection Sophie de Bavière, duchesse de Brunswick-Osnabruck, tante de Madame, princesse fort lettrée et peu encline au cérémonial, s'y présenta en août suivant. Les abords en étaient même à ce point incommodes que le carrosse de l'arrivante versa à la porte. Monsieur crut son hôtesse en si mauvais point qu'il arpenta les couloirs, criant :

— Des pots de chambres! Des pots de chambre! — persuadé que l'épouvante allait les rendre indispensables.

Il pestait contre les méchants terrassiers qui transformaient en ornières ses avenues et sa cour. Il maugréait aussi contre

ses officiers dont la mollesse lui valait l'humiliation de recevoir de grands personnages dans une maison à moitié construite et décorée. Il mesurait mal la tâche à accomplir : les terrassiers, par exemple, ne pouvaient, en quelques mois, remuer une montagne.

En réalité il n'avait nullement à se plaindre de ses architectes, artistes et artisans. Les uns et les autres besognaient avec conscience. Girard adaptait maintenant en équerre, à la façade postérieure du château, une galerie à triple pavillon qui servirait d'Orangerie et fournirait une spacieuse salle de spectacle. Au bas de la façade de l'aile gauche donnant sur les jardins, agréablement accidentée d'un avant-corps à fronton et colonnes, il avait pratiqué une double rangée de degrés permettant de franchir les terrasses. Dans l'axe de cet avant-corps, à quelque distance de ces degrés, il construisait, en forme de fer à cheval, un bassin monumental qui, animé par des bouillons et entouré de statues, profilerait ses nobles courbes sur les perspectives d'une allée sylvestre, l'allée de la Balustrade.

En contact permanent avec des architectes plus spécialement chargés des petits bâtiments des jardins, comme le sieur Gobert, de peintres, comme Bon Boulogne, habiles à brosser des perspectives feintes, d'hydrauliciens dont les noms ne nous sont pas parvenus, Le Nôtre, corrigeant les inégalités de terrain par de savants artifices, s'efforçait d'établir, sur l'énorme espace livré à son ingéniosité[1], une harmonie entre les verdures, les pierres et les eaux. En cette fin d'année 1679, ayant déjà aménagé les alentours du château, il agençait à l'extrémité des bas jardins, autour de la fontaine de Vénus nouvellement édifiée, des parterres concentriques, clos de hautes palissades, et qui devaient servir de décor au belvédère à coupole, dit Trianon de Saint-Cloud, érigé par Gobert au flanc de la colline, au bout d'un mail jalonné d'arbres gigantesques.

Ainsi l'immense travail, de semaine en semaine, parvenait à sa fin. Aux environs d'avril 1680, Mignard débarrassa de ses échafauds le cabinet de Diane, magnifié de ses allégories, et descendit dans la chapelle, Monsieur l'ayant prié d'y peindre,

1. Une note conservée aux *Archives* nationales, $0^1$3870, évalue la superficie totale du domaine de Saint-Cloud à 1 156 arpents, soit 395 hectares environ

au-dessus de l'autel, une *Descente de croix*. Vers le même temps, Nocret donna les dernières touches de couleur à ses tableaux.

Le moment venait pour Monsieur d'ordonner et de meubler définitivement son château. Nous avons dit, selon le témoignage des contemporains, qu'il se fiait rarement au goût d'autrui pour disposer le cadre de sa vie. « Il entend l'ajustement d'une maison à merveille », écrivait de lui Sophie de Bavière, confirmant les dires des mémorialistes. Le rez-de-chaussée du bâtiment principal, occupé, au centre, par trois vestibules en enfilade, par une cour intérieure, par la chapelle, par la salle des gardes, par la salle à manger des officiers et par la chambre du concierge, laissait peu de logements disponibles. Le prince en attribua les pièces aux chapelains et à quelques serviteurs de qualité. Le rez-de-chaussée des ailes, au contraire, avait été distribué en appartements composés d'une antichambre, d'une chambre, d'un cabinet et d'une garde-robe[1] que desservait la salle des bains située au bout de l'aile droite. Le maître d'hôtel de Son Altesse Royale, le chevalier de Lorraine, le marquis d'Effiat, mesdames de Grancey, de Clérambault et de Châtillon en prirent possession. Ils étaient meublés avec confort, sinon avec luxe, tendus de tapisseries des Flandres ou de damas et parés de nombreux tableaux.

Le second étage du bâtiment principal, où l'on avait établi un double garde-meuble, était, en outre, divisé en un grand nombre d'appartements plus exigus qui portaient des numéros et ouvraient sur des « collidors » également numérotés. Monsieur les affecta au logement de ses hôtes de passage. Leurs tentures en riches étoffes, leurs lits à hauts piliers, leurs vues sur les jardins les rendaient agréables.

Le premier étage du château contenait les pièces de parade, les appartements du Roi, de la Reine, de Monsieur, de Madame et de leurs enfants. Il servait de cadre aux grandes assemblées, aux bals, aux réceptions de princes étrangers, aux audiences d'ambassadeurs, aux festins. On en pouvait aisément transformer plusieurs salles en théâtre où la troupe française et la bande italienne donnaient alternativement des représenta-

1. Deux de ces appartements portaient des noms particuliers : Appartement des Goulettes, Appartement du Tillet.

tions et les musiciens de Monsieur, des concerts. Philippe d'Orléans apporta une attention méticuleuse à l'orner et surtout à se procurer les moyens de diversifier cet ornement.

Il ne semble pas, en effet, que les pièces de cet étage aient reçu, à travers le temps, un mobilier stable. Ce mobilier, et les tapisseries, tentures, tableaux, subissaient des changements au gré des circonstances. Monsieur avait horreur de la monotonie; il souhaitait, de plus, étonner ses visiteurs en leur donnant le sentiment de pénétrer, chaque fois qu'ils le venaient voir, dans une demeure nouvelle. Ses garde-meubles, d'une extrême richesse, offraient des ressources infinies de transformations. Des tapisseries nombreuses, par exemple, y attendaient leur utilisation. Les unes étaient de damas ou de taffetas, d'autres de bandes de somptueuses étoffes alternant avec des brocarts d'or ou d'argent, d'autres de soieries de la Chine brodées de fleurs. Quelques-unes sortaient des fabriques de la Savonnerie ou des manufactures d'Auvergne. L'une, venue des ateliers d'Angleterre, représentait des *Enfants* exécutés d'après les peintures de Raphaël; une autre, des ateliers de la Planche, l'*Histoire de Tancrède et de Clorinde*; une troisième, de la manufacture des Gobelins, l'*Histoire d'Alexandre*. Les plus fastueuses, tissées par les hautelissiers de Bruxelles, reproduisaient les *Histoires de César, d'Iphigénie, de Samson, d'Achab* ou bien des scènes de *l'Histoire Sainte* ou encore *les Travaux d'Hercule*; sur l'une d'elles, spécialement commandée par Monsieur, figuraient les *Conquêtes de Charles-Louis*, électeur palatin, père de Madame. Généralement rehaussées d'or, ces tapisseries, variant de dimensions (6 à 15 pièces) et de valeur (500 à 10 500 livres), se pouvaient adapter, en tout ou en partie, aux petites comme aux grandes salles dont les murailles n'étaient pas peintes à fresques. Elles étaient accompagnées, dans le garde-meuble, de lits, tables, fauteuils, sièges ployants en harmonie de teintes et d'opulence avec elles.

Monsieur possédait même, abrités dans son vaste magasin de rechange, trois ameublements de la chambre d'audience et trois dais où il trônait alternativement sous des pentes tantôt mi-partie de brocart et de velours violet à broderies, tantôt de tapisserie à fond d'argent et de velours vert cha-

marré de galons d'or, tantôt de satin jaune brodé d'argent et de damas cramoisi.

L'aspect intérieur des appartements de parade ne peut donc être fixé d'une manière absolue. Combes et Donneau de Visé, qui, en 1681, indiquent l'un dans une description imprimée, l'autre dans le *Mercure galant*, quelques éléments de leur décoration, nous fournissent en réalité des certitudes momentanées. Ils écrivent, par exemple, que la tapisserie dessinée par Nocret d'après le roman d'*Amadis* embellissait la chambre de la Reine; mais, après 1683, Marie-Thérèse morte, cette tapisserie fut transportée au Palais-Royal. De leur côté, les voyageurs étrangers admis à visiter le château, Nicodème Tessin en 1687, Lister en 1698, nous apportent sur son aménagement, à la façon de Combes et de Donneau de Visé, des précisions temporaires. Tessin relate, en effet, que, lors de son passage, le mobilier du cabinet de Diane était entièrement drapé de velours violet à fond aurore, rehaussé de cordons d'or et d'argent. Or, en l'an 1701, ce mobilier, consistant en un lit d'une grande splendeur, en fauteuils et sièges ployants, était revêtu de velours noir à fond cerise en bandes parallèles, les unes à broderies et les autres à fleurs d'or et d'argent. Des feuillages de chêne ornaient les portières faites de lourdes étoffes d'or, et des bouquets de fleurs d'argent, le paravent masquant la cheminée. La tapisserie elle-même, alternant, sur les murs, avec les fresques de Mignard et les miroirs, avait été remplacée. Elle était alors composée de lés successifs de velours violet à ramages et de brocart d'or et d'argent, le tout couronné d'une campane en broderie.

En dépit de la manie constante de modifications manifestée par Philippe d'Orléans, il semble possible néanmoins de donner de ses appartements de parade une vision approximative, l'inventaire inédit du château nous fournissant de sûrs renseignements.

Du cabinet de Diane ayant vue sur l'horizon de la Seine, les visiteurs qui parcouraient l'aile droite du château, accédaient à la grande galerie et au salon de Mars en enfilade. Ces deux salles étaient garnies d'un mobilier courant de guéridons supportant des bustes d'empereurs romains, de tables

à plateaux de marbre, de tabourets ou de sièges ployants couverts de velours violet ou cramoisi, les unes et les autres montés sur des pieds sculptés et dorés. On complétait ou on supprimait ce mobilier selon que l'on donnait, dans ces vastes pièces, jeu, bal ou concert.

Le salon de Mars ouvrait sur la salle de marbre et celle-ci sur une serre ornée de perspectives par Jacques Rousseau, peintre de fresques fort apprécié. Cette serre, où l'on rangeait les orangers en hiver, formait l'encoignure arrière du bâtiment central; elle communiquait, par un escalier à l'Orangerie.

Celle-ci s'allongeait en une immense galerie pavée de marbre. Des peintures du même Jacques Rousseau paraient ses murailles, au bas desquelles s'alignaient treize sophas couverts d'étoffes mi-or et vert, mi-or et blanc et d'innombrables fauteuils, tabourets, formes tendus de brocart et de velours à franges et mollets d'or. Une haute cheminée, appliquée au pavillon médian, soutenait un faix d'urnes, rouleaux, bouteilles, calebasses, cornets, jattes en porcelaine ancienne. Sur toute la longueur de la salle, douze tables de marbre servaient de supports à une précieuse collection de bahuts, coffres et cabarets de la Chine revêtus de laque noire ou lapis, ou encore historiés de sujets en marqueterie ou en cuivre.

A l'aide de « machines spéciales », dit Lister, on rentrait dans cette orangerie, à la mauvaise saison, les plantes fragiles, entre autres les lauriers-roses et les lauriers-thyms; mais l'été, période des visites et réceptions, on la transformait en musée. Elle conduisait à la Comédie qui ouvrait sa petite scène et alignait ses banquettes au fond du bâtiment. Celle-ci prolongeait le musée de l'Orangerie. Vingt-cinq tableaux agrémentaient ses parois de paysages, de fleurs, de fruits, de personnages, de scènes rustiques, d'allégories, de sujets mythologiques ou historiques : Apollon et Midas, l'Embrasement de Troie, etc.

Donnant sur la cour intérieure du château, l'appartement royal occupait le milieu du corps de logis principal. Il communiquait avec le Salon de Mars par un vaste cabinet où Sa Majesté tenait conseil. L'antichambre de cet appartement, non décrite dans l'*Inventaire*, contenait, au dire des contem-

porains, un grand tableau, probablement exécuté par Nocret, où l'on voyait Monsieur gagnant la Bataille de Cassel. Le « meuble » de cette pièce était de brocart d'or et de velours violet. La chambre attenante, d'une magnificence plus grande, avait pour décor mural une tapisserie des Gobelins, dessinée par Le Brun, *l'Histoire d'Alexandre et de Darius*[1]. « Cette belle tapisserie était accompagnée d'un ameublement de broderie d'or à fond violet dont le lit, auquel Monsieur avait fait travailler pendant plusieurs années, était estimé 35 000 écus[2]. »

Séparée de l'appartement royal par un couloir, la chambre d'audience regardait également de ses trois fenêtres la cour d'honneur du château. Un riche tapis de la Savonnerie recouvrait son parquet et, sur ses murs, entre des pans de satin et de damas brodés d'or et d'argent, de grands miroirs de Venise s'encadraient dans des bordures de bois finement ajouré. Un lustre de cristal à sept branches était suspendu au plafond. Une table de marbre et des guéridons à pieds dorés portaient, tout autour de la pièce, des cabarets de la Chine, des cabinets d'ébène ornés de miniatures, des figures équestres de bronze antique et toutes sortes « d'ouvrages » en argenterie ciselée. En ce lieu, Monsieur, juché sur un trône couronné d'un dais, écoutait avec solennité les harangues des ambassadeurs assis, avec leur suite, sur des fauteuils à armatures d'argent et broderie d'or.

La chambre du prince, voisine de la salle d'audience, formait, avec sa vaste antichambre, la façade latérale gauche du corps de logis principal. Elle prenait jour sur les jardins et aboutissait à une suite de cabinets orientés vers l'esplanade postérieure du château. Nous verrons plus loin quelle destination Philippe d'Orléans donnait à ces cabinets. Il paraissait, dans son propre logement, témoigner un souci de luxe plus discret. La tapisserie qui couvrait les parois, le lit et les meubles de la chambre étaient d'une étoffe point et soie à fleurs et cordons d'or. Un miroir de Venise, une miniature représentant *le Baptême du Christ*, une horloge en globe et huit pièces de porcelaine étagées sur la cheminée en formaient les seuls ornements avec deux lustres de cristal à huit et dix branches.

1. Au garde-meuble dans l'*Inventaire*.
2. L'appartement royal n'a pas été inventorié par les notaires.

De-ci, de-là, se disséminaient, entre les fauteuils dorés, une table marquetée, deux guéridons et un petit cabinet posé sur un pied enjolivé de sculpture.

Visiblement Monsieur ne s'attardait guère dans cette pièce d'une belle simplicité. Il avait, par contre, meublé avec ostentation l'aile gauche du château où habitait Madame. On s'y rendait du bâtiment central en traversant une antichambre qui servait de salle à manger à Leurs Altesses Royales. Tendue de damas cramoisi et de drap d'or à fond d'argent, cette antichambre était enrichie d'une magnifique toile représentant *Moïse sauvé des eaux*[1]. Elle conduisait à la fois à la salle des Gardes, elle-même tendue de cuir doré, et à l'appartement de la princesse. Celui-ci longeait toute la façade de l'aile gauche ayant vue sur les jardins. Il se composait d'une antichambre, d'une chambre, d'un cabinet et d'un salon.

Dans l'antichambre, tapissée de brocart d'or et d'argent mêlé de damas cramoisi, Nocret, décorateur de ces pièces, avait encadré les fenêtres d'une lumineuse composition représentant *Apollon et les Muses*. Au-dessus de la cheminée, chargée de bibelots en porcelaine et de statuettes d'albâtre, il avait peint *Vulcain forgeant les armes d'Achille* et placé, de droite et de gauche, les portraits de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. Pour colorer d'intimité cette pièce, il avait figuré sur un panneau, sous les traits des divinités de l'Olympe, les membres morts et vivants de la famille royale : Louis XIV en Apollon couronné de lauriers, Anne d'Autriche en Cybèle, Marie-Thérèse en Junon, le Dauphin en Flambeau de l'amour, Monsieur en Étoile du Matin, Henriette d'Angleterre et sa mère en Printemps et en Iris, mademoiselle de Montpensier en Diane, les trois filles de Son Altesse Royale en Grâces et feu M. de Valois en joueur de lyre.

La présente Madame n'était point comprise dans cette allégorie, mais Nocret avait fait d'elle un beau portrait qui voisinait avec les effigies d'Henri IV et de Marie de Médicis, non loin de deux autres toiles mythologiques où l'on voyait *Diane montée sur son char* et *Persée délivrant Andromède*.

Ainsi embellie de ses tableaux, de ses grands lustres de

1. Ou l'*Histoire de Moïse*. Plus tard Monsieur le transporta dans son grand cabinet où l'*Inventaire* la situe. Prisée 150 livres.

cristal, de ses riches tapis « de pied », de ses tabourets, de sa table où étaient rangés toutes sortes de vases et d'urnes, de ses cabinets marquetés d'écaille et d'ivoire, cette antichambre un peu théâtrale ouvrait sur la chambre plus intime de Madame. Là, une nouvelle toile de Nocret « paranymphait » singulièrement le maître de céans. Monsieur y apparaissait, en effet, travesti en Mars et se venant délasser de la guerre dans les bras de Vénus, d'une Vénus intimidée, découvrant de ses charmes un sein tout rosé de pudique émoi. La Victoire, Cupidon et les Amours débarrassaient le héros de son casque, de ses armes et de ses vêtements, tandis que la Renommée ceignait son front de lauriers.

Cette toile apologétique, que Madame contemplait souvent avec ironie, surplombait une élégante cheminée aux ornements argentés où se superposaient, autour d'une pendule d'Oury, de fines poteries en porcelaine bleue. Un grand Christ en bronze doré et des miroirs à chapiteaux pendaient aux murailles que voilaient de longues pièces de brocart des Indes à fond or et fleurs de soie. Des tables, des cabinets, des coffres précieux, marquetés d'écaille ou d'argent, se disséminaient entre le lit à hauts piliers et les sièges capitonnés du même brocart resplendissant. Dans une encoignure se dressait le meuble auquel la princesse attachait le plus d'importance : une énorme bibliothèque, filigranée de cuivre, où elle avait entassé ses livres préférés[1].

Aux pièces de parade de son appartement, la princesse préférait le cabinet voisin où elle se réfugiait chaque jour pour écrire « des montagnes de lettres » à sa parenté d'Allemagne. C'était un lieu solitaire, calfeutré contre le bruit et le vent par des portières et des pentes de damas cramoisi dont on avait également couvert un petit lit de repos et des sièges de bois doré. Deux lustres cristallins l'éclairaient dès la chute du jour des chaudes lueurs de leurs bougies. Une dizaine de petits miroirs, quelques paysages choisis, des portraits de princes palatins et de belles estampes encadrées

1. Cette bibliothèque et son contenu dont nous parlerons plus loin, appartenaient en propre à la duchesse d'Orléans. Elle ne figure pas dans l'*Inventaire des biens de Monsieur*; on la trouve décrite dans l'*Inventaire des biens de Madame*.

en formaient l'ornement mural. Une large cheminée y supportait une pendule allemande en cuivre doré et toutes sortes de gobelets et de tasses en porcelaine fine ou en argent. Des guéridons et des tables en bois précieux y donnaient asile à des cassettes, caves et céramiques de la Chine, de l'Inde ou de la Perse. Un médaillier à vingt-six tiroirs en complétait le mobilier.

Madame se plaisait au milieu de ces objets familiers, loin de Monsieur et loin du monde. Quand elle ne s'attardait pas devant son bureau de marqueterie ou sa haute table à écritoire, elle occupait avec délices ses loisirs à mettre en ordre son médaillier. Rarement elle pénétrait dans le salon qui faisait suite à son cabinet et terminait l'aile gauche du château; car, dans ce salon, rien ne la pouvait attirer, Nocret y ayant élevé, sur l'ordre de son maître, une sorte de temple du souvenir. Le plafond en était couvert d'une vaste allégorie représentant l'Alliance de la France avec l'Angleterre, c'est-à-dire de Monsieur avec la défunte Madame. On y apercevait, dans le plan supérieur, l'assemblée des dieux présidant à cette union des deux pays, figurés, au milieu de la fresque, par deux femmes altières qu'accompagnaient le coq et le léopard emblématiques. L'Hymen, secondé par Junon et Minerve, joignaient leurs mains, cependant que la Discorde fuyait, échevelée, à l'horizon.

D'autres fresques, sur les quatre panneaux du salon, célébraient, sous différents aspects, l'illustre amour d'Henriette d'Angleterre et de Philippe d'Orléans. L'une d'elles montrait les deux époux, fronts laurés, portés sur des nuées par les Heures, escortés de leur double Renommée et environnés d'enfants sonnant de la trompette ou brandissant des étendards armoriés.

Ainsi se présentaient, dans leur magnificence définitive, les appartements de parade, au château de Saint-Cloud. Ils n'atteignirent pas, semble-t-il, ce point de perfection dès 1680, date que le graveur Mariette et le folliculaire Donneau de Visé assignent à l'achèvement de la construction et de la décoration. Monsieur dut tâtonner longtemps avant d'harmoniser complètement le mobilier à son cadre. Peintres et sculpteurs besognaient encore dans la maison, jardiniers et fontainiers

sur les terres. Divers documents signalent des collaborations nouvelles à l'œuvre commune, celles d'Albert Bricard et d'Albert Renard, architectes; d'André Le Goupil, Varin, Monnier, Langlois, Pasquier, Jacques Ergot, sculpteurs; Louis Belin de Fontenay, Henry Tron et André Paul, peintres. Une curieuse lettre de Madame précise que, vers 1681, Jacques Rousseau poursuivait sa tâche de « fresquiste ». J'ignorais, écrit la princesse, « que M. Rousseau, qui a peint l'Orangerie, fût réformé. Il se trouvait sur un échafaudage, tout en haut. Je me croyais seule dans la galerie et me mis à chanter le sixième psaume (luthérien). A peine eus-je fini le premier verset que j'entendis quelqu'un descendre en grande hâte de l'échafaudage. C'était M. Rousseau qui se jetait à mes pieds. Je crus qu'il devenait fou :

— Bon Dieu! M. Rousseau, — lui dis-je, — qu'avez-vous?

— Est-il possible, Madame, — s'écria-t-il, — que vous vous souveniez encore de vos psaumes et les chantiez? Le bon Dieu vous bénisse et vous maintienne dans ces bons sentiments!

» Et, en disant cela, il avait les larmes aux yeux. Quelques jours après il se sauva. Je ne sais où il est allé, mais, où qu'il soit, je lui souhaite beaucoup de bonheur et de joie. »

Les commissaires royaux, chargés de faire des visites domiciliaires chez les huguenots de la rue Charlot, à Paris, mentionnèrent, en effet, dans leur procès-verbal, la fuite du peintre. Mais celui-ci, rentré à Paris après un séjour en Suisse et en Hollande, se convertit au catholicisme et, à l'insu de Madame sans doute, reprit le pinceau, à Saint-Cloud. En 1686, il donnait quittance au trésorier de Monsieur d'une somme de 1 000 livres représentant le solde de ses gages de peintre de l'Orangerie.

Ainsi des incidents imprévus contrariaient les désirs de Philippe d'Orléans. Celui-ci cependant, dès 1680, jouissait pleinement de son château, se résignant à fermer les salles qui n'avaient pas reçu leur décoration intégrale. Il s'y rendait toutes les fois qu'il pouvait échapper à la servitude de la cour. Il y vivait entouré de ses favoris, de dames fort mêlées, mais pleines de gaieté, d'épicuriens amis de la table et de joueurs impénitents comme lui. Il y entretenait une telle

atmosphère de plaisir que le Roi lui-même s'y sentait attiré et y venait plus souvent encore, tantôt pour quelques heures, tantôt pour une journée, tantôt pour une semaine. La musique, la bonne chère, les promenades, la « beauté singulière du lieu », dit Saint-Simon, donnaient peu à peu à Saint-Cloud renommée d'une « maison de délices ». Le *Mercure galant*, multipliant les descriptions enthousiastes des merveilles que l'on y contemplait, contribua à accréditer cette renommée. L'abbé de Morelet, sous prétexte de commenter en moraliste les peintures allégoriques de Mignard, fit, à son tour, le panégyrique de la Thébaïde reposant au bord de la Seine. Le sieur Combes publia d'autre part une sorte de guide du château et des jardins où la louange outrée tournait au galimatias.

***

On ne pouvait procurer à Philippe d'Orléans une joie plus sensible que celle de témoigner une admiration intelligente à l'éden féerique qu'il avait patiemment élevé au bord de la Seine. Le prince ne savait au juste lui-même s'il accordait sa prédilection au palais ou bien aux jardins qui encadraient celui-ci de leur vivante splendeur. A le bien pénétrer cependant, on discerne qu'il aimait ces jardins[1] avec une sorte de passion. Toute sa vie, il dépensa l'argent disponible de sa bourse pour les rendre les plus attrayants du monde. Sa vanité était engagée dans cette œuvre, mais aussi ses inclinations artistiques et son amour de la nature. Il n'appréciait point la terre qui donne du blé, du vin, des revenus. Il appréciait la terre qui produit la fleur et le fruit, nourrit l'arbre robuste et esthétique, procure les simples, abrite la bête aux lignes harmonieuses. Il voulait que l'on travaillât et fumât cette terre somptuaire, mais que l'on respectât la fleur, le verger, la futaie, la plante médicinale, l'animal qui peuple le sous-bois. Tout le plateau dominant sa propriété, des centaines d'arpents, formait une immense forêt traversée de larges allées aboutissant en étoiles à de vastes ronds-points.

1. Le comte de Fels a publié dans la *Gazette des Amateurs de Jardins* une intéressante étude sur les jardins de Saint-Cloud. On y trouve des vues originales et nouvelles sur les conceptions opposées mises en œuvre dans les jardins italiens et les jardins français.

Il avait interdit d'en couper les arbres sans nécessité absolue et ordonné de conserver surtout les essences rares, dussent-elles obstruer la perspective des promenoirs. Jamais l'aboi des meutes, le son des trompes, le bruit des chevauchées ne troublaient la quiétude de cette forêt où Son Altesse Royale laissait les lièvres et les biches courir librement, les oiseaux chanter en sécurité.

Sans doute l'obstacle de la Seine et la situation trop au nord du pont commandant le chemin de Paris avaient-ils nui à la majesté du château. On ne pénétrait point, en effet, selon la coutume, par une allée directe, dans la cour d'honneur de ce château. Le pont franchi, on enfilait une avenue oblique aboutissant à une avant-cour de forme octogonale qui accédait elle-même au côté droit de cette cour d'honneur, close par une haute grille jalonnée de piédestaux à figures. Pour obvier à l'inconvénient de cette entrée de guingois, Le Nôtre s'était, du moins, efforcé de ménager, sur le terrain accidenté de la colline, une symétrie aux jardins et aux travaux hydrauliques encadrant les abords immédiats des bâtiments.

Sur la droite de ces bâtiments, à la hauteur du salon de Mars, le jardin d'Apollon formait un triangle de parterres entremêlés de bassins dont ils épousaient les courbes. A l'extrémité de ses allées médianes se dressait une perspective peinte représentant le *Temple de Flore*. Bon Boulogne, son auteur, avait fait de ce temple arrondi, à colonnades corinthiennes, une merveille de grâce architecturale. Autour de la statue de la déesse, placée en son milieu, les nymphes des jardins venaient célébrer la fête du printemps. Légères, vêtues d'amples tuniques aux nuances de l'arc-en-ciel, elles se partageaient la tâche joyeuse : les unes dansaient selon les rites; d'autres accouraient, portant dans des paniers des gerbes de fleurs; d'autres, assises ou étendues sur le degré, tressaient ces fleurs en festons que des amours ailés accrochaient à la corniche et aux chapiteaux du temple. Ce panneau donnait si parfaitement l'illusion de la réalité que le jardin d'Apollon semblait mener vers quelque secrète contrée de l'Hellade où s'ébattaient encore les fugaces fantômes de l'antique mythologie.

Non loin de ce jardin, sur un plan parallèle, Le Nôtre avait élevé un mystérieux labyrinthe fait d'arbustes et de palissades aux allées enchevêtrées où s'allaient égarer, souvent pour des raisons d'amour, les invités de Monsieur. Par delà ce labyrinthe, le potager du château se dissimulait derrière des berceaux et, à l'horizon, la forêt, partagée en massifs d'arbres coupés d'avenues, continuait l'encadrement de la perspective centrale.

A la gauche du château l'artiste, pour varier la décoration, avait tracé, dans un couloir de verdures, l'allée d'eau des Goulettes[1], lieu d'ombre et de fraîcheur, où l'on éprouvait, dès l'entrée, le sentiment d'être hors du monde. L'onde vive descendant, par un tuyautage souterrain, d'un épaulement d'architecture à colonnes et arcades, giclait sur une double vasque d'où elle s'épandait dans un bassin circulaire clos dans des treillages et des arbustes taillés. Sortie de cette fontaine, dite *Fontaine de Rocaille*, elle coulait bruyamment au long d'un canal de plomb d'où elle s'élançait, à intervalles réguliers, en jets rectilignes.

Au-dessus de cet ensemble hydraulique des Goulettes, s'étageait un bosquet touffu, la salle des Marronniers; tout près, fusant d'un bassin rectangulaire, les Trois Bouillons dépliaient leur magnifique éventail d'eau sur le fond assombri de la forêt.

Entre ces décors parallèles, Le Nôtre, utilisant l'élévation progressive des terrains, avait assuré aux arrières directs du château une perspective grandiose. Là, en effet, l'Orangerie d'un côté, une haute palissade de l'autre, ouvraient, vers les horizons de la colline, une avenue triomphale. De grands vases alignés et les orangers aux feuillages sphériques, rangés en bataille, faisaient cortège à une file de bassins décochant vers le ciel leurs flèches irisées. Au delà de ce plan immédiat, des degrés conduisaient à une terrasse, également limitée par des palissades, qui étalait, sur toute sa longueur, trois rangs de boulingrins bordés d'arbrisseaux fusiformes.

Plus haut, la forêt, succédant aux palissades, assurait, entre sa double haie de chênes robustes, le prolongement de la perspective. Elle s'évasait brusquement ensuite, encadrant

1. Sur les dessins de Legrand, dit Dézallier d'Argenville.

une esplanade, en forme d'octogone tronqué, vers laquelle convergeaient ses allées. Au milieu de cette esplanade, dominant les *Vingt-quatre jets*, qui l'encerclaient de leur ronde mouvante, la *Gerbe* projetait, de son bassin découpé en arabesques, sa haute lance d'argent. La forêt, au sommet de l'octogone, se resserrait bientôt en une sorte de tunnel que parcourait le ruban de gazon dit le *Tapis vert*; puis, à l'extrémité de cette voûte feuillue, elle s'élargissait de nouveau en théâtre arrondi où la *Grande Gerbe*, atteignant la hauteur des frondaisons voisines, prenait elle-même l'apparence d'un gigantesque arbre d'eau.

Aucune maison de plaisance française, Versailles excepté, ne possédait une « vue », artificiellement préparée, qui soutînt la comparaison avec celle que nous venons de décrire. Or, la contempler était un privilège, car on ne la pouvait embrasser dans son ensemble que des cabinets où Monsieur classait ses curiosités, c'est-à-dire d'un lieu fermé à la foule, aux ignorants et aux maladroits. D'ordinaire, le prince invitait de préférence ses hôtes à visiter les bas jardins. Des calèches contenant douze personnes, d'innombrables chaises montées sur roues et traînées par des valets, permettaient de les parcourir sans fatigue.

Les visiteurs attendaient les véhicules sur la terrasse, au pied de l'aile gauche du château. De cet endroit élevé, ils apercevaient à leurs pieds, dans la direction de Sèvres, l'immense bassin du *Fer à cheval* dont les margelles supportaient douze divinités sculptées par Cadène. Au delà, s'étendait à perte de vue l'allée forestière de la Balustrade. Vers la gauche, en contre-bas, non loin du Jardin des Simples qui longeait la Seine, le *Bassin des Carpes*, bordé d'arbustes en caisses, étalait, de guingois avec le château, son vaste rectangle d'eau claire. Séparée de lui par un rideau d'arbres, la grande Cascade allongeait au-dessous ses rampes déclives.

Les bas jardins n'offraient aucune harmonie d'ensemble. La courbe de la Seine avait obligé Le Nôtre à les diviser en compartiments irréguliers dont chacun, entouré de treillages, palissades, berceaux, possédait sa physionomie particulière, ses pavillons, ses cabinets, — bâtiments éphémères de lattes recouverts de chèvrefeuille, — ses parterres variés, ses statues

et termes, ses vases décoratifs, ses bassins, vasques, jeux d'eau et aussi ses curiosités.

Les travaux hydrauliques les plus surprenants y alternaient avec les portiques de feuillages, les perspectives, les grottes dont Israël Silvestre dessina les pavillons à coupoles et péristyles, les façades à balustres et arcades protégeant vasques et jets d'eau. Sur le plan de la haute cascade, et visible comme elle des jardins bas seulement, l'une des merveilles les plus vantées à cette époque, le *Grand jet*, s'élançait à 30 mètres de hauteur, d'un bassin rectangulaire adossé à la colline par une maçonnerie ornée de vases fleuris et flanquée de deux perrons. Une végétation « sauvage », dit Tessin, lui servait de fond. La violence de ce jet était telle, ajoute Lister, que, de son ajutage, partaient des détonations, « comme des coups de pistolet ».

Non loin de lui, fusait le *Champignon* ou *Gros Bouillon* et, par delà les « Parterres de la Mignardise » et la terrasse des *Treize jets*, au bas du Trianon à double coupole, la *Fontaine de Vénus* ruisselait au centre de merveilleuses broderies de fleurs. On y voyait la déesse assise sur un char en coquille. Un amour, voletant au-dessus d'elle, protégeait son front d'un parasol qui épandait autour d'elle une nappe circulaire. A ses pieds, quatre tritons, soufflant dans des trompes, en faisaient sortir quatre bouillons entrecroisés.

Ainsi ces bas jardins répondaient en splendeur aux jardins hauts de la colline. Un léger et suave parfum, qui en rendait l'atmosphère délicieuse, s'en exhalait au printemps et en été. L'entretien de cette vaste propriété coûtait annuellement 40 000 livres, au dire de Lister. Il nécessitait l'emploi constant de 150 artisans, sans compter les échenilleurs et l'homme qui « avait soin des cygnes » évoluant sur les bords de la Seine.

Les jardins de Saint-Cloud égalaient en célébrité ceux de Versailles. Les promeneurs s'y rendaient en foule dès que la température permettait les séjours en plein air. Gabriel Guéret, dans sa *Promenade de Saint-Cloud*, nous montre que l'on y pénétrait librement. On faisait, dit un nouvelliste du *Mercure galant*, des « parties de Saint-Cloud » avec une belle, pour la circonvenir.

Monsieur, en effet, ne songeait pas plus à interdire l'accès

de son château au temps de sa magnificence qu'il n'y songeait au temps où la maison de Gondi disposait d'un espace restreint. Son capitaine-concierge, Jean de Lasteyras, n'avait d'ordres limitatifs que pour l'ouverture des grandes eaux. La présence du Roi même n'excluait pas le public. Souvent Sa Majesté était entourée d'une telle affluence de curieux qu'elle avait peine à circuler. Le *Mercure* conte qu'un jour madame Compoint et ses filles, ayant reçu et régalé des amis, les emmenèrent ensuite dans les jardins de Monsieur. Les jeunes filles, qui avaient de belles voix, chantèrent à la prière de leurs invités. Le Roi, averti de l'incident, les voulut entendre et fut si charmé de leur chant qu'il commanda de leur donner le divertissement des eaux. Ainsi s'établissait entre lui et les promeneurs une familiarité qu'il n'eût point tolérée à Versailles.

***

Ainsi le château, dans son décor intérieur aussi bien que dans son décor extérieur, recélait-il, à la fin du XVIIe siècle, une exceptionnelle accumulation d'œuvres artistiques. Seule la plus enviable des richesses, le bonheur, en était exclue.

Madame et Monsieur ne s'entendaient pas mieux, en effet, à l'heure de la maturité, que dans leur jeune âge. Un goût commun eût dû les rapprocher cependant : ils étaient tous les deux collectionneurs. Docte numismate, la princesse accumulait, dans le médaillier de son cabinet et dans ses coffres, les pièces d'or que lui procuraient ses agents et ses marchands. « Il y a peu de médailles antiques qui ne se trouvent dans ma collection, car j'en ai près de neuf cents », écrivait-elle à ses correspondants[1]. Elle passait des journées pleines de douceur à les manier et à les classer. Elle était aussi bibliophile et grande lectrice. Il n'y avait pas à la Cour d'esprit plus éclectique et plus délié que le sien. Elle s'intéressait aux lettres aussi bien qu'aux sciences et aux arts, aux questions religieuses aussi bien qu'aux spéculations des alchimistes et des chiromanciens. Sur les rayons de sa grande armoire-bibliothèque, dans sa chambre de Saint-Cloud, les livres de

1. 4 août 1720. En 1722 elle en possédait, à Saint-Cloud, près de 1 100 d'après l'*Inventaire* de ses biens.

tous formats et de tous genres s'entassaient par centaines.

Comment expliquer que Monsieur, comptant, comme son épouse, au nombre des « curieux », c'est-à-dire des amateurs d'art, ne trouvât pas avec elle, au moins sur ce terrain particulier, des motifs de rapprochements et même d'amitié? C'est qu'en réalité les collectionneurs, épris de leur spécialité, se méconnaissent souvent. Le prince ne pouvait souffrir la lecture et ne possédait point de livres dans son château. Les médailles n'offraient pour lui aucun attrait et il ne comprenait pas que l'on y attachât de l'importance.

Sa prédilection allait aux tableaux, aux poteries, aux porcelaines, aux statuettes antiques, aux bibelots faits de matières précieuses. Il avait ménagé, à Saint-Cloud, trois cabinets communiquant avec sa chambre et qui donnaient sur la façade postérieure du château. Le premier, dit le grand Cabinet, était meublé d'un lit de repos, de fauteuils, sièges ployants, tabourets dorés, tendus de velours noir et de brocart d'or en bandes, de tables et d'un bureau de marqueterie. Sur la cheminée, une pendule d'Angleterre, représentant Cupidon, reposait sur quatre pieds en forme de dauphins. Point de tapisseries aux murs, mais, disposés en galerie, vingt-quatre tableaux magnifiques, l'*Histoire de Moïse*, *Cléopâtre*, le *Jugement de Pâris*, l'*Adoration des Rois*, *Suzanne et les vieillards*, des portraits, des paysages, des figures d'hommes et de femmes signés du Titien, du Guide, de Véronèse, de Van Dyck et autres peintres renommés.

Le second cabinet, paré de lés de tapisserie à ramages d'argent, entremêlait, à un mobilier couvert de brocart d'or, toutes sortes de tables et cabinets chinois. Ses parois supportaient d'innombrables étagères.

Monsieur avait réservé ces deux pièces à ses porcelaines et cristaux provenant de tous pays où florissait l'art de la céramique et de la taille, et à ses petits meubles précieux. On y voyait des cabarets, tasses et soucoupes, plateaux de la Chine, des pagodes en pierre des Indes, un riche ensemble de plats, assiettes, vases persans, divers gobelets issus de la fabrique de Saint-Cloud, 131 pièces de cristal de roche ciselé posées sur des couronnes de bois doré, un lion d'argent soutenant des balances, des aiguières, urnes, tétines, rouleaux,

pots à thé, drageoirs, cruches, calebasses, jattes en porcelaine peinte de motifs bleutés ou de fleurs multicolores. Beaucoup de ces objets étaient curieux, fragiles, translucides, étranges de formes, bigarrés d'ornements naïfs et désuets.

Philippe d'Orléans les avait assemblés avec patience au cours de sa vie. Il les laissait approcher avec circonspection, car il craignait les gestes imprudents des gens qui veulent tout manier. Il admettait avec plus de méfiance encore les visiteurs dans son troisième cabinet, le plus riche, le *Cabinet des Bijoux*. Là, les parois étaient couvertes de panneaux alternés de glaces de Venise et de laque du Japon. Sur le pourtour, des consoles soutenaient des figurines antiques de bronze, marbre ou albâtre, dont l'une, un jeune garçon tenant, dans un pan de sa tunique, une portée de chiens, la mère gisant à ses pieds, chef-d'œuvre d'un artiste inconnu, avait coûté 20 000 écus.

Garnie de tables aux fines marqueteries, de cabinets d'ébène filigranés d'argent, de guéridons, vitrines, tablettes et supports, cette salle contenait le plus merveilleux ensemble de curiosités qu'eût pu réunir un prodigue aux goûts raffinés. Tous les objets le composant étaient de matières précieuses et de valeur élevée, taillés dans le cristal de roche, l'albâtre, la serpentine, la corne de rhinocéros, le girasol, l'onyx, l'aventurine, le bézoard, l'ambre, le corail, la pierre des Indes, l'agate, le jade, la cornaline, le jaspe et, le plus souvent, ornés d'or et d'argent.

Parmi ces raretés sorties des mains d'habiles orfèvres, joailliers, lapidaires, ciseleurs anciens et modernes, certaines se signalaient par les qualités particulières de leur exécution ou par leur richesse décorative. Elles reposaient dans les vitrines fermées à triple tour, et y formaient de resplendissants disparates : sur telle tablette des termes en corail ou en agate, aux gaines parsemées de gemmes, voisinaient avec un bas-relief sculpté sur coquille, représentant le groupe de Laocoon; sur telle autre une écritoire de la Chine, parée de six figures et accompagnée de ses poudriers, cornet, cachet, boîtes « en façon de cœurs », le tout d'or massif agrémenté de diamants avec un saint Georges en onyx dont les armes scintillaient de pierreries. Ici, un saint Sébastien en or ciselé était placé aux côtés d'un More d'ébène aux yeux de perles fines; là, s'ali-

gnaient plusieurs coffrets historiés de dessins floraux dont les armatures étaient d'or, de jaspe ou d'agate et les clous de « pierres vermeilles » (grenats), un poivrier d'or à calotte de lapis constellée de brillants, un bézoard enchâssé dans un rond de rubis, un baril en cristal de roche à bouchon d'or coiffé d'émeraudes, un cabinet d'or où s'enroulaient en volute sept gros diamants, un magnifique flacon, venu de quelque palais de prince persan, ceint d'une carapace de turquoises, enfin cent autres bibelots d'or travaillés par le burin d'artistes orientaux ou « ustensiles d'argent » venus des célèbres orfèvreries allemandes.

L'âge venu, Monsieur se désintéressa peu à peu de ses collections, et, sous la férule de son confesseur, prit conscience de la vanité des choses humaines. Il fit, dès lors, de son château, un lieu de dévot recueillement, où Bourdaloue, de sa chaude voix, le venait exhorter à la résipiscence. Il éprouvait, néanmoins, grande peine à se détacher des biens matériels. Pressentant sa fin prochaine, l'âme pleine de mélancolie, il dit, un jour, au chevalier de Lorraine, inquiet de son état moral :

— Je regarde ces beaux salons, ces beaux jardins, et je songe que je les dois quitter!

Dans un dernier geste de tendresse pour la terre qu'il avait si allégrement fécondée, il exprima, au début de son testament, le désir de reposer sous ses arbres et ses fleurs. Il comptait sans la raison d'État qui fixe un destin posthume aux Altesses Royales. Le 20 juin 1701, un « char de triomphe », l'arrachant à cette riante terre, l'emportait vers la sombre basilique de Saint-Denis.

ÉMILE MAGNE

LES PLEUREURS DE SION

L'autocar des colonies galiléennes s'arrêta sous les murs de Jérusalem.

Il avait déjà éparpillé tout au long du nouveau faubourg juif une troupe de haloutzim et de haloutzoth, de pionniers et de pionnières d'Eretz-Israël — de la terre d'Israël — venus en permission à la cité de David.

Les quatre derniers colons, beaux gars bien découplés, sanglés de kaki, sautèrent à terre allégrement, puis tendirent la main à leur compagnes, vêtues sommairement aussi, mais encombrées de palmes vertes et de branches odorantes.

La dernière, Chouchanna Feingold, une jolie brune, debout dans la voiture, passa ses bras nus et son col hâlé dans un long cache-poussière démodé et renversa une cloche de paille sur ses cheveux courts.

— C'est ça! c'est ça! cachez tout! cachez bien tout! — railla Rubèn Eliewitch qui la regardait d'en bas, un sourire ironique frissonnant au coin de ses lèvres rasées. Mais de telles lueurs de tendresse dansaient dans ses yeux hardis, que Chouchanna, se baissant pour ramasser ses rameaux de citronnier, se troubla et manqua le marchepied.

Il la reçut dans ses bras. Une seconde elle resta suspendue à la robuste épaule de son camarade. Un grand frisson d'amour les parcourut, et il leur semblait que, là-haut, les créneaux gris des vieux remparts vacillaient aussi, pris d'un voluptueux vertige.

Déjà Chouchanna s'était dégagée. Rubèn tira sous la banquette de l'autocar le baluchon de la jeune fille : un rouleau

de toile bise, gansée de rouge, brodée de lettres hébraïques. Et les quatre couples, contournant la porte sarrasine, entrèrent dans Jérusalem, par la large brèche pratiquée dans la haute muraille.

Les haloutzim étaient chaussés de demi-bottes russes et les haloutzoth de sandales; mais leurs seize pieds alignés frappaient la cadence d'une armée victorieuse qui paraissait dire aux bastions arabes et francs :

« Nous sommes chez nous ici. Nous foulons les pierres de nos rois. Ces petits pavés ronds, roses et jolis sont les éclats des blocs salomoniques, des porphyres iduméens, taillés par trente mille ouvriers phéniciens pour le Temple du Vivant d'Israël. Comme nous ces pavés sont indestructibles, comme nous ils sont immortels. »

(Leur pétulance ne gênait d'ailleurs personne, l'entrée de la ville étant déserte à cette heure matinale.)

Ainsi ils arrivèrent devant la Tour du Roi David. Chouchanna lui jeta un baiser et lui cria, tandis que les autres s'amusaient d'elle :

— Chalôme[1], grand-père! mazeltoff[2]!

— Chalôme, petite-fille! mazeltoff! — chevrota le vieux donjon, — heureux de te revoir en Yérouchalaim! mais pourquoi les Juifs tes compagnons offensent-ils mes cheveux blancs par leur tête découverte, et ces Juives, tes compagnes, ma vue vénérable par leur nudité?

Chouchanna n'eut pas le temps de lui expliquer les mœurs des nouvelles colonies, car, penchés sur le parapet des douves, les haloutzim s'émerveillaient du magnifique jardin, épanoui au pied des millénaires assises, malgré le torride mois d'août et la sécheresse d'alentour.

— Un symbole! — s'écria Rubèn. — A notre vue les patriarches refleurissent!

Un peu plus loin, les jeunes gens se séparèrent. Deux couples, passant devant le *Banco di Roma*, montèrent vers l'ancien quartier arménien, le troisième entra à l'*Hôtel Andousky*, le grand hôtel israélite; Chouchanna et Rubèn s'arrêtèrent en haut de la rue de David.

1. Salut.
2. Bonne chance.

La jeune fille tendit son bras vers son baluchon :

— Il ne faut pas venir plus loin, Rubèn. Le père pourrait nous rencontrer. Cela gâterait tout. Mais, vers trois heures, passez, comme convenu, devant la maison — tout le monde de la Halouka[1] vous indiquera où habite Reb Moché. Si c'est « oui », je piquerai un bout d'étoffe rouge dans la mésousa[2]. Alors vous frappez.

— Et s'il n'y a pas d'étoffe rouge? — demanda-t-il, la voix mal assurée.

Elle pâlit légèrement :

— Alors... il nous faudrait attendre... mais il y aura un chiffon rouge. La Tour de David m'a répondu mazeltoff.

Le petit sourire ironique frissonna sur les lèvres rasées et dans les yeux téméraires brûlèrent les flammes d'amour.

— Chouchanna, mon lys de Sion, ma brune colombe!

Elle ferma les yeux langoureusement, reprise par le doux vertige.

— Ah Rubenké!

Puis se reprenant :

— Surtout n'oublie pas d'acheter une casquette.

— Sois tranquille, petite « calotine! » — répondit-il gouailleur en bondissant sur le perron de l'hôtel.

Lentement elle descendit les lentes marches de la rue animée. Il la suivait des yeux, mais vite elle disparut dans l'ombre des toitures de planches et de bâches tendues au-dessus des échoppes arabes et sur la foule bariolée des acheteurs.

A l'angle des rues de David et des Chrétiens, avant de s'enfoncer dans plus d'ombre encore et plus d'animation, elle se retourna. Elle le vit, là-haut, en pleine lumière, debout sur un piédestal de turbans et de tarbouches, souple et vigoureux, sa tunique kaki lisérée d'or, sa tête nue fièrement levée et son large front libre sous la blonde crinière rejetée, bravant le soleil judéen.

Il la vit aussi et agita ses mains au bout de ses bras dressés.

Elle rougit de son sans-gêne. Un Juif, à Jérusalem, faire des signes d'amitié à une femme, alors que de marcher seule-

1. Collecte mondiale destinée aux prières pour Sion.
2. Petit étui cloué aux portes et contenant le *credo* judaïque.

ment auprès d'elle est impureté! Si un orthodoxe les voyait, un affilié de la secte de son père, quel scandale! Tout serait compromis.

Et pourtant Chouchanna restait là à regarder son cher impie! Au fond elle l'admirait. Elle aimait son audace de goy, sa courageuse franchise. Ah! avec Rubèn, jamais plus elle ne tremblerait! jamais plus elle n'aurait peur, ni des Chrétiens, ni des Arabes. Leurs enfants ignoreraient l'abominable supplice de la crainte!... Qu'il était fort, son Rubèn! qu'il était superbe! un lion en Juda! il ne la laisserait pas insulter!

Mais au même moment elle tressaillit, rudement poussée contre le mur par l'outre humide d'un porteur d'eau. Au lieu de s'excuser, l'homme la dévisagea avec une effronterie narquoise.

Elle le reconnut et trembla davantage. C'était un des « rafraîchisseurs » de la mosquée d'Omar, qui habitait, avec tout son clan, au pied du Mur des Pleurs. Ah! combien elle avait redouté autrefois de les rencontrer, lui et ses frères, quand elle venait de l'école avec les autres petites Juives! Ils trouvaient toujours moyen de s'embusquer sous une voûte obscure, derrière un tertre d'immondices, pour leur fonçer dessus en hurlant et les poursuivre avec des menaces égorgeuses. Un jour que Deborah, sa sœur aînée, avait lâché sa main, Chouchanna était tombée et, paralysée par la peur, elle était restée au milieu de la bande forcenée, sans pouvoir seulement appeler au secours, résignée aux pires supplices, quand les mères accourues de toutes les portes avec leurs bassines d'eau sale avaient mis en fuite les garnements.

Et, horrifiée de son ancien effroi, Chouchanna s'enfonce dans les souks, plus rétrécis et plus grouillants à mesure qu'elle avance.

C'est vendredi, jour de grand marché. Beaucoup d'échoppes musulmanes sont closes, mais, devant, se pressent les paysannes arabes offrant leurs légumes et leurs cruches de lait caillé. Quelle bousculade! quelle agitation de goïm! Chrétiens de tous les échantillons, Musulmans de toutes les couleurs! Elle en est étourdie. Dans les colonies, on ne vit qu'entre Juifs. Elle a oublié, dans *leur* sainte cité de David, la prédominance de tous ces païens. Elle a oublié aussi les dif-

férentes sectes des Enfants d'Israël, aussi divers de physionomie et de costume que leurs exils : Espagnols, Marocains, Yeménites, Boukhariens, et les Hassidim de Pologne : long caftan, bonnet de fourrure, et qui courent toujours la tête courbée entre une barbe fluviale et des tire-bouchons de cheveux.

Son père appartenait à cette caste pieuse. Il était même pleureur de Sion, un des meilleurs pleureurs, aux membres agités d'inlassables tremblements, aux paupières enflammées d'intarissables larmes.

« Oui, peu de Juifs et beaucoup de goïm en Yérouchalaïm! » s'étonne la jeune pionnière, en avançant dans un nuage bleu d'odeurs épicées, de cumin, de cannelle, de clou de girofles, odeurs inconnues aussi des colonies, mais que Chouchanna respire avec délices parce qu'elles lui rappellent les gâteaux de fêtes de son enfance.

Et voici une rame de chameaux se dirigeant vers la halle aux blés. Ces hautes bêtes, si bibliques pourtant, lui inspirent de la répugnance, peut-être parce qu'elles sont liées à un autre souvenir de son enfance, fait de honte et d'effroi. C'était un jour de Pourim, un jour de grande jubilation. Son père, vêtu d'un caftan neuf, — pour la première fois, *elle le voyait ni tremblotant, ni pleurant,* — la promenait dans ses bras, parée d'une couronne d'Esther en carton doré et d'une robe rouge à paillettes (combien d'économies et de veilles de sa mère représentaient ces ornements!) Tout au long de la juiverie, on l'avait louangée : « Belle! belle la Chouchannelé! Mazeltoff! une vraie petite reine! une étoile au ciel de Jacob! » Mais il fallait traverser les souks. Son père voulait la présenter à un rabbin miraculeux descendu à la juiverie extérieure. Ici, à cette même place, un convoi de blé. Effrayée par les bêtes monstrueuses, elle poussa de tels cris que son père, pour les contourner, se heurta contre un cheik arabe! « Chien de Yahoudi! voilà pour toi! » et, enlevant prestement sa babouche sur laquelle il cracha, l'Arabe en avait souffleté son père. Celui-ci avait simplement courbé la tête, serré la petite fille plus étroitement contre lui, et, se faufilant sous le ventre d'un chameau, — où elle perdit sa couronne d'Esther, — il continuait à courir sur l'autre bord de la rue. Et c'est seulement

arrivé, là-haut, devant l'hôtel juif, que le vieux reb s'était arrêté, et, reprenant son souffle, avait essuyé avec le pan de son caftan neuf le crachat de sa joue.

Cette ignominie brûle encore la jeune fille pour elle et pour son père.

Certes, depuis, tout est changé. Depuis que les Anglais occupent la Palestine, un Juif jouit autant de la rue qu'un Chrétien ou qu'un Musulman. Mais Chouchanna ne s'habitue pas aux chameaux et elle abomine les Bédouins. Aussi voit-t-elle avec plaisir les grands turbans roses des cipayes hindous surveillant la cohue.

Elle prend une voûte à droite, tourne encore une fois et reconnaît la boutique de sa mère.

Ce n'est pas encore le ghetto, mais un territoire neutre où les trois religions trafiquent. Cela manque peut-être de prudence pour sa mère; elle fut déjà pillée une fois, mais elle a préféré s'y réinstaller — on l'avait indemnisée — parce que l'Arabe, malgré ses interminables marchandages, est tellement plus facile à circonvenir!

Rachel-Léa, le dos tourné, range ses calicots.

« Chère petite mère! pense Chouchanna attendrie, elle a toujours le même vieux fichu sur la tête et, sur ses pauvres épaules voûtées, le même châle verdi! »

La jeune fille dépose son baluchon et ses branches sur la partie fixe de la planche d'étalage et, soulevant l'autre, elle entre dans deux mètres carrés, enserrés de rayons d'étoffes.

— Chalôme mammelé! mazeltoff!

Rachel-Léa jette un cri d'épouvante, puis, reconnaissant sa fille, fond en larmes de joie.

— Chouchannélé! Chouchannélé! que tu m'as fait peur! Je ne t'attendais pas si tôt! Je croyais que c'étaient encore ces Bédouines, ces diablesses qui sont venues trois fois, m'ont fait tout déplier — tu vois! — et sont parties sans rien acheter!... mazeltoff! mazeltoff! mon petit lys, mais que tu es grande!

Et de nouveau les deux femmes s'étreignent. La vieille perruque de satin « puce » s'est dérangée sous le fichu et une épingle à tête noire en tombe. Vivement Rachel-Léa se baisse pour la ramasser, mais Chouchanna l'a devancée.

— Va! elle n'est pas perdue, Mammélé!

Et en souriant Chouchanna repique l'épingle à tête noire dans le bouillonné de la perruque puce. Elle pense à Rubèn. Il se moquerait encore s'il connaissait l'histoire de cette épingle dans la vie marchande de sa mère. C'est une épingle parasserment. Car au lieu de jurer sur sa propre tête, Rachel-Léa, un doigt sur la petite perle noire cachée sous le fichu, jure sur la tête de l'épingle les serments les plus redoutables qu'exige la méfiante clientèle arabe...

— Oui, — reprend-elle, en serrant la main de sa fille, et s'asseyant avec elle, sur deux vieilles chaises, tronquées en tabourets, — tu m'as fait peur! Je ne sais ce que j'ai, mais depuis ce matin je tremble comme une feuille. Que Dieu préserve! Tu n'as pas remarqué combien il y a de Bédouins dans la ville, et comme ils nous regardent singulièrement?

Chouchanna se rappelle le porteur d'eau. Mais combattant ses pensées craintives :

— Tu te fais toujours des idées, petite mère... alors tu as parlé au père?

— Bien sûr, que je lui ai parlé, tel que Gouttelé te l'a écrit. Je lui ai parlé surtout par Reb Hayem Levy. Il lui a dit qu'il n'y avait plus des *midrachistes*[1] et des non *midrachistes* en Eretz-Israël, qu'il n'y avait plus que des Juifs. Et Rabbi Mondfeld, lui qui se détournait quand il voyait un Sioniste, rabbi Mondfeld a déclaré au *Bethamidrach*[2] que le Messie sortira d'entre les Haloutzim.

— O Mammélé! ô Mammelé!

Et Chouchanna embrasse la vieille femme et dansote sur son escabeau.

— Alors le père réfléchit. Et, depuis, est arrivé aussi une lettre d'Abramké du Canada. Il a déjà deux mille dollars, et, quand il en aura deux mille autres, il viendra acheter de la terre du côté de Nazareth et se faire colon. Même il voudrait que Rubèn, et toi, vous cultiviez avec lui.

— Ah! Mammelé, alors toi, et le père, vous viendrez aussi!

— Plaise au Vivant d'Israël! Plaise à son doux Nom! mais Déborah a écrit aussi. Elle voudrait nous prendre avec elle,

1. Orthodoxes.
2. Maisons de prières.

quand ils quitteront Chicago et que son mari commencera à exploiter la Mer Morte. Mais le père voudra-t-il jamais détacher ses larmes du Kottel Morawi [1]? Qui donc, dit-il, priera sur les Juifs, qui donc criera vers le Trône, si les pleureurs eux-mêmes délaissent la Cité? Et moi-même, Chouchannélé, pourrais-je vivre sans m'entretenir, tous les mercredis, avec nos saintes mères, avec Sarah, Rebekka, Léa et Rachel accourues au Mur pour écouter nos plaintes?

— Tu y viendras tous les mois avec l'autocar... Alors tu es sûre que le père écoutera Rubèn?

— Pourquoi ne pas l'écouter? Il voit bien maintenant que tout réussit à Israël. Gouttelé aussi veut travailler pour les colonies, pas comme pionnière, non, mais comme chimiste. Quand elle aura fini d'apprendre au collège, elle ira à notre université. Seul Chloïmélé ne veut rien savoir des Sionistes; hier encore, les élèves de la Yechivah [2] se sont battus contre les élèves du Gymnasium... Mais que peut Chloïmélé? C'est encore un enfant. Si Rubèn promet d'observer le chabbès [3] et de manger « pur », nous fêterons demain — s'il plaît à Adonaï — tes fiançailles et dans une semaine tu iras sous le baldaquin nuptial. Tes parures sont prêtes. J'y travaille toutes les nuits, et, tous les vendredis, quand je prélève la sainte dîme pour Yerouchalaïm, je prélève aussi celle de tes noces...

— Dans les colonies, Mammélé, pas besoin de parures, ni de dot! Les palmes sont notre baldaquin de noce, les fleurs des champs notre richesse. Dans notre bataillon, nous sommes quatre couples à nous marier. Ah! Mammélé, tu verras, nous rebâtirons la Galilée!

— Veuille Son doux Nom! veuille le Vivant d'Israël!... Aï! malheur à moi! Voilà encore ces bandits! ils vont te jeter le mauvais œil!

Et Rachel-Léa lance son tablier sur la tête de sa fille.

Les trois Arabes passés, Chouchanna dit :

— Tu me fais peur avec tes idées! rentrons à la maison! Veille de sabbat, pour deux heures de plus, tu ne perdras pas grand'chose.

1. Mur occidental (murs des pleurs).
2. École rabbinique.
3. Sabbat.

— Oui, rentrons! J'ai acheté de la cannelle, des amandes. Je préparerai les gâteaux des fiançailles... Ah! ces pressentiments! ils me tuent d'avance!

Elles ferment la boutique. Au moment d'assujettir la barre de fer, les trois Arabes repassent. L'un toise la jeune fille, l'autre esquisse un geste étrangleur, le troisième un geste obscène. Elle frissonne en rougissant. Quand donc les Juives cesseront-elles de trembler?

Elles hâtent le pas vers leur quartier.

— Et dire, — soupire la mère, — que Hayem notre sergent est parti ce matin en congé pour Tel Aviv!

Au ghetto elles se rassurent. De toutes les maisons chaulées de bleu, sortent, avec les commères, des vœux de bienvenue.

— Mazeltoff! mazeltoff qu'elle est belle la Chouchanna! qu'elle a grandi en Galilée, qu'elle a bruni sous le soleil de Judée! C'est ainsi aujourd'hui : toutes les filles, même les princesses en Jacob, préfèrent casser des cailloux sur les routes plutôt que de rester à la maison aider leurs mères!

Et les matrones de se disputer les branches des citronniers, cueillies aux arbres de la nouvelle patrie.

Les deux femmes tournent toujours entre les maisons bleues. Les voilà dans les plus pauvres ruelles, les ruelles de la Halouka, des pieux lamentateurs, dont faisait partie Moché Feingold depuis quarante ans, de moins en moins rétribué à mesure qu'augmentait sa famille et presque ruiné par le sionisme, lequel, renonçant à la tradition d'une Jérusalem mystique détournait la Halouka, détournait la gigantesque collecte du monde juif vers la possession matérielle de la terre sainte et l'installation des colonies...

Ah! s'il n'y avait pas eu la boutique de Rachel-Léa et son surhumain courage, si bon pleureur qu'il fût, Reb Moché et sa marmaille seraient morts de faim.

Oui, bien pauvre, leur venelle; et si malodorante que Chouchanna cache son nez dans son mouchoir tandis que sa mère, respirant à pleins poumons, s'écrie :

— Ah! qu'on est bien ici! ni regards, ni paroles de goïm! Rien que de bons Juifs!

Chouchanna monte derrière elle les trois marches éculées, baise comme elle l'étui en fer-blanc de la mezouza cloué au

chambranle vermoulu de la porte, mais, à son geste de pieuse adoration, se mêle une terrestre volupté :

— Cher Adonaï, — soupire-t-elle, — fasse que j'y glisse tout à l'heure, le petit chiffon rouge! Cher Seigneur, toi qui te complais aux fiançailles, amollis le cœur de mon père!

Et elle pénètre, l'âme délicieusement anxieuse, dans la petite cour, qui précède deux chambres et une soupente.

Mais Reb Moché n'est pas là, à cette heure. Au Bethamidrache, il s'attarde à gémir. Alors, déposant son baluchon et la dernière branche de citronnier qui lui reste sur la margelle du vieux puits, Chouchanna, laisse sa mère vaquer à la préparation du sabbat et monte l'escalier de la terrasse.

Ah! cette terrasse, son domaine d'enfant, comme elle l'aimait! Comme elle aimait ses deux coupoles inégales, se bosselant magnifiquement sur les pauvres pièces d'en bas, avec leurs carreaux de pierres rosées entre lesquelles poussait, à Pâques, tout un printemps de coquelicots et de résédas.

Maintenant, il n'y verdissait plus que le « jardin » de sa mère : quelques plantes chétives de basilic et de menthe soigneusement arrosées dans deux pots ébréchés, et dont Rachel-Léa portait, tous les vendredis, un brin parfumé au triste Mur des pleurs. A côté, appuyée à la murette de la terrasse, la carcasse et les palmes jaunies du berceau de *Sukkot*, du « tabernacle de verdure », que tous les ans on édifiait, où tous les ans on passait sept nuits à compter les étoiles et à se raconter la merveilleuse histoire des ancêtres au désert.

S'asseyant sur le banc de maçonnerie, la jeune pionnière regarde sa ville natale.

Elle est là, cette Yérouchalaïm de bénédiction, cette pieuse juiverie, dévalant à ses pieds avec les puits bleus de ses cours, les trous noirs de ses venelles, les mamelons gris de ses toits, dévalant vers le Kottel moravi, vers ce « Mur Occidental », dont l'arête de pierres sombres émerge, épave de tristesse, d'entre un amas de ruines et une forêt poussiéreuse de figues de barbarie. Derrière, l'enceinte de la Mosquée d'Omar, cette esplanade de leur ancien Temple, puis les murailles dorées de la ville, le Mont des Oliviers, et, plus loin encore, posée sur l'éther, accrochée au ciel, vision de jeunesse et d'éblouissement, la nouvelle université hébraïque, la grande

maison de science et de force idéale éployant ses ailes blanches de chaque côté d'une coupole qui dépasse en ampleur et en majesté toutes les coupoles et tous les dômes des églises et des mosquées.

Chouchanna lui sourit avec fierté.

« C'est là que Gouttelé étudiera la chimie ».

Puis, se retournant, elle regarde monter la ville vers la colline de Sion, dominée d'un palmier.

Ah! ce palmier, l'unique palmier de Yérouchalaïm, comme il avait, de ses rêves froufroutants, enchanté son âme de petite fille! Sa mère disait qu'il fut planté par Salomon-roi en l'honneur de la reine de Saba. Et pourtant, il évente la maison d'un *méchoumed*, d'un renégat. Son père, quand il montait sur la terrasse, évitait de lever ses yeux rougis vers l'arbre légendaire, et, ses mains retirées dans les manches de son caftan, murmurait un anathème. Mais le palmier n'en continuait pas moins à se bercer et à chuchoter, et, quand la lune coulait sur les palmes, oh! alors, Chouchanna voyait luire les ailes des Séraphins, et elle entendait les « filles de la Voix » susurrer des secrets adorables à la coupole du renégat.

Aujourd'hui le dattier miraculeux lui semble chétif, déplumé, et combien misérables les pots ébréchés du « jardin » de sa mère!

Maintenant ses yeux connaissent les verts paradis des colonies. Elle a respiré « les espaces de Dieu », elle a vu onduler les blés de Chanaan. Elle a glissé sur la mer de Galilée, quand les Haloutzim chantaient « l'hymne d'Espérance » et qu'assis derrière elle Rubèn, l'éventant avec une palme du Jourdain, chuchotait « Chouchanna, ma Sulamite, ma brune! »

Délicieusement elle frissonne, et, paupières closes, s'abandonne à son rêve.

Rien ne la trouble. Tout est silence en bas. Gouttelé est au lycée, le Chloïmélé à la Yéchivah. Sa mère dans la soupente a cessé de râper les amandes du gâteau des fiancés.

Soudain, il lui semble entendre et les chuchotements de Rubèn, et les froufrous des palmes et les soupirs des vagues.

Hélas, non! Elle ouvre les yeux. C'est la voix de son père, de Reb Moché revenu de la « maison de prières » et récitant les *kinoth*, les chants plaintifs de Sion qui ont bercé son enfance d'une ineffable mélancolie. Chouchanna se penche

pour écouter. Dans les autres maisons de la ruelle, les Sionides reprennent aussi, les mêmes litanies désolées, les mêmes rituelles plaintes. C'est tout le quartier de la Halouka, tout un pieux quartier larmoyant qui tisse autour du Kottel Moravi, tisse autour du Mur des Lamentations un enchantement de douleurs.

Et soudain Chouchanna se sent reprise par le triste charme de sa ville natale. Quitter à jamais ces pleurs sacrés et ces vieilles pierres pour les colonies modernes, leur gaîté bruyante, leurs maisons en ciment armé et leurs toits en zinc ondulé?

Et pourtant comment supporter les humiliations, les frayeurs? Elle n'en peut plus de trembler toujours. Non! non! la vie juive n'est plus au ghetto entre la prière et la crainte, la vie juive est désormais dans la liberté de l'espace et l'espérance du sol. Ah! cultiver avec Rubèn, cultiver pour leurs enfants la terre de Palestine! Vivre dans la paix et la dignité des autres peuples de l'univers!

Et sans plus regarder Yérouchalaïm, la jeune pionnière descend du toit.

***

Trois heures moins cinq à la pendule américaine, cadeau envoyé par Deborah de Chicago.

Tout est préparé pour la « princesse Sabbat » dans la « bonne chambre » à coupole, celle qu'à l'époque des nombreux enfants un rideau d'andrinople partageait en deux. Elle paraît grande aujourd'hui, presque somptueuse. Tout y brille, tout y reluit. Le candélabre à huit branches, le luminaire des Macchabées, le samovar de Pologne et le carafon de vin de Chanaan, avec, rangés autour, les petits pains de chabbès tressés comme des chevelures d'adolescente et vernis au jaune d'œuf.

Dans un angle de la pièce, retenue par un anneau de cuivre, brûle la « lampe d'âme » des parents dont les os ne reposent pas en Eretz-Israël.

Le père en beau manteau de velours et bonnet de fourrure — Abramké du Canada en a assumé la dépense — berce sa longue barbe blanche sur son vieux grimoire, tandis que Rachel-Léa, parée d'une perruque et d'un châle neufs, tient entre ses mains, avec son mouchoir plié, une branche de citron-

nier, témoin parfumé des colonies qu'elle offrira tout à l'heure au vieux Mur désolé. Dans un coin Chloïmélé, en austère caftan noir, balance sous un chapeau de velours de longues papillotes blondes autour d'un pâle, et solennel visage de jeune lévite.

Serrées l'une contre l'autre en leurs toilettes modernes, Chouchanna et Gouttelé se sentent presque des exilées d'un autre âge.

La pionnière ne cesse de regarder la pendule.

« Il a vu le petit chiffon rouge dans l'étui de la mesousah! il est heureux! il va venir! » Et elle tremble d'émotion.

Justement on frappe. Chouchanna s'affole. Gouttelé court ouvrir. La mère invoque le Vivant d'Israël. Le père regarde par-dessus ses bésicles; seul Chloïmelé impassible, continue à se balancer et à marmonner la litanie :

Prends en pitié, Rois des rois, Jérusalem, Ta cité...

Rubèn, une casquette enfoncée jusqu'aux oreilles(béni sois-tu, Adonaï!) entre sans gaucherie ni timidité, ayant soin, cependant, de ne pas saluer les femmes. Assis face à Reb Moché Feingold, il vide un verre de thé, puis, sans y être invité, expose ses idées sur les colonies.

Anxieuses les femmes l'écoutent. Le vieux prieur est impressionné par l'aisance du jeune pionnier. Il ne comprend pas toujours ses termes techniques, mais il sent la supériorité de cette éloquence éclairée sur son jargon de casuiste, et se laisse gagner par la chaleur de la voix. Cependant, après le second verre de thé, le père formule ses griefs.

Les jeunes colonies ne sont pas religieuses. Les haloutzim n'observent ni la Loi, ni les Prophètes. Ils montent à cheval pendant le sabbat, voguent sur la mer de Galilée. Ils n'ont ni rabbin, ni synagogue, par contre des lectures païennes et des réunions politiques. Croient-ils seulement au Dieu de Jacob et quelles sont leurs prières?

— Nos prières? — s'écrie Rubèn, en jetant ses bras en avant et ouvrant ses mains calleuses, — les prières des haloutzim? ces mains qui retournent la terre d'Israël. Leur religion? la langue hébraïque. Leur Dieu? la dignité juive, et leur rédemption, la nationalité palestinienne!

Mais le vieux Reb secoue la tête.

— Non! non! que l'Éternel éloigne! A quoi sert une nationalité, si nous ne la tenons pas du Maître des mondes, si nous n'avons plus la foi! Un Juif sans religion n'est plus un Juif, c'est un goy. Alors que lui importe la Palestine? La Terre d'Israël est la terre de notre Dieu. Elle ne s'acquiert ni avec de l'or, ni avec le fer, ni par des traités politiques. Le royaume de notre Dieu est un royaume mystique. Nous l'avons perdu par nos péchés, c'est avec nos souffrances, avec nos gémissements que nous le rebâtirons.

— Le temps est fini de gémir sur Sion! — s'écrie Rubèn. — Sion a retrouvé ses enfants vifs et ardents! Notre rôle de Juif errant est terminé. Vous voyez bien, Reb Moché, que nous avons ressuscité la langue de nos pères. Nous reconstruirons aussi notre pays. Déjà il se couvre de fleurs et de fruits, de moissons et de bois. Déjà il vibre d'allégresse en écoutant nos vieux-nouveaux cantiques.

— Hélas! où est le Berger de Jacob? où est le Pasteur d'Israël? Tant que le Messie ne viendra pas ramener lui-même son troupeau en Sion, nous resterons voués aux larmes et aux plaintes!

— Vos plaintes! vos larmes! Voyez-vous, Reb Moché, c'est avec elles que vous nous avez enchaînés, c'est avec vos traditions surannées que vous avez fait de nous un peuple souffre-douleur. Vingt siècles de vos gémissements ont servi à quoi? A aggraver notre mal, à nous rendre plus pusillanimes, plus méprisés, une nation d'inutiles martyrs. Et votre Dieu, vous le rendez aussi larmoyant, aussi misérable que vous-mêmes. Comment ne s'irrite-t-il pas de vos éternelles jérémiades? Comment n'est-il pas humilié d'être exposé, par vous, aux railleries des goïm, d'être livré, tous les vendredis, à la curiosité irrespectueuse des touristes?... Et encore, si vous versiez vos larmes sur les pierres authentiques de notre Temple! Mais votre Kottel Moravi n'est qu'une poussière de la troisième enceinte, celle qui défendait l'accès des saints parvis aux Gentils, et, aujourd'hui, peut la profaner qui veut. Abandonnez donc ces pierres sans souvenir, sans âme, aux Musulmans, aux Chrétiens! — mais vous verrez qu'ils n'en voudront point, du moment qu'ils n'auront plus à nous les disputer. — Non, notre temple n'est plus ici, il ne

peut plus être sur l'aire d'Ornan, où se tenait l'ange exterminateur, son épée tournée contre Jérusalem, non, notre temple est là-haut sur le mont Scopus, dans l'Université hébraïque. Je vous le dis, en vérité, Reb Moché Feingold, le moderne temple juif ne saurait plus être qu'une maison de sciences et de force morale pour tous!

Et dans son animation Rubèn jeta à terre sa casquette.

Terrifiée de cette audace de langage et de geste, Rachel-Léa avait laissé tomber, avec son mouchoir plié, l'odorant rameau des colonies. Chouchanna, blême sous son hâle, pensait : « Tout est perdu. Le père refusera sa bénédiction! Ah! Rubenké! »

Gouttelé, suffoquée d'admiration, enviait un pareil fiancé à sa sœur, mais Chloïmélé, frémissant de sainte indignation ferma son *sidour*, pour soustraire les pages sacrées au souffle du blasphémateur. Cependant ces minces lèvres enfantines continuaient à psalmodier en sourdine :

Prends en pitié, ô Roi des rois, Jérusalem, Ta cité...

Immobile sur sa chaise, le père respirait à peine. L'ombre de son bonnet de fourrure s'appesantissait sur ses paupières enflammées. Sa barbe de neige tremblait contre le velours améthyste de son manteau sabbatique.

Déjà Rubèn Eliéwitch regrettait sa vivacité.

— Reb Moché, — dit-il, en ramassant sa casquette et l'enfonçant sur sa tête, — Reb Moché, je suis un Juif, un bon Juif, et, pour vous le prouver, j'irai avec vous heurter mon front au Mur des Pleurs.

Lors, le vieux prieur ouvrit ses yeux rouges. Ses prunelles usées n'exprimaient aucune colère, et sa voix larmoyante était seulement plus triste encore :

— Non, Rubèn Eliéwitch, ne venez pas avec moi au Kottel Moravi! N'humiliez pas votre jeune force devant des pierres mortes. Plaise à l'Éternel que vous ayez raison! Plaise à l'Éternel que vous rameniez le peuple d'Israël à Sion, par le travail de vos mains et dans la joie. Plaise à l'Éternel que vous soyez un lion en Juda! Quant à moi, puissé-je donner mon dernier sanglot à la Jérusalem désolée, puissé-je comme Jehouda Ben Halevy exhaler mon âme gémissante au pied de notre ruine sacrée! Allez en paix, Rubèn Éliewitch, et reve-

nez demain soir sceller les fiançailles. Mais n'oubliez pas, mon fils, que le Vivant d'Israël ne laisse rien à l'arbitraire, que le Gardien de Jacob ne dort, ni ne sommeille!

Le vieux Reb fit un geste de bénédiction, puis, reprenant ses lunettes, il continua de sa voix douce et triste à susurrer ses litanies plaintives.

. . . . . .

La mère, son mouchoir plié et sa branche de citronnier entre les mains, s'achemina vers le Mur des Pleurs avec les autres matrones du pieux quartier, car il est d'usage que les femmes partent et reviennent avant les hommes pour leur éviter un contact d'impureté éventuelle dans ces rues étroites.

Chouchanna et Gouttelé montèrent sur la terrasse, Chloïmelé, le dos tourné, s'abîma davantage dans ses prières.

Alors le vieux lamentateur cessa ses plaintes. Non, vraiment, il se sentait sans entrain pour gémir. Il se sentait las, fiévreux, avec un goût de cendres dans la bouche et les os aussi rompus après cette confrontation avec le pionnier que Jacob après sa lutte avec l'ange. Il ne parvenait pas à chasser certaines reflexions. Si ce jeune homme disait vrai? Si Dieu s'irritait de ces pleurs? Si ces jérémiades n'avaient servi qu'à retarder la libération du peuple juif? Est-ce que lui et tous les chantres de Sion ne s'étaient tant obstinés aux vieilles traditions que par ce qu'ils en vivaient? Est-ce que leur hostilité contre le sionisme ne résultait pas d'une rivalité matérielle?

Il frissonna. Un froid mortel glaça ses os. Ah! que transie était son âme! Quarante années sans le soleil de Dieu! Quarante années sans autre joie que des complaintes! Quarante années à respirer la poussière des vieux grimoires, à savourer le sel des larmes, à heurter son front contre des pierres qui peut-être n'étaient pas saintes!

Et pour la première fois le pleureur de Sion pleura sur lui-même!

Mais Chloïmelé se tenait devant lui pâle et solennel, son bréviaire sous le bras et lui offrant son bâton.

— Il est l'heure, père!

Reb Moché regardait l'enfant.

Qu'il était beau et grave avec ses longues boucles dorées et son caftan noir! Mais combien frêle aussi, décoloré par

l'ombre de la Yéchivah, fané par la prière. Ne valait-il pas mieux pour lui de suivre l'exemple d'Abramké au Canada, de Rubèn en Galilée? Ah! plutôt retourner la terre de Judée avec ses mains que d'user sa jeunesse à l'étude de la Loi!

— Il est l'heure, père! — répéta l'enfant.

D'ailleurs on cognait à la porte. Oui, il était l'heure de se lamenter.

Moché Feingold se leva en soupirant, et prit son bâton.

Dehors, en bas des trois marches, d'autres manteaux de velours, d'autres bonnets de fourrures, d'autres bâtons l'attendaient; et les gémissants vieillards descendirent la ruelle, en faisant claquer, comme des castagnettes, les talons de leurs mules entre les murs crépis de bleu.

***

Chouchanna et Gouttelé étaient montées sur la terrasse. Assises sous la tonnelle de Succoth, elles écoutaient monter la rituelle douleur. Une douce gravité les enveloppait.

Mais soudain des cris déchirants, de véritables cris d'horreur. Puis un tumulte effroyable, des détonations, des clameurs et des plaintes, des plaintes comme jamais le Mur des Pleurs, si repu, pourtant, de sanglots, n'en avait entendu.

Et quand l'Étoile du Sabbat se leva sur la « ville », elle vit un atroce spectacle.

. . . . . .

Au pied du Kottel Moravi, les vieux chanteurs de Sion, les vieilles amantes de « l'héritage mystique », gisaient massacrés.

Châles, perruques de soie, manteaux salomoniques et couronnes de fourrures baignaient dans des mares de sang. Une petite branche de citronnier surnageait.

A l'écart, près de l'impasse des porteurs d'eau musulmans, un enfant à boucles blondes, grave et beau comme « le jeune Jésus au Temple », pressait une page arrachée sur son cœur.

Et l'Étoile, se penchant, y lut :

Prends en pitié, Roi des rois, Jérusalem, Ta cité...

MYRIAM HARRY

LA PART

DE

LA FRANCE ET DE L'ITALIE

DANS

LA FORMATION DE GŒTHE

Quand nous parlons de l'influence exercée sur Gœthe par le génie classique, nous ne limitons pas le sens de ce dernier mot à la littérature et aux œuvres d'art de l'antiquité gréco-latine. Nous l'appliquons aussi bien à l'esprit des nations qui procèdent directement de la Grèce et de Rome et qui en conservent l'héritage intellectuel. Parmi celles-ci la France et l'Italie sont les premières, et ce sont elles qui ont eu la principale part dans l'évolution de Gœthe comme de toute l'Allemagne du XVIIIe siècle. A six siècles d'intervalle, on voyait se reproduire un phénomène qu'on avait déjà constaté au XIIe siècle, à l'époque où la France était le foyer de la civilisation courtoise et où elle avait fait adopter par l'Allemagne sa littérature, ses arts et ses mœurs.

Jusqu'à la Révolution française, c'est-à-dire jusqu'à l'origine du principe des nationalités, les frontières n'étaient pas abruptes; elles ne découpaient pas l'Europe en une sorte de manteau d'arlequin disparate dont chaque pièce est entièrement différente des autres. Elles formaient au contraire des transitions graduées qui donnaient à la mosaïque européenne un chatoiement incomparable. Parmi ces régions de

double culture, où deux nations mettaient en commun leurs idées et jusqu'à un certain point leurs moyens d'expression, les plaines rhénanes et les plaines lombardes tenaient une place privilégiée. Elles avaient vu naître le Saint-Empire romain germanique, cette grande institution qui fit collaborer pendant tant de siècles le génie latin et le génie germanique. Nulle part le prestige du Saint-Empire n'était plus vivace qu'à Francfort, la ville où, à chaque changement de règne, le Roi des Romains était élu « pour le salut du peuple chrétien ». L'élection avait lieu à l'hôtel de ville, qui en garda le nom de Römer. Gœthe nous a raconté dans ses mémoires avec quelle admiration il parcourait le Römer. Sans doute, étant le petit-fils du bourgmestre Textor, avait-il quelques facilités pour y pénétrer. La faveur du portier lui permettait de monter par l'escalier de l'Empereur. Il traversait avec respect la salle d'élection tendue de pourpre, et quand il s'était glissé dans la grande salle des Empereurs, la *Kaisersaal*, on avait toutes les peines du monde à l'en faire sortir, tant il aimait à se faire raconter l'histoire de tous les Empereurs dont les portraits se suivaient sur les murs.

Ces grandes traditions du Saint-Empire avaient affaibli le sentiment national chez beaucoup d'Allemands, qui étaient tentés de se considérer comme les citoyens du monde. Gœthe, dans le septième livre de *Poésie et Vérité*, a dénoncé les inconvénients de cet état d'esprit : « L'Allemagne, dit-il, si longtemps inondée par des peuples venus du dehors, pénétrée par les autres nations, obligée de se servir de langues étrangères dans les discussions entre érudits ou entre diplomates, était incapable de perfectionner sa propre langue. A elle s'imposaient tant de nouvelles idées, tant de mots étrangers, nécessaires ou inutiles, et même pour beaucoup d'objets déjà connus on était obligé d'adopter des expressions et des tournures étrangères! L'Allemand, devenu inculte dans l'état de malheur et d'agitation où il vivait depuis près de deux siècles, allait à l'école chez les Français pour apprendre le savoir-vivre, et chez les Romains pour s'exprimer avec dignité. On adoptait sans mesure les métaphores des langues méridionales et on s'en servait avec beaucoup d'exagération. L'élégante noblesse d'attitude du citoyen romain, semblable

à un prince, était transportée dans la situation des érudits allemands d'une petite ville, et nulle part, même chez soi, on n'était de son pays. »

I

Le premier contact de Gœthe avec la France fut dû à l'occupation de Francfort, pendant la guerre de Sept Ans, par les troupes du maréchal de Broglie. Le 2 janvier 1759, sept mille Français prirent leurs quartiers dans la ville. Pour la belle maison du conseiller Gœthe le billet de logement avait été réservé à un capitaine de grenadiers, le comte de Thoranc, qui comme lieutenant du Roi allait prendre en mains l'administration de Francfort. C'était un gentilhomme provençal âgé de quarante ans, brun et bien tourné, aimable et bienveillant. Il estimait, non sans raison, qu'il ne représentait pas seulement le Roi de France, mais aussi l'Empereur, qui allait d'ailleurs, trois ans plus tard, l'élever à la dignité de comte de l'Empire. Les troupes françaises devaient être accueillies en amies et alliées, puisqu'elles venaient défendre l'empereur Charles VI contre le roi de Prusse. Francfort n'était-elle pas la vieille cité impériale et la cause de l'Empereur n'était-elle pas chaleureusement soutenue par Textor, bourgmestre de la ville et beau-père du conseiller Gœthe? Celui-ci, il est vrai, le soir de la bataille de Bergen qui délivra Francfort de la menace prussienne, osa répondre brutalement aux congratulations que lui présentait Thoranc. Mais après un mouvement d'humeur, où il fut sur le point d'user de rigueur, le lieutenant du Roi reprit son attitude conciliante. Il se faisait d'ailleurs adorer des enfants. Il les comblait de friandises et ils lui savaient gré de faire entrer un peu d'air et de mouvement dans leur existence sévèrement réglée par leur père.

A la suite de l'armée française l'austère ville luthérienne voit paraître dans ses rues toutes sortes de frivolités inconnues, comme cette boutique dont l'enseigne porte : « Marchand de modes de madame la maréchalle de Broglie. » Mais la grande nouveauté, celle qui exercera l'influence la plus durable sur Gœthe, c'est le théâtre français qu'on a impro-

visé dans une salle de concert. Grâce à son grand-père le bourgmestre, le petit Wolfgang a reçu un *Freibillet*, qui lui assure l'entrée libre dans ce théâtre. Il ne tarde pas à connaître tout le répertoire : Destouches, Marivaux, La Chaussée, *le Devin du village, Rose et Colas, Annette et Lubin.* Il parle le français avec une aisance de plus en plus grande. Il a d'ailleurs fait la connaissance du fils d'une actrice, le jeune Derosne, qui l'emmène dans les coulisses où acteurs et actrices s'habillent et se déshabillent pendant les entr'actes. Derosne lui fait connaître sa sœur, plus âgée qu'eux de deux ans. Elle est une jolie jeune fille brune avec les yeux et les cheveux noirs. Wolfgang s'éprend d'elle. Peut-être n'est-il pas indifférent à l'histoire de son génie qu'une jeune Française ait pour la première fois fait battre son cœur.

Tous ces Français ont l'air de vivre sur la scène. Chez leurs chefs on constate un véritable épanouissement de la personnalité. « Avant tout, écrit Gœthe, je me rappelle le prince de Soubise comme un beau seigneur affable, mais encore plus nettement le maréchal de Broglie comme un homme assez jeune, pas grand mais bien bâti, vif, leste et regardant d'un air spirituel autour de lui... Je l'ai vu souvent, toujours gai, toujours égal dans son attitude et dans ses gestes, et plus tard je me suis réjoui de voir glorieusement mentionné dans l'histoire l'homme dont le physique (*Gestalt*) m'avait fait une si bonne et si durable impression. »

Il est à remarquer que Gœthe est surtout frappé par les qualités extérieures des Français. Dans son excellent livre sur *l'Éducation sentimentale de Gœthe*, Robert d'Harcourt a très justement noté les mots qui reviennent avec le plus d'insistance sous la plume de Gœthe quand il s'agit de caractériser les Français : *gewandt* (adroit, aisé), *lebhaft* (vif, rapide), *Anstand* (la dignité, la noblesse d'attitude), *Anmut* (la grâce), et enfin celui qui revient le plus souvent, *heiter* (gai, lumineux). Race de clarté pour laquelle la vie n'est point objet de méditation mais d'action, quelque acte de théâtre rapide et brillant. Depuis le grand seigneur comme Soubise ou Broglie jusqu'au petit cireur de souliers qui court les rues, en passant par le comédien, le maître d'escrime et le maître à danser, tous ces Français ont des traits communs : le rire

des yeux, la galanterie du propos, la promptitude du geste et sa grâce naturelle, le contact perpétuel avec la terre. Quelle distance entre ces êtres légers et brillants, tout animés du plaisir de vivre, et le « bourgeois lent, confortable », les « solitaires fermés et obscurs » de la ville! »

Voilà l'antagonisme irréductible entre le Germain, enfermé dans ses rêves, et le Roman héritier d'une civilisation méridionale, habile à plaire et à se faire valoir. Mais ne serait-il pas possible d'associer ces qualités différentes pour former un être complet, où le génie germanique et le génie latin feraient paraître leurs meilleures qualités? C'est l'idéal que Gœthe a poursuivi plus ou moins consciemment toute sa vie, en modifiant d'ailleurs son attitude suivant les influences qu'il subissait. A Leipzig il reçut un vernis de culture française qui fit de lui un bel esprit, une sorte de petit-maître semblable à ceux qui aspiraient à briller dans les salons parisiens. Quand son père l'envoya étudier à l'Université de Strasbourg, au mois d'avril 1770, il considéra qu'il faisait la première étape sur la route de Paris. « A Strasbourg, écrivait-il, je voudrais faire couronner mes mérites juridiques. Et de là (sauf accident) je me mettrai en marche vers Paris. J'espère bien à Paris pouvoir me trouver à merveille, et peut-être y rester un certain temps. Et après, Dieu sait ce qui pourra en advenir. »

Pourtant en Alsace il se trouvait dans une région où la langue et la tradition françaises n'étaient pas exclusivement acceptées. Strasbourg, dont le nom signifie « la ville des routes », était en effet le nœud brillant de la culture allemande et de la culture française. Depuis le Moyen Age, dans sa poésie et dans ses arts, l'Alsace subissait profondément l'influence de la France. Dès le XVIe siècle, c'est-à-dire avant l'union des deux pays, les hommes d'État alsaciens venaient faire leurs études à Paris. Placée entre deux cultures, participant de l'une et de l'autre, l'Alsace voulait continuer à profiter de cette situation privilégiée et ne rien abdiquer de sa propre personnalité. Elle montrait que sur le Rhin l'union du romanisme et du germanisme pouvait donner les plus beaux fruits. La culture rhénane, qui à l'époque carolingienne avait déjà régné sur l'Europe, allait-elle renaître et animer de nouvelles

formes d'art et de pensée? Ou bien le fossé que la Réforme avait creusé entre l'Europe septentrionale et l'Europe occidentale allait-il s'élargir?

Il importe de noter que c'est au cours d'une de ses premières excursions, à la fin de juin 1770, tandis qu'il descendait le Bärental en revenant de Sarrebrück, que sa sensibilité s'ouvrit pour la première fois au souffle de l'antiquité. Il arrivait à Niederbronn, où les Romains avaient jadis installé une station de bains. Il rencontrait des bas-reliefs, des inscriptions, des fûts de colonnes et des chapiteaux. Comment décrire l'éblouissement, l'émerveillement qu'il ressentit en contemplant ces vestiges de Rome au milieu des cours rustiques, dans le pittoresque enchevêtrement des instruments de culture? Il gravit près de là le Wasenburg et lut « avec respect » sur un grand rocher une inscription votive bien conservée, dédiée à Mercure. Ce contact direct avec l'antiquité, il n'avait pas eu l'occasion de l'éprouver à Francfort, ni à Leipzig. Mais l'Alsace ne serait pas ce qu'elle est si elle n'avait pas révélé à Gœthe le génie classique aussi bien que le génie romantique.

Il semble en effet que ce fut le génie romantique qui arriva à Strasbourg, au début de septembre 1770, dans la personne de Herder alors âgé de vingt-six ans. Il venait de faire un séjour à Paris. Il avait surtout été frappé chez les Français, disait-il, de leur manque d'originalité. Le reproche était grave de la part d'un des jeunes Allemands qui représentaient le mieux la *Geniezeit*, l'époque des Génies, pour lesquels l'originalité était la qualité essentielle. Or Herder déclarait que le siècle de Louis XIV lui-même avait eu peu d'éléments originaux, puisqu'il devait à l'Espagne le théâtre de Corneille, et à l'Italie le goût de la musique et l'opéra. D'ailleurs la langue française ne permet pas l'originalité : elle est trop abstraite, trop uniforme, et elle impose à tous les esprits le même moule. Comme Herder l'écrit dans son *Journal de voyage* : « La philosophie des Français, inhérente à leur langue, leur richesse en abstractions, tout cela est *appris*, donc imprécis, ambigu, ce n'est donc plus une philosophie... On devrait faire attention à chaque expression, à chaque idée, à chaque indication, la trouver soi-même, et elle est déjà

trouvée; on l'a apprise... On n'écrit donc jamais d'une manière serrée, précise, entièrement vraie. La philosophie de la langue française empêche la philosophie de la pensée. »

Il y a là en peu de mots une critique des caractères essentiels du classicisme : le goût des formules apprises, de tout ce qu'on appelle l'académisme. Herder a également remarqué le goût du public français pour les encyclopédies, pour les dictionnaires, pour les extraits, pour « l'esprit des œuvres » qui prouve le manque d'idées originales. Les Français, dit-il, ne connaissent pas le Génie, dont le caractère essentiel est l'originalité, comme toute l'esthétique anglaise, depuis Shaftesbury jusqu'à Young, s'est attachée à le démontrer. Les Français imitent déjà les Anglais. Peut-être bientôt imiteront-ils les Allemands qu'ils méprisent : ce sera la preuve de leur déclin.

A cet enseignement de Herder s'oppose l'influence de deux des maîtres de Gœthe à l'Université de Strasbourg, Koch et Oberlin. Il écrit à propos d'eux, dans ses mémoires : « Je n'avais pas caché mon goût pour la vie universitaire; ils pensaient donc me gagner à l'étude de l'histoire, du droit public et de l'éloquence... La perspective d'arriver à la chancellerie allemande de Versailles, l'exemple de Schœpflin, dont les services me semblaient inégalables, devaient me pousser à marcher sur ses traces... En effet, sans que nos relations fussent intimes, Schœpflin avait exercé sur moi une influence considérable. La nature généreuse lui avait accordé un extérieur avantageux, une taille élancée, un regard aimable, une bouche éloquente et l'art de plaire à ceux qui l'entouraient. Elle ne fut pas plus parcimonieuse dans les dons de l'esprit qu'elle attribua à son favori... Il était un de ces hommes heureux qui cherchent à unir le passé et le présent, et qui savent associer l'histoire à la vie. Né dans le pays de Bade, élevé à Bâle et à Strasbourg, il appartenait vraiment à ce paradis qu'on appelle la vallée du Rhin, comme à une patrie vaste et bien située. »

Ne sent-on pas dans cette description une ardente sympathie? Schœpflin est en effet le type de ces grands Rhénans du XVIIIe siècle, initiés à la culture française aussi bien qu'à la culture allemande, dont Gœthe se sentait appelé à continuer

la tradition. Gœthe a rêvé un moment de diriger la chancellerie allemande de Versailles, cette admirable institution qui permettait aux hommes d'État français de l'ancien régime d'être si parfaitement au courant des affaires d'Allemagne. Pourquoi y a-t-il renoncé?

La première raison fut vraisemblablement qu'il craignit de ne pouvoir s'assimiler parfaitement la langue française. Il l'avait apprise sans aucun souci de style ni de grammaire. Les soldats du maréchal de Broglie, les acteurs de la troupe française et les pasteurs de l'Église réformée de Bockenheim lui avaient enseigné une foule d'expressions qu'il associait, pour en former un idiome étrangement bigarré. Mais son langage était plus pittoresque que correct, et on le lui faisait parfois sentir. « Comme les Français, écrit-il, ne peuvent pas supporter qu'on maltraite leur langue, ils ont l'art de reprendre sous une autre forme ce qu'on vient de dire et de s'y associer poliment, mais en se servant de l'expression exacte qu'on aurait dû employer, et de cette manière ils attirent l'attention sur le terme convenable. » Si Grimm avait réussi à parler comme un Français, Schœpflin lui-même n'avait pas pu se débarrasser entièrement de son germanisme. Il lui arrivait parfois d'employer des tournures peu françaises que dénonçaient les Jésuites, ennemis naturels de ce protestant. Surtout il ne traitait pas la conversation comme un jeu d'esprit : il la transformait en un dialogue sérieux et bientôt en une dissertation à la manière allemande.

Mais beaucoup plus importante que cette raison de pure forme est la raison de fond que Herder avait fait valoir. Gœthe appartient au germanisme « comme la feuille à l'arbre ». S'il se laisse greffer sur une tige étrangère, il ne saurait produire aucun fruit. Au contraire son séjour en Alsace a déjà fait germer en lui le sujet de Faust. Il a sans doute vu jouer l'histoire du magicien sur un de ces petits théâtres de marionnettes, qui la répétaient alors dans toute l'Allemagne, et peut-être même sur le théâtre allemand de la corporation des drapiers de Strasbourg, qui avait cette pièce dans son répertoire. Le personnage de Marguerite lui-même ne tient-il pas à l'Alsace par bien des racines? On discutera encore longtemps pour savoir jusqu'à quel point Frédérique Brion en a

été le modèle. Mais que de traits paraissent reproduire des souvenirs alsaciens, depuis la cathédrale gothique et la Vierge de douleurs à laquelle Marguerite adresse une invocation pathétique, jusqu'à la scène de la fontaine où l'on retrouve des accents strasbourgeois! D'ailleurs Gœthe lui-même, dans son essai *De l'architecture allemande*, nous a dit tout ce que lui révéla la cathédrale de Strasbourg.

Cet essai parut un an après qu'il avait quitté l'Alsace. C'est un véritable hymme à la cathédrale, qu'il connaissait admirablement. Peu de jours avant son départ, il se trouvait dans une maison ce campagne d'où l'on découvrait la célèbre flèche. Il décrivit la forme que cette flèche aurait eue si le plan d'Erwin de Steinbach avait été suivi. Il ne devait ses idées qu'à lui-même, au soin qu'il avait mis à étudier le monument. Mais ses inductions étaient rigoureusement exactes, comme le lui annonça un petit homme vif qui l'avait écouté et qui n'était autre que l'architecte de la cathédrale. Jusqu'à la Révolution la cathédrale eut son architecte qu'elle logeait dans le bâtiment de l'Œuvre Notre-Dame. Il était d'office maître ou « premier juge » de la corporation des maçons de Strasbourg, et présidait toutes les confréries des maçons d'Allemagne, réparties entre les quatre districts de Strasbourg, de Cologne, de Vienne et de Berne. C'était un témoignage autorisé que le sien.

Gœthe connaissait bien l'œuvre d'Erwin, et en particulier la façade qu'il avait longuement contemplée. Elle est en face de la très vieille maison voûtée qu'on voit à l'angle de la rue Mercière et de la place de la cathédrale. Il y allait souvent, soit pour voir la charmante et spirituelle Louise Kœnig, amie intime de sa sœur Cornélie, soit pour suivre les leçons de Spielmann, le professeur à l'Université qui faisait chez lui son cours de chimie. Sans doute de là il regarda souvent le soleil couchant illuminer la dentelle de pierre du gâble.

Au début de l'*Architecture allemande*, il décrit le trouble qu'il éprouvait tandis qu'il cherchait dans la cathédrale la tombe du « noble Erwin », et que personne ne pouvait la lui indiquer. Il eût voulu lui consacrer un monument. Mais Erwin ne s'est-il pas élevé le monument le plus magni-

fique? L'Italien a beau déclarer qu'il est d'un pauvre goût, et le Français le traiter d'enfantillages en donnant d'un air triomphant une chiquenaude sur sa tabatière à la grecque, qu'ont-ils fait qui leur permette d'être si méprisants? Il semble que le Welche soit enchaîné par le génie de l'antiquité, dont il a mesuré exactement tous les monuments sans en sentir la divine beauté. Il abuse des colonnes et des colonnades. A Strasbourg au contraire, sous l'influence de Herder, Gœthe a appris à contempler l'œuvre du « saint Erwin ». Souvent, après des heures passées à étudier le splendide édifice, quand « le crépuscule a rafraîchi ses yeux fatigués par l'attention du regard », il a cru entendre, dans « de doux pressentiments », la voix du grand maître d'œuvre expliquant les liens mystérieux qui unissent les différentes parties de la cathédrale. Il y a là un tout organique, une unité vivante. Les monuments de l'ancien art allemand, fruits du génie national, enseignent à l'artiste le secret de la véritable beauté. Et dans une magnifique péroraison Gœthe salue le jeune homme — ce sera lui-même — qui saura exprimer ce que tous ressentent obscurément.

II

De son séjour à Strasbourg Gœthe revient converti au culte du génie national. Ce culte n'a pu naître que dans une époque pénétrée du sens de l'histoire. Ce que Herder avait apporté de nouveau, ce qu'il y avait en lui de véritablement inédit, c'était le sentiment qu'un peuple est une collectivité vivante indépendamment des individus qui la composent, que la langue, le droit, l'épopée et même jusqu'à un certain point les conceptions religieuses, sont les manifestations superficielles d'une profonde réalité sous-jacente, d'un être véritable, de ce qu'on appelait déjà une nation. C'était le prolongement de la théorie du génie dans le plan historique. L'individu n'appartenait pas seulement à son génie individuel. Il appartenait encore à ce génie collectif, ce génie national qui avait pris naissance en Europe, au début du Moyen Age, quand le mélange des races donna naissance à de nouvelles

nations. De là, la passion que Herder apporta toujours à l'étude des origines et particulièrement du Moyen Age.

Il est avant tout l'adversaire du rationalisme français. Il cherche à humilier l'orgueil de la raison devant la toute-puissance du Dieu caché. Il exalte dans l'évolution humaine les périodes primitives où prédominent les éléments irrationnels, périodes barbares et héroïques, les âges lointains où s'élabore le langage et où se forment les mythes et les légendes. Il est le fondateur de l'historisme. N'oublions pas que la notion même de l'histoire, en tant que discipline indépendante, était encore récente. C'était seulement au cours du XVIIIe siècle dans certaines universités allemandes qu'elle s'était détachée des chaires de théologie, de droit public, de poésie ou d'éloquence. Mais elle était encore en médiocre estime dans les facultés, où l'on enseignait la philosophie systématique de Wolf.

Herder était révolté par la manière dont Voltaire interprète l'histoire dans l'*Essai sur les mœurs* et dans l'*Abrégé de l'histoire universelle*. Rien ne lui était plus contraire que l'esprit voltairien, qu'il eût volontiers identifié avec l'esprit français. Cette manière d'expliquer les faits par des liaisons mécaniques et fatales, de mettre en lumière la puissance des petites causes et la souveraineté du hasard, de considérer l'histoire universelle comme une suite de folies, de dire que l'historien parcourt « les petites maisons de l'univers », ne pouvait qu'exciter son indignation, et il la fit partager par Gœthe.

L'influence de Herder ne se borna pas à détourner Gœthe de la France. Elle le poussa à chercher ses modèles dans la littérature anglaise. En effet, par opposition avec la France, l'Angleterre nous fait voir au moins un génie original : c'est Shakespeare. Gœthe voulait le fêter le 14 octobre 1771, date où le nom de William ou Wilhelm figurait dans beaucoup de calendriers protestants. Il rédigea à cette occasion un éloge, où apparaît le véritable culte qu'il professait pour Shakespeare : « La première page que j'en ai lue, écrit-il, a fait de moi son homme pour tout le reste de ma vie, et quand j'eus fini la première pièce, je me trouvai comme un aveugle-né auquel une main miraculeuse rend la vue en un

instant. Je reconnaissais, je sentais de la manière la plus vive mon existence infiniment prolongée; tout pour moi était nouveau, inconnu, et la lumière inaccoutumée me faisait mal aux yeux. Peu à peu j'appris à voir, et grâce à mon génie reconnaissant je sens encore vivement ce que j'ai acquis. » Il renonce sans hésitation au théâtre classique et à la règle des trois unités. Il écrit une farce : *Dieux, héros et Wieland*, où il tourne en ridicule Wieland, le principal représentant du classicisme en Allemagne.

D'ailleurs la tragédie française ne ressemble guère à son modèle grec : « Petit Français, que veux-tu avec ton armure grecque, elle est trop grande et trop lourde pour toi... Tous les Français — et les Allemands contaminés par eux, même Wieland, — se sont fait peu d'honneur en cette occasion, comme en bien d'autres. Voltaire, qui a toujours fait profession de blasphémer contre toutes les Majestés, a prouvé là aussi qu'il est un véritable Thersite... Et je m'écrie : « Nature, Nature! Rien n'est aussi naturel que les hommes de Shakespeare... » Et par derrière je reconnais que je suis un pauvre pécheur, que c'est la Nature elle-même qui parle par la bouche de Shakespeare, et que mes créatures à moi ne sont que des bulles de savon, gonflées de chimères de romans. »

Détournons-nous donc de l'idéal classique que nous propose la France. Imitons les drames de Shakespeare : à travers leur désordre apparent on suit la logique des faits et on retrouve toujours la lutte de notre volonté contre la nécessité qui règle la marche de l'Univers. Choisissons nos héros à l'époque de la Renaissance, quand tous les droits sont méconnus, et que tous les conflits moraux et sociaux sont poussés à l'extrême. Parmi ces héros, il en est un qui semble déjà vivre dans l'art, c'est le Docteur Faust, le magicien allemand du XVIe siècle. Son histoire a d'abord été portée à la scène par un dramaturge anglais, Marlowe, contemporain de Shakespeare. Mais, surtout au début du dernier tiers du XVIIIe siècle, Faust semble vraiment hanter l'imagination allemande. Lessing a montré en lui un sujet digne de Shakespeare et a essayé de le traiter, comme feront les jeunes contemporains de Gœthe, ses émules, Lenz, Henri-Léopold Wagner et Klinger. Cette génération qui arrive à la vie intellectuelle

entre 1765 et 1770, à l'époque de la *Geniezeit*, l'époque des Génies, comme elle s'est appelée elle-même, se reconnaît dans Faust, dans son avidité de jouir et dans son ambition effrénée.

Mais Gœthe fait subir à la vieille légende allemande une transformation essentielle. D'après la version qui avait cours jusque-là, le magicien vendait son âme au diable, qui devait en prendre livraison au bout d'un certain nombre d'années. Gœthe introduit dans le pacte une condition nouvelle. Le diable n'aura aucun droit tant que Faust ne se déclarera pas satisfait, c'est-à-dire tant que Méphistophélès ne l'aura pas converti à une conception matérialiste de la vie. Faust devient ainsi le type du surhomme moderne, toujours entraîné dans de nouvelles voies et en fin de compte — c'est ce qui fait sa noblesse — toujours inassouvi. Rappelons-nous en effet l'admirable début de Faust, où le docteur ouvre un livre d'astrologie et où il lui semble que le mystère de l'univers s'éclaire devant lui. Il invoque l'esprit du monde. Quand celui-ci paraît, Faust est terrassé devant l'Esprit qui lui dit : « Quelle pitoyable terreur te saisit, toi surhomme! (*Übermenschen dich!*) » Voilà le mot caractéristique : Faust est déjà le surhomme dont Nietzsche fera entrer le nom dans le langage courant. Ce mot exprime le besoin de se dépasser soi-même, d'aller au delà de la satisfaction personnelle.

Par là Gœthe s'élève au-dessus de l'état morbide qu'il a connu dans sa jeunesse, celui des jeunes esprits qui, opprimés par des circonstances contraires, ne parviennent pas à réaliser leur idéal. Certes il a été favorisé par la fortune, s'il compare son sort à celui de ses amis. Herder et Lenz ont dû accepter d'être précepteurs, le premier du prince-héritier d'Eutin, qu'il a accompagné à Paris, et le second auprès du jeune baron de Kleist, officier au Royal-Allemand qui tient garnison en Alsace. Wagner a dû aller à Sarrebrück, chez le président de Günderode, comme précepteur de ses enfants. Ces êtres ardents et sensibles se trouvaient ainsi placés dans une situation équivoque, qui leur faisait ressentir plus douloureusement les inégalités sociales. Quand ils n'avaient pas assez de pouvoir créateur pour transformer en œuvres d'art

leurs émotions, celles-ci les rongeaient intérieurement. Ils se disaient solidaires de l'univers entier, et ils se plaignaient du *Weltschmerz*, de la souffrance du monde. Gœthe lui-même, pourtant si comblé à tous égards, a traversé cette crise à l'époque où sa personnalité artistique n'avait pas encore pu se constituer et lui donner l'équilibre de la santé. Il se guérit suivant sa méthode, en extériorisant son mal dans un personnage : Werther. Gœthe a alors vingt-quatre ans.

Maintenant qu'il a dépassé cet état d'esprit, comment va-t-il incarner l'idéal que sa génération se fait du Génie? Cet idéal se rapproche à certains égards de celui du *Virtuoso*, que les hommes de la Renaissance avaient trouvé en Italie et transporté dans les pays du Nord. Le *Virtuoso*, dont Machiavel avait tracé le modèle dès le début du XVIe siècle, c'est l'homme dont toutes les facultés sont consacrées à servir son égoïsme. En pays latin le virtuose tend à exercer le pouvoir politique. Il devient le tyran, un César Borgia. Mais même en Italie on trouve des exemples du Génie purement intellectuel, inapte à l'action et exposé à toutes les embûches. Il en est un qui touche particulièrement Gœthe, c'est celui du dernier grand poète de la Renaissance italienne, le Tasse. Gœthe sent en effet des affinités entre sa situation et celle du Tasse. N'est-il pas comme lui le favori d'un prince et la cour de Weimar ne peut-elle pas se comparer à celle de Ferrare? N'a-t-il pas, lui aussi, des envieux parmi ses collègues du Conseil qui lui reprochent ses succès de poète et qui négligent le dévouement avec lequel il consacre toutes ses forces au progrès de son petit État? N'éprouve-t-il pas, lui aussi, pour madame de Stein, un amour sans espoir, comme celui que le Tasse éprouvait pour Léonore d'Este?

Ses pensées le ramènent toujours à la Renaissance, à cette Italie ensoleillée, à ces paysages méridionaux que dans son enfance il a entendu décrire par son père. Celui-ci, généralement silencieux, ne s'animait que pour évoquer ses souvenirs d'Outre-Monts, et commentait volontiers les gravures de Piranèse, ces vues de Rome qu'il tenait à avoir toujours sous les yeux. Ainsi les études de Gœthe, sa vie sentimentale, ses souvenirs d'enfance, tout a conspiré à le pousser vers l'Italie. « Le but de mes aspirations les plus

intimes, écrit-il, dont le tourment remplissait tout mon être, c'était l'Italie. » Il n'y tient plus. Le 3 septembre 1786, se trouvant seul à Carlsbad, après avoir écrit des lettres d'adieu au Grand-Duc, à madame de Stein et à Herder, à trois heures du matin, il monte en chaise de poste et part dans la direction du Sud.

III

Emporté par l'ardent désir de réaliser ce vieux rêve, il traverse l'Allemagne du Sud dans une course folle, comme celle de Faust et de Méphisto. Il franchit les Alpes, il descend du Brenner sur le Trentin, et dès lors c'est un long enchantement. La chaleur, la poussière, les cigales, les mûriers, les figues, les mœurs naïves, tout le ravissait. Le Docteur Faust se trouvait tout à coup transporté dans le paradis du monde classique. A Rome il logea sur le Corso, chez le peintre Tischbein, et il vit la célèbre artiste Angelica Kauffmann, au milieu de ses compatriotes qui formaient autour d'elle, suivant son expression, une véritable « académie allemande ». Quel décor que celui dont M. Alexandre Hérenger nous a fait la pittoresque description dans son beau livre : *Gœthe en Italie!* « Que Rome, alors, était belle! Silencieuse, vague, à demi déserte, elle dressait dans l'air bleu ses coupoles inégales parmi les ombelles gigantesques des pins, les cyprès et les ruines, au-dessus d'un ramas de palais, de couvents, de masures, coupé de ruelles noires, troué çà et là de jardins immenses, de vignes, d'espaces emphatiques et poudreux... On rencontrait, de loin en loin, le carrosse d'un prince ou d'un cardinal, une théorie de séminaristes, rouges, bleus, noirs, violets, des moines traînant leurs sandales, et des paysans du Latium, aux yeux farouches et fiévreux, qui venaient vendre leurs *broccoli*, leurs biquets, solliciter un saint ou le valet d'un *monsignore*. »

Ces sensations d'Italie, Gœthe les résumait en 1794, quand il disait à Falck : « L'air y est plus tiède, plus pur, le ciel plus bleu et plus débarrassé des nuages, les visages ouverts, amicaux et souriants, les formes et les lignes des corps plus régulières et plus attrayantes; même le vert des prairies et des

arbres n'est pas si froid et si mort, mais plus haut, plus clair, plus varié que dans les climats du Nord. » Et en 1828, répondant à l'éloge enthousiaste de l'Italie par Göttling, il déclarait : « Je peux dire qu'à Rome seulement j'ai éprouvé ce qu'est vraiment un homme. Je ne suis plus jamais revenu à cette élévation, à cette joie de la sensation. Par comparaison avec mon état d'esprit de Rome, je n'ai ensuite plus jamais été vraiment heureux. » L'artiste avait trouvé à Rome ce qu'il était venu y chercher; il avait senti, « devant les débris du génie antique, son âme jaillir et comme une transfiguration de soi-même, une impression de vie plus libre, de plus haute existence, de légèreté et de grâce ». A Rome il reprit le plan jadis ébauché d'une tragédie sur le Tasse; il en écrivit une partie sur place et le reste peu après son retour à Weimar.

Gœthe a loué Ampère d'avoir compris que l'histoire du Tasse était la sienne. « Il a été assez doué, disait-il à Eckermann, pour voir ce que je n'ai pas exprimé et ce qu'on ne pouvait lire qu'entre les lignes. Avec quelle justesse il a remarqué que, dans les dix premières années de ma vie de cour et de service à Weimar, je n'avais pour ainsi dire rien fait, que le désespoir m'avait poussé en Italie, et que là-bas, avec un nouveau désir de créer, je m'étais emparé de l'histoire du Tasse! En traitant ce sujet approprié à mon état d'esprit, je voulais me libérer de ce que mes impressions et souvenirs de Weimar contenaient encore de douloureux et d'importun. »

Mais le Tasse exprime l'expérience personnelle de Gœthe sous une forme qui nous rappelle *le Misanthrope*. Gœthe relisait très souvent le chef-d'œuvre de Molière, une des pièces qu'il aimait le plus au monde. Comment méconnaître les ressemblances entre Alceste et le Tasse! Tous deux sont des idéalistes épris de la perfection. On les croit misanthropes alors qu'ils reprochent seulement à l'homme de ne pas réaliser leur idéal. En face d'eux Antonio et Philinte représentent le réalisme. N'est-ce pas cette double influence, italienne par le sujet et française par le modèle, qui donne au *Tasse* un accent si particulier dans l'œuvre de Gœthe?

Nous avons encore un autre exemple de cette double influence. Il nous est fourni par Claude Lorrain, ce Français

dont l'Italie était devenue la seconde patrie. Gœthe lui témoignait une admiration qui ne se démentit pas jusqu'à la fin de sa vie. Il était âgé de quatre-vingts ans quand un soir, le 10 avril 1829, il dit à Eckermann : « En attendant la soupe je veux vous récréer les yeux. » Et il lui tendit un livre de paysages de Claude Lorrain. C'étaient les premières gravures de Claude qui tombaient sous les yeux d'Eckermann. Il en tourna les pages avec ravissement, contemplant les belles marines et les bateaux arrêtés devant les architectures italiennes qui se reflétaient dans l'eau.

« Vous voyez là un homme accompli, dit Gœthe, qui a pensé et senti de belles choses, et dont l'esprit contient un monde comme on n'en rencontre guère dans la réalité. » Et trois jours plus tard, tandis qu'Eckermann feuilletait la collection de paysages, Gœthe ajoutait : « Cette collection porte le titre *Liber veritatis*. On pourrait aussi bien l'appeler *Liber naturæ et artis*, car ici la nature et l'art se trouvent au plus haut degré et dans le plus bel accord. » Ne semble-t-il pas entendre Gœthe, à la fin de sa vie, rendre hommage aux deux influences qu'il avait le plus profondément subies?

JEAN DE PANGE

ANNA[1]

III

Le train haletait entre les collines abruptes, étouffées de buissons; il rampait dans la vallée obscure, et l'on ne voyait pas le ciel. La fumée blanche flottait même devant les portières, et voilait le paysage tremblotant aux yeux des voyageurs. Malgré tout il valait mieux coller son nez sur la vitre que de regarder mademoiselle Berthe dormir. Elle avait tout à fait l'air d'une noyée, dans la pénombre verte que les taillis entretenaient alentour; elle était plongée dans une torpeur douloureuse, d'où la tiraient de petits ronflements de suffocation, et elle suait à grosses gouttes... Mais toujours digne, en dépit de ce supplice, elle restait droite, les mains jointes sur les genoux, la tête heurtée contre la paroi, sous son chapeau à raisins noirs, transfixé d'épingles en acier bruni. Son frère, assis en face d'elle, la dévisageait à la dérobée, et craintivement. Il profita de ce sommeil pour déboucher tout doucement le litre de vin qui gonflait sa musette; il but un coup. Aussitôt il se sentit du courage, et il dit presque haut :

— Ben quoi! je ne me laisserai pas commander par elle. Bougre non!

Mais quand il était tout petit, elle l'avait tant giflé, mouché, fessé, débarbouillé, porté dans ses bras, traîné dans la brouette à linge quand elle allait à la rivière, elle avait si bien remplacé la mère qui était morte et même le père Chantiran qui se saoulait et faisait des journées dans les métairies lointaines!

Il se louait des fois pour trois mois à dix lieues de ses enfants, partait avec son fléau ou sa faucille; il revenait

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 avril, 1er, 15 mai et 1er juin.

avec une paire de sabots neufs pendus dans son dos, une blouse aux agrafes de cuivre, un grand nombre de bouteilles. Il ne se demandait pas comment les petits avaient vécu en son absence. Il était d'ailleurs bon diable et savait toutes les chansons; il imitait la chabrette avec ses lèvres, à mourir de rire, dansait le poing sur la hanche et claquant des doigts au-dessus de sa tête, poussant des cris aigus au beau milieu du refrain : il n'avait pas son pareil pour réveiller une auberge, le samedi soir. Berthe, bien sûr, n'aurait jamais fait d'études si ce brave homme n'était tombé une nuit dans l'étang de Pierrelevée, acquérant ainsi pour lui-même et sa progéniture des titres à la pitié publique. Elle eût continué à tenir un ménage, à ramasser des châtaignes pour son petit frère, à mendier du bois chez les métayers et du sucre chez les propriétaires. Il y aurait deux pauvres de plus dans le canton, un gardeur de chèvres, une ravaudeuse, de la canaille enfin. Tandis qu'il y avait aujourd'hui un membre féminin de l'enseignement primaire et un sous-officier à solde mensuelle, l'une avec un binocle, l'autre avec des galons tressés d'or, et qui se tenaient face à face, lui s'éventant avec son képi-foulard, elle dormant avec majesté, dans une voiture de chemin de fer, entre Uzerche et Donzenac, sur la ligne de Brive.

C'est égal, il avait chaud, Édouard; il eut l'idée d'enlever sa tunique, puisqu'il n'y avait personne auprès d'eux : simplement, derrière la cloison basse, de vieilles femmes qui caquetaient en patois, bastionnées de leurs paniers, et, tout au fond de la voiture, la fumée bleue de deux cigares, le canon de deux fusils, indiquant que des messieurs en houseaux allaient bientôt ouvrir la chasse... Il se dévêtit, apparut en corps de chemise; c'était une grosse étoffe bourrue, rayée, avec des cachets rectangulaires sur le cœur, les matricules de divers soldats à qui elle avait appartenu. Il plia son vêtement avec méthode, et caressa le crêpe rude de son brassard; puis il se ravisa, le suspendit à un crochet au-dessus de lui, et la défroque galonnée se mit à balancer, à chatouiller en cadence le cou de cet homme sans grade, de cette espèce de paysan qu'il était soudain redevenu. Il se serra sur la molesquine, où un rayon de soleil, de plus en plus oblique, étendait un carré brûlant comme du métal; il se rapprocha de l'autre

portière, et regarda les buissons qui engloutissaient le train, les poteaux qui rayaient l'espace. Il se dit : « Dans huit jours, il y aura du lièvre et de la caille. » Il avait quinze jours de congé, mais pas de permis pour chasser. Il se demandait si on peut braconner un peu dans le coin où sa sœur l'emmenait : « Ça n'est pas trop peuplé, à ce qu'on dit, mais les endroits les plus déserts sont ceux où poussent le plus de gendarmes. Et puis à qui emprunter un flingue? Et puis à qui rapporter le gibier? Anna faisait de la bonne gibelotte. Mais il n'y avait plus d'Anna. » Et ce souvenir le rembrunit.

Il se réfugia dans d'autres pensées, et se mit à sourire vaguement : il se rappelait sans trop d'effort comment, à douze ans, avec d'autres galopins, il avait rattrapé à la course des perdreaux gavés, du côté de Pontarion. C'était la bonne vie. On avait des sabots de hêtre, pas de chaussettes, à peine de culotte. On maraudait, on trayait les vaches au pacage, on faisait peur avec des cris de loup-garou aux bergères isolées, qui vous envoyaient le chien aux trousses. On taillait des genévriers avec une serpe volée, pour leur donner l'air de mannequins; on leur mettait des bras, et un chapeau de joncs. Ça faisait des épouvantails pour garder une pente stérile de bruyères, pour terrifier les vieilles qui coltinent leur fagot ou qui cherchent des giraudelles... On dénichait, sous les pierres plates des ruisseaux, les gros vers à coque, les porte-faix, et, dans les grandes herbes, les sauterelles vertes pour les vendre, un sou les vingt, aux Parisiens en villégiature. On assistait aux débuts que ces gens-là faisaient dans l'art de la pêche; leurs culbutes sur des pierres quand ils poursuivaient la truite; leurs démêlés avec l'hameçon et les branchages; leurs goûters sur l'herbe : (« Tiens, petit, veux-tu le reste du jambon? ») Parfois on était embauché par eux pour porter les pliants et les ombrelles, pour battre l'herbe autour de leur derrière, à cause des serpents. Quand ils passaient ensuite dans leurs belles voitures jaunes et vernies, on les saluait comme des clients, on criait : *Adi! Adisia!* et ils vous jetaient des sous, qu'on se serait dit à un baptême...

La Berthe ne savait pas tous ces jeux et travaux, bien sûr. Elle était protégée par les maîtres d'école, elle passait des examens, elle revenait adjointe dans le village même, et ça

faisait à la fin une vraie demoiselle. Elle aurait pu aller à la ville, dans une école normale, devenir quelque chose de mieux encore; mais on admettait, d'un commun accord, qu'elle avait eu déjà bien de la chance, et bien du mérite, et que cette misérable orpheline, si maigre et si laide, pouvait être citée en exemple. On admirait d'autant moins son garnement de frère : il avait fait l'apprenti chez le maréchal, soufflé la forge, tenu le sabot des bêtes pendant dix mois; il avait été ensuite garçon chez le menuisier, lequel n'en pouvait faire grand'chose; il n'avait pas voulu être domestique au château. Alors il était parti, à quinze ans, comme valet de culture, et on ne le revoyait que rarement, grimpé sur un char de foin ou conduisant par le joug des bœufs courbés sous une énorme voiture de topinambours; il jurait, il sacrait, il lançait des jets de salive pour montrer qu'il était devenu un homme. Dans les foires on le rencontrait aussi, en serre-file des bêtes à vendre, leur répétant les cris et les menaces de son patron. A sa vue, les filles qui le connaissaient se donnaient des coups de coude, pouffaient de rire, mais discrètement; elles trouvaient que ce gars n'avait pas l'air commode avec ses méchants yeux gris et ses cheveux raides sur le front. On a su plus tard qu'il s'était engagé et même qu'il avait avancé dans la carrière. Il avait dû apprendre à commander, et, encore mieux, à obéir. Il n'était jamais revenu au pays en permission. Mademoiselle Berthe avait quitté la Creuse pour la Corrèze. « C'est dommage, pensait-il à ce moment-là. J'aimerais bien à revoir quelques-uns de là-bas. Je leur apprendrais le respect, je te les ferais pivoter; qu'il en tombe un sous ma coupe, et ils verront si je m'appelle Chantiran ou la bonne bête... »

Il hochait la tête dans son wagon, très satisfait de lui en somme... A ce moment, la vapeur siffla, et il vit que les montagnes s'écartaient; le train entrait dans une plaine encore baignée de soleil, avec des champs bien propres, des jardins, des villas. Mademoiselle Berthe soupira et se dressa, les yeux encore fermés, en annonçant :

— Allez, Édouard, voilà Brive!

Elle ne le reconnut pas d'abord en négligé.

— Eh bien! — dit-elle, — est-ce que tu vas te rhabiller?

Dans ma situation, je n'entends pas que mon frère me fasse honte.

Il reprit sa tunique, serra la courroie de sa musette, ramassa sous la banquette la valise qu'il avait apportée, comme un Monsieur, une valise en toile de sommier, qui avait la forme d'un polochon. Mademoiselle Berthe reprit :

— Tu n'es plus avec ton Anna; la pauvre, elle se moquait bien de quoi tu avais l'air. Il va falloir te surveiller un peu.

Elle descendit la première et ils prirent un petit train sale, couleur de suie, qui se faufila dans de nouvelles collines. La nuit tomba peu à peu, on s'attardait dans des haltes bizarres, marquées d'un simple hangar en plein vent, parfois d'une lanterne sur une pierre. Des paysans montaient ou descendaient avec de gros rires, qui n'arrêtaient pas le bruit immense des grillons. Plus on allait, plus le sergent Chantiran était loin de sa grandeur et se sentait peu de chose. Quand on arriva à Beaulieu, avec une heure de retard, le clocher sonnait sur les toits de la bourgade déserte, le ciel avait une profondeur insondable, des étoiles et des étoiles, les talus étaient énormes, piqués de vers luisants. La sœur et son frère marchaient sans rien se dire. Mademoiselle Berthe s'arrêta soudain devant une grille et dit :

— Attention! ça grince. Il ne faut pas réveiller monsieur et madame Defleix, les adjoints.

Ils traversèrent une cour de gravier, sentirent au passage le buis et les latrines; dans une cuisine, sur la toile cirée, Édouard eut le droit de casser la croûte. Puis il monta au grenier pour se faire un lit. Par terre, il trouva une chatte couchée comme il allait l'être, mais sur une pile de vieux sacs. Des oignons séchaient, l'air était étouffant, poussiéreux. Il étendit le matelas, les draps. Mademoiselle Berthe vint surveiller s'il économisait la bougie. Elle se pencha sur lui pour l'embrasser, comme autrefois, quand elle avait charge de son âme, parce qu'elle avait un fort sentiment du devoir et des gestes à faire. Elle lui dit :

— Bonne nuit, Édouard, bonne nuit, mon pauvre!

Et ces mots eurent le don d'attendrir le sergent sur lui-même. Il s'endormit, tout à fait persuadé d'être faible et

malheureux, car il n'avait plus personne à persuader de sa chance ou de sa force.

Le lendemain, quand il s'éveilla, la maison d'école était déjà au travail, toutes fenêtres ouvertes; les enfants piaillaient en chœur, la voix d'un maître répondait en sourdine; le battant de la pompe criait dans les intervalles. Édouard, en savates, explora le logis, tâchant bien de ne pas faire de bruit dans ces lieux, où il venait, en somme, se faire plaindre. Il vit la chambre de sa sœur, le petit salon où sa photographie de noces était en bonne place sur un guéridon d'étoffe rouge; lui-même, les moustaches cirées, les gants blancs, et Anna, qui lui venait à l'épaulette, bien qu'il fût de petite taille, tenant un bouquet à rubans. Des carrés de tapisserie étaient placés devant chaque chaise; un ouvrage de découpure, une sorte de guignol peuplé de silhouettes de bois, était accroché à la muraille : il représentait un tribunal où les avocats, les juges, les plaideurs, avaient des têtes d'animaux.

Des diplômes sous verre et un vieux portrait de M. Sadi Carnot, avec son torse barré de rouge, ornaient le vestibule. Devant le perron, trente paires de petites galoches attendaient les élèves : elles firent souvenir Chantiran de la rue des Anglais, et de son voisin le sabotier.

Il sortit, en petite veste. Du côté opposé à la route, l'école donnait sur des prés qui bordent la Dordogne : la rivière noire, profonde, coule à pleins bords sous les arbres, couverte de bulles et de filaments d'écume; plus loin, elle baigne le bourg même, le pied des maisons. On voit qu'elle inonde parfois ses voisins, car des branches mortes, des paquets de roseaux sèchent sur les murs des soubassements et sur les hautes souches. Le temps était un peu brouillé ce matin, cela ressemblait déjà à l'automne, saison des manœuvres, saison où l'on entend sur les plateaux les coups de canon de la Courtine, dans les creux les coups de fusil des civils. Est-ce que le régiment irait au camp comme d'habitude? Est-ce que Chantiran ferait encore métier de vaguemestre? Cette année-ci, il était veuf, redevenu garçon, en somme; il pourrait terminer ses soirées au beuglant de la Courtine, avec les jeunes. Mais personne ne lui rendrait visite du samedi au lundi, et il ne reverrait plus Anna partir pour la gare de

la Celle avec son petit sac en tapisserie et son canotier de toile. Il ne l'embrasserait plus devant le monde, fier d'avoir une femme si plaisante. Les gargotiers se montreraient Chantiran et diraient : on a déjà vu celui-là; c'est lui dont le journal a parlé, et qui a eu un malheur...

En marchant, il avait traversé la ville, longé la basilique qui est si vieille et si laide; il se trouva sur une grand'route qu'on empierrait. Là il se donna l'ordre de pousser jusqu'au dixième tas de cailloux avant de rebrousser chemin. Au septième (il comptait) il vit un cantonnier accroupi sur ses pierres, et qui maniait son marteau avec dextérité. L'homme avait des moustaches grises, des lunettes sur les yeux. Il finit par regarder Chantiran et s'écria :

— Té, mon bleu! qu'est-ce que tu fais par ici?

Édouard ne le reconnaissait pas. Alors il enleva ses bésicles et dit :

— Je suis Goussaud.

C'était le sergent Goussaud, rentré dans le civil, pourvu d'un emploi. Goussaud qu'il avait connu prix de tir, faisant fonctions d'adjudant, célèbre dans toute la caserne de Tulle : maintenant un pauvre homme en sueur au bord d'une route, qu'une gourde et un morceau de fromage attendaient, serrés à l'ombre du talus.

— Assieds-toi, — lui dit le cantonnier. — Pas là, il y a de l'herbe qui tache les culottes. Là non plus, tu vois bien les bouses... Alors, reste debout, et repos! Que je suis bien content de te trouver, tu sais. Est-ce que tu restes par là?

— Je suis en permission chez ma sœur, qui tient l'école.

— Et combien de temps à faire?

— Oh! mon dernier rengagement dure encore trois ans et demi.

— Et après, la fuite?

— Peut-être, je ne sais pas, — répondit Édouard qui, d'habitude se fût indigné d'une telle conjecture.

Ils parlèrent longuement des anciens, passèrent cinquante noms en revue, chacun se montrant enchanté de son sort. Goussaud avouait pourtant perdre un peu la mémoire; il avait un autre grief contre le sort, n'étant pas encore médaillé;

mais il possédait une maison, et deux fils déjà en âge de gagner leur vie. Il ajouta :

— Ta femme va bien? On m'a dit, dans le temps, que tu t'étais marié à Tulle.

Édouard le regarda avec stupeur, et presque avec indignation. Il bégaya :

— Tu ne lis pas les journaux?

— Non, pourquoi?

— Pour la guerre des Boers, pardi! — reprit le veuf — ils ont des nouvelles poudres, une qui vous rend tout jaune, la lyddite, et des tenues couleur de sable, kaki ça s'appelle... Même qu'on nous fait des théories là-dessus. Tu ne sais rien, alors?

— Peuh! — fit le cantonnier. — Je ne lis point rien : c'est toujours des menteries, et maintenant je ne suis plus militaire.

Chantiran le quitta et se désobéit, car il revint vers Beaulieu; il avait subi une déception atroce. Vraiment, il n'etait rien, moins que rien, dans ce sale pays!

Heureusement, monsieur et madame Dufleix, les adjoints de sa sœur, à qui Berthe le présenta, réparèrent l'outrage. C'était un petit ménage bien poli. L'homme avait un grand col de celluloïd et une jaquette, des manches de lustrine, la femme un grand sarrau noir, comme une ouvrière d'usine, et on aurait dit une fillette. Ils aimaient les histoires d'erreurs judiciaires; et ils étaient flattés de voir un inculpé innocent sous les espèces du sous-officier. M. Dufleix ne respectait pas trop l'armée, par conviction politique, mais il était caporal dans la réserve et cela l'empêchait de pousser à bout ses mauvaises doctrines. Il dit seulement avec une grande élégance et une discrétion admirable :

— Nous autres, nous avons su votre malheur, et nous y avons bien pris part, car, mademoiselle Chantiran me permettra de le dire, nous avons pour notre directrice les sentiments de respectueuse affection que nous commande notre devoir...

Quelques élèves, venues de loin, étaient demeurées dans la cour et mangeaient leurs provisions en buvant l'eau de la pompe. Il affectait de les surveiller avec tendresse et cria bien haut, pour émerveiller le sergent :

— Mes enfants, arrangez-vous de façon que le travail

recommence à deux heures, et que vous soyez, vous et les locaux, dans le plus grand état de propreté....

Il se retourna ensuite et dit avec orgueil :

— Nous sommes ici très paternels et très exigeants sur l'hygiène et la discipline. C'est bien difficile avec ces petits qui viennent tous de leur campagne.

Au fond il ne s'intéressait pas du tout au cas de Chantiran; et comme c'était une âme pure; il ne concevait point les crimes et les catastrophes. Après le dîner, il promena mademoiselle Berthe et son frère, pendant que sa jeune épouse (comme il disait) s'occupait aux travaux ménagers. Il exposa la situation politique de la contrée; il fit une sorte de cours sur le chaulage appliqué aux terres granitiques, et les nouvelles méthodes d'engrais... « Nous sommes encore à Beaulieu dans le massif éruptif; tandis qu'en face, dans le Lot, commence la plaine calcaire ou sédimenteuse. Le régime des pluies y est le même, mais non pas le régime des eaux; sous-sol perméable, vous comprenez, sergent! » Il prétendait que les prêtres mettaient dans le canton mille obstacles à l'instruction laïque. Un pauvre métayer, qu'il connaissait, avait fourré son fils au séminaire; et celui-ci revenait faucher, battre ou semer avec les autres, couchait dans le foin de la grange, sans jamais se laver, sans jamais lire, que du bréviaire. « Et dire que ces gens-là croient se mettre au niveau des intellectuels! Dans nos campagnes, une masse de superstitions règnent encore et il est remarquable que, plus une province est retardataire au point de vue de l'agriculture, plus on y parle de revenants, de poules noires et de chasses enchantées. »

A ce moment, mademoiselle Berthe remarqua d'une voix paisible :

— Ma pauvre belle-sœur Anna avait été élevée par des religieuses et j'ai toujours dit à Édouard que ce n'était pas là une femme pour lui.

Il y eut un silence.

— ... C'était une petite nature, — reprit-elle. — Elle ne pouvait pas aider un homme à s'élever au-dessus de lui-même. Enfin, nous l'aimions bien!

Quand elle fut seule avec son frère, dans la cuisine, elle lui demanda brusquement :

— Tout à fait entre nous, Édouard, ta femme, est-ce qu'elle ne s'est pas suicidée?

— Qui est-ce qui raconte ça? — demanda Édouard en fronçant le sourcil.

— Monsieur et madame Dufleix, qui l'ont entendu dire.

— On dit bien des méchancetés, alors!

— Oh! — reprit Berthe avec suavité, — les gens ne te connaissent pas comme moi. Je ne les crois donc pas. Je sais que tu es incapable de faire du mal à une mouche. Dans ton ménage, c'est toi, au fond, qui filais doux et elle n'était pas du tout malheureuse, cette petite. Il est tout de même dommage qu'elle ne t'ait pas donné d'enfants. Tu serais moins seul à présent, et tu serais obligé de te remarier au lieu de faire des bêtises.

— Je sais ce que j'ai à faire, — s'écria Chantiran courroucé.

— Oui, vraiment? alors, c'est bien, tu suivras mes conseils. Tu es né pour être conduit par le bout du nez, mon pauvre garçon.

— Bons dieux de bons dieux! — hurla-t-il, — si tu crois cela, tu te trompes. Il y en a qui pourraient te renseigner sur le sergent Chantiran, le Tyran, qu'ils disent derrière moi, c'est un conditionnel qui avait trouvé cela, parce que je le tenais à l'œil. Et quant à Anna, tu sauras que jamais elle n'a seulement bronché. Elle me disait tout ce qu'elle avait dans la tête. Et heureusement, mille milliards, heureusement, entends-tu?

— Heureusement? — répéta mademoiselle Berthe.

— Oui, heureusement, parce que je l'aurais remise au pas, ah! mais..., elle comme les autres.

Elle prit un bougeoir, haussa les épaules et s'en alla. Lui, il restait en fureur, et sa fureur allait un peu contre le fantôme d'Anna, contre le ridicule qu'il y a à être dans le malheur, dans l'innocence. En même temps, il regrettait sa femme plus que jamais, car il aurait voulu crier tout de bon après quelqu'un, s'assurer qu'il était le maître. Il remonta dans son grenier, expulsa la chatte qui nichait près de son grabat, ouvrit la lucarne, marcha de long en large, à grand fracas, pour montrer sa présence à tous ces gens qui peut-être voulaient dormir.

A la fin, il eut l'idée d'aller se promener. Il se rechaussa,

resta sans veste, il traversa la cour en sifflant à tue-tête, fit grincer la grille tout exprès. Il ne trouva rien d'ouvert dans le bourg, sauf une guinguette immonde où une femme en camisole rouge servait un roulier; l'attelage frémissait avec toutes ses chaînes et ses gourmettes devant la porte. Chantiran se fit servir une absinthe et partit. L'aubergiste dit derrière lui :

— Pourquoi il a un pantalon rouge, celui-là?

— C'est peut-être un déserteur.

— Il a une mauvaise tête, une vraie tête d'assassin.

— Bah! — fit le roulier, — c'est la même qu'auraient les gendarmes, si on leur levait l'uniforme.

IV

Il n'était jamais resté si longtemps sans rien faire. Les autres années, son congé se passait en famille, à jardiner, à amasser le bois de l'hiver; il avait un ménage, des amis. Cette fois-ci, en plein été, sans devoirs à remplir, il s'ennuyait. Sa sœur l'employait à quelques corvées. Il bêcha, il sarcla, mais sur la terre des autres. Il ne connaissait personne dans la ville. Il prit l'habitude d'aller à l'auberge tous les soirs; son uniforme n'y avait aucun prestige parmi les campagnards méfiants. Il fuyait l'école le plus possible; il échappait difficilement au chœur suraigu, au chœur obstiné qui s'échappait des classes : « *Cinq fois six, trente; six fois six, trente-six; sept fois six, quarante-deux...* » Il pensa un moment utiliser ses loisirs à améliorer son écriture et son calcul, des fois qu'il aurait pu devenir comptable et même sergent-major... Il s'installa plusieurs jours devant des modèles, se débattit contre la lourdeur de ses doigts et surtout contre l'amour-propre, car mademoiselle Berthe, s'il lui eût demandé des leçons, aurait marqué une joie humiliante et un zèle terrible; elle aurait fait peser sur lui une servitude, l'aurait cloîtré pendant les deux semaines, l'aurait déclaré, en fin de compte, inepte et illettré.

Sur ces entrefaites, pour le décourager tout à fait, une lettre lui arriva où le secrétaire du commandant-major lui annonçait que, vu les circonstances, il était définitivement remplacé dans l'emploi de vaguemestre, affecté à la 9e compagnie.

Les manœuvres commenceraient quinze jours après sa rentrée. Il ne tenait pas beaucoup, d'ailleurs, à revoir le faubourg Montmailler, à coucher dans le lit de sa pauvre femme, et à expliquer l'histoire vingt fois, trente fois, à des copains qui ne l'entendraient qu'avec gêne, ou qui trouveraient son silence suspect... Il n'avait vu personne depuis le malheur; c'était une chance, mais qui l'isolait de la société.

Il alla revoir Goussaud plusieurs fois. Goussaud lui fit les honneurs de sa cambuse : elle s'élevait tout contre la forêt, à cinq cents mètres de la dernière maison. Elle ressemblait fort à une caserne, enfumée déjà, avec un trou pour cheminée et une baie à deux panneaux qui servait par en bas de porte, par en haut de fenêtre. Le cantonnier était veuf, lui aussi, mais ne s'occupait nullement de son infortune. Il vivait sordidement pour économiser sou par sou sur sa retraite et son salaire. Il fabriquait des pièges à fouines et à renards, tout en bois, qu'il vendait cinq francs aux possesseurs de basses-cours. Il essayait de se nourrir avec tout ce qu'on peut trouver et ramasser, faisait cuire des mulots, bouillir des orties pour sa soupe, n'achetant guère que son vin et son pain. Ses deux fils étaient charrons et ne revoyaient presque jamais leur père, qui leur extorquait une pièce chaque fois, à force de gémir. Au demeurant, solide comme un roc, et presque bon vivant. L'idée de se faire payer à boire suffisait à ressusciter en lui le joyeux sous-officier qu'il avait été, fertile en chansons et en racontars, mais, en buvant, il regrettait l'argent que coûtait cette bombance, et il eût mieux aimé, au fond, recevoir des aumônes que des politesses. Combien de générations d'avares et de miséreux revivaient-elles dans le père Goussaud rendu à sa nature? Il n'entendait surtout pas être plaint, mais admiré, lui aussi, comme un qui a su mener sa barque, et qui, ma foi, laisserait des surprises à sa mort, une tirelire, un pot enterré avec des louis d'or bien propres conservés dans la graisse. Il ne songeait pas à acheter de la terre, car il eût fallu ensuite la soigner, la cultiver, trembler pour ses produits, au lieu d'amasser encore. Parfois il se demandait si la mort de sa pauvre femme n'était pas une bénédiction : elle pouvait laver, bien sûr, faire des journées en ville, mais elle aurait coûté si cher à nourrir, et les gens ne se seraient

guère intéressés pour les fils du père Goussaud s'ils n'eussent été orphelins et élevés dans une tanière. Il enviait bel et bien Chantiran de rester si jeune à jouir de sa solde d'activité et de pouvoir mener la belle vie. Il le lui dit un soir, et Chantiran repartit, en fumant une cigarette qu'il avait achetée de ses deniers, comme un civil, au bureau de tabac :

— Tout ça dépend de l'avenir qu'on peut avoir dans le métier.

Il osait prononcer ces mots devant l'autre qui n'avait plus d'avenir. Mais le pauvre Goussaud n'y pensait pas du tout. Cet ancien se croyait digne de donner des conseils.

— Vois-tu, — dit-il à son tour, — dans cette charogne de vie, il faut être chacun pour soi. Dur pour les autres, et dur pour bibi, voilà ce que j'appelle être service... Comme ça, on réussit.

Il rêva un moment, ajouta :

— Et puis ne pas s'embringuer avec les femelles... Tu es veuf, toi, qu'on m'a dit?

— Oui, — dit Chantiran tout fier. — Veuf consolé. C'était pourtant une bonne petite que ma femme...

— Il n'y en a point de bonnes, — assura Goussaud, — la meilleure ne vaut pas une bique, qui rend en lait l'herbe qu'elle coûte. Moi qui parle, j'aurais pu me remarier tous les jours que le bon Dieu donne; j'ai mieux aimé rester comme le loup et courir les bergères. Eh! eh! elles ne m'en ont pas voulu.

Édouard, à cet instant, aurait eu grande envie de raconter aussi des bonnes fortunes, mais il ne savait guère imaginer, et son ancien ne l'écoutait pas dès qu'il se vantait de lui-même : silencieux à l'ordinaire, le père Goussaud ne s'intéressait aux autres que pour leur parler de lui abondamment. Il expliqua avec lenteur, avec complaisance, des histoires ignobles, mais flatteuses, et conclut :

— Voilà, on s'est amusé, au moins; quand j'y repense quelquefois, je me dis que j'ai eu plus de bon temps que si j'étais passé adjudant, lieutenant et tout, plus que si j'avais été aux colonies comme de certains qui m'en ont dit là-dessus, plus que s'il y avait eu la guerre...

Ils se quittèrent bien contents l'un de l'autre. Chantiran se trouvait réjoui, ragaillardi. Veuf consolé, avait-il dit... Eh!

mon Dieu, ces mots vite échappés ne lui laissaient plus de remords.

Berthe l'accueillit d'un air rogue : elle faisait balayer son couloir par deux gamines dépeignées à qui elle disait :

— Vous verrez plus tard, si vous ne frottez pas mieux votre carreau, ce que vous dira votre mari! et demandez-vous déjà ce que vous dit votre conscience...

Elle expliqua à son frère :

— Ces deux petites misérables sont punies par moi. Elles ont couvert la classe de ridicule. Monsieur l'Inspecteur est venu cet après-midi et il a interrogé les élèves. Il a demandé à celle-ci : « Qu'est-ce que Charlemagne? » Elle ne savait rien dire, rien du tout. L'autre, sa voisine, a été pire encore. C'est une effrontée, elle aime mieux répondre n'importe quoi. Elle a répondu : « Charlemagne, c'était un tombereau... » Eh bien! ça ne te fait pas rire. Et les voilà qui s'en amusent encore, les polissonnes. En patois, un *toumbareu* ou un *empereur* c'est à peu près la même chose. Qu'est-ce que ça représente un empereur, pour de petites brutes de cette espèce? Allez! vous me paierez ça, et vous ne saurez jamais le français! Vous parlerez patois avec vos brebis et vos vaches et vous serez rossées par vos hommes. Voilà le sergent qui vous mettra à la salle de police.

Les élèves éclatèrent de rire. Elle observa mieux Édouard et dit :

— Tu ne leur fais pas même peur. Ce n'est pas la peine d'être habillé comme une écrevisse cuite, pour que ces morveuses se moquent de toi. Ce que ta femme, tiens, a dû t'en faire! je voudrais le savoir, avec ses petits airs de mijaurée, couvée par les bonnes sœurs...

Elle s'arrêta parce qu'il avait pris son regard terrible, et qu'il lui disait à mi-voix :

— Il y en a qui ont plus peur de moi, tu sais, à commencer par elle. Tu sais ce qu'on a raconté sur les journaux?

Mademoiselle Berthe recula d'un pas, épongea sa longue figure rougie par la fureur, et dit :

— J'espère que ça n'était tout de même point vrai, Édouard?

Il répondit durement :

— Ça nous regarde, nous autres, et pas toi. On ne veut

pas passer pour plus bête qu'on n'est, à la fin, et c'est plutôt toi qui me devrais le respect, maintenant.

Les enfants punies les regardaient de coin avec sournoiserie, contentes de voir leurs maîtres se quereller. Heureusement la petite adjointe arriva. Madame Dufleix, toujours en sarrau, avait de plus en plus l'air d'une élève du cours supérieur. Elle relevait ses boucles d'un blond pâle que le peigne tenait mal attachées, et elle répandait une odeur délicate de sueur et de lustrine.

— Madame, — dit-elle, — je suis venue parce que mon mari n'est pas là et qu'il me faut du bois scié pour ma cuisine; vous ne pourriez pas m'en prêter quelques bûches?

— Eh! — dit Chantiran, — je suis là, moi, et je vais aller vous scier vos rondins. Le temps de quitter ma tenue. Où est le hangar?

Il n'écouta pas ses remerciements, ses protestations, il courut, il saisit une hache, et à grands coups furieux, avec des cris de gorge, il commença le travail. Il n'y était pas novice, mais cela lui faisait plaisir ce soir-là comme un exercice inconnu. Chaque *ahan* qu'il poussait, en crispant les lèvres, en tendant les muscles, lui donnait l'impression de sa propre force, de sa propre cruauté. Et il se disait, tout en jonchant le sol de copeaux, d'écorce : « Voilà comme je suis!... Ah! ils ne le savent pas!... Ah! ils le sauront bientôt... Aâh! »

Il se piqua la main avec un éclat et suça l'amertume de son sang. La petite Dufleix avait cessé de le regarder, mais, retirée dans sa cuisine, elle entendait ce travail bruyant, et elle avait doucement peur, au point que c'en était du plaisir. Son mari tardait à revenir. Il rentra, à la fin. Elle le trouva fluet et doux, elle l'embrassa comme d'habitude, car à chaque absence, même d'un quart d'heure, ils se disaient au revoir et bonjour.

Lui aussi, il écoutait le bruit que menait Chantiran au fond du hangar; mais il dit :

— A-t-on idée! c'est une brute!

— Oh! Ernest, il est si complaisant! Il faudra lui offrir à boire.

— Et si mademoiselle Berthe savait ça? elle n'aime pas qu'on se boissonne, surtout son frère...

Ils se querellaient à voix basse. Chantiran reparut brusquement, en sueur, en triomphe. Ernest le remercia, et descendit à la cave. Alors, lui, il s'approcha tout près de la petite femme, tout près, à toucher sa joue avec ses moustaches. Elle rentrait le cou, elle se détournait, mais elle ne disait mot. Il dit simplement :

— Hein! si je voulais?

Il y avait deux semaines qu'il n'avait embrassé une femme. Jusqu'à ce moment il pensait que, dans son état, cela lui eût porté malheur. Et, comme, en fermant un peu les yeux, il eut l'illusion que c'était Anna, — oui, la même odeur, le même duvet sur la nuque, — alors cela lui fit peur pendant une seconde, comme si la morte était revenue.

Il était, malgré tout, bien content de voir l'influence qu'il exerçait, et de l'étonnement de madame Dufleix, quitte à si bon compte. Il sourit tout à fait, comme un brave homme, et lorsque le mari fut là, avec ses doigts mouillés et ses bouteilles suintantes, il s'écria :

— Ça fait plaisir, au moins, de vous rendre service. Honneur aux dames!

Sa sœur, attirée par ce bruit nouveau, parut au milieu de la cour. Il sortit, mit ses mains dans ses poches et la regarda avec défi.

Le soir même, il annonça son intention de repartir pour Limoges, étant au quatorzième jour de son congé. Là-bas, au moins, il était quelqu'un, avec un emploi, une dignité, un costume. Il se rappelait vaguement le séminariste que M. Dufleix méprisait et qui, à Beaulieu, redevenait garçon de ferme : mais que serait M. Dufleix lui-même s'il retournait à la caserne : un caporal en treillis obligé de trotter après ses corvées. Ici il avait une espèce de villa, et régentait un troupeau de gosses, qu'il avait le droit de tirer par les cheveux et de mettre au piquet devant le mur...

— Si tu étais resté plus longtemps, — disait à cette minute mademoiselle Berthe, — tu aurais pu donner à nos grands élèves des leçons de gymnastique. On favorise beaucoup cet exercice, depuis quelques années, dans les hautes sphères de l'enseignement.

Mais l'honneur lui paraissait médiocre. Il allait quitter

ces gens nichés dans leur petite ville, cette jeune dame qu'il pouvait si aisément terrifier, comme sa femme, et séduire, parbleu! et son dadais d'instituteur, et le père Goussaud à demi aveugle sur ses cailloux. Lorsque le train l'emmena, hors de cette vallée sombre, où la rivière coulait sottement, endormie sur sa profondeur, il se sentait envie de chanter. Il emportait de bonnes provisions, du pâté de canard truffé, des fromages de chèvre secs. Sa sœur lui avait dit en l'embrassant :

— Je te trouverai une autre femme, si tu veux; et je te la choisirai, moi, pauvre!

Il ne protesta point, mais cela le flattait, cela prouvait qu'il avait encore une valeur sociale. Et cela lui faisait goûter, par contraste, son état de liberté absolue.

Le premier soldat qu'il vit à la gare de Limoges, ce fut un planton du vaguemestre. Ce soldat, loin de lui demander s'il allait reprendre son service, le regarda avec indifférence. Questionné, il lui dit :

— Oui, c'est le sergent Blessat qui est au bureau. Mais, à cette heure, vous le trouverez sûrement au mess.

Chantiran courut directement à la caserne et trouva, en effet, plusieurs collègues attablés dans l'arrière-salle du cantinier.

— Te revoilà! — lui dit-on. — On avait dit que tu étais parti pour le Tonkin.

— Qui est-ce qui raconte des choses comme ça? Et pourquoi faire que j'irais là-bas?

— Dame! pour prendre l'air. On en a toujours besoin.

Quelqu'un ricana : « ... Pour prendre l'air, faut pas trop laisser les fenêtres ouvertes... »

Il mit quelques instants à comprendre l'allusion au drame. Il se retourna vers un sergent-major qui avait ainsi parlé. C'était le chef de Monteil, un grand pendard tout maigre à barbe brune qui portait le surnom de Sadi à cause de feu le président Carnot.

— Qu'est-ce que vous avez dit, chef? — demanda Chantiran.

— Rien, — dit l'autre. — Je pense seulement qu'on s'enrhume près des croisées ouvertes. C'est bien mon droit. J'ai le nez sensible, moi, j'éternue pour un rien.

Une rumeur de courtisans s'éleva. On le trouvait spirituel, ce Sadi. Il trouva son idée drôle, et se forçant, il cria : « *Atchoum!...* » Chantiran fut éclaboussé par sa salive. Il essuya sa tunique, ostensiblement, et bien en face, il cracha, lui aussi, sur la figure du doublard.

Celui-ci pâlit de rage et se mit debout, de toute sa hauteur. On les sépara, en expliquant qu'il n'y avait insulte, ni de part ni d'autre : « C'était pour rigoler, quoi! pour rigoler, n'est-ce pas? »

— Heureusement, — criait Sadi, — sans quoi je te le ferais passer au tourniquet, cet oiseau-là. Et on pourrait lui rappeler encore de plus sales histoires...

Chantiran était tout seul, désapprouvé, honni. Il aurait cassé la figure au premier venu si l'affaire eût tourné en rixe, mais ce calme de tout le monde, cet abandon l'anéantissaient... Il s'assit à son tour, et murmura :

— Ah! non, alors, ça n'est plus possible.

— Quoi?

— La vie avec vous. J'irai me plaindre au colonel.

— Le colon, il espère surtout ne plus entendre parler de toi. Il le disait l'autre jour, à tue-tête, dans la salle des rapports, parce que son adjoint lui demandait des ordres au sujet de ton affectation, pour quand tu serais revenu. Il a même gueulé : « Ne me montrez plus jamais cet oiseau-là! » C'est à cause des journaux, tu comprends. Il s'est fait traîner dans la boue, à cause de toi. On l'a appelé galonnard, jésuite et marchand de bordereaux. Tu comprends, un coup dans le genre de l'affaire Dreyfus : on l'accuse de t'avoir sauvé la mise, d'avoir voilé, qu'ils disent, les tares et scandales de l'armée. Ça s'est calmé, du reste, parce qu'il n'a pas soufflé mot. Mais il t'en veut, cet homme, tu l'as mis dans le pétrin.

— Et vous autres? vous n'étiez pas dans la salle, alignés au garde-à-vous, quand il m'a fait donner ma parole d'honneur?

— Oh! — dit un sergent, — on était en service commandé, on n'a pas d'opinion sur la chose.

— Alors, quoi! qu'est-ce que je suis pour vous? dites-le voir : bon pour la guillotine? Allez-y, dites-le, ou bon à fusiller?

— Fusiller à l'eau tiède!... Tu nous embêtes à la fin, — cria une voix. — On était si tranquilles sans toi et tes histoires...

Depuis quinze jours, les officiers sont à cran, les revues et les alertes pleuvent comme des châtaignes; on va retourner en manœuvres dans le plus sale coin de la Corrèze. Et te revoilà, qui nous empêches de boire tranquilles le soir. Des copains comme toi, j'en laisse contre les murs, et je fais attention à ne plus marcher dedans.

Un gros rire, un vaste rire, s'éleva, qui tourna en une espèce de huée. Protégé au milieu de son groupe, le grand Sadi criait avec une voix nasillarde : « Il y en a qui veulent être vaguemestre et ne savent pas faire une addition. » Et d'autres qui disaient : « Ne le mettez pas en rage, il nous ficherait un coup de corne. » Car ils étaient persuadés qu'Anna avait trompé abondamment son mari, on soupçonnait Monteil ou d'autres; chacun attribuait la bonne fortune à un camarade, qui n'avait garde de se disculper d'une si flatteuse accusation. Mais chacun, privément, se trouvant lésé de n'avoir pas été le héros de l'affaire, avait pour Chantiran une rancune qui ressemblait à de la jalousie, et qui n'empêchait pas le mépris.

On fut bien étonné, car, loin d'être mis en fureur, il se mit soudain à larmoyer. Il s'assit sur le banc le plus proche, les mains pendantes. Il se sentait honni et abandonné, comme jadis dans sa vie misérable, quand il était petit valet et que le maître le menaçait de le chasser tout nu, avec son bissac vide et ses sabots fendus, sur les routes, un soir d'automne; les pluies imbibaient les champs, les tourbières, comme des éponges, et laissaient d'énormes flaques sur les routes de granit brillant. Ou bien quand il était jeune soldat, accablé de cris, d'injures, de corvées, et qu'il n'avait de ressources que d'aller pleurer, la gorge serrée, derrière le parc à charbon. En ce temps-là, il avait pensé quelquefois à se détruire. Il y avait eu des suicides dans la caserne de Tulle, un bleu s'était pendu avec une corde à fourrage, un autre s'était tiré une balle, volée au champ de tir, et n'avait réussi qu'à s'entamer le front entre les deux yeux, à se rendre aveugle... Ces atroces souvenirs de faiblesse, de brimades, de désespoir remontaient du plus profond de lui-même; il n'avait pas assez de vie intérieure pour se rétracter, se défendre contre l'hostilité d'une foule. Alors il sentait ses yeux piquer, un hoquet lui venir, et il balbutiait :

— Les vaches! oh! les vaches! On a déjà bien des malheurs et ils viennent encore vous les reprocher.

Il se releva, serra son ceinturon, les deux têtes de lion dorées qui en ornaient l'agrafe, et il sortit. On fut assez penaud de voir cette fuite. Quelqu'un dit :

— Ça revient de permission, et ça ne paie pas seulement le coup aux amis!

Il traversa la cour, presque vide, qui semblait immense, montueuse, avec ses gros pavés et ses carrés de terre sablée. Le ciel était encore jaune au-dessus, calme, avec des hirondelles qui sifflaient et tournoyaient. Sur un mur, il vit de petites affiches blanches, tableaux de service, avis d'adjudications (fumier, eaux ménagères), avis de vacance pour un poste de musicien-gagiste. Il lisait tout cela lentement, pour s'accrocher à la vie réelle. Il déchiffra enfin un papier : Demande de permutation : « Sous-officier 2e zouaves, à Oran, neuf ans de service, demande permuter avec sous-officier infanterie dans région du Centre. » Il continua ensuite par une liste de débits consignés à la troupe, et un avis sur les exercices de pontonniers. C'est au milieu de cette lecture qu'il se trouva frappé de stupeur par lui-même : une idée, une décision avait déjà mûri en lui, et éclatait d'évidence, de nécessité. Il bondit dans une salle, trouva deux soldats qui jouaient aux cartes :

— C'est vous les plantons? Qui est de semaine? L'adjudant Padovani? Bon. Vous allez le prévenir que le sergent Chantiran demande à permuter avec le 2e zouaves. Vous saurez inscrire ça?

— Sûr que l'on saura.

Un des plantons arracha un chiffon de papier quadrillé à un cahier où il marquait les points de sa partie. Il gribouilla au crayon, d'une main lourde. Et puis il grommela :

— Ah! zut! moi qui avais copié une belle chanson de l'autre côté!

Ils saluèrent à peine Chantiran et reprirent les cartes. Lui, il se sentit brusquement un autre homme. Il courut encore, il arriva au mess et il cria fièrement en y pénétrant :

— Vous ne me verrez plus longtemps, j'ai demandé à changer de corps.

On avait d'abord cru qu'il venait faire un esclandre, se venger peut-être, et un frémissement avait couru. Monteil était là, rentrant de la ville, les moustaches cirées, l'air faraud. Il prit la parole :

— Fallait donc le dire, Édouard! On te regrettera, bien sûr.

Personne ne contredit cette parole courtoise. Alors Édouard tira de sa musette une bouteille de vin blanc qui venait des Dufleix et arracha le bouchon avec son couteau. Le grand Sadi fut servi le premier et leva son verre avant de boire. Il tenait sa barbe noire avec sa main gauche, main soignée où brillait une bague énorme, tout à fait pareille à de l'or; c'était la main qu'il posait sur ses paperasses, pour l'admirer, quand il faisait ses écritures.

Huit jours après le régiment partit pour les manœuvres; Chantiran avait vendu son armoire, son lit, et la machine à coudre d'Anna. Le ménage Mayéras, sur qui il comptait, n'acheta rien, mais un brocanteur de la rue lui prit tout le mobilier, y compris le cadre doré dont il enleva son diplôme de tir. Il eut en poche six cents francs, et, quelques dettes payées, il eut de plus le sentiment de la liberté absolue, sans passé, sans souvenirs. La vue de son logis, rue des Anglais, lui avait causé une impression plus pénible qu'à son premier retour. Les fenêtres y étaient restées closes, l'air vicié, la poussière, quelque chose de mortuaire, enfin. Il n'y passa pas une seule nuit. Anna avait laissé quelques robes et du linge. Il fit envoyer tout cela à mademoiselle Berthe, parce que, malgré tout, on ne bazarde pas les affaires d'une femme à n'importe qui. Les voisins lui en voulurent d'autant plus, car ils espéraient bien que M. Chantiran leur céderait quelques petites choses à bon compte. Madame Chabrol, la femme du sabotier, pensait même hériter la vaisselle, car elle avait aidé à ensevelir et à veiller Anna, la première nuit. Le mauvais renom du sergent s'accrut dans la maison et les locataires devinrent antimilitaristes : l'année suivante, M. Moufle fut poursuivi pour avoir ostensiblement gardé sa casquette devant le drapeau du régiment qui passait, et avoir insulté un bourgeois qui lui reprochait cette impolitesse pour la France. On chanta plus souvent encore que d'habitude

l'*Internationale* dans les ateliers de porcelaine et, quand il y eut des grèves dans la ville, deux noms servirent à enflammer la haine populaire, celui du général marquis de Galiffet, ancien bourreau de la Commune, ancien commandant d'armes à Limoges, et celui du vaguemestre Chantiran Édouard.

***

Le 80e régiment d'infanterie remontait à petites étapes la vallée de la Vienne; il accéda peu à peu sur les plateaux où rien ne gênait les évolutions de l'armée, à part des troupeaux de moutons déjà habitués aux mouvements stratégiques. C'était un beau spectacle que les manœuvres de cadres sur ces champs infinis de bruyère : des escouades portant des fanions, progressant sur la croupe laineuse des collines; un petit rassemblement d'officiers sous le bouquet de châtaigniers qui servait de repère, pendant trois jours de suite; des estafettes, arrêtées sous un petit pont, abreuvant leurs chevaux à ces ruisselets mignards qui sourdent de tous les rochers; une grand'halte au creux d'un vallon funèbre, piqué de noirs genévriers. On ne rencontrait âme qui vive; les journées étaient chaudes et éclatantes, les nuits déjà froides et humides. La chasse était commencée et les messieurs qui couraient après les lièvres sacraient contre ces troupes, dont l'avance chassait le gibier comme un cordon de rabatteurs. On organisait des banquets pour les généraux dans des hameaux misérables qui ne pouvaient nourrir trente bûcherons, mais où il y avait des truites et des champignons en abondance. Le dimanche, des dames d'officiers venaient visiter leurs époux en breaks et en calèches, et il fallait voir la sortie de la messe, toutes ombrelles dehors, dans une pauvre église de village. Le curé, ce jour-là, avait mis sa soutane neuve, avait arboré des fougères et des digitales dans les vases dorés devant l'autel de Sainte Philomène, de Saint Roch, de Saint Martial. On l'invitait à déjeuner, on lui ouvrait le salon de châteaux, où, d'habitude, il ne dépassait pas l'office et la buanderie. Les épiciers, dans la moindre bourgade, vendaient des boîtes de conserve à la troupe, et les filles ne sortaient plus que trois par trois, en se tenant par le bras.

Un samedi soir, le bataillon où Édouard marchait et suait

comme les autres, fit halte au sommet d'une montagne toute rose et fleurie; on apercevait déjà le cantonnement au loin : une petite ville noire, aux toits d'ardoise luisante, qui dégringolait sur une pente raide jusqu'à la Vézère. On était las. Couchés un peu pêle-mêle, les hommes semblaient dormir; ils avaient leurs képis sur le nez, à cause des gros frelons qui, dans cette région, hantent les fleurs sauvages. Nul ne disait mot. Les sauterelles pullulaient dans l'herbe, le soleil faisait miroiter les cailloux cristallins. Un clairon qui sonnait, mélancolique, l'air du rassemblement, s'entendait, très près ou très loin, selon le vent qui ne quitte jamais ces hauteurs.

— Comment s'appelle ce port de mer? — demanda un petit lieutenant. — Je n'ai même pas le courage de regarder ma carte, si on est déjà arrivé au gîte...

— Mais oui! C'est Treignac, — dit une voix cachée sous un mouchoir à carreaux.

On y fit, une heure plus tard, l'entrée triomphale, et pour les sous-officiers une popote était préparée dans une auberge qui s'appelait « Bagatelle, » ce qui fit beaucoup rire. Quand la nuit fut tombée, le bruit courut qu'il y avait concert sur la place.

C'est une terrasse plantée d'arbres et ornée d'une statue de bronze. D'une balustrade on voyait la rivière cascader et se perdre sous les masures de la ville basse. En rond, assemblés sous deux lampes à carbure, les musiciens du régiment jouaient des pas redoublés, et la population civile extasiée, émue aussi, se promenait de long en large, craignant pour ses granges, pour ses lits, pour ses poulets et ses caves, mais avec un vif sentiment de l'honneur et de la patrie. La mairesse exhibait le colonel à son bras; des jeunes filles apportaient des lanternes vénitiennes, achetées chez M. Nivet, le plus notable commerçant; quelques privilégiés installaient des chaises sur le pas de leur porte. Et M. Coigne, l'instituteur, qui logeait un capitaine et qui en était furieux, avait renoncé à bouder : il était venu voir la fête, ayant mis un col et une jaquette. Il avait rencontré un voyageur, M. Rigaudet, qui n'aimait pas non plus les militaires, mais que la musique faisait pleurer aisément.

— Vous vous rappelez, — dit celui-ci, — le pauvre Bournazel, comme il poussait bien la chanson?

— C'était un drôle. On n'en fera plus comme cela. S'il

était ici, on lui aurait fait chanter la *Marseillaise*. Et vous savez, on l'aurait entendu jusqu'à la Monédière! Ça, j'aurais appelé ça une fête réussie.

Le chant national éclata, malgré tout, ronfla dans les gros instruments de cuivre, et la foule s'arrêta de bavarder, de marcher, de remuer. Les soldats en petite veste, quelques-uns en savates, d'autres dans des sabots empruntés, avaient presque tous fui vers des lieux moins officiels. Ce qui fit que des voix de femmes, aigrelettes ou prétentieuses, reprirent le refrain sous les arbres. On ne se voyait qu'à peine, on n'avait pas de fausse honte. Quand le dernier coup de cymbale eut cessé de retentir dans les cœurs, on se trouva triste et gelé. On applaudit, mais cela faisait un bruit médiocre. Les musiciens s'éloignaient au pas cadencé, suivis par vingt gamins enthousiastes. Un homme déjà ivre s'amusait à braire comme un âne; on l'emmenait avec des bourrades. Le sacristain avait oublié de sonner l'Angélus; aussi le clocher fit-il du bruit à son tour, et pour annoncer la fête du lendemain, le dimanche, la gloire des militaires, il prolongea sa sonnerie qui emplissait de bronze tous les coins de la petite ville.

— Charmant accueil, charmant accueil, — disait le colonel. — Toute cette jeunesse est bien agréable à voir, madame.

— C'est la France, — répondait son hôtesse.

Il y avait des couples dans les rues noires, des rires, et des gifles. Devant l'hôtel de la Bagatelle, il s'arrêta et écouta : les sous-officiers faisaient un bruit d'enfer, tapaient de leurs assiettes sur la table cirée et gueulaient l'*Artilleur de Metz*. Dans le petit jardin, entouré de lauriers en caisse qui donnait sur le carrefour, la servante de cette auberge, pincée par un sergent, lui répétait d'une voix niaise :

— Finissez, quoi! finissez. Comment on vous appelle, d'abord?

Il répondit :

— Chantiran, pour vous servir, ma belle.

— Vous êtes marié, au moins?

— Que non! Vous ne voudriez pas.

— On vous a donné une chambre?

— Oui, en haut, une toute bleue, avec un Jésus sur la cheminée. Mais on doit y être mal couché.

— Té, pourquoi?

— Parce que le lit est mal bordé, faudra que vous veniez me tirer la couverture.

Elle riait en gloussant, puis elle dit :

— La plus belle chambre est celle de M. Bournazel, qu'on appelle ici. Mais elle porte malheur. Le patron, tenez, monsieur Rougier, le Liche-Douzi, il a voulu y mettre un carreau lui-même, avec une échelle. Il s'est fichu en bas, et il en est mort, il y a un mois : une congestion, il paraît. Il était devenu tout bleu; il n'avait pas pu se relever, et on ne l'avait pas entendu tomber. On l'a trouvé deux heures après. Tout à fait comme M. Bournazel.

— Qu'est-ce que c'est encore que celui-là?

— Vous n'avez pas besoin de savoir. Tenez... — bas les pattes! — voilà monsieur Coigne et monsieur Rigaudet : demandez-leur si ça vous chante. J'ai ma vaisselle à laver, et qui c'est qui ira chercher l'eau à ma place?

Il resta les mains vides. Il avait beaucoup bu. Il vit deux civils qui arrivaient d'un air grave. Le chahut des sous-officiers continuait dans la salle, et à voir les ombres se déplacer, on comprenait que les deux grosses lampes se balançaient au-dessus des têtes. M. Rigaudet dit à son compagnon :

— C'est du propre! Pourquoi ne fourre-t-on pas tout ça dans des granges? et bien cadenassées, encore!

Ils appelèrent le fils Rougier qui apparut en blouse, essuyant sa grande moustache.

— Vous avez des énergumènes dans votre établissement.

— Oui, mais ils paient à boire, — dit le boucher-aubergiste.

A ce moment, un soldat en armes arriva.

— Ah! tiens... — dit M. Coigne anxieux. — Je parie qu'on l'envoie faire fermer la baraque.

Mais non, le soldat s'arrêta dans le couloir et agita, déplié, un télégramme jaune :

— C'est arrivé au bureau, — dit-il, essoufflé. — Le sergent Chantiran, s'il vous plaît? « Chantiran, affecté au 2e zouaves, à Oran, — par décision de... » Ah! le voilà... Sergent Chantiran...

— Je connais ce nom-là, — dit M. Coigne.

— Mais il y a bien des ânes qui s'appellent Martin, — répliqua M. Rigaudet.

Chantiran surgit au fond du couloir, entre deux seaux d'eau,

suivi de la gouge maigre et dépeignée, qui continuait à pousser des cris de volaille. Il laissa tomber sa charge, éclaboussa le pavé, et regarda le papier jaune sans pouvoir lire, dans la pénombre. Il se rapprocha de la porte où un lumignon était accroché. Pendant ce temps, la salle hurlait toujours. Il passa sa main mouillée sur son front, il épela, puis il dit :

— Ça va, merci; vive la fuite! Ah! il faut que je signe. Alors, signé Canrobert, non, Chantiran!

— Dites, monsieur le sergent, — intervint M. Coigne, — votre nom ne m'est pas inconnu. Est-ce que vous êtes déjà venu par ici?

— Jamais de la vie! — s'écria le nouveau zouave.

— Est-ce que vous êtes marié?

— Ah! çà, pourquoi me demandent-ils tous ça, dans ce pays? Je vous demande, moi, si vos vaches ont fait un veau? En voilà, des crabes, ces civils!

Sur cet affront, il rentra dans la salle, où il y eut deux secondes de silence, et puis un hourvari épouvantable. Monsieur Coigne et monsieur Rigaudet restaient dehors en hochant la tête; ils s'assirent un instant près des lauriers, écoutèrent le clairon répéter l'extinction des feux, ne se parlèrent plus, partagés qu'ils étaient entre la colère et la honte. Ils montèrent ensuite se coucher, et tard dans la nuit, quand le vacarme fut apaisé, n'ayant pu encore fermer l'œil, ils entendirent le sergent Chantiran qui trébuchait dans le couloir, crochetait à grand'peine la serrure de la chambre bleue, y renonçait, entrait dans la ci-devant chambre de M. Bournazel, et tombait comme une masse sur le parquet.

Monsieur Coigne n'était pas superstitieux, mais il eut peur; il se leva, il alla dans le couloir, les pieds nus. Il écouta à la porte maudite; Dieu merci, il perçut des grognements et des ronflements.

Le lendemain, il ne pensa plus à rien de tout cela, car le régiment se mit en route dès l'après-midi, sans respecter le jour du Seigneur, et Chantiran, muni de paperasses variées et d'un ordre de transport rose, s'achemina sur la gare, avec ses musettes, une bouteille, et le sac de tapisserie qu'y avait traîné Anna.

ANDRÉ THÉRIVE

(*La fin dans le prochain numéro.*)

LA CRISE ALLEMANDE : RÉACTION OU RÉVOLUTION?

Le cabinet Brüning, dernier essai de gouvernement parlementaire, dernier barrage contre le flot montant de la révolution d'extrême-gauche et d'extrême-droite, a vécu. Désormais voilà l'Allemagne lancée dans le tourbillon de l'aventure politique et nul ne sait — les Allemands pas plus que nous — jusqu'où les choses pourront aller. Mais si le règne de l'aventure commence, celui de l'équivoque continue. Car le ministère Brüning s'est constitué dans l'équivoque. Sa politique s'est développée dans l'équivoque, et cette équivoque, le dénouement de la récente crise, loin de la dissiper, l'a portée à son comble. Essayons de nous y reconnaître dans cet écheveau de difficultés.

***

Pour garder le fil des événements, il est une chose qu'il ne faut jamais perdre de vue : c'est que, lorsque le Dr Brüning prit le pouvoir, le 30 mars 1930, après la chute du cabinet présidé par le socialiste Hermann Müller, c'était avec le dessein très net de désolidariser le centre catholique de la social-démocratie et de gouverner contre elle avec les partis moyens et les droites modérées. Conscient des difficultés financières qu'aggravait la crise commençante, le Dr Brüning voulait, en matière budgétaire, prendre le contre-pied des méthodes de facilité et de largesse entretenues par les socia-

listes. Il voulait « redresser » l'administration allemande dans un sens plus conservateur; « redresser » également la politique extérieure dans un sens plus « national » (n'oublions pas que la politique de Stresemann avait essuyé, dans les milieux de droite et modérés allemands, exactement les mêmes critiques que celles dont la politique de Briand fut l'objet en France). En outre, pour des raisons confessionnelles, le Dr Brüning estimait qu'en se prolongeant, l'alliance du centre et de la social-démocratie comportait des dangers. Aussi, lorsqu'il se décida à dissoudre le Reichstag, à la fin de juillet 1930, les intentions du chancelier étaient-elles claires : il comptait en finir avec la coalition weimarienne et trouver, dans le nouveau parlement, une majorité axée sur le centre qui lui eût permis de gouverner sans l'aide des socialistes, à gauche, ni celle des nationalistes intégraux, à droite.

On sait à quel point les événements bousculèrent ces calculs. Devant l'explosion hitlérienne qui envoya 107 députés « nazis » au Reichstag, le Dr Brüning, coûte que coûte, dut rester l'allié des partis des gauches. Non seulement il ne put réaliser la « concentration conservatrice » qu'il rêvait, mais il vit même les petits groupes conservateurs modérés passer à l'opposition. Pris entre ses préférences et ses responsabilités, le Dr Brüning louvoya avec une incroyable dextérité; mais il s'usa dans cet exercice quotidien de corde raide. Jamais chancelier du Reich ne pratiqua politique plus subtile. Jamais cependant subtilité ne fut moins efficace. Car le destin, vraiment tragique, du Dr Brüning est qu'en toutes choses les circonstances l'obligèrent à faire *exactement* le contraire de ce qu'il s'était proposé. Résolu à rompre avec la social-démocratie, il ne put vivre que grâce à elle (et tous deux souffrirent de cette collaboration forcée). Résolu à « désocialiser » la politique allemande, il dut prendre, en matière de finances et d'économie, en matière sociale, des mesures telles qu'aucun gouvernement socialiste n'en avait jamais imaginé de pareilles. Résolu à gouverner constitutionnellement, il frôla la dictature. Résolu à exercer cette dictature de fait, — parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'imposer une politique raisonnable au peuple allemand, — il récolta, en fin de compte, tous les inconvénients du régime d'autorité sans

en recueillir le moindre avantage. Résolu à restaurer l'influence des conservateurs et à favoriser le « retour à la terre » des classes laborieuses, c'est des propriétaires terriens qu'est venu le coup qui l'a frappé. Le Dr Brüning avait fondé tous ses espoirs sur la restauration d'une « bourgeoisie » allemande. Il était, au fond, le dernier représentant conscient de la bourgeoisie moyenne. Son passage aux affaires coïncide avec la pulvérisation de cette bourgeoisie. Pour comble d'infortune, il est renversé, non par un vote parlementaire, mais par la disgrâce de l'homme qu'il a constamment servi avec passion. Ces circonstances diverses expliquent à la fois la force et la faiblesse de l'ex-chancelier. Force : son amour du bien public qui le fit sacrifier ses préférences à ce qu'il considérait comme nécessaire — et tant d'abnégation et de conscience a valu (et vaut toujours) au Dr Brüning l'estime des honnêtes gens. Faiblesse, parce qu'une telle politique s'use vite quand on cherche à la maintenir par l'habileté plutôt que par l'autorité.

Mais notre dessein n'est pas de philosopher ici sur le ministère Brüning. La situation est trop grave pour qu'on s'attarde à ces réflexions périmées. Le chancelier est tombé. Comment est-il tombé? La question vaut d'être éclaircie, car elle donne la clé de bien des choses.

Deux circonstances ont joué pour rendre la position du Dr Brüning de plus en plus précaire. D'abord les élections à la diète de Prusse et aux autres diètes régionales qui toutes ont marqué un formidable bond en avant de l'hitlérisme. Ensuite — et surtout — l'intrigue menée par les chefs de la Reichswehr contre le général Grœner, ministre de la Guerre et de l'Intérieur, coupable d'avoir prononcé la dissolution des troupes d'assaut hitlériennes sans avoir tenu la balance égale avec les formations de gauche. Du jour où le général Groëner accepta cette mise en demeure (il se défendit d'ailleurs très mal au Reichstag) et où le Dr Brüning laissa cette incroyable opération s'exécuter, les jours du ministère étaient comptés. Car il était bien évident que les généraux von Schleicher et von Hammerstein n'avaient pas posé leur ultimatum sans s'être, au préablable, assurés de l'assentiment du maréchal Hindenburg. Or puisque Hindenburg se prêtait à une telle opération, c'est que lui aussi avait cessé de considérer Brüning comme

l'homme indispensable auquel on donne un blanc-seing pour gouverner. En fait, le chancelier fut victime de la conjonction des droites révolutionnaires nouveau-jeu, des droites réactionnaires vieux-jeu et de la haute bureaucratie dont l'action et la responsabilité sont considérables sous le régime des « décrets-lois » et qui se sent fort mal à son aise. Des liens souterrains, faits d'intérêts qui se rejoignent dans l'opposition, unissent d'ailleurs la haute bourgeoisie, les militaires et les Junkers. C'est dans les mailles de ce réseau que le chancelier Brüning a été pris.

Sur ces entrefaites, le vieux maréchal était parti pour sa propriété de Neudeck, en Prusse orientale. Là, il allait retrouver toute une parenté, tout un voisinage, littéralement affolés par l'annonce du nouveau « décret-loi » expropriant les grandes propriétés insolvables au bénéfice du Reich et des entreprises de lotissements sociaux. On voit d'ici la scène. Les uns après les autres, les hobereaux viennent représenter au maréchal, avec des sanglots dans la voix, que ce décret allait consacrer une véritable entreprise de démolition sociale. Dès lors, était-ce lui, vieux gentilhomme prussien, maréchal d'empire, qui allait ruiner ses pairs, disperser les terres ancestrales où les meilleures traditions germaniques sont enracinées? Le vénérable octogénaire fut ébranlé. Il s'attendrit sur le sort d'une caste qui lui est chère. Il s'attendrit sur le sort des invalides et des veuves de guerre dont un autre décret-loi allait rogner les allocations. Très nettement il eut le sentiment que son devoir lui commandait d'arrêter ces mesures et de « réagir »... Il y a quelque chose de balzacien dans cette scène provinciale où les destins de l'Allemagne allaient se jouer...

A vrai dire, ce qui est surprenant dans cette affaire, ce n'est nullement l'événement même de la chute du Dr Brüning — elle serait arrivée tôt ou tard. Ce sont les circonstances dans lesquelles cette chute s'est produite. On se disait bien que Brüning allait s'effondrer un jour ou l'autre devant l'Hitlérisme triomphant. Mais qui prévoyait qu'une intrigue de gentilshommes et de militaires aurait raison de lui? J'admets que hitlériens, gentilshommes et militaires ont des contacts étroits. Jusqu'où va leur terrain d'entente? C'est ici que les choses s'embrouillent à souhait.

Pour résoudre la crise, le Président fit appel à M. von Papen. Gentilhomme de vieille souche westphalienne, — avec des attaches sarroises, — M. von Papen joue, depuis longtemps, un rôle important au sein du parti du Centre dont il représentait l'extrême aile droite. Président du Conseil d'administration du grand organe catholique la « Germania », député du Centre au Landtag de Prusse (il ne s'était pas présenté aux dernières élections), M. von Papen, depuis déjà plusieurs mois, s'était déclaré favorable à la conjonction du Centre et de Hitler. Il estimait que, devant l'irrésistible mouvement qui emporte l'Allemagne — et toute sa jeunesse — vers le national-socialisme, la meilleure tactique était d'entrer dans le jeu hitlérien avec l'espoir de le freiner (?) et de capter ses forces, au profit du conservatisme d'ancien régime, pour lutter avec énergie contre le communisme qu'il abhorre justement et contre le socialisme qu'il redoute peut-être plus encore. M. von Papen reprochait d'ailleurs au chancelier Brüning de pratiquer une politique beaucoup trop socialisante. Aux yeux du maréchal von Hindenburg, M. von Papen représentait donc exactement la tendance de « réaction » qu'il estimait nécessaire d'imprimer à la politique allemande. En outre, M. von Papen, qui est un homme du monde d'une parfaite courtoisie, très habitué aux contacts internationaux, a pris, en matière de politique européenne et singulièrement de politique de rapprochement franco-allemand, une attitude très positive et très active. Le fait a certainement joué dans le choix du Président qui a pensé, à tort ou à raison, que cette circonstance donnerait à l'opinion étrangère les apaisements nécessaires. Peut-être a-t-on moins songé aux souvenirs que cette désignation réveillerait à Washington. En choisissant comme collaborateurs le baron von Gayl, le baron von Lüningk, M. von Osten, le baron von Neurath, etc., le chancelier von Papen a nettement marqué l'état d'esprit qui animait son gouvernement. Mais son choix le plus significatif est celui du général von Schleicher, personnage considérable, qui tient en mains la Reichswehr. Il y a là une indication importante et qui donne à penser sur la suite possible des événements.

Le premier acte du nouveau gouvernement fut de dissoudre le Reichstag. « Il est nécessaire de faire la lumière

en politique intérieure, » dit, non sans raison, la déclaration ministérielle lue non point à la tribune parlementaire mais au microphone (ô signe des temps!) « La nation sera placée devant la question claire et sans équivoque de savoir avec quelles forces elle veut s'engager sur la voie de l'avenir. » Question claire. Oui. Sans équivoque? — Savoir... Car l'équivoque me paraît, au contraire, à son comble.

Brüning gît à terre. C'est entendu. La coalition de Weimar est enterrée. C'est entendu. Le parlementarisme agonise, c'est entendu. La République elle-même est à louer. C'est entendu. La Révolution commence. C'est entendu. — Mais quelle révolution? Car je vois bien que généraux, industriels, hobereaux, nationalistes de droite se sont mis d'accord avec les hitlériens pour renverser l'ordre établi. Mais la doctrine des uns peut-elle se concilier avec celle des autres, dès lors qu'il ne s'agit plus de détruire, mais d'édifier? Toute la question est là. Un exemple, pris entre cent. Les hitlériens ont solennellement déclaré qu'un de leurs premiers actes serait de limiter à 12 000 marks les revenus qu'un particulier pourrait posséder. Croit-on qu'une telle mesure serait du goût des associés conservateurs de Hitler? Le national-socialisme a également décrété que toute terre qui ne serait pas directement exploitée par le propriétaire reviendrait soit à celui qui l'exploite, soit à l'État qui la morcellerait au profit de la communauté. Que diront les conjurés de Neudeck? Il suffit de lire avec soin la déclaration du cabinet von Papen (4 juin), que nous avons déjà citée, pour voir à quel point, non seulement elle rend un son différent de la phraséologie hitlérienne, mais elle lui est opposée. Car la déclaration ministérielle fait, en termes cinglants, le procès de l'étatisme — dans lequel il est certain que l'Allemagne est tombée avec excès (nous verrons d'ailleurs pourquoi). Mais on se tromperait lourdement si l'on croyait que l'hitlérisme n'est pas étatiste. Il l'est même au superlatif. L'hitlérisme divinise l'État; il en fait la raison suprême de l'effort allemand. Dès lors, comment veut-on que hitlériens et conservateurs d'ancien régime puissent demain enfanter un gouvernement qui se tienne? On peut même dire qu'il y a plus d'écarts entre les principes proclamés par le manifeste ministériel et les principes hitlériens

qu'entre ces principes hitlériens et les directives du cabinet Brüning. La déclaration von Papen est une fin de non recevoir absolue à toute solution socialisante quelle qu'elle soit. Hitler encaissera-t-il le coup?

Et c'est ainsi que nous assisterons peut-être, dans un délai assez bref, à une nouvelle répartition des forces politiques et mystiques qui déchirent l'Allemagne. Jusqu'ici il y avait gauches et centre contre droites. Demain, qui sait, il y aura peut-être droite contre droite? Droite réactionnaire, aristocratique, militaire, avec Schleicher, la Reichswehr et, dans l'ombre, le profil du Kronprinz. Droite révolutionnaire et démagogique, avec le cortège des miséreux, sous le signe de la croix gammée. Devant ce combat, les gauches, le centre resteront spectateurs et sans doute regagneront-ils à demeurer hors de l'arène ce qu'ils ont perdu en y luttant. Même, il n'est pas impossible que ces nouvelles formations de bataille diminuent la largeur du fossé qui sépare les hitlériens du centre et des gauches...

C'est ainsi qu'en vingt-quatre heures la politique allemande a complètement changé d'aspect. Sa situation d'aujourd'hui ne se présente absolument plus comme elle se présentait hier. Il est vrai que, lorsque ces lignes paraîtront, tout sera de nouveau sans doute modifié. Incroyable, déconcertante mobilité allemande!... On quitte ce pays un dimanche. Le jeudi, on le retrouve différent. Peut-être est-ce là le trait le plus caractéristique de la dissemblance franco-allemande.

Les élections au Reichstag donneront-elles, comme le demande la déclaration du cabinet von Papen, un « résultat net »? Rien n'est moins sûr. Les hitlériens étaient 107 hier. Ils seront 200 demain. Mais cela ne leur assurera pas encore la majorité absolue et la situation du Reichstag sera sans doute analogue à celle de la Diète prussienne. Autant dire qu'elle sera inextricable. Alors? Convoquera-t-on une Assemblée Nationale pour modifier la constitution? Le gouvernement Papen-Schleicher ordonnera-t-il les vacances de la légalité (il est bien peu vraisemblable qu'un homme comme le général von Scheicher ait accepté de prendre les responsabilités du pouvoir pour préparer simplement la couverture de Hitler)? Allons-nous vers la restauration monarchique?

Vers la grève générale, la guerre civile, la révolution? Qui peut le dire? On ne sait plus où l'on en est...

***

Tout cela est bel et bien. Mais ce n'est que la superficie du problème allemand. Superficie tragique, d'accord. Superficie, tout de même. Car le vrai problème allemand, ce n'est pas de savoir quelles formes auront demain le régime et le gouvernement. C'est de savoir comment les Allemands vivront. La crise économique ne s'est pas apaisée. Bien loin de là. Le chômage s'aggrave de jour en jour. Nous sommes au moment où les travaux des champs, les constructions d'été diminuent toujours assez sensiblement l'armée des sans-travail. Or la reprise saisonnière a été extrêmement faible cette année. On compte 5 565 000 chômeurs complets à l'heure actuelle. On en prévoit 7 millions et demi pour l'hiver. Dans certains grands centres, on constate déjà une légère augmentation des chômeurs. D'autre part, les finances publiques sont au plus bas. Les exportations diminuent. Les impôts ne rentrent pas. La matière fiscale est épuisée. Nombre de communes se trouvent déjà hors d'état de payer les allocations de chômage. Il y a eu des révoltes de paysans çà et là. « Les assurances sont au seuil de la faillite », dit la déclaration von Papen. Rien n'est plus vrai. L'annonce de nouveaux impôts à soulevé des protestations unanimes. Le projet d'emprunt à lots pour procurer du travail aux chômeurs a soulevé un scepticisme général. A considérer dans son ensemble la situation intérieure, il semble que l'on soit arrivé au moment où il n'existe plus de solutions classiques...

La déclaration du cabinet von Papen rend responsables de cet état de choses : 1° le traité de Versailles; 2° la crise économique mondiale; 3° la gestion de la démocratie parlementaire et le socialisme d'État. Passons sur le couplet traditionnel relatif au traité de Versailles qui ne résiste pas à l'examen. Le chancelier a certainement raison d'attribuer la situation critique de l'Allemagne aux conséquences de la crise; il a également raison de l'attribuer à la mauvaise gestion des finances et de l'économie publiques. Mais ce qu'il a oublié de

dire, — fait cependant essentiel, — c'est que la grande industrie et l'esprit de mégalomanie qui l'inspirait sont aussi responsables, sinon plus, de cet état de choses que la social-démocratie et la politique étatiste.

La vérité est que l'Allemagne souffre d'un déséquilibre foncier, congénital, et que ce sont les assises mêmes de la vie allemande qui sont rongées par le mal. Considérez l'Allemagne. C'est un pays de 65 millions d'habitants : 46 millions sont parqués dans des villes supérieures à 5 000 habitants, 16 millions dans des cités supérieures à 500 000 habitants. Restent 19 millions de paysans qui vivent dans des campagnes au sol pauvre. Tout le problème allemand tient dans les rapports qu'ont ces chiffres entre eux. Rapports essentiellement malsains. Car ils prouvent que l'Allemagne est devenue un pays de civilisation proprement urbaine, c'est-à-dire de civilisation industrielle. Or une civilisation urbaine et industrielle a plusieurs conséquences : d'abord elle coûte cher et exige un « standard of life », un ensemble de conditions sociales (hygiène, développement des villes, stades, écoles, œuvres d'assistance, etc.) infiniment, plus onéreux qu'une civilisation paysanne. Ensuite elle crée un esprit grégaire, collectif, qui appelle et qui exige des solutions collectives. Elle est entièrement liée, enfin, aux fluctuations de l'économie. Si la machine économique tourne à plein, tout va bien. Dès qu'elle fléchit, la population fléchit elle-même. Dès lors elle est *obligée* de vivre sur l'État, surtout si, comme c'est le cas en Allemagne, elle n'a plus de réserves. Vivant sur l'État, elle l'épuise. Pour se défendre, l'État est obligé de pratiquer une politique de baisse des salaires. Mais une politique de baisse des salaires implique une politique de baisse de la vie et une politique de baisse de la vie achève de ruiner une paysannerie déjà réduite à la portion congrue. Alors, pour limiter cette désastreuse conséquence, — grave au point de vue social, — l'État intervient et accorde des subventions massives à l'agriculture. Il perd ainsi d'une main ce qu'il a regagné de l'autre. Il est pris dans un cercle vicieux.

Le cercle vicieux, malgré le ton énergique de ses déclarations, on voit mal comment le cabinet von Papen, ou tout autre gouvernement allemand, pourrait le rompre. Car

il n'est pas le fait d'une circonstance ou d'une politique. Il est le fait d'une longue suite d'erreurs qui sont toutes à base de mégalomanie. Pour les besoins de la « bonne cause », il est, certes, facile de frapper son « mea culpa » sur la poitrine des socialistes. Les socialistes ont leur responsabilité, c'est entendu. Mais les grands industriels et tous ceux qui ont poussé l'Allemagne à se « dépasser » elle-même ont les leurs, et celles-ci sont plus lourdes encore. En tout cas, le mal est fait et ce n'est ni en un jour, ni en une génération qu'on le réduira. La déclaration du cabinet von Papen manifeste des intentions énergiques. Mais comment les réaliser? Le gouvernement s'imagine-t-il qu'il va pouvoir, brusquement, renverser le système social de la vie allemande, supprimer l'étatisation, les assurances et laisser des millions et des millions d'individus se « débrouiller » comme ils le pourront? Plaisanterie. La lourde machine allemande a été montée par des hommes qui voudraient bien ne pas avoir à supporter ses conséquences maintenant que l'entreprise s'avère mauvaise. Il est trop tard. La démocratie allemande n'existe peut-être pas. Mais le prolétariat allemand existe et on ne l'escamotera pas avec quelques tours de vis dans les lois. Plus encore que la défaite — à laquelle les ont conduits les fautes absurdes de la politique extérieure impériale — les Allemands payent aujourd'hui les erreurs absurdes de leur mégalomanie industrielle, de leur « rationalisation technique », de leur « dynamisme » sans discernement. Le vin est tiré. Il faut le boire. J'accorde qu'il est singulièrement amer. A qui la faute?

***

Et nous? Que devons-nous penser de ces événements? Nous devons penser d'abord que l'Allemagne est libre de se donner les gouvernements qui lui plaisent, libre de faire les expériences politiques qui la tentent, libre de s'user, si elle le veut, dans des luttes fratricides. Nous pouvons le déplorer, parce que nous avons le sentiment profond que cet état de confusion et de révolution larvée, en introduisant un grave facteur d'incertitude en Europe, et y entretenant l'inquiétude, ne fait qu'envenimer la crise dont nous souffrons tous et

rendre les solutions d'entr'aide internationale de plus en plus difficiles. C'est d'ailleurs surtout contre l'Allemagne que cette situation se retourne. Aucun peuple, plus que le peuple allemand, n'est intéressé aux solutions internationales, et le vrai drame européen, c'est qu'il ne le comprend pas et que, plus il souffre, plus il s'agite, sciant ainsi, de ses propres mains, la branche sur laquelle il est assis. Encore une fois, on peut, on doit le déplorer. Mais qu'y faire? Ne nous le dissimulons pas. L'Allemagne de Weimar a vécu. Nous allons assister à un bouleversement complet du Reich, avec tout ce que ce mot comporte d'inconnues et peut-être d'aventures. Tout compte fait, il vaut mieux que les choses se précisent. Entre l'Allemagne d'aujourd'hui et celle d'il y a quatre ans (rappelez-vous les élections si raisonnables, si paisibles, de 1928, avec l'écrasement des nationalistes et 7 « racistes » élus!) il y a, non seulement un abîme, mais deux âges. Le moral de la nation allemande n'a pas résisté aux rigueurs prolongées de la crise. Il est vrai qu'elle vit depuis dix-huit ans dans une atmosphère de catastrophe, allant d'épreuves en épreuves, de déceptions en déceptions. Tant de chocs ont fini par avoir raison de son équilibre nerveux.

Autre chose est la politique que l'on pouvait ensivager, il y a trois ou quatre ans, lorsque nous avions devant nous un peuple relativement tranquille, relativement assagi, autre chose est la politique qu'on peut faire aujourd'hui avec un peuple qui ne contrôle plus ses nerfs et qui ne sait plus lui-même où il va. Sans vexation, en restant parfaitement maîtres de notre calme, en montrant même une large compréhension humaine pour ce qu'il y a de réel et de profond dans les problèmes sociaux où se débattent les masses allemandes, agissons avec discernement. La grande injustice que commettent certains esprits tout d'une pièce à l'égard de ceux dont l'effort est tendu vers la paix, c'est de confondre cet esprit de paix avec je ne sais quel esprit de mollesse, d'imprévoyance et d'aveuglement. Bien au contraire. Plus on est dévoué à la cause de la paix, plus on doit la préserver des mauvais risques. Plus on doit se montrer ferme sur certains principes en dehors desquels il n'y a pas de vie sociale ordonnée et de collaboration internationale possible.

Une importante négociation attend demain les dirigeants français, anglais, italiens, allemands, etc. Il s'agit, à Lausanne, de savoir ce que l'on fera le 30 juin du plan Young et des accords interalliés, le moratoire Hoover expirant à cette date?... C'est fort simple. Mettons-nous d'accord, si possible avec nos amis anglais pour apporter une solution raisonnable qui, tout en tenant compte des engagements qui ne peuvent être unilatéralement dénoncés, s'inspire des circonstances exceptionnelles où se trouve l'économie mondiale. Mais, en dehors de la question des réparations qui appelle des solutions radicales et qui les appelle d'urgence, qu'on sache bien que, dans l'état où se trouve l'Allemagne, il est difficile d'envisager d'autres négociations. Savons-nous seulement quelle est l'Allemagne que nous avons devant nous? Est-ce la République, l'Empire, la dictature militaire, la dictature nationale-socialiste, le Kronprinz, le général von Schleicher, Hitler, la révolution ou la réaction? Et peut-on négocier avec la tempête?

WLADIMIR D'ORMESSON

TRAVAUX FRANÇAIS EN IRAN

L'Iran — et nous restituons à ce mot sa pleine acception géographique englobant la Perse et l'Afghanistan — est depuis longtemps uni par des liens étroits à l'archéologie française. Mais jamais peut-être cette collaboration n'a été plus effective qu'à l'heure actuelle.

Lorsque, peu après son avènement, S. M. Impériale Réza Chah Pehlevi résolut d'organiser sur des bases modernes le service des antiquités de la Perse, c'est à un de nos archéologues, M. André Godard, qu'il fit appel pour en assumer la direction. André Godard s'était déjà signalé par des campagnes de fouilles en Irak et en Afghanistan. En Irak, il avait procédé à un reclassement chronologique des monuments de Baghdâd, tout pénétrés déjà d'influences persanes. En Afghanistan, indépendamment de ses trouvailles de stucs gréco-bouddhiques à Hadda en 1923[1], il avait étudié deux aspects jusque-là mal connus de l'art iranien. Dans les fresques de Bâmiyân, il avait, avec M. Hackin, découvert les premières manifestations de la peinture persane antérieure à l'Islam : les fragments de fresques reproduits par le pinceau fidèle de madame Godard et aujourd'hui au Musée Guimet nous révélèrent en effet, dès 1925, une école de peinture perse sassanide curieusement associée ici à la religion bouddhique. En même

1. Rappelons en effet que nous devons à monsieur et à madame Godard la découverte à Hadda près de Jelalabad (sur la rivière de Kaboul, près de la frontière indo-afghane) de quelques remarquables figurines gréco-bouddhiques, têtes de bouddhas ou drapés monastiques, qui remplissent actuellement une des vitrines de la Salle Émile Senart au Musée Guimet.

temps, M. Godard avait étudié dans le sud-est de l'Afghanistan les monuments de Ghazna, l'ancienne capitale du sultan Mahmoud aux environs de l'an mille, étude particulièrement intéressante pour nous, car c'est sous la forme de cet art « ghaznévide » que l'esthétique musulmane, à la suite du conquérant turc, avait envahi l'Inde[1]. Le nouveau directeur du Service des Antiquités de Perse était donc particulièrement qualifié pour le poste auquel l'appelait la confiance du gouvernement impérial.

Dès son arrivée, M. Godard a eu à collaborer à la préparation d'une loi sur les antiquités et monuments historiques. Disons tout de suite que l'initiative de cet important document revenait à S. M. Réza Chah lui-même. Ce fut sur le désir très net exprimé par le souverain que fut votée la loi du 3 novembre 1930, rendant susceptibles de classement tous les sites et vestiges historiques, toutes les pièces archéologiques et tous les objets d'art jusqu'à la dynastie Zend (XVIIIe siècle). Œuvre de sauvetage dont on ne saurait exagérer l'importance. En même temps, était prévue la construction d'un musée national destiné à recueillir les richesses millénaires du sol iranien. Avouons que ce n'était pas là la mesure la moins heureuse, car, sous les régimes précédents, rien n'égalait la surprise du touriste lorsqu'en arrivant dans ce très vieux pays il cherchait en vain l'institution où étudier les trésors du passé. Louons le souverain pehlevi d'avoir estimé que la construction d'un musée digne de la grandeur de l'Iran faisait partie intégrante du plan de rénovation générale qu'il s'était tracé. Nous savons que le nouveau musée comportera une bibliothèque renfermant les instruments de travail scientifique indispensables, et aussi des archives photographiques avec reproduction des monuments et objets classés. L'intérêt économique du pays est ici d'accord avec

1. L'art ghaznévide, que M. Godard a eu le mérite de définir sur place, se présente à nous comme l'école la plus orientale de la grande architecture arabe (ou plutôt arabo-persane) des Khalifes abbassides, dont le centre fut la Baghdad de Haroun ar-Rachid. On sait que c'est cette école musulmane de l'Afghanistan ghaznévide et ghouride qui révéla à l'Inde l'esthétique musulmane. L'art des Grands Mogols devait naître un jour de la fusion harmonieuse des anciennes disciplines indiennes et de ces influences musulmanes descendues du Nord-Ouest.

les exigences des archéologues. Le musée qui se prépare ne fera pas moins que les palaces en projet pour attirer le touriste européen et faire de Téhéran le terminus naturel de tout voyage dans l'Orient proche.

Conservation des monuments historiques, organisation méthodique des fouilles, la loi du 3 novembre 1930 n'a rien négligé. Se sentant en haut lieu protégée, l'archéologie persane pourra recevoir une impulsion neuve. Dès 1931 deux universités américaines, Chicago et Philadelphie, sollicitèrent, conformément aux termes de la loi, des concessions de fouilles à Persépolis, la première capitale historique de la Perse au temps des Grands Rois Achéménides, contemporains des Guerres Médiques, et à Dameghan, l'ancienne Hecatompylos, capitale des Parthes Arsacides. Du côté français, dans le cadre des nouvelles prescriptions, M. de Mecquenem a continué à Suse ses fouilles dont une récente exposition aux Tuileries a attesté l'intérêt, et le Dr Contenau vient, il y a quelques mois, d'inaugurer par une brillante campagne la prospection archéologique de Néhavend. Aux environs de Néhavend, au lieu dit Tépé Giyan, sa mission a exploré une nécropole riche en céramique datant d'environ 3000 à 1100 avant notre ère. Cette céramique, qu'on peut rapprocher de celle de Suse, est un témoignage intéressant de la civilisation générale de l'Iran à très haute époque.

Mais peut-être les travaux de conservation sont-ils plus pressés que les fouilles. Sans entrer dans le détail de ceux-ci, disons simplement que les services de M. Godard préparent un plan général de défense, de consolidation et, le cas échéant, de restauration partielle pour les anciennes mosquées d'Ispahan, les sanctuaires d'Ardébil, la Mosquée Bleue de Tauris, l'admirable tombeau d'Oldjaitou Khodabendeh à Soltanieh, la Médressé-i-Chah à Chirâz. L'ensemble monumental de Persépolis, peut-être unique au monde avec ses colonnades et les frises de ses escaliers géants et qui a déjà fait l'objet d'un suggestif rapport de M. Herzfeld, sera sauvé des déprédations venues de Lalézar. Le rocher sculpté du Tak-i-Bostân, près de Kirmanchah, et ses puissants reliefs sassanides, mieux sauvegardés, feront la fortune touristique de cette aimable ville, comme la mosquée de Véramine, gloire du XIVe siècle

mongol, dans la grande banlieue de Reï, l'ancien Rhagès, et de l'actuel Téhéran, peut doubler l'attrait de la capitale. La voûte de Véramine, qui, désastre irréparable, menace quotidiennement de s'effondrer, pourra être étayée tandis qu'il en est temps encore; ses derniers carreaux de faïence, d'un bleu inimitable, cesseront d'être abattus par les paysans au profit des voyageurs. Dans cette voie d'ailleurs, M. Godard n'a-t-il pas déjà restauré le Gumbed-i-Kabous, monument du xe siècle, au nord d'Astérabad, et, liant l'art de la Perse moderne aux vieux souvenirs nationaux, élevé à Thous le monument de Firdousi?

Car les soins donnés à la conservation du passé ont pour corollaire la renaissance des anciennes traditions. N'est-ce pas dans ce but que le Gouvernement Impérial a envisagé la création, à Téhéran, d'une nouvelle École des Arts en tant qu'arts appliqués? Un des principaux objectifs de l'institution sera de maintenir la technique des tapis menacée de décadence. Œuvre de sauvetage artistique qui se double, ici encore, d'un intérêt commercial bien entendu. C'est en reprenant les modèles décoratifs du temps de Chah Abbâs, contemporain de notre Henri IV, que les tapissiers persans pourront le mieux lutter contre la concurrence occidentale. Je songe à tous ces artisans, immobiles devant leur échoppe, qui, parmi le brouhaha des caravanes et l'incompréhension des touristes, continuent — depuis combien de siècles? — leur labeur silencieux : tisserands d'Ispahan qui, dès l'âge de dix ans, aux ateliers d'Ardachir Khan ou de M. Brasseur, savent déjà évoquer les enluminures des plafonds de l'Ali Kapou, décorateurs de génie qui, à la Médressé Madar-i-Châh, sur le Tcharbagh d'Ispahan, restauraient sous nos yeux dans le plus pur style séfévide, je veux dire suivant les disciplines mêmes du xviie siècle iranien, les mosaïques de faïence en gammes de bleus et de verts, ou retrouvaient, comme en se jouant, le secret compliqué des stalactites et des nids d'abeilles; sculpteurs sur bois d'Abadeh, chaudronniers du bazar de Koum, et ces artistes ignorés qui, au fond du bazar de Chiraz, maintiennent encore dans la verrerie populaire une technique remontant à Samarra et à Rhagès. Ce sont tous ces métiers et ces maîtrises, gloire de l'Iran et sa vie même, que la nouvelle école

des Beaux-Arts doit encourager, confirmer dans leurs disciplines et assurer de marchés plus larges du côté de l'Europe.

***

Le Directeur du Service des Antiquités n'a pas borné son œuvre à l'organisation ou à la préparation de ces mesures générales. Au cours d'une expédition scientifique au Louristan, M. André Godard a personnellement réuni les éléments d'une grande étude sur les antiquités de ce district.

« Bronzes du Louristan! » Depuis trois ans il n'était dans le monde des collectionneurs et des archéologues sujet plus à la mode que les plaques ou les hampes désignées sous ce nom générique, avec leurs figures de cervidés, de chevaux, de félins ou de monstres. De ce montagneux canton du Zagros méridional, dont les plis barrent le rebord occidental du plateau d'Iran depuis le sud de Kirmanchah jusqu'au nord de Suse et auquel la peuplade des Loures a valu sa dénomination actuelle, on savait jusqu'ici bien peu de chose, les fouilles de la mission de Morgan n'ayant pu qu'effleurer les contreforts sud-ouest du massif, du côté du Poucht-i Kouh. Et cependant c'était de là que provenaient depuis 1927 cette multitude de hachettes et de « mors » à thème animal qui faisaient l'admiration du public en Europe et en Amérique. Ces pièces peuplaient déjà nos collections que les archéologues discutaient encore, à mille ans près, sur leur datation approximative. Le Congrès Persan de Londres, en janvier 1931, nous apporta l'écho de ces incertitudes.

Or, le voyage d'André Godard au cœur du pays lour, quelques semaines auparavant, avait déjà, en fait, tranché la question. Qu'était-ce en effet que le Louristan sinon l'ancien pays des Cosséens ou Kassites, peuple fameux dans l'histoire ancienne pour avoir, du XVIIIe au XIIe siècle avant Jésus-Christ, ployé et maintenu sous son joug l'orgueilleuse Babylone? Partant de cette donnée d'évidence, M. Godard reconnut sur place dans les bronzes qui sortaient par centaines de la région *l'art kassite*. La plus sensationnelle des récentes découvertes

archéologiques rejoignait ainsi l'histoire classique la mieux établie.

Car sur les Kassites les informations des historiens grecs ainsi que les archives cunéiformes nous avaient, comme on vient de le rappeler, renseignés de longue date. Ces belliqueux montagnards, on le savait, étaient descendus au Louristan des confins du Caucase et de la Caspienne. Sans doute représentaient-ils, sinon la première vague des invasions aryennes, du moins un peuple caucasien dirigé par une aristocratie aryenne. On les discernait dans l'histoire dès le temps du roi babylonien Samsouilouna, fils de Hammourabi, vers 2050 avant notre ère. Après de vaines tentatives pour conquérir la Mésopotamie, ils furent plus heureux trois siècles plus tard, et pendant six cents ans, de 1761 à 1185, ils réussirent à imposer leurs dynasties à Babylone. A la Chaldée conquise ils auraient apporté l'usage du cheval, car les Kassites étaient des cavaliers-nés, comme l'attestent les nombreux mors de chevaux trouvés dans leurs tombes, et, plus généralement, les motifs à équidés caractéristiques de leur art. En revanche, la Mésopotamie leur fournit plusieurs autres thèmes, ceux-là religieux, notamment le motif du demi-dieu Gilgamech, le maître des troupeaux.

Ces influences mésopotamiennes, les Kassites les rapportèrent chez eux lorsque, chassés de Babylone au début du XIIe siècle avant notre ère, ils refluèrent dans leurs montagnes. Mais en même temps — et c'est la découverte personnelle d'André Godard de l'avoir établi — ils restèrent toujours en contact avec les populations nordiques demeurées au pays natal, entre Caucase et Caspienne, région d'où les Kassites continuaient d'ailleurs de tirer leur cuivre. Parmi les centaines de bronzes du Louristan que M. Godard, comme directeur du Service des Antiquités, vit passer entre ses mains, il put noter nombre de pièces qui reproduisaient trait pour trait les objets analogues naguère trouvés par de Morgan au Talyche, sur la frontière russo-persane, entre Recht et Lenkoran. La hache kassite notamment est de type purement caucasien avec son tranchant allongé imitant une tête de cheval dont la crinière est simulée par les dents de scie de la hampe. Hache archaïque, tôt devenue, au cours de l'histoire kassite, une

arme d'apparat, sans doute rituelle, destinée au mobilier des tombes. L'enquête de M. Godard, conduite dans les nécropoles mêmes du Louristan, a, à cet égard encore, tranché une question longtemps discutée avec véhémence entre archéologues.

Le style animal kassite, tel qu'il se révèle sur la moitié au moins des bronzes du Louristan, posait d'ailleurs un plus vaste problème, celui des origines et de la propagation du style animal stylisé à travers l'Asie. Les recherches de de Morgan au Talyche dans le sud-est de la Transcaucasie, nous avaient révélé naguère quantité de figurines de bronze, à destination funéraire, représentant des ours, des cervidés et d'autres animaux. Mais, comme le remarque M. Godard, la simplicité de ces figurines, contrastant avec la complication et l'enchevêtrement de celles du Louristan, obligeait à chercher pour ces dernières une autre source d'inspiration. Ce qui caractérise avant tout l'art du Louristan, ce qui nous frappe à première vue sur les mors de chevaux, mors d'utilisation quotidienne ou mors cérémoniels, comme sur les statuettes funéraires surmontant des « épingles » ou des hampes, c'est le thème animal déformé dans le sens de la stylisation héraldique, couples de capridés ou de félins dressés face à face suivant les règles d'une rigoureuse symétrie ou liés, selon la même ordonnance, par le buste du demi-dieu Gilgamech, l'Hercule des vieilles mythologies chaldéennes. Parfois même le parti pris de stylisation est si avéré que les deux avant-trains d'animaux dressés en vis-à-vis se réunissent en demi-cercle, tandis que les arrière-trains se conjoignent également en un monstre nouveau. Même si une partie de ces figures composites n'étaient pas dominées par l'apparition de Gilgamech, les cervidés cabrés face à face ou autour de l'arbre de vie suffiraient à déceler l'influence de la Chaldée voisine. Comme le remarque M. Godard dans le grand ouvrage qu'il vient de consacrer aux bronzes du Louristan, nous nous trouvons ici en présence du thème animal mésopotamien, dont les éléments remontent aux premières couches de Suse et avec lequel nous avaient de longue date familiarisés les cylindres ornés de figurations mythologiques, trouvés par milliers dans le sol de Babylone comme des autres villes mortes de l'actuel Irak.

Et cependant, à y regarder de plus près, on discernera de l'animal héraldique chaldéen à celui du Louristan des différences notables. Même sur la surface exiguë des cylindres chaldéens, le lion, les cerfs, les gazelles conservaient une certaine plénitude de réalisme; dans les bronzes du Louristan, au contraire, le parti pris de stylisation l'emporte sans conteste. Sous l'influence de ce principe, les couples dressés face à face en menace réciproque et dans les interstices desquels se glissent et fleurissent des couples d'animaux secondaires nous conduisent au seuil de l'art scythe. Que les bronzes du Louristan, renonçant à leur symétrie un peu froide, multiplient encore, sous une inspiration plus sauvage, la torsion et l'enchevêtrement des formes animales, on verra apparaître l'art des bronzes scytho-sarmates et scytho-sibériens, tel que nous le montreront les découvertes de la Russie méridionale et de la Russie d'Asie, entre le VIIIe siècle avant J.-C. et le VIIe siècle de notre ère[1].

Comment expliquer, cependant, au point de vue historique, le passage de l'art kassite du Louristan, tel qu'André Godard nous le révèle en ce coin si délimité du Zagros, et les bronzes disséminés à travers toute la steppe asiatique, de la mer Noire à la frontière de Chine? Quel lien entre le Kassite et le Scytho-sarmate? Nous répondrons avec André Godard que l'aristocratie kassite formait vraisemblablement, comme on l'a dit, l'avant-garde des nations iraniennes dans leur descente vers le sud. Ce premier ban dut être suivi du gros de la migration aryenne, représenté par les Mèdes dont l'habitat définitif fut d'ailleurs contigu à celui des Kassites dans la région d'Ecbatane et de Nehavend. Mais, Hérodote nous le rappelle, à peine les Mèdes, au VIIe siècle avant notre ère, avaient-ils commencé à s'organiser politiquement que l'arrière-ban iranien resté au pays natal dans la steppe russo-turkestane, les Scythes, envahissait en 628 la Médie et pendant une dizaine d'années lui imposait sa domination. Les hordes scythiques furent d'ailleurs promptement

1. Pour se convaincre de cette filiation, conseillons seulement au lecteur de comparer, par exemple, l'*Ars Asiatica* de M. Godard et les albums d'art scythe du professeur Rostovzev (*Iranians and Greeks in South Russia*, et les *Skythika* du Seminarium Kondakovianum, de Prague).

rejetées au nord du Caucase par le triomphe de la dynastie mède et, bientôt après, la fondation du grand empire perse achéménide de Cyrus et de Darius achevait de mettre l'Iran à l'abri de leurs attaques. Toutefois, le contact ainsi créé ne devait plus cesser pendant près d'un demi-millénaire. Les Scythes, en effet, se maintiendront jusqu'au IIIe siècle avant J.-C. dans la Russie méridionale, et lorsqu'ils en seront, à cette époque, dépossédés, ce sera par d'autres peuples de même race, par d'autres Iraniens nomades venus de la Caspienne : les Sarmates. Les Sarmates à leur tour se maintiendront en Russie jusqu'à la conquête germanique des Goths au IIIe siècle de notre ère. Ajoutons que, pendant tout ce temps, les nomades iraniens durent être en rapports perpétuels avec les nomades altaïques, leurs voisins, les peuples turco-mongols connus des Chinois sous le nom de Hiong-nou, nos Huns.

Ces quelques considérations historiques expliquent les affinités à première vue évidentes entre l'art kassite et l'art des steppes septentrionales. Le style animalier des bronzes du Louristan dut directement influencer l'art mède. Par les Mèdes il ne put manquer d'être connu des populations scythiques du « Grand Nord ». Représentant le luxe d'une aristocratie de cavaliers, il correspondait trop naturellement à l'idéal esthétique des escadrons de la steppe pour n'avoir pas inspiré l'art décoratif de ces derniers. Là comme ici il s'agit avant tout de plaques de harnachement et d'ornements de charroierie. Mais, restés jusqu'au bout barbares dans leurs steppes illimitées, les nomades du nord apporteront au traitement du héraldisme animalier un dynamisme que les bronzes du Louristan n'avaient jamais connu. Au lieu des couples de bouquetins ou de lions si élégants mais un peu secs de l'art kassite, ce seront des corps à corps sauvages, fauves ou griffons broyant des équidés, animaux rivés l'un à l'autre dans la mort. En même temps le décor s'enchevêtrera dans une stylisation flamboyante. Les bois des cervidés, les crinières des équidés fleuriront en boucles et en spirales, les formes vivantes s'enlaceront si étroitement, elles se ramifieront tellement en poussées adventices, qu'on parviendra à peine à distinguer l'animal du décor. Nous sommes bien

loin de la sévère géométrie des bronzes du Louristan, et cependant même ici la filiation est certaine[1].

On voit l'importance des recherches effectuées sur place par le directeur du Service des Antiquités de Perse. Dépassant les limites de leur intérêt immédiat, par delà les frontières étroites du Louristan et même de l'Iran classique, elles nous permettent d'entrevoir les origines, jusque-là si controversées de l'art scythe, c'est-à-dire, d'esquisser pour un chapitre essentiel l'évolution artistique de l'Iran extérieur.

***

C'est également un nouveau chapitre de l'histoire de l'Iran extérieur que vient d'écrire M. Hackin.

Lorsque le conservateur du Musée Guimet, partit pour une nouvelle mission archéologique en Afghanistan, en février 1929, la situation de ce pays était singulièrement troublée. La voie des Indes se trouvait fermée par la guerre civile, la route de Boukhara interdite. M. Hackin et son compagnon de voyage, l'architecte Jean Carl, n'hésitèrent pas à pénétrer dans le pays par les pistes peu fréquentées de la Perse orientale, du côté de Meched et de Herat. Par Kandahar, ils réussirent à atteindre Kaboul et à faire comprendre à l'usurpateur la nécessité du respect des contrats. Après avoir, aux jours les plus troublés de la bataille de Kaboul, rempli les fonctions de ministre de France, le Conservateur du Musée Guimet vit arriver au pouvoir S. M. Nadir-Chah. La protection personnelle de ce monarque éclairé, dont il avait eu l'occasion d'apprécier à Paris la hauteur de vues, allait permettre à M. Hackin d'exécuter sa mission. A peine la situation était-elle stabilisée au sud de l'Hindou-Kouch que MM. Hackin et Jean Carl partaient pour Bâmiyân où leur travail se poursuivit de mai à septembre 1930. On sait que dans les environs de cette ville se trouvent, creusées dans le roc d'une haute falaise, plusieurs grottes jadis aménagées en sanctuaires par les moines boud-

1. Citons seulement à cet égard, dans l'album d'André Godard, les planches 52 et 55 où toutes les ramifications secondaires du décor scythe sont déjà en puissance.

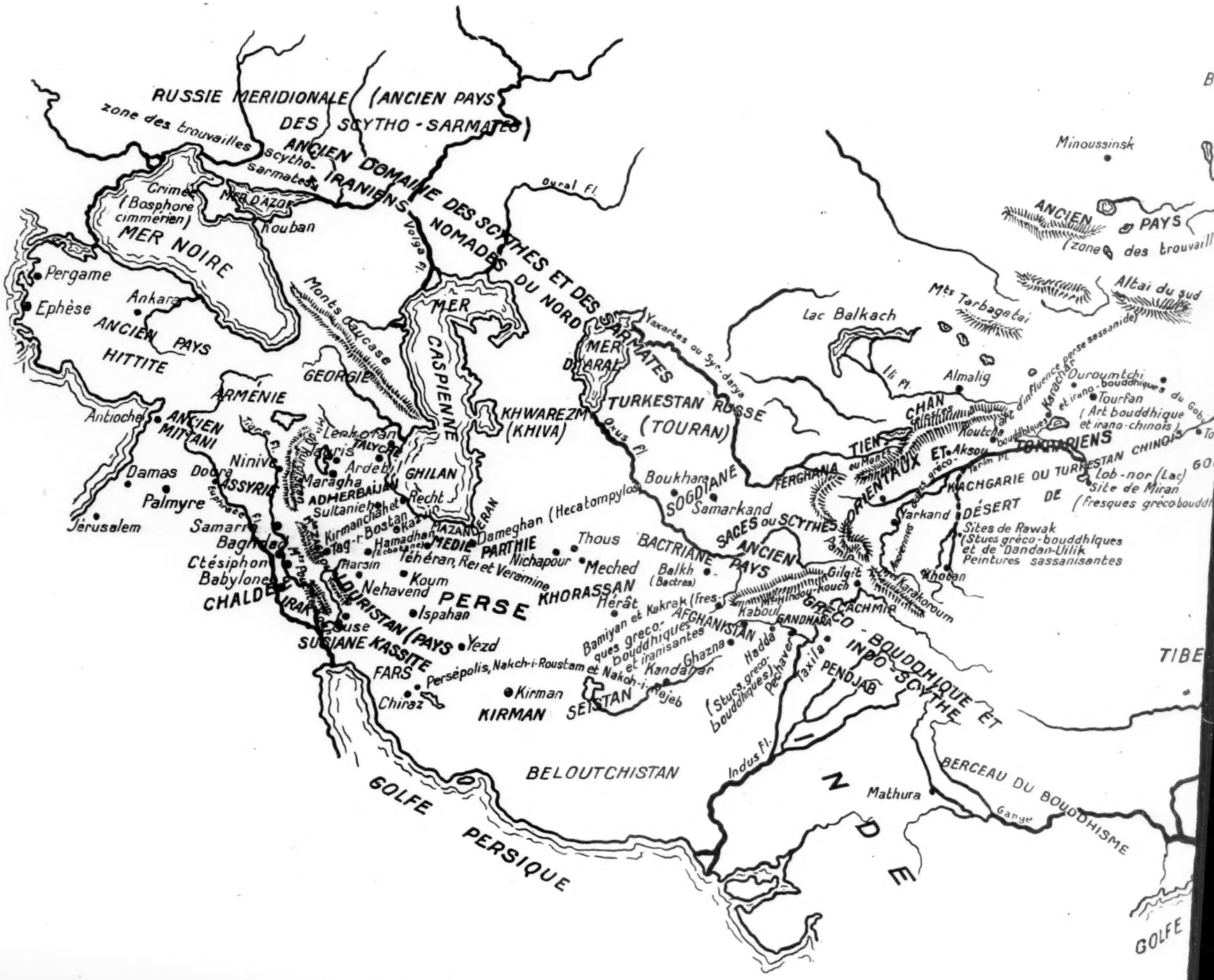
dhistes. Au cours d'un premier voyage en 1924, M. Hackin, en liaison avec son prédécesseur, M. Godard, avait procédé à une première exploration de ces grottes. L'ouvrage que M. Godard, madame Godard et lui, avaient publié à leur retour et qui forme le tome II des *Mémoires* de la délégation française en Afghanistan, nous avait valu la restitution d'un groupe de fresques situées dans les niches des deux grands Bouddhas. Une partie de ces fresques, datées du IIIe siècle de notre ère et dont les reproductions ont été rapportées par madame Godard au Musée Guimet décelaient une double influence gréco-romaine et hindoue. Dans un autre groupe, au contraire, datant du Ve siècle et également copié au Musée Guimet, c'était l'influence iranienne qui s'avérait dominante. Côte à côte, en effet, avec un bouddha « gandharien[1] », nous apercevions le type classique du roi sassanide facilement identifiable à sa barbe carrée, à sa tiare ornée des insignes solaires et lunaires, aux rubans qui s'envolent de ses épaules. Plus loin, dans une apothéose de génie astral, comme dans les représentations de donateurs laïques, c'étaient les jeunes seigneurs imberbes dont les fresques du désert de Gobi nous avaient déjà livré l'image grâce aux fouilles du regretté von Le Coq autour de Koutcha — princes charmants et beaux chevaliers si faciles à reconnaître avec leurs longues redingotes de couleur claire, ouvertes à grands revers sur la poitrine.

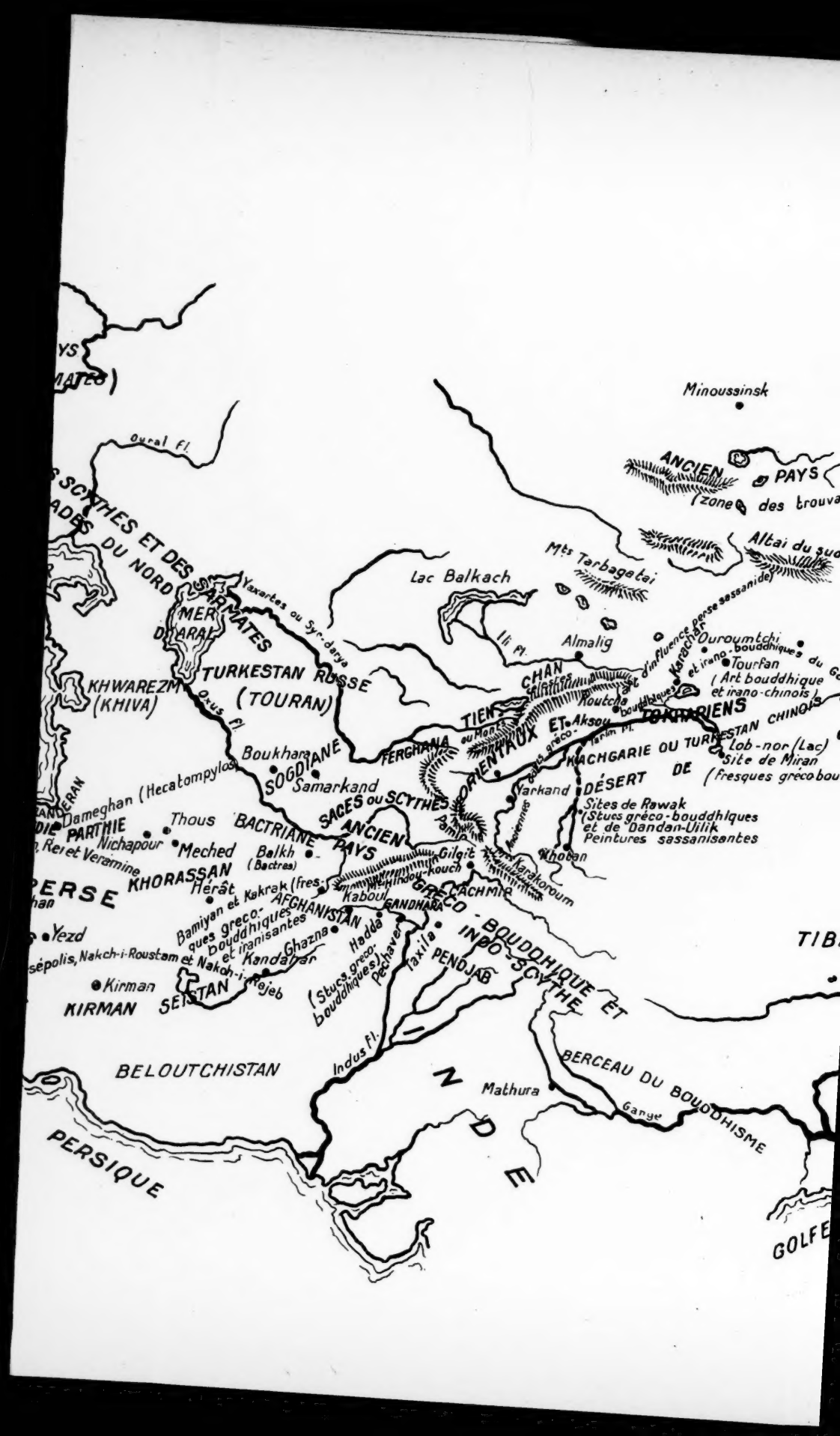
La seconde mission de M. Hackin, en collaboration avec Jean Carl, devait élargir ces données. Dans les grottes de Bâmiyân, les deux archéologues purent détacher un certain nombre de fragments de fresques particulièrement caractéristiques, datant du IIIe siècle de notre ère et où se révèle le même croisement d'influences. Pour nous en tenir aux pièces échues dans le partage au Musée Guimet et actuellement exposées dans la salle Émile Senart, citons entre autres

1. Avec M. Foucher nous conserverons pour désigner l'art gréco-bouddhique de la frontière indo-afghane le terme consacré d'*art du Gandhâra*, emprunté à l'ancien nom de la province de Péchawer sur le cours inférieur de la rivière de Kaboul. Mais il est bien entendu que ce nom couvre ici les divers districts où l'art grec s'est mis au service de l'iconographie bouddhique tant en Afghanistan que dans le bassin oriental de l'Indus.

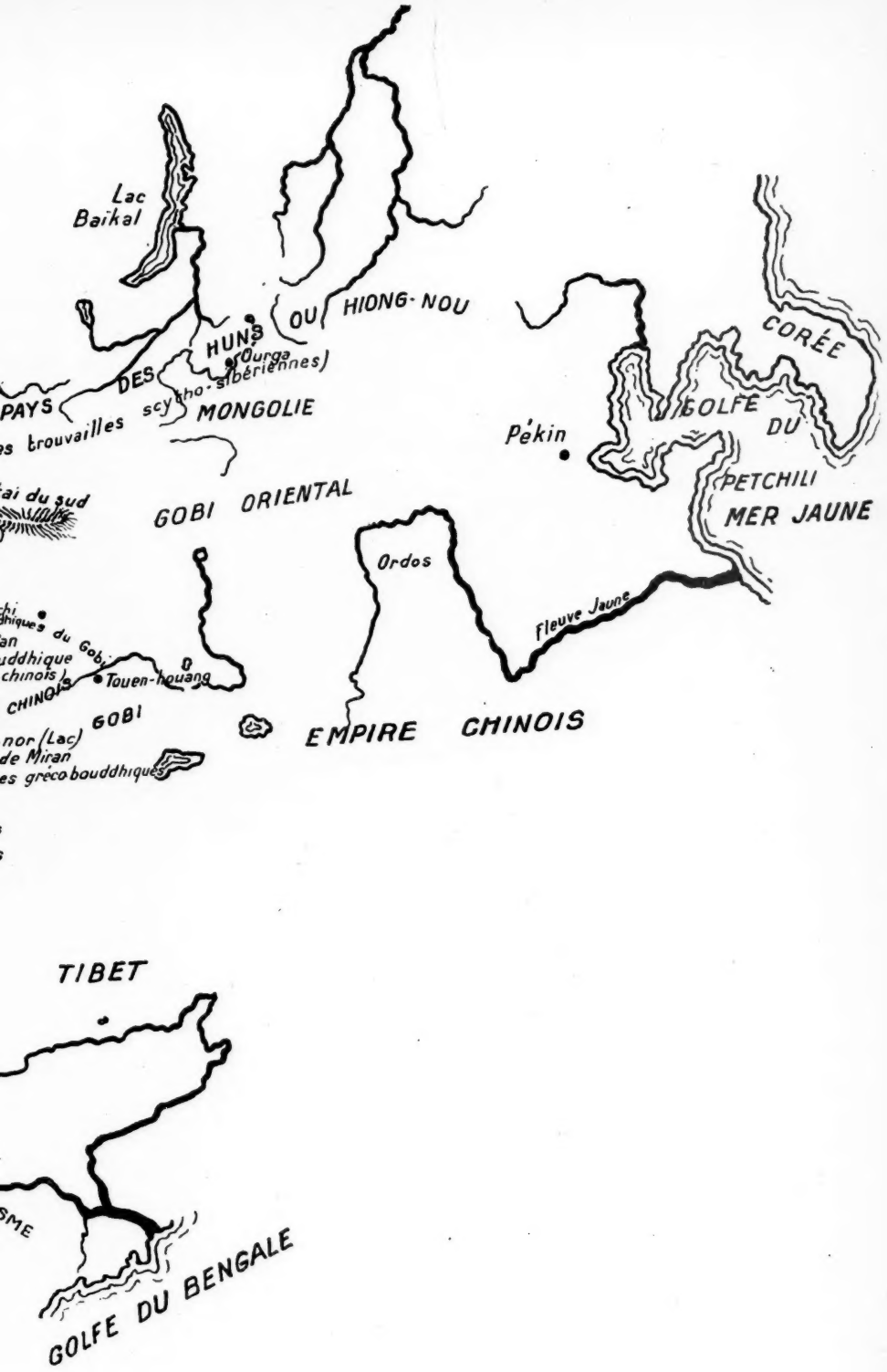
un petit médaillon, un bas de visage au pur ovale, à la douceur quelque peu levantine, formant la transition entre les figures analogues de l'art romano-hellénistique et les génies ailés des fresques de Miran dans le Turkestan chinois. Nous n ous trouvons ici en présence d'une œuvre de ces écoles asiates, qui par les pistes de l'Afghanistan bouddhique faisaient rayonner leur influence jusqu'aux frontières chinoises. N'est-ce pas le cas d'évoquer à ce propos l'artiste ignoré dont le nom sanscritisé en « Tita » évoque peut-être quelque Titus aventuré sur la route de la soie jusqu'à la lointaine oasis de Miran, au sud du Lob-nor? Une fois de plus, les découvertes d'Afghanistan auront éclairé pour nous les origines des arts du Gobi.

A côté de ces exemples qui relèvent d'influences iraniennes générales, la Mission Hackin-Carl a rapporté de Bâmiyân quelques pièces plus spécifiquement sassanides. Deux médaillons représentant des têtes de sangliers peintes en bleu et brun, crinières hérissées, gueules ouvertes, défenses hautes, évoqueront pour tous les voyageurs les fauves de la chasse de Khosroes Parviz au rocher du Tak-i Bostan. Parmi celles des fresques de Kakrak qu'a conservées le Musée de Kaboul, mais dont le pinceau de Jean Carl nous a valu les fidèles copies, mentionnons encore un très beau personnage agenouillé, « roi chasseur » offrant son arc au Bouddha comme symbole de sa renonciation à tout acte de violence. Dans ses tonalités bleu et grenat, cet Açoka afghan s'apparente directement, lui aussi, aux seigneurs iraniens rapportés de Koutcha à Berlin par von Le Coq. Plus loin, sur des reliefs en terre brûlée envoyés de Bâmiyân par la mission Hackin-Carl, l'influence iranienne est encore plus curieuse, car elle paraît provenir moins de la Perse propre que de l'Iran extérieur. Les deux chimères bondissantes auxquelles nous faisons allusion, et qu'un public non averti aurait tendance à rapprocher de nos salamandres Henri II, ne trahissent-elles pas en effet de lointaines influences scytho-sarmates? Hypothèse qui ne manquerait pas de fondements historiques, si nous songeons que l'art bouddhique d'Afghanistan, auquel se rattachent ces œuvres, fleurissait sous la dynastie des empereurs Kouchanas, dynastie qui se trouvait précisément d'ori-


RUSSIE MERIDIONALE (ANCIEN PAYS DES SCYTHO-SARMATES)
zone des trouvailles scytho-sarmates
ANCIEN DOMAINE DES SCYTHES ET DES IRANIENS NOMADES DU NORD
Oural Fl.
Volga Fl.
Crimée (Bosphore cimmérien)
MER D'AZOF
Kouban
MER NOIRE
Pergame
Ephèse
Ankara
ANCIEN PAYS HITTITE
Monts Caucase
GEORGIE
ARMENIE
Antioche
ANCIEN MITTANI
Tigre Fl.
Euphrate Fl.
Ninive
ASSYRIE
Damas
Palmyre
Jérusalem
Samarra
Bagdad
Ctésiphon
Babylone
CHALDÉE
IRAK
Lenkoran
Tauris
TALYCHE
Ardebil
Maragha
ADHERBAIJAN
GHILAN
Sultaniehe
Recht
Kirmanchahet
Kazvin
Tag-i-Bostan
Hamadhan (Ecbatane)
MAZANDERAN
MEDIE
Dameghan (Hecatompylos)
PARTHIE
Téhéran, Rey et Veramine
Marsin
Koum
Nehavend
Ispahan
LOURISTAN (PAYS
Yezd
SUSIANE KASSITE
Suse
FARS
Persépolis, Nakch-i-Roustam et Nakch-i-Rajeb
Chiraz
Kirman
KIRMAN
SEISTAN
BELOUTCHISTAN
GOLFE PERSIQUE
MER CASPIENNE
MER D'ARAL
Yaxartes ou Syr-darya
KHWAREZM (KHIVA)
Oxus Fl.
TURKESTAN RUSSE (TOURAN)
Boukhara
SOGDIANE
Samarkand
Thous
Nichapour
Meched
BACTRIANE
Balkh (Bactres)
PERSE
KHORASSAN
Hérât
Bamiyan et Kakrak (fresques gréco-bouddhiques et iranisantes)
AFGHANISTAN
Kabul
Ghazna
Kandahar
Hadda
(Stucs gréco-bouddhiques)
Peschawer
GANDHARA
Taxila
PENDJAB
Indus Fl.
Mathura
Gange
BERCEAU DU BOUDDHISME
GOLFE
Lac Balkach
Mts Tarbagatai
Ili Fl.
Almalig
Karachar
Ouroumtchi
Tourfan (Art bouddhique et irano-chinois)
TIEN CHAN
Aksou
Kouetcha
TOKHARIENS
KACHGARIE OU TURKESTAN CHINOIS
Lob-nor (Lac)
Site de Miran (fresques gréco-bouddhiques)
FERGHANA
Yarkand
DÉSERT DE GOBI
Sites de Rawak (Stucs gréco-bouddhiques et de Dandan-Uilik Peintures sassanisantes)
SAGES ou SCYTHES ORIENTAUX
ANCIEN PAYS
Pamir
Gilgit
Khotan
Karakoroum
Hindou-Kouch
CACHEMIRE
GRECO-BOUDDHIQUE ET INDO-SCYTHE
Minoussinsk
ANCIEN PAYS (zone des trouvailles)
Altaï du sud
TIBET
INDE



Minoussinsk
ANCIEN PAYS
(zone des trouva
Altai du sud
Mts Tarbagatai
Lac Balkach
Oural Fl.
SCYTHES ET DES SARMATES
ADES DU NORD
MER D'ARAL
Yaxartes ou Syr-darya
TURKESTAN RUSSE
(TOURAN)
KHWAREZM
(KHIVA)
Oxus Fl.
Ili Fl.
Almalig
Karachar
Ouroumtchi
et irano-bouddhiques du G
Tourfan
(Art bouddhique
et irano-chinois)
CHAN
TIEN
ou Monts
Routcha
bouddhiques
TOKHARIENS
Aksou
Tarim Fl.
KACHGARIE OU TURKESTAN CHINOIS
Lob-nor (Lac)
Site de Miran
(fresques gréco bou
FERGHANA
ORIENTAUX ET
Boukhara
SOGDIANE
Samarkand
SACES ou SCYTHES
Yarkand
DÉSERT DE
Sites de Rawak
(Stucs gréco-bouddhiques
et de Dandan-Uilik
Peintures sassanisantes
Khotan
Dameghan (Hecatompylos)
PARTHIE
Thous
BACTRIANE
ANCIEN PAYS
Nichapour
Meched
Balkh
(Bactres)
Rei et Veramine
KHORASSAN
Hérât
Gilgit
Karakoroum
Kaboul
GANDHARA
CACHMIR
GRECO-BOUDDHIQUE ET INDO-SCYTHE
Bamiyan et Kakrak (fres-
ques greco-bouddhiques
et iranisantes
AFGHANISTAN
Yezd
Ghazna
Kandahar
Hadda
(Stucs greco-bouddhiques)
Pechaver
Taxila
PENDJAB
Kirman
KIRMAN
SEISTAN
Rejeb
Indus Fl.
BELOUTCHISTAN
INDE
Mathura
BERCEAU DU BOUDDHISME
Gange
PERSIQUE
GOLFE


Lac
Baïkal
OU HIONG-NOU
HUNS
(Ourga)
DES
PAYS
scytho-sibériennes)
MONGOLIE
CORÉE
GOLFE DU
PETCHILI
MER JAUNE
Pékin
GOBI ORIENTAL
Ordos
Fleuve Jaune
Touen-houang
GOBI
EMPIRE CHINOIS
TIBET
GOLFE DU BENGALE

gine scythe comme son nom l'indique[1]. Au cours de sa première mission en Afghanistan, M. Hackin avait découvert près de Patava un curieux relief resté au Musée de Kaboul, mais dont notre salle Senart expose la photographie et sur lequel figurent, témoins ethniques irréfutables, autour du Messie bouddhique Maitreya, des donateurs barbares dont le costume, blouses, braies, bottes, est identique à celui des Scythes classiques du Bosphore cimmérien. Une telle découverte, avec ses détails anthropologiques et vestimentaires, eût suffi pour attester le « scythisme » originel du peuple et de la dynastie kouchanas. Voici que peut-être les chimères de Bâmiyân nous apportent la preuve que ces conquérants venus de la steppe avaient introduit avec eux quelque chose de leur art animalier. Induction singulièrement intéressante, car elle ne poserait rien de moins que le problème de l'art pré-bouddhique en Asie centrale. Que connaissons-nous des civilisations du Gobi avant le bouddhisme, c'est-à-dire avant le IIe siècle de notre ère? Absolument rien. Or, comment admettre que ces fertiles oasis de la Kachgarie, sièges d'une culture raffinée au moment de la prédication bouddhique, aient été plongées auparavant dans une totale barbarie? Tout, au contraire, nous amène à supposer que, sous les vestiges de surface appartenant à l'étage bouddhique et seuls inventoriés jusqu'ici, des fouilles plus profondes nous livreraient une civilisation apparentée à l'art scytho-sarmate. Les chimères de Bâmiyân, pour déjà hellénisées qu'elles nous apparaissent, n'en confirment pas moins l'hypothèse d'un art scythique importé par les Kouchanas dans leur migration du Turkestan vers le Kaboul.

Enfin, les travaux de la mission Hackin-Carl à Kakrak nous réservaient une autre surprise. Kakrak, on le sait, n'est situé qu'à quelques kilomètres de Bâmiyân, et les fresques

1. Rappelons en effet que les empereurs Kouchanas qui régnèrent aux deux premiers siècles de notre ère sur l'Afghanistan et l'Inde du Nord-Ouest et qui adoptèrent en partie pour leurs monnaies les effigies des Césars, leurs contemporains, étaient des Scythes descendus du Turkestan chinois, d'où le nom d'*Indo-Scythes* sous lequel les désignaient très justement les historiens grecs et romains. Comme tous les Scythes, ces fameux empereurs barbares de l'Inde aux temps gréco-romains étaient donc tout simplement des Iraniens nomades originaires de l'actuel Turkestan.

rapportées de cette localité par M. Hackin, et datées du ve siècle de notre ère, sembleraient *a priori* devoir continuer directement celles de Bâmiyân attribuées au IIIe siècle. Quelle différence cependant! Tandis qu'à Bâmiyân nous nous trouvions en présence d'une inspiration gréco-romaine ou iranienne, voici que les peintures des voûtes de Kakrak, telles que l'art de M. Bacquet nous les a rapportées dans leur intacte fraîcheur, évoquent déjà les peintures du Gobi oriental. Ces groupes circulaires de bouddhas centraux entourés, comme d'autant d'anneaux célestes, d'une théorie de bouddhas de moindre taille n'évoquent ni la Grèce, ni l'Iran, ni l'Inde. Construction de visage, fente des yeux, tonalité des bruns, des jaunes, des bleus et des rouges sombres, c'est déjà l'art des fresques bouddhiques de Tourfan dans le Gobi (VIIIe-IXe siècle). Qu'importe que gestes et postures répètent indéfiniment les types gréco-bouddhiques du Gandhâra voisin? La déshellénisation et la désindianisation simultanées de ces types nous annoncent déjà une influence que l'on ne peut, à cette date, qualifier de proprement chinoise, mais qu'on est bien obligé de reconnaître comme provenant déjà de la région du Gobi, la Kachgarie actuelle. Que la mention du lieu de trouvaille manque sur l'étiquette de la vitrine, quel est le visiteur non averti qui n'aura tendance à attribuer ces peintures au groupe de Tourfan, tel que nous l'avait révélé le Musée d'Ethnographie de Berlin? Ajoutons que, par une heureuse fortune, la Croisière Centre Asie, à laquelle a participé depuis M. Hackin, lui a permis en 1931-1932 d'achever cette comparaison sur place, en plein Gobi, en étudiant à même les grandes fresques des anciens sites bouddhiques qui entourent l'actuel Tourfan. Cette influence « kachgarienne » inattendue en Afghanistan, faut-il l'attribuer au fait que des moines descendus du Gobi oriental seraient venus parfaire leurs études sanscrites dans les monastères de Kakrak où leurs pinceaux pieux se seraient plu à reproduire les traits du Bienheureux suivant la technique de leur propre patrie? L'exemple du pèlerin chinois Hiuan-tsang, qui visita le pays, au commencement du VIIe siècle de notre ère, ne serait pas pour nous faire écarter *a priori* une telle hypothèse. Rappelons aussi qu'à l'époque de Hiuan-tsang le roi de Bactriane

était précisément le beau-frère du roi de Tourfan, si intimes étaient alors les relations entre l'Afghanistan et les confins chinois. Quoi qu'il en soit, les bouddhas déjà tourfanais dont les groupes concentriques peuplaient les voûtes des monastères de Kakrak nous apportent une nouvelle preuve de la facilité avec laquelle se transmettaient les influences à travers les chaînes d'oasis du Gobi médiéval. Le Bâmiyân des Missions Godard-Hackin de 1923-24 nous avait révélé l'origine « afghane » des fresques iranisantes trouvées par les archéologues allemands autour de Koutcha. La mission Hackin-Carl de 1930 pose, pour Kakrak, un problème analogue par rapport à Tourfan, tant il est vrai qu'à tous égards les découvertes d'Afghanistan nous permettent de saisir à leur origine les influences si diverses qui ont, un ou deux siècles plus tard, donné naissance à l'art du Turkestan chinois et, à travers ce dernier, à l'art bouddhique de l'Extrême-Orient.

Peut-être est-ce là l'intérêt majeur des enquêtes conduites par les Missions françaises en Iran : dépassant le domaine de la Perse et de l'Afghanistan propres, elles nous livrent le secret de ce monde presque illimité de steppes et de déserts qui, au nord de l'Oxus et du Pamir comme à l'est des Monts Célestes, constitue le domaine de l'Iran extérieur.

RENÉ GROUSSET

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le centenaire du grand poète mort en 1832 aura été bien utile à l'humanité : car le nombre des Gœthe s'est accru en raison du nombre des livres qui lui étaient consacrés, et dont chacun montre un personnage différent. Nous n'aurons jamais assez de grands hommes, fussent-ils tous dans la même personne.

Voici d'abord le Gœthe de M. Robert d'Harcourt[1]. C'est celui de la première jeunesse. Nous quittons le personnage le jour même de ses dix-neuf ans, le 28 août 1768. Ce jour-là, Gœthe, fortement éclopé, revenait de Leipzig où il avait passé trois années et rentrait à Francfort. Ces années de Leipzig constituent proprement son éducation sentimentale.

Très serrée et très fine, l'étude de M. d'Harcourt aboutit au résultat à peu près inévitable des études serrées et fines, qui font apparaître le fond le plus médiocre de l'âme humaine. Le livre est admirablement préparé; l'intelligence la plus vive y éclate à chaque page; bien mieux, la méthode est irréprochable, mais je me méfie de cette méthode. La plus belle âme humaine, soumise à ce régime de compression, de dissection et de réactifs, ne laisse à l'examen qu'un résidu boueux. M. d'Harcourt lui-même éprouve à chaque moment, pour ces débris qui lui restent entre les doigts, un sentiment de répugnance et de dégoût. A qui la faute?

Déjà Jules Lemaître avait dégonflé de la sorte Chateaubriand et Rousseau. Le résultat avait été déplorable. Car ce

1. R. d'Harcourt, *L'éducation sentimentale de Gœthe* (Armand Colin).

qui restait après l'analyse n'expliquait en aucune façon Chateaubriand, ni Jean-Jacques. Il ne faut pas essayer de réduire ces âmes poétiques et brillantes. Sinon, tout le divin s'évanouit sans traces. Il faut les considérer dans leur chatoiement et dans leur ensemble. C'est là leur vérité. A quoi nous sert-il de retrouver dans Gœthe adolescent le fils de bourgeois riches, l'amoureux déjà égoïste et prudent? Nous savons bien que la nature a mis en lui ces réflexes de défense, d'ailleurs assez nécessaires pour tempérer une âme si ardente. Mais ce qui nous importe, c'est justement ce qui, entre Gœthe et les autres hommes, ne peut pas être mis en facteur commun. Or l'analyse, si patiente et si délicatement faite, a précisément pour résultat de laisser disparaître ce qui est le propre de Gœthe. Nous sommes, comme le diable après la mort du docteur, maîtres d'une vaine dépouille, mais l'*Unsterbliches* de Faust nous a été enlevé.

L'éducation sentimentale de Gœthe est faite de deux grandes épreuves : vers sa quinzième année, à Francfort, l'aventure avec Gretchen; de seize à dix-neuf ans, à Leipzig, l'aventure avec Catherine Schœnkopf. La première ne nous est guère connue que par le 5e livre de *Poésie et vérité*. Une légère silhouette de fille du peuple passe rapidement sur la pointe des pieds, un doigt sur les lèvres. « Nous refermons les pages... l'apparition de rêve surgie un instant du brouillard s'évanouit. » Voici l'histoire telle qu'elle nous est contée par Gœthe sexagénaire. Il avait à peu près quatorze ans et il fréquentait une compagnie de jeunes aventuriers. Comme il composait avec une merveilleuse facilité, ses amis utilisaient son talent en lui faisant écrire sur commande et contre espèces des pièces pour les bourgeois de la ville. L'argent gagné couvrait les frais des agapes. C'est dans une de ces réunions nocturnes qu'il rencontre Gretchen, pas tout à fait servante, mais sans doute un peu aventurière. Le jour du couronnement de l'empereur, le 3 avril 1764, Gretchen embrasse pour la première fois Gœthe sur le front. Le lendemain toute la bande était arrêtée. Gœthe lui-même était compromis. Les compagnons étaient des escrocs et des faussaires. Grecthen était bannie de la ville.

Il me semble difficile, dans le récit écrit à un demi-siècle de distance, de chercher des révélations sur le caractère de

l'enfant. On peut se réjouir que M. d'Harcourt ait tenté de le faire, car il a écrit un chapitre délicieux. Mais les résultats de son enquête sont un peu sujets à caution. Dans les épîtres fictives que composait Gœthe, il y avait la déclaration d'amour d'une jeune fille. « C'est dommage, dit Gretchen, qu'elle ne soit pas vraie. — Signez-la », dit Gœthe. Gretchen signa. Il reprit la feuille et la mit dans sa poche. « Je relus cent fois de suite, dit-il, la poétique épître, contemplai la signature, la baisai, la pressai contre mon cœur et savourai cet aimable aveu. » L'épisode, s'il est vrai, est charmant, plein de tendresse ingénue et d'illusionnisme enfantin. Voici le commentaire de M. d'Harcourt :

« Dans cet aveu de l'épître, dans cette signature qu'il conquiert, c'est un succès de vanité qu'il goûte. Il jouit moins d'aimer que d'être aimé et de l'entendre dire. Il revient sur les termes de l'aveu, les savoure, les relit cent fois. Ces mots d'amour brûlants, c'est lui-même, il est vrai, qui les a tracés. Et en fin de compte, c'est lui-même qui s'encense puisqu'il est l'auteur de l'épître. Mais il y a une signature de femme au bas de la page, et cette signature suffit à l'illusion. Roucouler devant soi-même, s'adresser d'imaginaires et incandescentes lettres de femme et les faire authentifier par une signature : jamais imagination de cérébral n'inventa plus ingénieux moyen de délectation... » — L'analyse est fine, mais qu'elle est sévère! En réalité tout cela s'est fait sans calcul et sans malice, selon l'instinct spontané d'un amoureux de quatorze ans. Cette anecdote me fait l'effet d'un beau fruit, que M. d'Harcourt s'amuserait à peler, et au fond duquel il trouverait un point noir. C'était tout de même une belle pêche. Il ne faut pas peler les chefs-d'œuvre.

L'aventure de Leipzig, deux ans plus tard, nous est connue par des témoignages et des documents. Il s'agit encore d'une fille d'auberge. « Cette idylle naît au milieu de la vaisselle, dit M. d'Harcourt. Notre étudiant retrouve avec reconnaissance sur les mains qu'il baise le parfum des mets préférés. Le plus grand des poètes reste fidèle au sang de sa race : en tête des prestiges féminins s'avance, soumis, humble et royal, le sourire de la Kellnerin. Poésie de la brasserie : un peu de grâce féminine accompagnant le plat fumant, l'éclair du bras

nu dans le clair-obscur enfumé de la taverne, le rêve du regard qui suit le sillage... Délices ancillaires, sortilège tout-puissant de la grâce dans l'humilité. »

Au ton, vous pensez bien que le détail de l'aventure sera pesé avec une impitoyable justice. Évidemment, il ne s'agit que d'une amourette, comme on dit. Et Gœthe est, comme un autre, égoïste et sensuel. M. d'Harcourt ne veut pas que la sensualité et le libertinage soient des signes de jeunesse. Je crains qu'après s'être fait une image trop fâcheuse de poète, il ne s'en fasse une trop belle de la jeunesse. Il parle assez rudement de la surprenante prudence de ce jeune et riche bourgeois bien décidé à esquiver le mariage, mais à garder un plaisir et content d'une jolie maîtresse qui ne lui demande pas de cadeaux. Et là-dessus, il pense que tout le reste est draperie et romantisme verbal.

C'est peut-être beaucoup dire. Il y a évidemment chez Gœthe une clairvoyance positive, et le cynisme des seize ans. Mais est-ce un crime d'avoir su que l'idylle devait finir? Tous les étudiants le commettent, et ils n'en aiment pas moins de tout leur cœur, et parfois au milieu de grandes tragédies puériles. Tel a été Gœthe. Ce qui lui est propre, c'est justement le pouvoir d'être heureux ou malheureux, et une sorte de folie qui cohabite avec le bon sens. Il a été sensuellement satisfait, et confortablement gâté. Mais il a été aussi ardemment amoureux et atrocement jaloux. Tout cela ne va pas si mal ensemble. C'est l'incohérence de la jeunesse. A force de vouloir y mettre de l'ordre, on risque de ne plus s'y reconnaître. Je crains que M. d'Harcourt ne distingue plus clairement que la nature elle-même le cœur et les sens. « Ne demandons point l'amour, dit-il, à cet étudiant de dix-sept ans, qui, près d'une fille plus âgée et en dessous de sa classe... ne reçoit même pas le baptême du cœur. » C'est bien rude. Après cela, rencontrant la lettre tragique du 10 novembre 1767, cri éperdu de jalousie et de passion, M. d'Harcourt convient qu'il y a là une énigme. Il soupçonne de littérature ce tumulte de plaintes aiguës. Mais non, il n'y a pas d'énigme. Un étudiant de dix-sept ans caresse la jolie fille de dix-neuf qui raccommode son linge. Un jour, il se dit : « C'est bien commode. » Un jour, il se dit : « Comme je suis heureux! » Un jour, il est

toute tendresse. Un soir, il la surprend au théâtre, près d'un rival. Il éclate de fureur et de désespoir. Tout cela se tient très bien. C'est l'avril.

On peut résister aux interprétations de M. d'Harcourt. Mais son livre est délicieux à lire. Il est impossible d'imaginer un tableau plus vivant. Ceux qui ont tenté de décrire et de suivre un personnage savent combien cette tâche est difficile. Il y faut la plus exacte information, et dans cette information l'art de trouver le trait. Il y faut l'imagination qui anime les fantômes, l'intelligence sensible qui lit dans les âmes, le talent d'écrire sans quoi le reste est vain. M. d'Harcourt a tout cela. Il admire Gœthe profondément. J'eusse seulement souhaité un peu plus d'indulgence pour un gamin, qui avait peut-être déjà du génie, mais qui n'était pas encore un grand homme.

***

Le remarquable livre de M. Witkop[1] est un modèle de clarté, de logique, de déduction et d'harmonie préétablie. On y voit la vie de Gœthe déterminée dans son détail. Tout y vient à son heure, tout y est juste et nécessaire. On n'a rien écrit, depuis Bernardin de Saint-Pierre, qui porte plus fortement la marque des intentions providentielles. Cette providence est en deux personnes, dont l'une s'appelle la cause et l'autre l'effet. Le seul défaut d'une machine si parfaite est de sortir facilement de la vraisemblance.

Nous sommes avertis de cet esprit déterministe dès le premier paragraphe. « On considère en général la vie de Gœthe, écrit M. Witkop, comme sa plus grande œuvre d'art. Et si c'est bien l'art qui unit en tableaux cohérents les circonstances variées et les contrastes de la vie, on peut dire que l'existence de Gœthe accusait déjà dans ses plus lointains éléments une orientation artistique; les composantes les plus diverses affluent vers elle de partout pour réaliser dans son jeu leur communion harmonieuse. »

Et le jeu des composantes commence; le poète a du sang du nord et du sang du midi, — du sang de fonctionnaires et de

1. P. Witkop, *Gœthe, sa vie, son œuvre*, traduit de l'allemand par A. Viallate (Stock).

lettrés par les Textor, du sang d'ouvriers par les Gœthe. Il participe par son père à l'esprit rationaliste des philosophes, par sa mère à l'esprit mystique des piétistes. Sa ville natale est une république urbaine et aristocratique, « un tout complet sur le plan social et sur le plan économique. Le petit garçon qui poussait là prenait du monde l'idée d'un organisme harmonieux et pittoresque ». — Francfort, ville de tradition, est pour ainsi dire à la frontière des temps : on ne s'étonnera donc point que l'enfant témoigne d'un certain penchant pour le moyen âge. La ville est aussi sur une des frontières de l'espace, à un de ces croisements où s'établissent les foires. Et Gœthe est justement le petit-fils du maire, ce qui lui permet de prendre une part spéciale à ce trafic. Bien plus, son père l'envoie de bonne heure faire des commissions : il peut donc pénétrer dans chaque échoppe et observer la vie de famille dans chaque métier. Le restauration de la maison paternelle est pour l'enfant une occasion d'apprendre à réfléchir avec l'artiste sur les sujets, les couleurs et les éclairages. La guerre de Sept ans vient à point pour faire l'éducation du sens historique, d'autant plus parfaitement que la famille est divisée en deux camps et que Gœthe, à sept ans, peut observer les deux partis. Que de coïncidences! On a envie de joindre les mains et de dire : « Merci, mon Dieu. »

M. Witkop tire inépuisablement des effets heureux de toutes les causes, et montre avec un rare bonheur la raison providentielle du hasard. Et quel ordre aussi dans l'évolution! Dès la plus petite enfance apparaît chez Wolfgang le besoin de se rendre maître de toute matière, en la modelant de ses doigts. Dès l'enfance, il est poète. Dans un poème qu'il compose à quinze ans sur le *Voyage de Jésus-Christ aux Enfers*, il manie déjà les métaphores, les images et les symboles en virtuose. A cet âge, il est déjà « le grand amant qui cherche à embrasser de l'univers entier de cercles de plus en plus larges ». Mais son sentiment plastique veut qu'il incarne chacun de ces cercles de monde dans une femme. « Ce n'est qu'en aimant une femme qu'il vit et aime cet univers sous la forme la plus synthétique et la plus féconde. » Il doit donc aimer et il aime en effet. C'est l'aventure de Gretchen, portée à sa valeur métaphysique.

Gœthe, ministre de Weimar, est déjà tout entier dans Gœthe enfant. « Dès son enfance et sa jeunesse, dit M. Witkop, il pressentait que sa vocation ne trouverait pas à se réaliser dans une simple carrière d'écrivain, qu'elle ne pourrait s'épanouir en marge de la vie, mais devait se nourrir de tous les sucs de l'existence. » En attendant, le voilà étudiant à Leipzig. Quel éclat d'images dans ses premiers poèmes! C'est qu'à neuf ans on lui a enseigné le dessin. « La puissance de l'image qui se fait remarquer dans les strophes les plus parfaites des poèmes, Gœthe l'avait développée consciemment par l'étude active et approfondie des arts plastiques. »

Revenu malade de Leipzig, il traverse une crise religieuse, qui le laissa mûri et armé. Mais cette évolution religieuse ne pourra lui inspirer de poèmes qu'en se reliant à la nature. « Cette réalisation du piétisme dans le monde de la création ne pouvait être précipitée qu'à Strasbourg par les révélations plus libres de Hamann et de Herder. » Son heureuse destinée envoie donc Gœthe à Strasbourg. Après les jardins et les avenues de Leipzig, il découvre ici la libre nature. Mais il lui faut un guide; il rencontre Herder. Et justement Herder était à la recherche d'une âme à former. Bénissons la fistule lacrymale qui l'a contraint à venir à Strasbourg pour s'y faire opérer, juste au moment où le jeune Gœthe venait y achever ses études. Rencontre mémorable que celle du mois de septembre 1770 dans l'escalier de l'hôtellerie de l'Esprit. « Le véritable bienfait de Herder fut d'ouvrir à Gœthe les portes de son propre monde, les portes du monde Gœthéen, ses richesses, ses profondeurs, les horizons de la nature et les merveilles de l'histoire. »

L'optimisme imperturbable de M. Witkop finirait par étonner la Providence elle-même, surprise d'avoir conduit pas à pas, par une suite d'attentions opportunes, une destinée si perpétuellement réussie. L'innocente Frédérique Brion arrive juste à point pour arracher Gœthe aux conventions et, par la simplicité, le remettre en contact avec les formes éternelles de la vie. Charlotte Buff arrive à point pour rendre à Gœthe le sens, qu'il avait perdu, de l'harmonie de sa vie. Lili Schœnemann arrive à point, au moment où il sort des gouffres du monde intérieur... Cependant cette

recherche des causes a un grand avantage. C'est qu'elle ne laisse rien dans l'ombre. C'est là ce qui fait le mérite supérieur et le très vif intérêt de l'ouvrage de M. Witkop. Gœthe n'y est pas seulement l'auteur de *Werther* et de *Faust*, il est Gœthe lui-même, c'est-à-dire un ensemble prodigieux de tendances, de connaissances et de recherches : *der strebende Mann*, l'homme qui toute sa vie a poussé des pointes dans toutes les directions offertes à l'activité humaine. Lisez, par exemple, le chapitre délicieux et profond intitulé *le Voyage sur le Rhin*. Gœthe vient d'écrire *Werther*. Il en a fini avec le romantisme sentimental. Il commence une nouvelle étape. « Il veut connaître et révéler la vie divine universellement présente dans la haute abondance du monde. » En d'autres termes, il commence la conquête de l'univers extérieur. C'est à ce moment qu'il rencontre Lavater, aux eaux d'Ems, le 23 juin 1774. Pendant cinq jours, ils parlent religion et philosophie. Aussitôt après, Gœthe rencontre Basedow : après le prophète du piétisme, le prophète du rationalisme; tous trois descendent le Rhin. Enfin, à Elberfeld, Gœthe connaît Jacobi, qui l'emmène dans sa propriété de Pempelfort et leurs entretiens roulent sur Spinoza, c'est-à-dire sur la nature et sur Dieu. Moment décisif, où nous voyons, sous l'influence des idées spinozistes, le poète transformer son idée de la vie : « Si Monde et Dieu, Nature et Ame ne sont qu'un, la solution des contradictions de la vie consiste à s'épanouir de plus en plus purement, et à chercher non plus le monde au fond de soi, mais soi dans le monde. » Ainsi Gœthe sort de l'isolement où Werther a fini par périr, et s'en va au large, vers l'immensité de l'univers.

Un chapitre qui n'est pas moins neuf est celui où M. Witkop étudie, à Weimar, les recherches scientifiques de Gœthe. Pour la première fois, il vit non dans une ville, comme Francfort, Leipzig ou Strasbourg, mais dans un bourg de six mille habitants, presque un village, et même bientôt tout à fait à la campagne et dans la nature, quand le duc, en 1776, lui a fait présent d'un pavillon au bord de l'Ilm.

Aussitôt, avec sa curiosité ordinaire, Gœthe s'intéresse à cet univers végétal dans lequel il est transporté. « Je suis bousculé, ravi et tourmenté par mille pensées, écrit-il. Le

règne végétal se déchaîne à nouveau dans mon esprit; je ne puis m'en débarrasser un seul instant. » Cependant, en juillet 1776, une commission des mines est formée. Gœthe, qui en est membre, devient minéralogiste et géologue. Il prend un plaisir profond à ces nouvelles études, à la « sublime paix que confère la présence muette et solitaire de la grande nature qui parle à voix basse ». Il prend du monde une connaissance nouvelle. La nature lui devient intelligible. « Je jouis maintenant d'un spectacle admirable et sublime quand je chevauche à travers champs, écrit-il, car la genèse et la formation de la surface de notre terre et la nourriture que les hommes en tirent m'apparaissent en même temps nettement et pittoresquement. »

Quelques années plus tard, en 1781, il se fait expliquer le corps humain par Loder, le professeur d'anatomie d'Iéna. Il dissèque avec lui deux cadavres. Non seulement il travaille avec une passion appliquée, mais son puissant génie atteint à des idées et à des vues admirables de profondeur. Ces vues, étonnantes pour l'époque, lui méritent une admiration nouvelle. Seul un très grand esprit pouvait, dans ces années 1780, pousser aussi loin dans la morphologie comparée, reconnaître que l'os intermaxillaire, sur lequel les incisives supérieures sont plantées, reconnaissable dans le monde animal et chez l'embryon humain, doit exister aussi chez l'homme, et le découvrir en effet, à la fin de mars 1784. Du même coup c'était l'unité de la nature qui lui apparaissait : « Toute créature n'est qu'une note, écrivait-il, n'est qu'une nuance au sein d'une grande harmonie. » Cette découverte lui donnait une joie qui lui faisait frémir les entrailles. Et dans ces travaux, cherchant le divin sur et sous les montagnes, il retrouvait Spinoza. Celui-ci n'a-t-il pas dit que nous apprenons à connaître l'essence éternelle de Dieu d'autant mieux que nous pénétrons plus avant dans la connaissance des choses particulières? « Je me sens très proche de lui, écrit-il, quoique son esprit soit bien plus pur et bien plus profond que le mien. » Et il lit l'*Éthique* en compagnie de madame de Stein.

***

Tandis que M. Witkop arrive à définir Gœthe par une série de déterminations extérieures et de réactions, M. Gundolf[1] au contraire, par une méthode opposée, essaie de surprendre chez ce grand esprit le principe le plus intime et le plus personnel, l'unité vivante, la loi individuelle de développement. Pour lui « la vie et l'œuvre ne sont que les différents attributs d'une même substance, d'une unité spirituelle et corporelle, qui se manifeste à la fois comme mouvement et comme forme ».

Enfin M. Suarès, sous ce titre *Gœthe le grand européen*[2], a réuni une centaine de petites méditations concentrées, dont chacune est une quintessence de réflexion et de pensée. Au premier abord, ce petit livre étonne un peu. Comme l'idée s'y trouve tout à fait épurée, clarifiée et cristallisée, la première impression qu'on en ressent est qu'elle est juste assurément, mais que la maxime opposée ne le serait pas moins, et l'on réagit à la lecture par des interrogations étonnées. Entre tous les grands Allemands, écrit M. Suarès, Gœthe est le moins professeur. « Pourtant, songe le lecteur, personne n'a eu autant la main didactique, et il l'a portée jusque dans l'amour. » En Gœthe, dit M. Suarès, le courage de vivre est éclatant. Ses amours en sont la preuve. « Pourtant, songe le lecteur, beaucoup de ses amours ont fini par la fuite. » Il s'est dérobé. Il a fui Frédérique Brion, il a fui Charlotte Buff, il a fui Lili Schœnemann. Gœthe ne connaît que l'individu, dit M. Suarès. « Rien de plus exact, fait le lecteur : mais nul aussi, et nous l'avons assez vu tout à l'heure dans ses études d'anatomie comparée, n'a eu plus que lui le sens de l'ensemble. » Gœthe est casanier, dit M. Suarès. « Et ses voyages en Suisse en 1774? se demande le lecteur. Et le voyage avec le duc? Et le voyage sur le Rhin? Et le voyage en Italie? » Tout est lent, uni, et majestueux dans Gœthe, dit M. Suarès. « Et la terrible impétuosité de sa jeunesse, le temps de *Sturm und Drang?* » interroge le lecteur. Ainsi d'un bout du livre à l'autre. Au surplus, M. Suarès donne quelquefois les réponses lui-même.

1. *Gœthe*, t. I, traduction Chazeville (Grasset).
2. Émile Paul.

Quelle est l'explication d'un si étrange paradoxe? Autant qu'on puisse bien entendre un livre de pensées, qui reste toujours enveloppé d'un certain mystère, voici celle qu'on pourrait proposer. D'abord il est manifeste que, quand M. Suarès pense Gœthe, il revoit le Gœthe des dernières années, ou du moins de l'extrême maturité, le Gœthe des conversations avec Eckermann. Il en a fait un portrait magnifique. « Je trouve, dit-il, un délice et une joie à vivre dans la pensée quotidienne d'un grand esprit, qui, même au seuil de l'extrême vieillesse, ne se lasse jamais de comprendre, qui veut toujours apprendre et toujours apprend, qui est tout au fait, qui ne refuse jamais l'idée et la soumet à l'expérience : toute notion l'attire, toute science le retient. Jamais érudit, il ne veut pas savoir pour savoir, mais pour connaître. Telle est la jeunesse immortelle, plus admirable dans le vieillard qu'à l'entrée de la carrière. »

Si l'on regarde de ce point de vue, la plupart des objections qui nous sont apparues tout à l'heure tombent d'elles-mêmes. Et M. Suarès l'a excellemment choisi pour découvrir ce qui semble être le but même de sa réflexion, le secret de Gœthe. Par un tour d'esprit qui lui est propre, il donnera volontiers à ce secret l'aspect d'un axiome ou d'une formule. Naturellement, le livre est trop riche pour que le critique puisse à son tour concentrer ces formules dans une définition. Celle qui semble pourtant la plus exacte, et que M. Suarès approfondit davantage, consisterait à montrer comment Gœthe unit l'extrême culture au génie créateur le plus spontané. Une grande partie du livre vient s'assembler autour de ces deux pôles, art et intuition. Leur union exquise a été un caractère du génie grec, et aussi de l'art racinien. Mais l'œuvre de Racine est un temple. Celle de Gœthe est un univers.

HENRY BIDOU

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

La Tour de Nesle à l'Odéon et *Hamlet* à la Comédie-Française.

La reprise de *la Tour de Nesle* fait recette à l'Odéon, en pleine crise du Théâtre et en fin de saison, c'est-à-dire dans les circonstances et les conditions les plus défavorables. Un courant de snobisme mondain entraîne vers ce spectable un public qui, habituellement, ne fréquente, le soir, sur la rive gauche, qu'au Cinéma de la rue des Ursulines et, parfois, chez Baty. Il n'est grand dîner où quelque voix ne dise : « Il faut aller voir ça », parole, comme chacun sait, qui, lorsqu'elle résonne souvent, autour des tables fleuries, détermine un succès plus sûrement que les articles les plus louangeurs et les placards les plus hyperboliques.

Cette vogue soudaine du vieux mélodrame ayant surpris, l'on a été amené à en rechercher les raisons. Nous ne pensons pas que nos élégants se ruent à *la Tour de Nesle* avec le propos délibéré de se gausser du romantisme. Ils n'ont pas l'esprit si didactique, et contre toute pédanterie possèdent un préservatif puissant, à savoir leur futilité. Mais ils sont curieux de connaître cette vieille machine dont ils ont vaguement entendu parler, de même qu'ils vont voir les films d'avant-guerre, lesquels, en moins de vingt ans, sont devenus aussi désuets que le théâtre du père Dumas en un siècle. Et sans doute on s'amuse beaucoup à ce drame noir. Il n'est, aux fins d'actes, quand la salle s'éclaire, que de jeter un coup d'œil sur les spectateurs, pour constater, au grand nombre des

faces réjouies, que le public n'a pas ajouté foi un seul instant à la péripétie terrifiante qui vient de se dérouler sous ses yeux. Cependant, on applaudit aussi de bon cœur, et l'applaudissement n'est pas tout ironique. Mettons qu'il ne l'est que pour un quart. Pour ce quart, il veut dire : « Qu'il se soit trouvé des foules assez naïves pour marcher à fond dans des bobards de ce calibre, ça c'est drôle! » Mais, pour les trois autres quarts, les bravos signifient : « Quel mouvement! quel enchaînement! C'est malin. C'est calé. Ça n'est pas plus bête qu'un film. C'est même moins idiot que bien des films. Et c'est déjà un bon scénario de film : ubiquiste, enfantin, outré, absurde. » Bref, on s'incline devant le métier, de mauvais aloi peut-être, mais poussé avec cran, avec toupet, dans sa voie détestable. On s'amuse de l'horrifique aventure qui nous est contée, parce que, quelque invraisemblable qu'elle soit, elle délasse un peu de la production ordinaire du jour : psychologie du « Boulevard », gaîtés américaines, analyses freudiennes, celles-ci souvent d'importation allemande ou anglaise. De sorte que, dans cette ovation mélangée de raillerie, il y a des discriminations fort justes. Car nous sommes à Paris, ville où les plus frivoles sont parfois très fins.

Pourtant, je dois à la vérité de dire que, dans la baignoire voisine de la mienne, à un des moments les plus pathétiques de la soirée, quand Marguerite de Bourgogne fait à Gaultier d'Aulnay une scène de jalousie, à seule fin de lui subtiliser les tablettes où elle sait que se trouve la preuve de son crime à elle, écrite avec une épingle d'or trempée dans le sang de sa victime, une femme, d'une voix angoissée, laissa échapper ces mots : « Oh! il ne va pas lui donner les tablettes! » Mais des âmes de cette candeur il en était peu dans la salle, à en juger par les houles de rires qui déferlaient de l'orchestre au balcon.

Et les galeries, demanderez-vous, les « petites places »? Eh bien, les « petites places » ne témoignent pas à *la Tour de Nesle* la même faveur que les « places chères ». Et cela encore est un signe. Il est évident que le spectacle doit une part de son succès à ce qu'il est considéré comme une reconstitution, une résurrection parodique. Nuance que les raffinés ou les blasés sont seuls capables de goûter. Mais l'intérêt de la masse aujourd'hui est ailleurs — hors du théâtre, peut-être.

Quant à moi, il ne me souvient pas d'avoir jamais vu représenter *la Tour de Nesle*, ni même d'avoir lu l'ouvrage, avant cette représentation de l'Odéon à laquelle j'assistais l'autre soir. Mais il faut croire qu'il y a déjà fort longtemps que le langage courant a fait un sort aux répliques les plus célèbres du drame, les vouant ainsi à une manière de ridicule grandiose, car je les reconnaissais, je les saluais au passage. Au temps même de Frédérick Lemaître et de Marie Dorval, ne doutez pas qu'il se soit rencontré bien des personnes pour s'émerveiller ironiquement aux mêmes passages. Seulement ces gens de goût appartenaient pour la plupart à l'école moribonde, au camp des perruques, ou bien c'étaient des isolés. Parmi ceux-ci, quelqu'un dont le nom vient immédiatement à l'esprit, c'est Stendhal. Mais, en 1832, date de la première représentation de *la Tour de Nesle*, Stendhal était un auteur dont les lecteurs, peut-on dire, n'étaient pas encore nés.

Ce qui confond, c'est que, au cours de cette action fausse, on ne remarque pas un seul accent vrai. Entendez-moi. La donnée est extravagante, la machination, en dehors de toute réalité, mais, tout de même, ce sont des êtres humains qui parlent, des amants, des amis, des frères, des compagnons d'armes, des gens du peuple entre eux. L'action est folle, mais elle ne se passe pas dans la lune. Seulement sous le règne de Louis X le Hutin, un monde, un temps, qui ne sont pas si éloignés de nous, puisque Joinville, dont la bonhomie nous touche, Rutebœuf, dont la plainte nous émeut, sont d'une époque antérieure. Donc il se pourrait que, dans cet engrenage d'événements factices, à l'intérieur des scènes enfin, dans le vocabulaire, dans le ton du dialogue, quelque trait authentique se glissât. Or, cela n'arrive jamais. Un mécanisme inexorable déroule, brodés sur la trame sombre d'une histoire impossible, les ramages criards d'un discours lui-même continuellement artificiel. Je ne sais pas de convention plus logiquement déduite, plus achevée dans toutes ses parties. Au point que l'on croit, par moments, flairer la mystification. Mais c'est là une illusion. L'auteur, en un certain sens, est sincère, voire ingénu, si tant est qu'il faille l'être pour échafauder d'un tel élan, par les moyens les plus retors, une fable aussi incroyable.

Il n'est pas indifférent de se rappeler qu'Alexandre Dumas père a débuté par le théâtre. *La Tour de Nesle* a précédé de dix ans *les Trois Mousquetaires*. C'est pourquoi, en comparaison de ses drames, les romans de Dumas père, outre qu'il sont bien supérieurs par l'agencement des épisodes et la verve, le brio du récit, ont un semblant de psychologie, si l'on entend par là ce que la vie insensiblement a pu apporter de connaissance des hommes à l'esprit le plus léger quand il a dépassé la quarantaine.

Mais, dira-t-on, *Hernani* est tout aussi fou que *la Tour de Nesle*. J'en conviens. Cependant, prenez garde que la ressemblance des deux folies est plus apparente que réelle, en un mot extérieure. L'affabulation, des deux parts, est déraisonnable, mais celle d'*Hernani*, d'abord, est beaucoup plus simple, modération dans la démence qui déjà peut paraître une qualité, ou un moindre défaut. Ensuite, la forme ici joue un rôle essentiel. Elle est autre chose qu'une parure, qu'un voile brillant jeté sur le fond. Elle opère dans la matière même une transmutation mystérieuse. Par la magie du vers le plomb vil devient or. Et certes il eût été préférable que ces grandes symphonies prissent pour point de départ, pour prétexte à leurs variations, des thèmes plus plausibles. De même que l'on peut regretter que la musique de *Fidelio* s'appuie sur un scénario aussi faible. Mais, dans la mesure où l'on est sensible à la poésie, on accède, en écoutant *Hernani*, à un monde où les objections du bon sens perdent peu à peu toute leur force, où l'absurdité du sujet initial disparaît. Bien plus, à travers une action insensée, on atteint d'autres vérités. Ce n'est plus Hernani, ce n'est plus Doña Sol qu'on entend, mais l'éternel duo de la jeunesse, de la passion amoureuse. Dans *la Tour de Nesle*, aucune transfiguration de cet ordre. La rhétorique y rend un son mat, sans prolongement sensible. Au lieu de l'airain qui vibre, une feuille de zinc froissée.

La vaillante troupe de l'Odéon enlève la pauvre vieille chose comme il convient, dans un mouvement de tonnerre. Elle n'essaie pas d'ajouter au texte un peu de cette humanité dont il est totalement dépourvu. Peut-être, en introduisant, de temps à autre, une nuance de raison dans une œuvre aussi

foncièrement excentrique, eût-elle craint de la trahir. Elle a respecté sa vésanie. Ce que je dis là s'applique surtout à M. Œttly, superbe de prestance, de grandiloquence, de fougue dans le rôle de Buridan. Mlle Briey est une Marguerite de Bourgogne pleine de majesté, mais il m'a semblé qu'elle entrait moins franchement dans le jeu que M. Œttly. Il faut reconnaître que, pour l'héroïne du *Maître de son cœur*, la métamorphose était assez difficile, pour ne pas dire rebutante. M. Clairval est charmant sous le chaperon de Gaultier d'Aulnay. Voilà un artiste qui marque chacun de ses rôles d'une empreinte personnelle. Il a des dons plastiques, une sensibilité vive, des moyens étendus. D'ailleurs, toute la compagnie a droit à des éloges. Nommons encore M. Cusin qui a fait un Landry truculent, pittoresque. Dans la voix de cet excellent comique résonne comme un écho du clairon lointain de Coquelin aîné.

Hamlet aussi est un drame de sang et de mort. Un fantôme armé de pied en cap y voyage sur les créneaux d'un donjon; on y prête serment sur une épée; on y chuchote derrière des tentures; on y transperce les indiscrets à travers des draperies; on y traîne un cadavre sur le plancher; une folle y jette des fleurs en chantant; la bêche du fossoyeur y fait rouler les crânes jusqu'au trou du souffleur; les lames y sont empoisonnées; des philtres foudroyants y sont versés dans les oreilles et dans les coupes; on y meurt en d'affreuses coliques; et, au final, comme des capucins de cartes, les corps des agonisants tombent les uns sur les autres, tandis que les trompettes éclatent. Pourtant, à la différence de *la Tour de Nesle*, il n'est presque pas de scène, dans *Hamlet*, qui ne rende le son de la plus profonde vérité.

Hamlet, dans un sens, est encore un « drame historique », puisque l'auteur en a puisé l'argument dans les anciennes chroniques, mais la valeur humaine de l'ouvrage déborde ici infiniment le cadre d'une reconstitution pittoresque et le souci de ce que les Romantiques appelaient la couleur locale. Non que l'atmosphère proprement « historique » soit absente de *la Tragique histoire d'Hamlet, prince de Danemark*; elle baigne, au contraire, toute l'action et l'empreint de sa gran-

deur funeste; mais il s'agit, cette fois, d'une évocation où le rêve et la réalité se marient pour faire œuvre de création transcendante.

La Comédie-Française a adopté pour cette reprise la traduction d'Eugène Morand et Marcel Schwob.

Certes, la traduction en vers d'Alexandre Dumas et Paul Meurice était bien plate, bien pâle. Il fallait tout le génie d'un Mounet-Sully pour que quelque chose de la splendeur du vieux texte apparût dans ce miroir terni. Le vers français, qui a ses exigences propres, se plie malaisément aux servitudes de la traduction, de sorte qu'une traduction en vers n'a guère le choix, dans notre langue, qu'entre la disgrâce ou l'infidélité. La traduction de Dumas et Meurice n'avait même pas choisi : elle réunissait les deux défauts, avec innocence. Mais la traduction en prose d'Eugène Morand et Marcel Schwob, quoique cent fois préférable, est-elle parfaite? Loin de là.

Son vice, son péché mignon, est l'archaïsme voulu. Cet excès, par parenthèse, nous suggère une réflexion générale. C'est à propos, non plus des traductions en vers, genre que nous venons de condamner, mais du drame en vers proprement dit. D'aucuns reprochent à celui-ci son manque de naturel, parce que le discours en vers soumet la phrase à des coupes, à des rythmes, à des nombres, qui ne sont pas ceux du langage commun. Et sans doute cela est artificiel. Mais que penser alors d'un travail comme celui de Morand et Schwob, poursuivi à grand renfort de glossaires, et où l'artifice, au lieu de fleurir seulement dans la phrase, s'épanouit dans le mot, dans chaque mot? Valait-il mieux, répliquera-t-on, accommoder le texte vénérable au goût du jour, s'aventurer en des rajeunissements sacrilèges? Nous ne le croyons pas. Il s'agissait, autant que possible, de traduire scrupuleusement et bellement, et point, *a priori*, d'adapter, car cette dernière pente est toujours scabreuse. Mais il fallait dans la traduction, entendez dans cette part d'archaïsme inévitable que toute traduction d'un ancien texte suppose, surtout lorsque ce texte est, comme le Shakespeare, luxuriant en images, il fallait apporter quelque mesure. Or, qu'on me pardonne une expression vulgaire : ici les traducteurs « en ont remis ».

Il me paraît même que ces bons érudits ne se sont pas bornés à vouloir conserver au texte sa couleur, sa saveur de jadis; ils ont souvent cédé, eux prosateurs, au préjugé tant de fois reproché justement aux versificateurs de théâtre : le préjugé du style noble. En d'autres termes, tel était leur vœu de maintenir la traduction française sur le plan du sublime, qu'ils ont commis l'erreur de préférer toujours le mot rare au mot simple. Recherchant laborieusement celui-là, repoussant constamment celui-ci, ils se sont refusés d'avance au naturel. Nous pourrions donner, de cette tendance fâcheuse, des centaines d'exemples. Il nous suffira d'en citer un, parce qu'il se fait remarquer dès le lever du rideau, et retentit comme un son de cloche, avertissant les spectateurs qu'ils n'ont qu'à bien se tenir, qu'un office sacré commence : la représentation d'un chef-d'œuvre. L'un des officiers parle de son « partenaire de garde ». Je ne vois pas ce que « partenaire » ajoute à « compagnon », qui eût été le mot juste. Ou plutôt je ne le vois que trop : il ajoute ce je ne sais quoi de composé, d'affecté, de maniéré, de précieux, de littéraire enfin, qui éloigne le discours du langage commun, et par là lui confère censément du style.

J'ignore quel fut l'apport d'Eugène Morand dans cette traduction d'*Hamlet*, mais je connais assez bien les autres ouvrages de son collaborateur, et lui, je le retrouve ici à tout moment. Je l'imagine, avec son grand nez courbe et son œil admirable, le profil penché sur la version, feuilletant ses dictionnaires, prenant à cette tâche un plaisir extrême. C'était un délicieux esprit que Marcel Schwob, un savant maître ès-arts, bibliophile et chartiste, expert en choses singulières : documents introuvables, références oubliées, problèmes linguistiques, curiosités sémantiques, bouffonneries en vieil argot, estampes, miniatures, et alchimie, et sorcellerie, et nécromancie. Et d'avoir tant fureté dans les cartons d'archives, son visage avait la pâleur exténuée et comme la transparence du papier. Mais cet homme était trop exquis, trop subtil. Comment eût-il été simple? Voire, il fuyait la simplicité comme la peste. En cela d'accord avec son temps. J'ai demandé, quelques lignes plus haut, si Morand et Schwob, au lieu de se montrer archaïsants délibérés, n'auraient pas dû accommoder Sha-

kespeare au goût du jour, et j'ai répondu non. Mais c'est que, malheureusement, ils ont aussi fait cela. J'entends à leur insu. Ils ont été archaïques à la mode de 1898, date qui est celle de leur traduction : donc, archaïques et... symbolistes. A la quintessence de leur auteur ils ont surajouté la flore de rhétorique cultivée, comme en serres chaudes, dans les cénacles de la fin du siècle dernier. De sorte que, si l'*Hamlet* d'Eugène Morand et Marcel Schwob nous semble aujourd'hui un peu hérissé, difficile, c'est peut-être moins parce que le texte anglais est âgé de trois cent trente ans que parce que la traduction est vieille de trente-quatre.

La Comédie-Française a fait, pour donner à cette reprise tout l'éclat convenable, un effort méritoire dont il serait injuste de ne pas lui tenir compte. Les décors sont d'André Boll, c'est-à-dire sobres, bien équilibrés, intelligents. Quelques à-coups dans les éclairages, surtout au début, dans les scènes où le Spectre apparaît. Quelques effets par trop naïfs aussi, notamment un brusque reflet livide, qui frappe la face d'Hamlet penché vers le sol, quand la voix du Spectre se fait entendre sous terre. Aux Français, le maniement de la lumière ne va pas sans quelque gaucherie. On dirait que cet art, qui a fait ailleurs tant de progrès, est encore abordé, dans la vieille maison, avec une circonspection maladroite, comme une pyrotechnie dangereuse. Faut-il croire que la Comédie-Française, sous ce rapport, est mal équipée? Mais ce sont les jeux de machinerie les plus anciens, les plus traditionnels (manœuvre d'un rideau, ouverture d'une porte), qui, dans ce théâtre, ne se déroulent pas toujours sans encombre. Cela tient-il au personnel? Ne règne-t-il pas sur le plateau une discipline assez rigoureuse? Questions.

Quelque importants que soient, dans un spectacle, ces détails matériels, laissons-les, et passons à l'examen de ce qui importe bien davantage encore : l'interprétation. Dans l'ensemble elle est bonne. En partie, excellente. Parmi les protagonistes, s'il en est qui sont faibles, peut-être les désignerons-nous suffisamment en taisant leurs noms?

C'est M. Yonnel qui joue Hamlet. Bien que sa conception du personnage ne s'accorde pas toujours avec la nôtre, nous l'avons trouvé admirable. Nous croyons que, dans l'inter-

prétation des grands rôles du théâtre passé (et le rôle d'Hamlet est par excellence un de ceux-là), nous serions mal venus de tenir rigueur à un comédien quand celui-ci ne reproduit point exactement tous les traits que nous-mêmes prêtons au héros; car n'est-ce pas là, précisément, ce que les figures légendaires ont de superbe, que les songes qui ne cessent de graviter autour d'elles varient avec les peuples, les générations, les individus? Dans ce perpétuel foisonnement d'idées que suscitent ces hautes créations de l'art, pourquoi ne serait-il pas permis à l'acteur d'avoir son idée à lui? L'auteur n'est plus là pour lui imposer ses vues. Il n'est plus là, mais son œuvre continue à croître sur son tombeau. Des milliers d'âmes, en quête d'émotions, de pensées, d'images, bourdonnent dans les branches de l'arbre, comme des abeilles dans un tilleul en fleurs. A chacun de faire son miel. Et à l'acteur avant tous les autres. C'est même sa fonction propre de hanter les sommets, d'y avoir des visions, qu'il fera ensuite partager à la foule, trop absorbée dans ses besognes pour avoir le loisir de rêver, et qui pourtant a besoin de rêve.

A cette liberté de vision personnelle que nous accordons volontiers au comédien, que nous le supplions même d'acquérir (car trop peu en ont souci), nous ne mettons que quelques conditions, c'est que la composition qu'il nous offre soit cohérente, réfléchie, approfondie, et que l'exécution, chez lui, soit égale au dessein. M. Yonnel satisfait magnifiquement à toutes ces exigences. C'est pourquoi nous l'applaudissons.

Deux grands acteurs italiens, Zacconi et Ruggeri, nous ont donné d'Hamlet des interprétations différentes, et cependant parentes en ceci qu'elles se développaient toutes les deux presque uniquement sur le plan intellectuel. Zacconi s'attachait principalement à la peinture du désordre mental. Dans l'expression égarée du visage et jusque dans le négligé inquiétant du costume, il accusait d'un trait si fort l'image de la démence, que l'on pouvait croire le héros victime de sa simulation, l'esprit réellement emporté au delà des barrières de la raison. Nous n'ignorons pas qu'on a souvent glosé sur le point de savoir si Hamlet n'était pas positivement fou. Mais c'est le métier des commentateurs qu'ils discutent les questions, alors même qu'elles ne se posent pas. Le texte

là-dessus ne permet aucune équivoque. La folie d'Hamlet est une comédie. Inventive en extravagances devant la galerie, elle cesse dès qu'il est seul ou dès qu'il se retrouve avec Horatio, son confident, son intime. Bien plus, elle fait place, dans ces moments-là, aux réflexions les plus élevées. Pourtant, il n'en est pas moins vrai que l'esprit d'Hamlet, sans jamais dérailler qu'au dehors, et par feinte, est rongé, au dedans, par la douleur, l'obsession, le remords, l'anxiété, le doute, le scrupule. Un corps épuisé de veilles, hagard, ivre d'insomnie, l'apparence d'un homme *qui ne se lave plus*, tel était l'inoubliable Hamlet du grand Zacconi.

Tout aussi beau, plus raffiné peut-être, l'Hamlet de Ruggero Ruggeri. Celui-là s'imposait par la concentration de la pensée, la puissance de la vie intérieure. Puissance « extériorisée », comme on dit, car nous sommes au théâtre, et l'art suprême de Ruggeri consistait à rendre perceptibles les plus subtiles nuances de la méditation, à baigner la philosophie, la rêverie, dans les larmes cachées.

Mais l'Hamlet « prince de la Renaissance italienne », ce n'est pas en Italie, c'est en France qu'il est apparu sur la scène. Mounet-Sully, Sarah Bernhardt ont enchanté notre jeunesse avec cette image étincelante. Il semble qu'il y ait là, chez nous, comme une tradition maintenant établie, puisque c'est, en somme, à cette glorieuse lignée que se rattache la figure originale composée par M. Yonnel. Peut-être nous autres, hommes de lettres, avons-nous trop tendance à nous représenter Hamlet sous les traits d'un étudiant de l'ancienne Allemagne, livresque, fou de grimoires, un peu à la manière d'un docteur Faust. Ou bien, par l'une de ces « surimpressions » qui s'opèrent dans la chambre noire de l'esprit bien mieux encore qu'au cinéma, est-ce qu'il ne nous arrive pas de mêler, sinon de substituer, à l'Hamlet de Shakespeare, quelque reflet déformé du héros, telle, entre autres, la séduisante grimace, qui, depuis près de cinquante ans déjà, se réfléchit dans le miroir ironique d'un Jules Laforgue? Peut-être M. Yonnel n'a-t-il pas tort de nous rappeler qu'Hamlet est un prince, un fils de roi, et que, en son temps, tout personnage de son rang était un chevalier, ce qui implique, non seulement une allure noble, un maintien tout ensemble courtois et militaire,

mais encore des membres assouplis à tous les exercices. Loin de nous écarter du texte, M. Yonnel nous y ramène, puisqu'il y est dit qu'Hamlet est la plus fine lame du royaume et que le piège que lui tend son oncle est ce que nous appellerions aujourd'hui un assaut d'escrime. Donc, chez Hamlet, rien du scribe, rien du rat de bibliothèque : la main qui tient le livre sait aussi tenir l'épée, offrir le poing aux dames, manier un destrier, lancer la paume. Tout cela, M. Yonnel le marque excellemment. Son jeu suppose une extraordinaire dépense physique, mieux : une vigueur, un entraînement d'athlète, car une telle rythmique exige d'autant plus de force qu'elle est plus mesurée, constamment maintenue dans des limites précises, M. Yonnel a des bonds, des volte-face, des sorties, qui ressemblent à des tours merveilleusement réussis. Là ne se bornent point ses dons d'expression plastique. Ceux-ci se déploient en beauté dans le moindre geste. Mais nul efféminement, nulle mièvrerie. Les attitudes toujours restent viriles, fières. La douleur s'y montre, la violence s'y déchaîne avec une grâce parfaite, et la fatigue même dessine dans l'air une arabesque harmonieuse. Cependant, n'allez pas croire que l'interprétation de M. Yonnel soit uniquement picturale, décorative. Si cela était, dans un pareil rôle, où les méditations abondent, elle serait insupportable. Or, elle captive, elle s'impose, elle émeut. C'est que, dans les passages de pure pensée, si j'ose m'exprimer ainsi, M. Yonnel est lui-même ému, il est digne et simple en son tourment. Il a l'habileté à ces minutes-là, de ne pas chercher l'effet. Il dédaigne tout artifice qui serait comme un avertissement préalable : « Attention, ici, je pense et je vais dire des choses essentielles. » Mais ces choses, il les pense et il les dit. Et il les dit bien.

Ce n'est pas la faute de mademoiselle Renaud si le personnage d'Ophélie n'est pas un des sommets du chef-d'œuvre (car tout n'est pas au même niveau dans l'ouvrage : il y a même comme une déclivité dans la composition dramatique après le meurtre de Polonius). mademoiselle Renaud est donc aussi bonne qu'on peut l'être dans ce rôle ingrat. Nous soupçonnons quelque perfidie dans la candeur d'Agnès, et c'est pourquoi Agnès intéresse. Mais je crains bien qu'Ophélie ne soit qu'une enfant niaise. Si elle entre dans le jeu que son

père organise pour pénétrer ce qui se cache derrière la mélancolie d'Hamlet, ce n'est point sournoiserie, c'est qu'elle est terrifiée. Par son père d'abord, et par Hamlet lui-même. Une autre amoureuse eût démêlé la feinte dans la folie du prince. Elle, à aucun moment. C'est de bonne foi, en tremblant, pour aider l'enquête du roi et du ministre, qu'elle fait à son papa ses confidences, comme une « rapporteuse » à la pension. Mademoiselle Renaud exprime toutes ces nuances. — Eh! dira-t-on, ce personnage est bien vrai! Et que reprochez-vous au génie de Shakespeare? Est-ce qu'on ne voit pas souvent de petites sottes mêlées à de grands événements? — Sans doute. Aussi bien n'est-ce pas tant l'idiotie d'Ophélie qui nous agace que la folie de cette idiote : ces fleurs, ces cheveux épars, ces couplets. La scène est, dans Shakespeare, une des rares qui détonnent, qui rendent un son « littéraire » faussement « poétique ». Mais mademoiselle Renaud, encore une fois, n'y peut rien changer.

Excellent aussi M. Bacqué dans le personnage du Roi. Il y dose avec beaucoup d'art les brutalités et les fourberies. Le triste sire n'échappe point à l'angoisse. Outre la crainte que lui inspire Hamlet, c'est l'obsession de son premier crime qui le pousse à de nouveaux forfaits, car il espère, en supprimant son neveu, supprimer son remords. Le comédien a bien vu cela, et il le fait voir. Je louerai encore l'interprète de Polonius, M. Ledoux, qui fait preuve, en tous ses rôles, du naturel le plus fin, et M. Granval (le fossoyeur), d'un pittoresque toujours vrai. Puis je m'arrêterai là.

FRANÇOIS PORCHÉ

LE MOUVEMENT HISTORIQUE

Deux grands règnes : Isabelle la Catholique et Frédéric le Grand. — Une cité classique : Bordeaux. — L'Hôtel de Toulouse avant la Banque de France. — Thiers et l'Assemblée nationale.

Il est déconcertant de voir comme les sujets les plus importants sont souvent négligés ou mal connus. Voici, par exemple, le règne d'Isabelle la Catholique. Il a été étudié à fond par un historien américain, Prescott : *Histoire du règne de Ferdinand et Isabelle* en trois volumes, mais l'ouvrage a près d'un siècle. On connaissait mal l'Inquisition, très peu Christophe Colomb, on n'avait pas découvert le chiffre secret des papiers d'État comprenant la correspondance d'Isabelle avec les grandes cours européennes, y compris le Saint-Siège. L'ouvrage de M. W. Th. Walsh, que vient de traduire le lieutenant-colonel Carré, est donc précieux à bien des égards. Il perd un peu à quelques imprudences statistiques, à une tendance générale antisémite, mais contient beaucoup de neuf, notamment pour la guerre contre les Maures (Payot).

Comme fantaisies statistiques, citons quelques exemples. La peste noire enleva beaucoup de monde en Europe, un tiers de la population, dit Froissart, la moitié, dit M. Walsh. C'est beaucoup, mais voici qui est plus surprenant. Il indique que l'Europe perdit alors 25 millions d'habitants, la moitié de son chiffre total (page 174). L'Europe aurait eu 50 millions d'habitants. Deux pages plus haut (p. 172), M. Walsh évalue la population de l'Espagne à 25 millions d'habitants.

L'Espagne aurait donc compté, vers le début du XIVe siècle, la moitié de la population de l'Europe. L'invraisemblance d'un pareil chiffre, si restreinte que pût être à son estime l'Europe d'alors, aurait dû frapper l'auteur. Nous en dirons autant du total de 4 à 5 millions de juifs qui auraient alors habité l'Espagne. Est-ce possible? M. Walsh remarque lui-même que le chiffre de 50 000 victimes, dont 4 000 à Séville, pour un massacre, en 1391, lui paraît exagéré. Il faut se défier des chiffres en tout temps, encore plus dans les temps où on ne se donnait guère la peine d'y regarder. Nous ne croirons jamais que 200 000 musulmans aient été tués à la bataille de Las Navas de Tolosa.

Quant à la tendance antisémite, elle se manifeste parfois naïvement. Tout le monde sait que l'empereur Claude expulsa de Rome « les juifs qui s'agitaient constamment sous l'action de Chrestus ». Ce texte est obscur et semble indiquer que Suétone ne distingue pas encore les chrétiens des juifs. M. Walsh l'interprète autrement et hardiment. L'Empereur, dit-il, chasse les juifs « en raison de leur turbulence et de leur malveillance à l'égard des premiers chrétiens ». Claude protège donc les chrétiens contre les juifs, il est un ancêtre imprévu de Torquemada. Toute l'histoire de l'organisation de l'Inquisition espagnole est d'ailleurs intéressante, mais une erreur fâcheuse nous laisse en défiance. Le pape Sixte IV, contemporain d'Isabelle et Ferdinand, est confondu avec Sixte-Quint, contemporain de leur arrière-petit-fils Philippe II. L'écart est d'un siècle. « Faute d'impression », dira-t-on. Sixte IV et Sixte V se ressemblent en chiffres romains. Oui; malheureusement, il y a dans le titre du chapitre : Sixte-Quint, en toutes lettres. Est-ce un lapsus du traducteur?

La partie la plus neuve du volume, c'est le récit de la guerre contre l'Islam avec la prise de Grenade. Cette guerre, d'abord sans issue, où les échecs et les revers se balançaient, a duré onze ans. Elle eût été interminable, à s'en tenir aux prouesses et aux armes de la chevalerie finissante. Isabelle, et ce n'est pas un mince mérite, comprit qu'il fallait essayer autre chose. Les forteresses qui couvraient Grenade, et Grenade elle-même, ne pouvaient être prises que par de l'artillerie

lourde. Restait à s'en procurer. Elle s'y employa sans réserve. L'Inquisition, par les confiscations auxquelles elle donnait lieu, mettait à la disposition du Trésor royal les richesses des juifs convertis, les *conversos*, coupables ou simplement suspects de sympathie secrète pour leur ancienne religion. Des agents sont envoyés en France, en Italie, en Allemagne pour acheter « des canons, des munitions », c'est-à-dire des bombardes et des boulets de pierre. Isabelle en alla chercher jusqu'à Constantinople. Elle fit aussi venir des maîtres canonniers d'Allemagne et de France, avec des chariots, des madriers, tout un matériel de siège approprié à ces pièces inconnues en Espagne jusqu'alors. Louis XI avait laissé la meilleure artillerie de l'Europe. Isabelle mit le prix à le rattraper. Elle y engagea toutes ses ressources, sa vaisselle d'or et d'argent, ses joyaux, même la couronne historique de son ancêtre, saint Ferdinand. Des juifs, non convertis ceux-là, avancèrent sur de pareils trésors des sommes considérables. Les plus gros canons, commandés à Venise, — car on commençait en France à user de boulets de fer d'un calibre réduit, — nécessitèrent des moyens et des voies de transport extraordinaires assurés par 2 000 pionniers et 14 000 bêtes de somme. Il fallait 35 chevaux pour un canon de 50, c'est-à-dire pour un canon lançant des boulets de 50 livres, or, on en trouvait de 200 et même, dit Christine de Pisan, de 500. Grenade ne succomba pas faute d'avoir été défendue par un homme, suivant le mot de la sultane à son fils Boabdil, elle succomba devant l'artillerie d'une femme.

***

Dans la même collection paraît un volume sur Frédéric le Grand qui est également d'un étranger : *Frédéric le Grand*, par M. Reddaway, chargé de conférences à l'Université de Cambridge, traduit par M. Delcourt, professeur au lycée Pasteur. Frédéric II n'a rien de commun avec Isabelle, moralement, ni intellectuellement. Mais, comme elle, il a fait d'un royaume modeste un État prépondérant. Isabelle a conquis Grenade, favorisé la découverte du Nouveau-Monde; Frédéric a conquis la Silésie, partagé la Pologne, dominé

l'Allemagne, voire l'Europe. Lui aussi est un de ces souverains qui marquent l'étape décisive dans le développement d'un État.

Il est le seul grand homme de la dynastie des Hohenzollern et en apparence il est le moins Hohenzollern de tous. Il fait le désespoir de son père, le « roi-sergent », le plus typique d'entre eux, un adjudant autocrate dont l'avarice n'est pas moins sordide que les goûts, qui boit comme un matelot en bordée, fume la pipe comme un grenadier de la garde, mène son peuple et les siens à coups de gourdin, vend son gibier à ses sujets en le faisant payer au prix fort, a horreur de la culture française dont raffolent sa femme et ses enfants, interdit même à son fils d'apprendre le latin, pourtant la langue protocolaire du Saint-Empire. Le résultat était infaillible. Frédéric joue de la flûte, fait des vers, parle à peine sa langue maternelle, a horreur de la religion en général et des sermons calvinistes du dimanche en particulier, fait plus de cas de Voltaire que de Luther et Calvin réunis. Il songe même à fuir, son projet est qualifié désertion : son ami le lieutenant Katte est exécuté sous ses yeux et lui-même étroitement emprisonné dans la forteresse de Custrin. Il faillit en devenir fou, il en sortit hypocrite. Il fait toutes les amendes honorables exigées par son père, chante des cantiques, la seule musique qui lui soit permise, bat froid à sa sœur et à sa mère qui se sont dévouées pour lui, accepte un mariage qui lui est absolument antipathique. « C'est une femme qui craint Dieu », avait dit son père. La recommandation tombait mal. Du moins, il travaille d'arrache-pied, fait l'exercice et le fait faire comme colonel, s'initie à l'agriculture, à la diplomatie, surtout à la duplicité par la nécessité de dissiper les méfiances paternelles. Il n'avait jamais été tendre; il est de bonne heure endurci, fermé à la bonne foi et à l'amitié. Son plus grand bonheur de kronprinz est une courte campagne sous le prince Eugène, aux bords du Rhin, au moment de la guerre de Succession de Pologne. Encore ne peut-il obtenir la grâce d'en faire une seconde.

Le roi mourut persuadé que son système de coercition avait sauvé la Prusse d'un souverain bel esprit et esprit fort. Le bel esprit avait survécu, l'esprit fort avait mis un faux nez. Du

moins le militaire s'était éveillé : l'année de son avènement est celle de sa première entrée en guerre. De tous les souverains Hohenzollern, c'est le seul qui ait été son propre général. Au début, il l'est même trop. Il n'était pas né général. Ce n'est pas lui qui gagne la bataille de Mollwitz, il l'avait même perdue, elle est gagnée après que ses vieux généraux, Schwerin et Dessauer, ont obtenu qu'il se retire du champ de bataille. Il a plus tard fait ses preuves et conquis ses galons de grand capitaine, non sans commettre encore bien des fautes par entêtement et contentement de soi. Son armée est la première de son temps, lui-même n'apparaît pas supérieur à Maurice de Saxe, mais il n'a jamais eu de Maurice de Saxe en face de lui. Son plus beau moment, c'est la guerre de Sept Ans; il a eu le mérite de ne pas désespérer, mais son succès final est fait surtout de l'incapacité, des hésitations et du défaut d'entente de ses adversaires.

Il est un grand politique; il met au service d'une intelligence lucide et ferme, qui s'attache au point essentiel, toutes les ressources d'une déloyauté qui dédaigne même l'hypocrisie. Il est aussi un vrai homme d'État en ce sens qu'il ne fait pas la guerre pour l'amour de l'art. Il n'a jamais eu qu'une idée : prendre, puis garder la Silésie. Il n'a fait la guerre que pour cela et dans la mesure où il ne pouvait réussir autrement. Il sait fort bien que la guerre, même victorieuse, est la ruine pour peu qu'elle se prolonge. Et comme la Prusse est en effet ruinée et dépeuplée à la fin de la guerre de Sept Ans, il consacrera les vingt-trois dernières années de sa vie à la repeupler, à la refaire au sein de la paix, à y ranimer l'agriculture, le commerce, l'industrie. Il draine sa « boîte à sable » du Brandebourg. Il parle à Voltaire de son champ de navets. Il suppute le fumier que lui donneront ses vaches.

C'est là sûrement la partie la plus solide de sa gloire. Sur ce point, il n'est pas sceptique. Il ne révère pas le clergé, il révère les économistes. Les traités de commerce l'occupent plus que les traités de théologie depuis qu'il n'est plus sous la férule des pasteurs de la cour. Il ne s'en cache pas. Il trouve des moines en train de dire des messes à perpétuité pour les anciens ducs de Clèves. « Combien de temps encore en auront-ils besoin? » demande-t-il. Les moines ne savent que répondre.

« Envoyez-moi un courrier quand ce sera fini pour de bon », ironise Frédéric. Il s'agit ici de catholiques. Ce qu'il apprécie chez les pasteurs, c'est qu'ils prêchent l'obéissance aux autorités. Il confisque les biens de l'Église pour que le clergé observe plus facilement la pauvreté évangélique, écrit-il à Voltaire. Un de ses parasites ayant changé de religion pour faire un beau mariage, il lui parle d'un canonicat vacant. Le lendemain l'autre a encore changé de religion pour postuler ce bénéfice. « Trop tard, répond Frédéric, mais j'ai une place de rabbin disponible. » Toutefois les épigrammes ne lui font pas perdre de vue les choses sérieuses. Il apprend que certains catholiques aiment les mouchoirs ornés de l'effigie d'un saint. Pour favoriser l'industrie de la toile, il ouvre une enquête en vue de déterminer les saints les plus demandés.

***

Un peu d'histoire architecturale en passant. Voici une contribution à l'histoire de Bordeaux due à l'homme qui connaît le mieux tout ce qui touche la belle capitale girondine, M. Paul Courteault : *Bordeaux, cité classique* (Firmin-Didot). Bordeaux est évidemment une ville d'art, pourquoi spécialement d'art classique? Elle n'est pas une ville jeune, elle est une métropole gallo-romaine, elle en a gardé l'amphithéâtre dit le Palais Gallien. Mais elle a ensuite beaucoup vécu à l'écart. Du temps des Anglais en Guyenne, elle est vraiment autonome, elle s'attache à ses traditions. La Renaissance y a été tardive, les guerres y ont ralenti le progrès monumental, le gothique s'y est maintenu plus longtemps qu'ailleurs. Le XVIIe siècle n'est pas pour elle le grand siècle. La Fronde y a sévi; les guerres incessantes de Louis XIV éprouvent une cité marchande avant tout, les « jurats » en resteront terriblement timorés, ennemis *a priori* de la dépense et du changement. Même à la belle époque, sous Louis XV et Louis XVI, lorsque la prospérité commerciale bat son plein, lorsque Bordeaux, grâce au commerce avec les « Iles », est le premier port français, ils n'agréent pas facilement les plans ambitieux des intendants et des architectes. Ce qui donne

à la ville un caractère de grandeur, dit Élisée Reclus, « ce sont moins les édifices publics que les maisons particulières développant leurs façades le long des larges rues qui rayonnent autour de l'immense place des Quinconces et des allées de Tourny. Grâce au bon marché de la pierre, il a été facile d'élever toutes les constructions avec une solide et majestueuse élégance ».

L'urbanisme, cher aux intendants du XVIIIe siècle, y a fleuri comme partout, un urbanisme classique et large. Bordeaux a l'air de flotter dans son vêtement, dit Reclus. Il n'en est plus ainsi maintenant. Bordeaux a gagné 100 000 habitants depuis l'époque où fut écrite la *Géographie de la France*, mais encore maintenant Bordeaux donne une impression versaillaise. C'est l'œuvre des grands intendants Boucher, Tourny, Dupré de Saint-Maur. Avant eux, « la ville avait gardé, dans ses grandes lignes, l'aspect que lui avait donné le moyen âge. Ses alentours restaient marécageux, en dépit des efforts faits par le maréchal d'Ornano et par François de Sourdis; ses abords étaient hérissés de bastions, de tours, de murailles en ruines; à l'intérieur, les rues étaient étroites et tortueuses, pas de places spacieuses, pas de promenades en dehors de l'Ormée de Sainte-Eulalie, créée en 1612 sur la plate-forme du rempart ». On peut juger de l'esprit timoré de la « jurade » et de l'esprit d'initiative des représentants du pouvoir par le long enfantement de la Place Royale.

La ville jusqu'alors tournait le dos à la Garonne. Dès 1700, on songea à construire un quai avec une place où serait érigée une statue du roi, comme à Dijon ou comme la place des Victoires à Paris. C'est seulement en 1728 que l'intendant Boucher obtient l'assentiment des jurats. Jacques Gabriel, le père du célèbre architecte, étudie le projet; l'adjudication des travaux a lieu en 1730, mais des tiraillements entre les entrepreneurs, des modifications de plans se succèdent, la dépense dépasse les prévisions, Gabriel meurt en 1742 avant l'inauguration de la statue de Louis XV (1743). C'est son fils Ange Gabriel, premier architecte des Bâtiments comme son père, qui continua les travaux. La statue du roi fut convertie en canons en 1792. Cette transformation à la fois tardive et prudente n'empêcha pas Bordeaux de garder son originalité

en se modernisant. Elle ne porte pas l'uniforme, elle a son caractère et y tient. Ce caractère, c'est celui du XVIIIe siècle, comme à Nancy. Son théâtre, dont elle est justement fière et qui achève de la marquer classique, est dû au maréchal de Richelieu, gouverneur de la Guyenne. Le théâtre précédent, construit en 1739, venait de brûler en 1755. Richelieu pressa les jurats et choisit, au lieu de Soufflot d'abord désigné, Victor Louis (1771). La salle fut inaugurée le 7 avril 1780. Le Bordeaux que nous admirons était créé.

***

De cette monographie d'une ville, rapprochons celle d'un monument.

Ce monument, c'est l'*Hôtel de Toulouse* (Firmin-Didot), par M. Fernand Laudet. L'Hôtel de Toulouse est présentement le siège de la Banque de France. Le comte de Toulouse qui lui a donné son nom, c'est le fils de Louis XIV et de madame de Montespan, le même qui fit du château de Rambouillet la résidence fort agréable dont Louis XV débutant usa volontiers comme de garçonnière au temps de ses amours discrètes avec madame de Mailly. Ce comte de Toulouse, amiral de France à cinq ans, avait été un enfant charmant. Il ne demandait qu'à être un marin pour de bon, il dut se contenter d'être un excellent homme, un mari exemplaire, un bon père de famille. Saint-Simon, qui n'est pas tendre en général pour les princes légitimés, en fait grand éloge. « C'était, dit-il, l'honneur, la vertu, la droiture, la vérité, l'équité même. »

Ce n'est pas lui qui avait édifié cette demeure princière. Elle datait du règne de Louis XIII et avait été bâtie par Phélypeaux, seigneur de la Vrillière, conseiller du roi en son Conseil. François Mansart en fut l'architecte. L'œuvre fut terminée en 1640. La Vrillière eut le temps d'en jouir, car il ne mourra qu'en 1681. Elle passe alors à un de ses fils, le marquis de Châteauneuf, qui contribue beaucoup à l'embellir, à l'orner de tableaux et d'objets d'art. A sa mort (1705) l'hôtel de la Vrillière, comme on l'appelait alors, était réputé le plus somptueux et le plus riche de Paris à l'intérieur. Mais Châteauneuf s'était à peu près ruiné. Les dettes et hypothèques

montaient à quelque 470 000 livres. Ses fils vendirent, l'année même, l'hôtel pour 450 000 livres et l'ameublement pour 80 000 à Rouillé, maître des requêtes. C'était pour rien. L'inventaire avait été plus que sommaire. Les tableaux étaient désignés par des titres vagues : une bataille, un paysage, un portrait. Et telle bataille était celle de Lépante, du Tintoret; tel portrait celui de Notre-Seigneur attaché à la colonne, de Van Dyck, etc. A la mort de Rouillé en 1712, sa veuve revendit l'hôtel 499 190 livres et les objets d'art 74 750 au comte de Toulouse. C'était une plus-value de 43 940 livres en sept ans, assez modeste, due surtout au développement du quartier.

Le comte de Toulouse s'y installe aussitôt et lui donne son nom. Celui de La Vrillière reste à une des rues adjacentes. Le comte de Toulouse transforma cette somptueuse habitation privée en palais. Il résidait pourtant de préférence à Eu et à Rambouillet comme fera après sa mort (1737) son fils et héritier, le duc de Penthièvre. Le duc de Penthièvre agrandit encore son domaine par l'acquisition de maisons contiguës; ce qui reste de l'Hôtel de Toulouse primitif est de son époque. Quand il mourut à Vernon en pleine révolution (4 mars 93), ses propriétés furent proclamées biens nationaux. Il n'avait pas émigré, mais sa fille avait épousé le duc d'Orléans Philippe-Égalité, qui sera guillotiné peu après la mort de son beau-père, et son petit-fils, le futur roi Louis-Philippe, va déserter avec Dumouriez. L'Hôtel de Toulouse est dépouillé de ses richesses artistiques, la Convention y installe l'imprimerie de la République, ce qui amène des dégâts involontaires et beaucoup de déprédations voulues. La fameuse Galerie dorée, la plus achevée de Paris, disait-on, n'échappe à une destruction totale que parce qu'on eut la bonne idée d'en faire un magasin à papier. Dans la cour, Marat installait, avec l'autorisation de Danton, trois presses pour son *Ami du Peuple*.

L'Imprimerie Nationale restera là pendant treize ans. Elle est alors expulsée par la Banque de France. Celle-ci, d'abord établie place des Victoires (2, rue d'Aboukir), dans le ci-devant Hôtel Massiac, ancien siège de la Compagnie des Indes, s'y trouvait à l'étroit. Après de longues démarches, l'administration du domaine fut autorisée à « céder l'Hôtel

de Toulouse et ses dépendances à la Banque de France » (16 mars 1808). Pour la première fois, l'assemblée générale des actionnaires s'y tint le 17 janvier 1810 dans la Galerie dorée, qui sert toujours à cet usage grâce à une réfection exécutée de 1870 à 1875. Les tableaux originaux qui la décoraient furent en vain réclamés par la Banque. Il y en avait dix dont cinq sont au Louvre, quatre en province, un a disparu. On en a exécuté de bonnes copies sous le second Empire, aux frais de l'État pour les deux cinquièmes, et ce sont ces copies qui occupent la place des originaux restés dans les collections publiques auxquelles ils avaient été attribués et à ce titre inaliénables.

***

On a beaucoup écrit sur Thiers depuis quelque temps, particulièrement sur la dernière partie de sa vie. Le volume que vient de lui consacrer M. Henri Malo, conservateur du musée de Chantilly, ancien bibliothécaire de la bibliothèque Thiers, est une étude complète, *Thiers, 1797-1877* (Payot). Les travaux de M. Robert Dreyfus, de M. Maurice Reclus, de M. Daniel Halévy ont éclairé les débuts de la troisième République sur toutes les faces. Les Mémoires des contemporains nous apportent en outre un complément d'information qui, sans rien nous apprendre de positivement neuf, précise l'instantané des grandes journées historiques. Ceux du duc de Broglie ont levé bien des voiles et n'ont pas dit leur dernier mot. Voici aujourd'hui ceux de Chesnelong, dont on connaissait déjà la partie concernant la tentative de restauration royaliste d'octobre 1873, et dont le volume nouveau, *les Derniers jours de l'Empire et le gouvernement de M. Thiers* (Perrin), s'arrête au renversement du Président par l'Assemblée Nationale le 24 mai 1873.

Pourquoi ne pas profiter de l'occasion pour parler de cette crise, bien oubliée des nouvelles générations, si passionnante pourtant, dont les conséquences ont été si graves et pèsent encore inconsciemment sur toute la politique? Si la République est restée méfiante des anciens partis, hostile à l'autel et au château, toujours prête à prendre ombrage du simple mot de « droite », encore anticléricale alors qu'aucune menace de

cléricalisme n'est visible à l'horizon, c'est la suite de l'attitude de la majorité conservatrice à l'égard de Thiers, le légendaire libérateur du territoire. Nul ne conteste aujourd'hui à l'Assemblée Nationale son patriotisme, son intelligence de la politique étrangère, mais il faut bien avouer qu'elle a été en politique intérieure aussi médiocre que possible. Elle voulait ramener la monarchie et n'est arrivée qu'à la rendre irrémédiablement impopulaire; elle voulait empêcher la République de s'établir et c'est elle qui a voté la Constitution de 1875, la seule durable que nous ayons connue, grâce à laquelle ce régime, suspect à la masse paysanne comme éminemment instable, a conquis ses titres d'ancienneté et de respectabilité.

On peut parler de ces événements, après soixante ans, *sine ira et studio*, sans passion pour ou contre. On n'a pas grand mérite à comprendre les raisons de ceux qui ne voyaient de salut, après la chute du césarisme à Sedan, que dans le retour à une monarchie joignant la force de la tradition à celle de l'expérience. La vieille métaphore, jetée si injustement à Decazes après l'assassinat du duc de Berry, s'appliquait mieux à Napoléon III. Le pied lui avait « glissé dans le sang ». Le gouvernement de la Défense Nationale n'avait pu, d'autre part, relever une situation désespérée : la République provisoire n'avait pas sauvé la patrie, ses efforts nous avaient plutôt enlisés dans la défaite. Un roi de France, dans l'Europe monarchique d'alors, pouvait paraître indiqué.

Nous savons aujourd'hui la suite, on ne peut reprocher aux royalistes de 1871-1875 de ne pas l'avoir prévue.

Ce qu'on peut leur reprocher plus équitablement, c'est d'avoir escompté la monarchie, d'avoir joué sur cette carte tout leur avenir et celui du pays, sans avoir sous la main le monarque réclamé par les circonstances. Ils ont eu le tort de croire qu'ils pourraient imposer ou escamoter au comte de Chambord l'acceptation de conditions à ses yeux déshonorantes. Ces hommes, par ailleurs éclairés, dévoués à leur pays comme à leur prince, ne connaissaient ni leur pays ni leur prince. Thiers voyait plus juste, parce qu'il était moins royaliste ou l'était de moins en moins, aussi parce qu'il avait gardé de son rôle sous la monarchie de Juillet le sens profond

de ce que représentait la monarchie de droit divin, à la Chambord. Dans le malentendu qui séparait le Président de ceux qui l'avaient élu, c'est lui dont l'entendement était le plus éclairé.

Thiers était persuadé que la monarchie n'était pas faisable, non seulement parce que le pays ne la voulait pas, ce que chaque élection partielle attestait nettement, mais aussi parce que les monarchistes n'étaient pas unis, même en étant d'accord sur le principe de la fusion. Le comte de Paris aurait pu accepter la couronne dans les conditions où elle était possible; le comte de Chambord ne le voudrait pas, ne pourrait pas le vouloir. L'argument de Thiers bien connu, « vous avez trois prétendants et vous n'avez qu'un trône », n'était qu'un mot. Il n'y avait qu'un prétendant. Mais ce prétendant n'était pas fait pour le trône tel qu'on le lui offrait, et on ne pouvait lui en offrir un autre. On lui offrait le trône de Louis-Philippe, il réclamait celui de Charles X. Chesnelong et ses amis se sont butés à cet obstacle que la fusion même ne permettra pas de tourner. Thiers le savait, le sentait, il était homme d'État, en face d'hommes de parti. On l'a renversé pour rétablir le roi; ce sont des républicains plus avancés que Thiers qui ont profité de l'opération.

Certes, l'ancien révolutionnaire de 1830 cherchait à acclimater la République, mais une République conservatrice, la « République sans républicains », comme on disait alors. En le renversant, on s'acculait à l'alternative entre la monarchie, dont l'impossibilité allait éclater, et la République, mais cette fois avec des républicains. La chute de Thiers préparait les voies à Gambetta. Elle présageait la chute de Mac-Mahon. « Robespierre, tu me suis », criait Danton condamné. Il ne restait plus au maréchal la ressource de la République sans républicains puisqu'elle était tombée avec Thiers. Chesnelong conclut cette partie de son récit sur une note désabusée. « L'opposition républicaine, constate-t-il, ne tarda pas à afficher l'espoir d'une prochaine revanche. La majorité conservatrice, de son côté, ne pouvait se défendre d'une certaine anxiété en pensant à l'avenir. » Elle n'y avait peut-être pas assez pensé avant.

A. ALBERT-PETIT

TABLEAUX DE VENISE

Le soleil sur le Grand Canal, dix heures et demie du matin. Les palais dans l'eau, ceux que Barrès a décrits, le palais Dario, qu'Annunzio a chantés, celui où vint mourir Wagner (Vendramin Calergi) et celui sur les degrés duquel, un matin de printemps semblable à celui-ci, Byron parut, dressé sur un cheval blanc (Mocenigo). Nous flânons, avant de gagner dans le voisinage des *Frari*, la Maison des Dames de Nevers, où doit être célébrée, tout à l'heure, une messe à la mémoire de M. Doumer. Au sortir du Grand Canal, à l'angle de la demeure où vécut longtemps et mourut Lady Layard, que la reine Alexandra d'Angleterre visitait en passant par Venise, nous croisons un enterrement. D'abord, la gondole qui emmène les prêtres sous le felze noir. Puis celle qui porte le cercueil, vaste et longue, décorée d'arabesques argentées et qu'un lion chromé et qui semble échappé d'une ménagerie ou de la boutique d'un ferblantier, le lion ailé de Venise, prêt à s'envoler, orne à l'arrière, comme un char.

Les gondoles qui se rendent au service célébré pour M. Doumer se croisent avec celles qui suivent le cercueil de ce Vénitien qu'on emmène vers San Michele, l'île des tombes. Les gondoliers et les mécaniciens de quelques canots s'efforcent de glisser flanc à flanc, sans heurt. Au coude que forme le canal, avant les *Frari*, j'aperçois près des marches d'un débarcadère, le consul de France en grand uniforme, le comte Volpi et d'autres, qui attendent le duc de Gênes.

Il est émouvant pour un Français de pénétrer dans un couvent, à Venise, et, la cour franchie, parmi les arbustes verts encadrant une grotte de Lourdes, de trouver une cha-

pelle dorée, décorée à l'époque remuante du XVIIIe siècle. Dans la tribune de l'orgue, derrière un rideau de soie, jadis cerise et à jamais fanée, des coiffes et des visages de religieuses d'un de nos ordres, depuis longtemps installé là. Au centre, le catafalque, couvert d'un drapeau tricolore dont les ondes des plis ont été longuement disposées. Un sculpteur du XIIIe siècle ne les eût pas différemment placées, avec cette minutie et cette grâce qui atteint l'œuvre d'art par la naïveté.

Dans l'angle le plus éloigné de l'autel, précédé de gradins où prendront place les personnages officiels, des franciscains se sont groupés autour de l'orgue. Nous nous sentons dans le passé, très loin, entre ces chanteurs aux reins ceints d'une corde et ces religieuses dont la coiffe disparaît sous le voile noir. D'où je suis placé, j'aperçois la petite sacristie, les prêtres qui se préparent à l'office au milieu des enfants de chœur, inutiles et affairés. Je les devine un instant, pendant la messe, balançant leur cassolette comme à la récréation, pour maintenir les charbons embrasés. Mais, au premier coup de clochette qui annonce l'élévation, ils se prosternent, s'enfouissent la tête dans les banquettes, avec une violence comique et touchante.

A l'apparition des deux officiers de marine précédant le duc de Gênes, les invités se sont levés. Les prêtres aux chasubles noires et blanches gagnent l'autel. Puis, dans le silence vénitien, entre les murs dorés, les franciscains lancent vers la voûte, avec des efforts louables, des accents qui ne sont pas toujours mélodieux.

Dans le jardin du couvent, sur les toits de la chapelle, les martinets et les hirondelles, mêlent leurs cris. Seul, le souvenir des gondoles glissant dans le rio, sur le vert glauque de l'eau qui persévère au fond des prunelles, nous empêche de nous croire en quelque coin de province française...

***

Bellissima. — Les femmes que je vois ont une mère vénitienne, un mari vénitien. Elles forment une société de cinquante, qui se retrouvent à peu près chaque jour, et ne peuvent davantage ignorer ce qu'elles ont fait la veille que

ce qu'elles vont faire le lendemain. Aussi, comme elles guettent l'occasion de rencontrer quelqu'un que les autres, par singularité, n'auront pas eu déjà l'occasion de connaître — afin de pouvoir le proclamer le soir même, dans le salon Albrizzi ou le salon Volpi, ou faire sensation, à l'hôtel Danieli, vendredi prochain, au goûter de charité hebdomadaire, organisé par la comtesse Morosini.

La personne qui porte ce nom célèbre dans l'histoire, ce nom que les doges ont marié à l'Adriatique et qui figure dans les fastes les plus éclatants de la période glorieuse, — gouverne d'une main ferme et légère, les *cinquante* qui forment la société.

Les hommages que rendit Guillaume II à celle qui prolongeait en beauté le souvenir de Francesco Morosini, demeurent présents à toutes les mémoires, dans le peuple même, comme dans les traditions que propagent ceux qui n'étaient pas nés lors des fameux passages du Kaiser. Madame Morosini ravissait et, déjà, régnait. Le comte Joseph Primoli racontait qu'ayant à lui écrire, il n'avait tracé sur l'enveloppe, que ces mots :

Alla Bellissima
Venezia

Et que la lettre parvint tout droit au Palais Morosini.

En abordant à Venise, le Kaiser cherchait d'instinct quelque symbole vivant du passé dont le voisinage ferait valoir ses apparitions. Qui pouvait mieux servir ses desseins que cette élégante patricienne aux cheveux noirs et aux yeux bleus? Ce fut toujours le stratagène de certains grands comédiens de l'Histoire, d'avoir su choisir leurs partenaires. Il fallait un prétexte pour parer le *Hohenzollern* d'oriflammes et d'uniformes. Il n'en était de meilleur que de rendre à une dogaresse des honneurs qui éclairaient de plus vives clartés le visiteur au manteau blanc.

Guillaume II joua les Véronèse et prodigua les fleurs, aux pieds de celle qu'il lui plaisait de voir symboliser Venise, à ses côtés.

L'éclat de ces journées lointaines dore encore l'existence de la reine du Grand Canal. Ses cheveux mêmes y ont pris

des lueurs d'incendie. La vie de Venise continue autour de madame Morosini, comme au XVIIIe siècle. Le bridge a remplacé les jeux d'autrefois, mais la petite cour prolonge souvent la partie jusqu'à trois heures du matin. Avant huit heures, la comtesse a déjà saisi le récepteur du téléphone. Elle commande, elle ordonne, elle suggère. Une souveraine est certainement moins occupée.

Pour Pâques, cette année, elle avait décrété, toujours dans le rayonnement de la charité, de faire dîner ses Vénitiens hors de chez eux, à l'hôtel. Le soir de Pâques, repas essentiellement familial. Que de refus, d'abord, mais que de commandements au téléphone! Presque tous les sujets de la reine avaient fini par céder.

Le dîner eût été magnifique. Je ne sais quel deuil, au dernier moment, vint tout renverser.

***

Golf. — Nous goûtons, en mai, deux attraits de Venise, les glycines et l'absence d'étrangers. Ce que nous retrouverons de moins en moins, ailleurs : un peuple homogène, une société, des aristocrates, des commerçants, des ouvriers, des mendiants mêmes, qui sont, de père en fils, autochtones.

Entre eux, l'existence a continué, presque exactement ce qu'elle fut pour leurs grands-parents. Ils déchoient, ils augmentent de situation, s'enrichissent, ils s'appauvrissent, mais demeurent vénitiens.

A Venise, l'étranger passe, — Dieu sait! Il ne se mêle guère à la vie, il ne prend pas racine. Aucune ville au monde, pourtant, ne l'a plus attiré, ne l'a séduit davantage par son étrangeté, son abondance de richesse et ses relents. Dans l'aristocratie même, on ne cite, je crois, en cherchant longtemps, qu'un mariage américain, depuis un demi-siècle — et qui, dit-on, n'a pas réussi ou guère.

Cet après-midi, nous allons goûter au *golf*, à l'extrémité du Lido. J'avoue me plaire à la pensée de me rendre à un terrain de golf, en canot à pétrole, moi qui connus Venise parcouru par les seules gondoles, et « l'infâme Lido » de Musset encore quasi désert. Tout à l'extrémité de la longue

bande de terrain sablonneux, — (le Lido, qui protégeait de l'Adriatique les eaux dormantes de la lagune), — après une demi-heure de canot, nous abordons dans une anse verdoyante, gazonnée, fleurie, qui fait penser à une Calypso anglo-saxonne, sportive et ultra-moderne. Devant un fort désaffecté et que le jardinier enguirlande, près de bâtiments mi-ferme, mi-hangar, derrière une pergola que les rosiers couvriront, un hall avec des fauteuils dans la manière anglaise, un comptoir dont le barman est vêtu de blanc. Des joueuses qui viennent de terminer une partie, se sont installées en profondeur dans les sièges, regardant le thé et le jus d'orange avec l'indifférence satisfaite de femmes jeunes, jolies, qui pensent n'avoir d'autres besoins que de se sentir aptes à toutes les exigences d'une vie différente de celle que leurs mères ont vécue et qu'elles trouvent infiniment plus agréable, moins enchaînée et en résumé moins coûteuse. Des restrictions à demi apparentes, mais possibles, sont plus supportables que ne l'étaient celles d'autrefois. Le luxe se sauve par la simplicité. De la simplicité à la privation, le passage est plus aisé. On devine que les femmes ont vendu les mille bijoux dont se surchargeait autrefois la toilette d'une dame, pour se parer d'un seul gros diamant, au doigt. Mais il est bien plus facile ensuite de se séparer de ce diamant unique, qu'il ne l'eût été de supprimer à la fois tous les ornements passés.

Ces réflexions naissent de ce diamant que je vois à la main de la jeune femme si simplement vêtue de lainages et de tricots, la tête enfoncée dans le feutre, et qui échange trois mots, de temps à autre, avec celle qui lui fait vis-à-vis.

Des autocars amènent les joueurs depuis le débarcadère jusqu'au golf. Des autocars sur le Lido, et même un tramway! Nous sommes loin de Musset, de Barrès, d'Annunzio. Nous voici, pour une demi-heure, dans une aquarelle à demi anglaise. Les joueurs arrivent, vêtus comme partout, comme Douglas Fairbanks lui-même, dans ce film à travers le monde, que l'on montrera bientôt aux Parisiens, et où l'on voit Douglas jouer au golf, aux Indes et en Chine, tour à tour, avec un luxe de sweaters et de culottes impressionnant.

Nous repartons dans notre canot. Le vent s'est levé, des moutons roulent sur la lagune et le mécanicien s'incline

derrière le pare-brise, chaque fois que l'écume s'abat sur l'avant du bateau. Nous passons entre les pieux qui sillonnent le chenal. Mais étions-nous à Venise, cet après-midi?

***

Promenade du soir. — Par la *Merceria* et les ruelles que parcourt un long serpent humain, jusque vers la gare, avec des courbes à travers de petites places, des bifurcations déroutantes qui séparent ce cortège disparate et l'entraînent vers des points opposés. Des ponts courbes enjambent des canaux étroits qui ont gardé toute l'obscurité que madame Sand et Pagello connurent, à la *Corte Minelli*, et celle, plus lointaine, des soirs de Casanova et de Longhi. Une gondole débouche parfois des ténèbres, semblable toujours à celles de Guardi. La lumière de la ruelle fréquentée éclaire ceux qui glissent sous nos regards et suivent leurs lointaines préoccupations. Certains couples sont enlacés là, comme sur les mauvais tableaux du Salon et dans les meilleurs films, des valises superposées à l'extrémité de l'embarcation, sur le tapis fané. Ils arrivent? Ils partent? Nul ne les remarque, en cette saison surtout, où Venise n'est guère qu'aux Vénitiens. Je croise sur les degrés du *Ponte S. Gro Chrisostomo*, un groupe d'étudiants debout, qui discutent et que je retrouverai, une demi-heure plus tard, les pieds sur les mêmes marches et chargés de la même exubérance juvénile.

La statue de Goldoni... Nous évoquons fréquemment les impressions, les souvenirs de M. Henri de Régnier, le plus vénitien des voyageurs et des poètes, celui qui n'en parle si bien de la ville que parce qu'il semble qu'il en pourrait parler toujours, sans se répéter jamais... Le café *Trovatore*, au Campo San Bartolomeo, avec ses buveurs de café au teint olivâtre, aux cheveux noirs... Bien que le rythme de la vie se soit modifié à Venise, comme partout en Italie et amélioré, la race garde son caractère. La ville, qui est le second port, après Gênes, conserve ce mélange si particulier que peut donner à une cité bâtie sur les eaux, le rassemblement de tant de navires et de tant d'églises et de palais remplis de chefs-d'œuvre.

D'un pont d'angle, contre une maison qui porte cette

indication : *Ultimo numero di Sestiere S. Marco*, un feu rouge semble une lame de poignard qui tourmente l'eau. Une femme assise dans une gondole, glisse sous le pont au rebord duquel je me suis accoudé, son regard d'ennui se perd au loin, tandis que le profil de l'homme penché sur elle guette tous les malheurs de demain dans ces yeux qui se dérobent. Ceux-là ont aussi des valises, à l'avant de l'embarcation. Et j'aperçois un petit bouquet blanc que la femme tient à la main : quelques gardénias, fleurs d'oranger, bouquet minuscule, arraché à une robe et sur lequel la main se crispe, — bouquet de mariage d'hier matin, à Paris?

Une flèche : *Théâtre Malibran*. On y joue un film de René Clair. Malibran!

***

Le Lido. — L'hôtel *Excelsior* encore fermé, la porte du rez-de-chaussée seulement entr'ouverte, pour laisser passer les manœuvres qui commencent de préparer l'ouverture des bains de mer. Devant l'hôtel, la jetée de bois qui enjambe la plage est livrée aux charpentiers; à l'aide de troncs d'arbres pendus à des câbles, ils s'efforcent d'augmenter le nombre des pilotis pour créer une plus large plate-forme.

Sur les fenêtres, les volets demeurent fermés. L'air garde ce poids d'immense et d'éternelle désolation que montrent les établissements de villes d'eaux, hors saison. Pourtant, deux jardiniers commencent à planter des géraniums et des bordures de coedum dans les plates-bandes qui flanquent l'escalier orné de sphynx. Les peupliers qu'on a plantés là, se sont finalement acclimatés au sable de l'Adriatique; ils viennent de reverdir. Ils prêtent à l'immense façade, aux fenêtres endormies, aux murs plats, à ces toits démesurés, à cet aspect qui est plus turc que vénitien, leur fraîcheur de printemps.

Trois ou quatre vagues, à la suite, tentent de regagner sur le sable l'espace perdu, devant les cabines, ces larges boîtes, dites *de luxe*, qui sont, pendant les chaleurs, le symbole de la qualité passagère des femmes qui viennent y jouer leur rôle d'élégantes, innover des costumes de bain, des bijoux de plage et des peignoirs extravagants.

Je ne puis m'empêcher d'évoquer, sous ce soleil de mai, l'une de celles qui brillaient là et qui n'est déjà plus. Peu de ses contemporaines ont possédé avec tant de raffinements, le sens, et je dirai même la superstition ou la manie de l'élégance, quels que fussent la mode, le temps et le lieu.

Dans un coffret où se mêlent les boutons de manchettes, je trouverais, ici même, un petit écrin contenant une bague que cette femme a portée et qui représente deux cygnes dont les fronts supportent une perle, en se rejoignant. *Le Cygne*, je l'appelais ainsi. Elle avait l'élégante sveltesse, le balancement, l'indifférence de l'oiseau. La tête petite, le col fin, les épaules tombantes. Elle promena de Londres à New-York, de Paris à Rome et dans tous les lieux de luxe, sur ses jambes longues un air de race incomparable; d'une race où des races s'étaient accouplées, fondues. De naissance, elle portait un grand nom napolitain : Caracciolo.

Elle évoquait, dans les robes de Chanel, ces femmes de générations antérieures qui en pénétrant dans une pièce marquaient toujours instinctivement un redressement au ralenti, comme si leur traîne allait se prendre dans la porte.

Elle habita fréquemment Venise et peu de villes lui eussent semblé avoir été créées davantage pour elle. Elle posséda même, à Londres, l'une des premières, sinon la première, une maison meublée de vestiges, de sièges, de laques, de miroirs, de lustres vénitiens. Elle semblait faite pour glisser en gondole, descendre ces escaliers des palais, au bas desquels une vague vient étendre et retirer sans cesse son tapis transparent, sur les derniers degrés.

Elle portait le prénom d'Olga, qui rappelait auprès de celui de Caracciolo, les origines maternelles polonaises. Ce prénom d'Olga, elle l'avait abandonné pour celui de Mahrah, qu'elle avait pris par suggestion et peut-être par un irrésistible besoin d'évolution. Elle aimait le difficile et se mouvait avec grâce et sérénité dans l'incompatible. Elle faisait et défaisait sa vie, du bout des doigts. Elle montrait une indifférence qu'elle n'éprouvait pas et supportait les blessures de l'amour-propre, sans se redresser et se tendre.

Elle se préoccupait peu des inimitiés, mais se souciait des témoignages de sympathie. Son petit visage, si fin de traits,

n'aspirait qu'au parfum de ce qui est précieux et rare. Elle conservait pour la vie mondaine un mélange d'attrait et de dédain qui n'était ni jamais tout à fait aussi vif ni aussi profond qu'elle le marquait. Ces nuances d'expression forment-elles ce que nous qualifions d'élégance? Elle avait adopté les cheveux blancs, courts, bouclés, calamistrés, selon la mode, mais elle les rinçait au bleu, comme font les blanchisseuses pour le linge, ce qui leur donnait un ton, d'ailleurs variable, mauve, azuré, qui surprenait et marquait bien en quel dédain elle tenait le qu'en dira-t-on! Elle faisait de la futilité un art. Elle parlait de la mode avec science et gravité. Elle avait en abomination une forme de chapeau ou un couturier. Mais on s'apercevait bien vite qu'elle avait tout lu, dans toutes les langues. Elle prenait des manies, se rendait au cinéma le dimanche, en matinée. Les peintres anglais eussent, jadis, fait d'elle des portraits qui auraient pu voisiner avec ceux d'Emma Lyon. Elle possédait un mauvais dessin de Sargent, sous un trop grand chapeau, et qu'elle vendit pour acheter le pied de marbre d'une déesse grecque et le cheval de terre cuite hennissant, retrouvé dans le sarcophage d'un prince chinois.

Venise retentit d'elle certaines saisons. Elle y exhibait encore, l'autre été, sur le sable de l'étroit Lido, des costumes de bain qui faisaient paraître plus brûlé son épiderme, après des bains de soleil qui duraient presque une journée. Demeurer étrangement mince, devenir de la nuque aux talons sombre comme une nèfle, occupait ses pensées, entre de longs conciliabules avec Serge de Diaghilew ou quelque personnage choisi de plein gré. Tout ce qu'elle portait semblait fait à une mesure particulière, comme ce qu'elle aimait.

Je me souviens de certains passages d'une lettre que la Duse lui avait écrite et que je transcris vaguement, de mémoire : « Chaque fois que je vous vois, au premier moment, vous regardant, je pense que vous êtes belle, élégante et que vous avez de l'esprit. Mais, si je vous regarde davantage, je vois de belles perles pâles à vos oreilles et une petite main — la Vôtre — qui arrange doucement son voile... Et si je regarde plus longtemps (*et Bien!*), alors, je vois des yeux un peu tristes et *si* bons... et je me dis : Elle a en Elle une force — qui est la *Bonté*... Peut-être qu'elle-même l'ignore. Mais

elle est *tendre, sûre* et *bonne*. Voilà ma manière de vous voir, — *sans formule*! »

La lettre de la Duse était remplie de mots soulignés et commençant par une majuscule. Elle dépeignait ce personnage curieux qu'était son amie la baronne de Meyer. Quelques-uns l'ont connue, sans la connaître. Elle était de ces captives dont les robes ont fait, jadis, dans l'Histoire, au temps où les hommes refusaient aux femmes de rien être, parmi les canons et les codes, un mur de fleurs. Mais, si les aventures des femmes ont encore des histoires, l'Histoire leur semble fermée, depuis qu'elles se sont libérées et ont pris partout, sauf dans l'armée, les places où, à la vérité, les hommes ne brillaient plus guère.

J'imagine qu'Olga Caracciolo, avec son nom d'amiral napolitain du temps de Nelson, eût été, elle aussi, l'amie de Marie-Caroline ou qu'elle eût intrigué Napoléon. On parlerait d'elle longtemps, comme de quelques autres qui vivent encore ou sont disparues depuis vingt ans, si les mœurs n'avaient changé. Mais, dans un demi-siècle, les élites submergées ne parleront plus des vivants ni des morts.

La baronne de Meyer était une de ces images qui furent de tout temps modernes. Elle eût été un personnage de roman, n'ayant pu être un personnage de l'histoire.

Avec toutes les nuances exigées, son élégance s'environnait exactement de ce qui est irréprochable dans l'apparence, fantaisiste dans l'expression, et révolté dans le fond du cœur. Comme aussi de ce qu'il est indispensable à une héroïne de soulever dans l'esprit de ses contemporains, — et qui les scandalise, — pour briller, vivre et passer!

***

Le Jardin Public. — L'exposition de peinture fameuse dans le monde que Venise organise au *Jardin Public*, tous les deux ans, vient d'être inaugurée par S. M. le roi d'Italie.

Boldini a tous les honneurs du pavillon italien. Il est bien à sa place, ici. Ces toiles, même celles qui furent peintes à Paris, longtemps après la jeunesse, y retrouvent leur pizzicati. Nous devons prendre les talents tels qu'on nous les donne. Ce qui crée leur diversité fait nos plaisirs.

Boldini vécut au temps des impressionnistes. Il parut chez nous à la fin de Manet et il expire au temps de Lhôte. Il n'a rien pris aux uns, ni aux autres. Ni à Besnard, ni à Carolus Duran, ses contemporains. Ce qu'il peint, il est seul à le faire et de la manière dont pas un autre ne le produirait à sa place. C'est un virtuose. Il fait penser à ces violonistes qui courent sans cesse le monde pour faire entendre quelques morceaux dans lesquels ils ont atteint une maestria particulière. Mais *ce fut un peintre.* Les critiques ne lui ont pas donné sa place ou pas de place du tout. Ils l'ont pris pour un jongleur. A cause des toiles de ses premiers débuts, parfois trop travaillées, qui n'étaient guère d'un niveau supérieur à celui des œuvrettes d'aquarellistes, ses compatriotes, dont la maison Goupil vendait en France, à tant d'exemplaires, les reproductions de marquises et de soubrettes, de personnages à perruques et talons rouges, qui eussent bien surpris Saint-Aubin, et qui tenaient plus du cirque ou de l'estrade de plein vent que du salon.

Boldini n'eut que plus de mérite à s'affranchir — et cet affranchissement, c'est Paris qui le lui permit. Reconnaissons-le. Il lui fallait gagner sa vie, il voyait exposer par les marchands de mauvais petits maîtres à la mode. Il se mit à courir sur leurs pas. Mais, du premier coup de pinceau, il les surpassait. Ce Boldini-là, les critiques ne l'ont jamais pardonné — eux qui, les yeux fermés, ont tout accepté de certains peintres.

Le Jardin Public est une terrasse aux verdures prodigieuses. Nous y abordons au milieu des eaux, dans la grâce embrasée de mai, sous le dais scintillant de midi.

Les pavillons des nations de l'Europe, y compris la Bolchévie et celui des États-Unis, disparaissent sous les pousses pressées des platanes, les grappes serrées des lilas, les faux-ébéniers aux fleurs jaunes, les rosiers blancs exubérants et les acacias qui, dès l'adolescence, paraissent accablés de répandre tant de parfums, à l'ombre des marronniers chargés de cierges roses trop lourds. C'est un mauvais préambule, un exécrable accompagnement pour aller voir de la peinture et des statues, que de subir, en passant d'un pavillon à l'autre, du Danemark à la France, ces senteurs, ce souffle tiède qui a glissé sur l'eau glauque de la lagune et sur les vagues bleues

de l'Adriatique. Cet ensoleillement est pareil à un suaire d'or et de jeunesse, mais suaire quand même pour tout ce qui se révèle d'éternel dans le printemps plus qu'en aucune saison et par là plus implacable.

Le Pavillon de la France est un peu à l'écart, dans le voisinage immédiat, d'ailleurs, de celui de la Grande-Bretagne : « Sur une petite colline », m'a dit une Vénitienne, en souriant, hier soir. Peut-être avons-nous choisi nous-mêmes l'emplacement? On y trouve une salle presque entièrement consacrée à Monet. Pour ceux qui l'admirent, ces quelques toiles prêtées par nos musées n'ajoutent rien à sa gloire. De toute évidence, elles exigeraient d'être quelque peu lavées. Dans ce frais jardin de mai, si vert, au milieu des eaux qui reflètent le plus clair des ciels de printemps, Monet (les Monets exposés à Venise) paraît terne. Il n'a plus ces brillantes et subites mollesses, ces transparences qui nous enchantent dans le climat brumeux de Paris.

M. Lhôte occupe tout un panneau important d'une autre salle. Le défaut de tellement d'intransigeance chez ce peintre, c'est de ne point s'appuyer en quelques points sur une science exercée ou des connaissances professionnelles. M. de Waroquier est fort bien représenté, lui aussi. Le tort de notre Exposition, c'est d'offrir trop de toiles d'un même artiste et que les peintres n'y figurent pas en plus grand nombre.

Un panneau de paysages et de fleurs de M. Déziré nous ramène cependant à un ensemble de traditions, d'harmonie, de clarté, d'effort vers la vérité, que nous pouvons bien appeler : *la France*, et que trop de peintres, à la remorque d'instigateurs étrangers, et avec innocence ou duplicité, s'efforcent de nous faire oublier. Ces toiles de M. Déziré, je les ai entendu louer avec soulagement par bien des visiteurs de notre pavillon, à l'Exposition de Venise. Elles ont leur grâce, leur fraîcheur, elles offrent les marques d'un effort pour se maintenir parmi des prédécesseurs, en apportant une collaboration personnelle. L'éclat de la jeunesse ne nous empêche jamais de découvrir les faiblesses, les stigmates de la probable maturité et les maux secrets. Ni la fraîcheur du corps, ni celles du printemps n'abolissent la

mélancolie de sentir poindre tous les germes de la mort, dans ce qui vit. C'est pourquoi, sans doute, rien n'est si poignant qu'un matin de mai, si déchirant à considérer que ce qui est parfait sur un jeune être, un radieux visage, ou une rose — qui est un prodige, aussi. Et qui demain ne peuvent plus nous paraître que moins parfaits. Je ne sais ce que pensent du talent de M. Déziré ceux de nos contemporains qu'on affuble encore à leur insu, sans doute, du qualificatif bien difficile à porter de *critiques*, mais il est certainement un maître, non seulement pour ce qu'il peint, mais pour ce qu'il exprime d'inexprimable dans l'immobilité stupéfiante et mensongère d'un paysage ou d'un bouquet.

Ces impressions, je les ressens pareillement, ce matin, dans le pavillon de la France, au Jardin Public, devant les sculptures de M. Drivier. Trois saines études de femmes, où l'auteur n'a cherché que la réalisation du vrai, avec ce que l'art exige de force dans la poursuite du détail précis, en conservant l'unité dans la forme. Deux sont des bustes *prolongés*, si l'on peut dire, jusqu'aux genoux. Le corps ne semble avoir été considéré par l'artiste que pour servir de gaine proportionnée au volume de la tête. Le sourire est à peine esquissé aux commissures des lèvres de ces jeunes femmes. Mais en communication étroite avec le regard, qui conserve cette personnalité réelle, si rarement respectée par les artistes, et qui lui fait devancer l'expression des lèvres ou bien le laisse poursuivre un fantôme, dont la bouche a déjà oublié le contact et la saveur.

***

A la Giudecca, sans Barrès.

« *Soirs de mai, soirs de mai, soirs tendres, implacables.* »

L'étranger se précipite dans la gondole et court les églises, les palais, les musées. Il navigue vers les bourgades célèbres de Burano à Chioggia, en canot à pétrole ou dans certaines embarcations en commun, qui évoquent les *bateaux-mouches* et nos *hirondelles* de jadis, sur la Seine, aux temps de Daumier, de Gavarni, des bains froids et des haridelles.

Mais il est une partie de Venise où nous rencontrerions

bien rarement un Vénitien de classe, et encore moins un étranger, c'est le faubourg du long îlot de la Giudecca. Le quai, assez large, est pareil à ceux d'Anvers, du Havre, de tous les ports en Europe, peut-être, où l'on respire toujours, indéfinissablement, une saveur de lointain et la proche misère, où l'on évoque à la fois le riz et le sampan, la bière et le goudron, la femme qui attend le navigateur — et le marin qui aborde à des plaisirs que le temps et le voyage ont partout rendus les mêmes, dans la banalité, le marchandage et la sauvagerie.

La pierre des quais ne semble jamais balayée, à peine lavée quelquefois par l'eau du ciel. Des raies à la craie tracent dans la poussière, quelque jeu de marelle abandonné et qui, déjà, s'efface sous les pas des demoiselles qui viennent se promener, bras dessus, bras dessous, le travail achevé, le nez poudré, le corsage tendu dans la jupe, tandis que les mères préparent le repas du soir, dans les ténèbres de la maison.

Un bâtiment de commerce à la coque noire grandit sur le couchant, vers ces jeunes filles qui ont les vifs regards de la jeunesse, ses boucles rebelles et ses profondes chevelures, et qui balaient de batiste rose, de toile bleue et de lainage bis, le large quai, au flanc duquel se trouvent amarrées des péniches. Le navire approche, sans heurt, massif et glisseur, comme dans les rêves. Pour quelques instants, il va couvrir, de sa coque démesurément haute, l'horizon, il dérobera l'autre rive, éclipsera Venise, effacera des églises, des façades, qui, sans offrir l'auguste vétusté et cette majesté à jamais misérable des palais du Grand Canal, ont leur caractère indélébile. Cette carène blindée, cette flottante, noire et aventureuse forteresse, dans ce bras de lagune couverte de si vieilles habitations, apporte le souffle des mers, le cours balancé et découpé des vagues et la senteur des escales.

J'ai gravi les marches qui mènent au portail du *Redentore*, où a lieu l'office du mois de Marie, dans les ombres opaques qui, déjà, précèdent la mort du jour, alentour des autels. Dans la lumière de luxe des vitres de couleur, sur les degrés de la chapelle consacrée à la Vierge, sont agenouillés les prêtres couverts de chapes rigides. Les flancs épaissis et la peau tannée des femmes du peuple à l'œil noir voisinent avec

la nuque poilue des vieillards, tête baissée. Les marins qui tendent leurs pectoraux rayés, les filles de vingt ans qui évoquent, sous un morceau de voilette fanée, les fadeurs et la grâce certaine des virginités tiepolesques, reprennent à l'unisson, dans un bourdonnement de voix confuses, les litanies, les invocations récitées d'une voix forte par les prêtres et les franciscains, à l'humble robe, une corde aux reins.

Le bourdonnement des voix se traduit par des phrases inventées : « Reine des malheureux, étoile des amants, pieds rayonnants et doux regard offerts aux navigateurs, sœur pure et jeune, à jamais, des vieillards et des infirmes. »

Dans un parfum de lys, des émanations de travailleuses et ces tenaces senteurs que laissent aux humbles une literie pitoyable, — malgré les transports bruyants à la fenêtre, — la Vierge se matérialise, elle rayonne au cœur des tumultes de l'ombre, devant la nuit qui accourt de l'Adriatique.

Je m'éloigne en levant les talons, sur le dallage sablé par les savates. Dehors, au delà du quai, des sportifs s'entraînent sur les frêles embarcations pour de prochaines joutes populaires. Ils portent des caleçons noirs, des tricots rouges et, collé au crâne, je ne sais quel bonnet qui semble un cachet de cire vermillon. Ils vont à deux sur chaque barque, ramant debout, d'un seul aviron. Ils s'éloignent vers l'autre rive, parmi les vrilles lumineuses des reflets du couchant sur les maisons, intrépides et minces, comme si l'eau qui les cerne empiétait sur leur fuyante silhouette, jusqu'à ne plus laisser paraître d'eux qu'un fil rouge et noir.

D'autres peinent, pareillement debout, un aviron dans chaque main et les croisant en X, devant eux, pour prendre leur point d'appui, — de cette manière que l'on voit déjà employée sur les tableaux de Guardi et que les Vénitiens du peuple appellent *alla valesana*, parce qu'elle leur rappelle la nage des poissons.

Des vieilles radieuses les regardent s'éloigner, la face vers le disque du soleil incliné. Par-dessus la Giudecca, des cloches se répondent. Sous les bonds de l'écho, l'eau fait tremplin. Pendant quelques instants, nous sommes environnés de ces battements invisibles, qui nous effleurent et emplissent les oreilles de rumeurs proches et éloignées qui se confondent,

comme l'eau froide ou attiédie des courants dans la mer.

« *Soirs gris bleu, soirs d'acier, tout roses, en un instant.* »

A l'arrière des lourdes péniches amarrées, des hommes recrus de fatigue croisent leurs bras nus. C'est un port, ce n'est presque pas l'Italie. A peine Venise, dans quelque petit canal, qui débouche là, sous une courbe de pont, avec son *traghetto*, le long duquel court une vigne, encadrant la porte d'une trattoria de marine. Plus loin, sur la crête d'un mur, les mille grappes d'une glycine, affalée comme une femme surprise, en robe de bal mauve, pendant une fuite romanesque.

Le ciel s'est enflammé, il rougeoie, l'eau rougeoie, les murs rougeoient. Au retour, une ruelle aboutit à quelques espaces non construits, au milieu de logis ouvriers. Sur l'herbe sèche, des centaines d'enfants créent par leurs clameurs un élément de plus. Cette clameur, je l'ai déjà plusieurs fois saisie en Italie — et combien de fois en Allemagne! — Entre ces murs, dans cette ruelle, sur ces espaces libres où l'herbe nouvelle a déjà séché, des enfants s'ébattent en hurlant. Les enfants, puissance longtemps mésestimée, qui pousse le monde vers des fins auxquelles nous ne participerons pas.

Sur l'autre versant, le dos tourné à Venise et face au Lido, la lune, déjà, fait jaillir de la mer ces longs clignements argentés, qui semblent, pendant les nuits sereines, monter de la profondeur des eaux, pour engager avec elle une conversation par signes lumineux. Je retrouve, dans la verdure, la porte dérobée du logis artiste et solitaire, qui est le mien pendant ce séjour à Venise, au milieu des voiliers silencieux qui gagnent l'entrée de la lagune et la haute mer, voiles déployées, et frôlent l'angle de notre terrasse comme des ailes.

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

VIEUX PARIS

Une vie de cité. Paris de sa naissance à nos jours,
par **Marcel Poète**. — Tome III (*Auguste Picard*).

Le tome III du grand ouvrage de M. Poète sur Paris, dont nous avons analysé antérieurement les deux premières parties, est consacré aux XVIe et XVIIe siècles et à la formation de la cité classique. Le dessein de M. Poète est de montrer, en retraçant l'histoire de Paris pendant ces deux siècles, comment les mouvements *spirituels* ont contribué à donner à la ville l'aspect que nous lui voyons aujourd'hui.

Au XVIe siècle l'agglomération de la rive gauche continue de se développer grâce à la prospérité de l'Université. Des collèges nouveaux se fondent — et, ce qui est plus important, un grand courant d'idées entraîne les esprits. On redécouvre l'antiquité. L'humanisme fleurit sur la montagne Sainte-Geneviève. Les études grecques se développent. Libraires et imprimeurs se multiplient. Les vieilles méthodes de rhétorique sont abandonnées; on prend l'habitude d'étudier les textes des grands écrivains eux-mêmes. Le mouvement se heurte à la résistance de la Sorbonne, foyer de la théologie et de l'orthodoxie. M. Poète évoque ces luttes, et dépeint l'organisation et la vie des collèges et des écoles.

L'esprit humaniste, l'étude critique des textes déterminèrent bon nombre d'érudits parisiens à accueillir favorablement la Réforme. Les sanglants conflits qui en résultèrent ont marqué la vie parisienne dans la seconde moitié du XVIe siècle. Le quartier Saint-Germain-des-Prés joua un rôle important dans la bataille : c'est à Saint-Germain-des-Prés que travailla longtemps Lefèvre d'Étaples, initiateur de la Réforme parisienne, intime ami de l'évêque de Meaux, Briçonnet, lequel créa à l'est de Paris un véritable centre protestant. Les premières manifestations extérieures de la vie protestante à Paris furent des mutilations de statues de la Vierge. La répression fut sauvage. Le peuple parisien avait une foi ardente. La moindre accusation d'hérésie incitait la foule à massacrer un suspect : s'il échappait, l'autorité, après quelques formalités judi-

ciaires, lui coupait la langue et le brûlait à petit feu. Ces supplices horribles se multiplièrent à Paris sur la place de Grève et la place Maubert. Ils n'empêchèrent pas la fondation d'une église protestante, au Pré-aux-Clercs en 1555. Deux ans plus tard, surpris dans une maison de la rue Saint-Jacques où ils écoutaient la lecture de la Bible, un groupe de protestants fut égorgé : ceux qui échappèrent furent condamnés à mort. Ces crimes, non plus que les processions solennelles qui sillonnaient la capitale, roi et haut clergé en tête, n'intimidèrent les protestants qui se réunirent par milliers en 1558 dans le Pré-aux-Clercs pour célébrer le culte. La répression reprit de plus belle. Les épisodes de cette lutte parisienne appartiennent à l'histoire de France : la journée de la Saint-Barthélemy, la Ligue et le Terrorisme des Seize. Après l'Édit de Nantes, les protestants furent autorisés à célébrer le culte hors la ville : ils se rendirent d'abord à Ablon, puis à Charenton. Le quartier Saint-Germain devint par ailleurs le centre protestant de la cité. On l'appelait communément la « Petite Genève ».

Matériellement, la Contre-Réforme marque bien plus Paris que la Réforme elle-même. Des ordres nouveaux se répandent dans la ville. Les Capucins s'établissent à Picpus; les Carmélites à Notre-Dame-des-Champs. Le nombre des couvents s'accroît de façon extraordinaire. Bérulle fonde l'Oratoire qui construit une église (aujourd'hui temple de l'Oratoire) rue Saint-Honoré; Jeanne de Chantal installe ses Visitandines rue Saint-Antoine. Le faubourg Saint-Jacques se peuple littéralement de couvents : le Val-de-Grâce, Port-Royal, les Capucins, les Feuillantines, les Bénédictins anglais, les Feuillants, le séminaire des Oratoriens (aujourd'hui Institut des Sourds et Muets). Dans le faubourg Saint-Antoine les jésuites fondent Saint-Louis (aujourd'hui Saint-Paul-Saint-Louis), tandis que, par ailleurs, grâce au collège de Clermont, ils affermissent leur influence grandissante. Un séminaire est fondé à Saint-Nicolas-du-Chardonnet; en 1641, Olier jette les bases de celui de Saint-Sulpice. Au faubourg Saint-Germain les Frères Ignorants fondent un hôpital (hôpital actuel de la Charité); les Augustins s'installent rue Bonaparte, les Filles du Calvaire rue de Vaugirard, les Dominicains rue Saint-Dominique, les Bernardines rue Bonaparte, les Bénédictines rue de Sèvres, les Récollettes rue de Varennes, les Théatins quai Voltaire (alors quai des Théatins), la Conception Notre-Dame rue Cassette, les Prémontrés à la Croix-Rouge, les Cisterciennes rue de Sèvres; rue du Bac s'établit le siège de ces Missions Étrangères dont M. Goyau retraça ici récemment l'origine. Au faubourg Saint-Honoré on trouve des Jacobins, des Capucins, des Feuillants; au faubourg Saint-Denis des Cordeliers réformés ou

Récollets. Et nous n'insisterons pas sur les maisons qui surgissent au Marais, au faubourg Saint-Victor, au faubourg Saint-Marcel. M. Poète nous conte l'histoire de toutes ces fondations, qui impriment une marque si singulière à la Cité classique — et même à ses environs, où fleurissent monastères et ermitages (ces derniers groupés sur le Mont Valérien).

La vie parisienne du XVIIe siècle est tout imprégnée de dévotion. Dames de la noblesse et bourgeoises accomplissent des retraites dans les maisons religieuses : particulièrement chez les Miramiones du quai de la Tournelle (aujourd'hui pharmacie municipale), couvent fondé par la pieuse madame de Miramion, qui avec Bérulle et madame Acarie fut au premier rang des propagandistes de la foi à cette époque. L'*Introduction à la Vie dévote* est — auprès du roman à la mode : l'*Astrée*, ou de la *Diane* de Montemayor, — le livre de chevet de la Parisienne. Elle court, à tout propos, dans les églises baiser les reliques, car elle a, dit-on alors facétieusement, le culte de saint Bezet et de saint Trotet.

Influence religieuse, influence royale : voilà les éléments de transformation de la ville les plus puissants au XVIIe siècle. De l'influence royale nous avons eu naguère l'occasion de parler. On sait que l'installation des rois au Louvre, la création des Tuileries orientèrent définitivement la croissance de Paris vers l'Ouest et la progression se fit beaucoup plus vite, par voie de conséquence, sur la rive droite que sur la rive gauche.

On sait aussi que l'action royale détermina le nouvel aspect de la ville, les vastes places, les grandes constructions, les hôtels fastueux, les larges voies qu'elle fit naître commençant de former, autour de la vieille cité du Moyen Age demeurée presque intacte, une ceinture toute moderne. Le roi et sa cour contribuèrent également à répandre le goût de la vie de société. De ce point de vue, le XVIIe siècle voit s'accomplir de grands changements. Au début, dans la vie de la noblesse par exemple, les « survivances féodales » sont nombreuses. Les seigneurs se livrent à des tournois, à des joutes, ou même — quand de brillants carrousels n'occupent pas leur activité — à de grands combats, par groupes, qui n'ont rien de feint. Il y a beaucoup de rudesse dans leurs manières. Mais graduellement la société se police, l'influence des femmes s'étend, les salons se multiplient. Un code de civilité s'esquisse. La galanterie commence de fleurir. Le Paris nocturne est encombré de « donneurs de sérénades ». Les manières des gentilshommes s'affinent, en partie sous l'action des nombreuses académies qui se fondent à Paris. Pluvinel dirige la plus célèbre, sise en face de Saint-Roch. On y pratique surtout l'équitation, mais les élèves suivent aussi des leçons

d'armes, de musique, de danse. L'Académie du Sieur Benjamin, aux Tournelles, groupe pareillement de nombreux élèves, ainsi que celle de Bernardi, rue Notre-Dame-des-Champs, où l'on a fait construire pour les élèves un petit fort, destiné à l'enseignement « expérimental » de la poliorcétique. La passion du luxe (sans parler de celle du jeu), suit de près la naissance de la vie mondaine. Les Parisiens renoncent en grand nombre à leurs simples mules. Les carrosses se multiplient. Le mobilier et la parure s'enrichissent. Les spectacles sont de plus en plus fréquentés. Les promenades sont à la mode. Celle de la Porte Saint-Antoine représente « les Acacias » de l'époque. La Foire Saint-Germain et ses plaisirs jouissent d'une vogue extraordinaire.

Dans le peuple l'éducation commence de se répandre grâce aux « petites écoles de grammaire », dont un certain nombre sont gratuites. Un esprit nouveau pénètre la ville, dont l'horizon s'élargit étrangement. On n'y parle plus seulement d'Espagne, d'Allemagne ou d'Italie, mais aussi du Nouveau Monde, pour lequel on voit se former souvent des caravanes de colons qui ne sont pas toujours volontaires. Les produits exotiques font leur apparition : thé, café, chocolat, tabac, « indices de liaisons humaines, dit excellemment M. Poète, dont on saisira les effets sur la ville au XVIIIe siècle ». On n'y saisira pas moins les effets de la grande transformation accomplie par la Renaissance humaniste. Le mouvement de réaction de la *Contre-Réforme*, dont les innombrables couvents apparus ont fourni le témoignage concret au XVIIe siècle, va s'atténuer. L'esprit libéré va entreprendre de reviser toutes les valeurs. Moralement, sinon encore matériellement, le XVIIIe siècle représentera à Paris, le début de l' « époque contemporaine ».

Mon vieux quartier, par **Pierre Champion** (*Grasset*).

Nous retrouvons la « Petite Genève » dans le charmant ouvrage que Pierre Champion vient de consacrer au quartier Saint-Germain-des-Prés — « la paroisse des historiens » — et aux quais qui le bordent. Mais les réunions des protestants au Pré-aux-Clercs n'occupent qu'un petit chapitre de cet important ouvrage où se combinent agréablement l'amour de Paris et l'amour des vieux livres. Association qui n'étonne point, quand on songe que la jeunesse de l'auteur s'écoula dans les librairies du quai Malaquais, qu'il fut quelque temps, avec Brousson, secrétaire d'Anatole France, et publia depuis lors parmi des ouvrages fort divers (faut-il rappeler ses remarquables études sur Charles d'Orléans, Louis XI, Ronsard, Marcel Schwob?) un livre excellent sur le Paris de Villon.

Le père de Pierre Champion, Honoré, libraire de son état, déplaça à plusieurs reprises son magasin, sur les quais. On le vit d'abord au

15 du quai Malaquais, dans l'hôtel de Chimay, englobé aujourd'hui dans l'école des Beaux-Arts, puis au 9 quai Voltaire, d'où il repassa au quai Malaquais, échangeant à deux reprises son magasin avec le père d'Anatole France, le père Thibault, libraire comme lui. Ces diverses boutiques furent essentiellement des « librairies à chaises », où les bibliophiles et les érudits venaient discuter, maintenant par de doctes discours une tradition qui fut chère à Nodier, avant d'être célébrée par M. Bergeret. Au reste, il se peut que les amateurs de livres ne soient pas seuls à devoir de la reconnaissance à Honoré Champion, qui comme libraire réunit et dispersa des trésors, et, comme éditeur, publia maints ouvrages d'importance, au premier rang desquels on mettra peut-être ce fameux atlas linguistique de Gilliéron, auquel M. Oscar Bloch consacra une bonne étude dans la *Revue de Paris* du 1er février 1929. Il n'est pas impossible que Honoré, encore gamin, ait... tout simplement sauvé Notre-Dame. Les communards avaient en effet entassé au milieu de la nef une imposante quantité de chaises, dans l'intention manifeste d'y mettre le feu. Déjà l'archevêché voisin était en flammes quand une escouade d'infanterie de marine, guidée par l'impétueux gamin de Paris qu'était alors Honoré, vint disperser les éléments de ce bûcher trop bien préparé. A quelque temps de là, ce jeune protecteur du Vieux Paris eut la chance de racheter, à Metz, pour le compte de son patron, la bibliothèque de l'École d'artillerie de la ville qui repassa bientôt dans le fonds de l'école militaire de Fontainebleau. Ainsi furent retirés d'Allemagne les manuscrits de Vauban, dont Honoré n'avait pas mésestimé la valeur, s'occupant déjà depuis des années à dresser des catalogues de librairie, et consacrant ses dimanches à classer, dans une paisible maison de la rue Montparnasse, la bibliothèque de Sainte-Beuve, lequel lui remettait, après chaque séance, pour rémunérer son travail, une pièce de cinquante centimes.

M. Pierre Champion se plaît à évoquer les librairies et magasins d'antiquités, qui animaient le quai, pendant son enfance. Il brosse quelques pittoresques portraits de marchands, qui vont se ranger dans notre esprit près de ces silhouettes inoubliables que France a tracées. Parmi les bouquinistes qui étalent leurs caisses de livres sur les parapets du quai, — corporation patiente, qui dut aux siècles passés soutenir de grands combats contre les libraires d'abord, qui redoutant leur concurrence réussirent au XVIIe siècle à leur faire interdire leur commerce, contre les amateurs d'esthétique ensuite qui voulaient les chasser des bords de la Seine et les grouper dans un marché, projet dont Napoléon III seul empêcha la réalisation, — parmi ces bouquinistes de plein vent, M. Pierre Champion connut de singuliers personnages, latinistes émérites exposés

au grand soleil, ou philosophes érudits délavés par la pluie. Mais il vaut mieux s'installer « du côté des maisons », avec boutique, si l'on veut faire fortune et réussir à se constituer, comme fit Gaillandre, chez qui M. Champion nous mène, une collection privée de Prudhon, de Fragonard, de Watteau, de Rembrandt.

Les promenades dans son cher quartier offrent assez naturellement à M. Champion l'occasion de nous rappeler qu'il est archiviste et historien. L'Institut le mène à Mazarin dont il décrit les derniers jours, comme fait de son côté M. de Pradel de Lamase dans un livre sur le château de Vincennes qui vient de paraître (chez Calmann-Lévy). L'agonie du cardinal est à la mode cette année. On imagine bien que M. Champion consacre quelques pages aux libraires qui occupèrent longtemps les arcades de l'Institut, aujourd'hui grillagées. Nous avons naguère jeté un coup d'œil en ce petit monde, en analysant l'excellent ouvrage de Carl de Vinck et Vuaflart sur *la place de l'Institut*.

L'élargissement de la rue du Bac a détruit une partie de l'hôtel de Mailly-Nesle. Mais quelques salons subsistent encore, où l'on peut songer à l'aise, sans être gêné par les peintures dont Willette depuis lors les a décorés, à ces quatre sœurs que Louis XV tour à tour aima.

Choisir une famille entière — demandait une chanson de l'époque — *Est-ce être infidèle ou constant?*

Au 27 du quai Voltaire on trouve l'hôtel du marquis de Villette, chez qui Voltaire descendit en 1778 pour s'offrir à l'admiration éperdue des Parisiens. On sait qu'il en mourut, car l'amour, fût-ce celui de la foule, est dangereux à quatre-vingt-quatre ans. Le marquis de Villette était un homme singulier que M. Champion fait bien de tirer de l'ombre. Fort riche, il ne passait pas pour aimer les femmes. Mais Voltaire avait calmé les mauvaises langues en lui faisant épouser sa protégée mademoiselle de Varicourt, « Belle et Bonne », auquel le marquis sut faire des enfants parfaitement constitués. Il avait l'esprit révolutionnaire et l'instinct anticlérical. Pour jouer un tour aux Théatins, il leur loua une boutique dans une maison qu'ils possédaient au 25 de l'actuel quai Voltaire et il la rétrocéda à un marchand d'estampes à condition qu'il prît pour enseigne « Au grand Voltaire ». Quand la Révolution éclata, Villette se déclara partisan des mesures les plus subversives. Il possédait un journal où il exposait ses idées et ses projets. Ce que nous appelons l'urbanisme y tenait une place importante. Villette demandait qu'on aérât Paris en élargissant les rues, qu'on dégageât les monuments, qu'on perçât des voies nouvelles, qu'on multipliât les trottoirs et les réverbères. Toutes propositions excellentes. Mais on peut

n'être pas d'accord avec lui sur ce qu'il convenait de détruire pour faciliter la circulation : c'est toujours la grande question. Et l'on ne loue pas non plus Villette d'avoir fait changer beaucoup de noms de rues, pour pouvoir exalter des gloires récentes et éphémères. Cette déplorable habitude ne s'est que trop perpétuée, et tout en vénérant Foch, nous regrettons tous aujourd'hui l'Avenue du Bois. On ne parle même pas de celle du président Wilson. C'est à Villette que l'on doit le retour à Paris des restes de Voltaire — qui donna lieu à une impressionnante cérémonie. Mais l'impétueux marquis n'avait sollicité aucune autorisation officielle pour faire gratter sur les murs du quai l'inscription « Quai des Théatins » afin d'y substituer les mots « Quai Voltaire ». Seul changement de nom dont on ne puisse lui faire grief. L'homme dans ses actes comme dans ses propos était impétueux à souhait — ce qui ne manqua pas de lui attirer bien des inimitiés lorsqu'il fut député de la Convention. Il fit bien de mourir en juillet 93. La guillotine l'attendait.

M. Champion aime particulièrement la rue Visconti (ancienne rue des Marais) — où il a bien souvent rendu visite à un vieil emballeur de livres, le père Brichard. Celui-ci lui tenait des propos sages, touchants et instructifs, dignes d'un de ces artisans d'Anatole France, qui tiennent le milieu, dans l'espèce humaine, entre les philosophes de la Grèce et les révolutionnaires de 48. La rue Visconti est pleine de souvenirs. M. Champion décrit quelques-uns des jours qu'y vécut Racine au n° 24. Le 16 est l'ancienne maison d'Adrienne Lecouvreur, cette merveilleuse comédienne si passionnément éprise de Maurice de Saxe qu'elle vendit ses bijoux et son argenterie pour l'aider dans sa folle expédition de Courlande. Au 18 de la rue des Marais vécut un certain Prudhomme, dont M. Champion nous conte la pittoresque histoire. C'était un journaliste fanatiquement révolutionnaire. Imprimeur-éditeur d'un journal, *les Révolutions de Paris*, il y attaquait la royauté avec une véhémence sauvage. La nuit, ses hommes allaient coller dans les rues des affiches énumérant *les Crimes des reines de France*. L'imprimeur était du reste plus indulgent pour Louis XVI que pour Marie-Antoinette. On relève cette phrase dans une adresse au roi qu'il répandit le 31 décembre 1791 : « Par la bonhomie de tes mœurs fais du moins qu'on pardonne à la nullité de ton caractère. » Sur la porte de son imprimerie, Prudhomme avait fait graver ces mots : *La liberté de la presse ou la mort...* Cette dangereuse affirmation dut le rendre suspect, on vint perquisitionner chez lui, sous prétexte qu'il abritait des armes : « Voilà mes cinquante-quatre canons ! » dit-il en montrant fièrement ses presses. C'est magnifique. Ce qui l'est moins, c'est qu'en 1814, après le retour de Louis XVIII, l'imprimeur publia un livre intitulé : *La vie*

privée du vertueux Louis XVI. — Au 17 de la rue Visconti, il y eut une autre imprimerie, celle de Balzac, qui marcha fort mal sous la direction du romancier, mais connut la prospérité par la suite, entre les mains du fils de l'amie de l'écrivain : madame de Berny. Delacroix eut un atelier dans cette maison, à quelques mètres de celui d'Ingres.

Dans la rue de Seine voisine, Marguerite de Valois, sœur de Henri III et épouse divorcée de Henri IV, s'était fait construire un hôtel dont il reste encore quelques vestiges. Le parc, s'étendant au delà de la rue des Saints-Pères, était assez vaste pour que Louis XIII enfant y pût chasser. La reine Marguerite, dont la vie avait été on ne peut plus tumultueuse, sentit, sur ses vieux jours, croître sa piété. Elle fit construire dans un coin de son parc un monastère pour les Augustins déchaussés. La chapelle subsiste : c'est celle de la cour de l'École des Beaux-Arts — et l'ancien cloître est devenu la charmante cour du Mûrier.

Ainsi, musardant dans son quartier, M. Champion passe des imprimeurs aux souveraines. Le petit temple de l'amitié du 20 de la rue Jacob le ramène chez miss Barney, l'Amazone de Gourmont, au milieu d'un groupe littéraire très vivant. Puis un détour de rue et de pensée le lance vers Haussmann, dont on ne sait pas assez qu'il ne fut qu'un *agent d'exécution* (plein de mérite sans nul doute) *de l'Empereur.* Napoléon III avait tracé *lui-même* sur une carte de Paris les rues nouvelles qu'il entendait faire ouvrir et dont il confia l'exécution à Haussmann. Une d'entre elles, qui devait se ramifier en un redoutable Y, ne fut, heureusement, pas tracée. Prolongeant la rue de Rennes, elle aurait gâté quelques-uns des plus beaux sites chers à M. Champion.

Les livres qu'inspirent les promenades dans Paris sont trop souvent une juxtaposition d'études historiques, qui n'ont d'autre lien entre elles que la proximité des immeubles qui les inspirent. M. Champion a évité ce défaut. Parce qu'il n'est pas seulement un historien, mais aussi un artiste, un lettré. Aucun des souvenirs historiques qu'il a évoqués n'a pris forme d'exposé. Il a su demeurer tout près du monologue intérieur, tel qu'il peut se dérouler dans l'esprit d'un promeneur amoureux de Paris et connaissant les titres de noblesse de la ville.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI 1932

		Pages.
HENRY BREMOND	Les Prières de l'Ancien Régime	5
WLADIMIR D'ORMESSON	Enfances diplomatiques. — I	33
JACQUES BOULENGER	Napoléon III aux Tuileries	65
ANDRÉ THÉRIVE	Anna. — II	101
DESMOND MACCARTHY	Le Roman anglais d'après-guerre	129
FRANÇOIS DE BONDY	Simois (*fin*)	153
★★ ★	Les Desseins de l'État allemand	199
PAUL BARTEL	La Dictature au Portugal	208
CONSTANTIN PHOTHIADÈS	Élektra	225
J.-M. BOURGET	Parmi les Livres	234

LIVRAISON DU 15 MAI 1932

AMIRAL DE FARAMOND	Souvenirs de Berlin et de Vienne	241
GUILLAUME DUPUYTREN	La Mort du Duc de Berry	267
F. DE MARTEL	Sauverait-on le Prince?	290
ADOLPHE JAVAL	Au Pays des Rentiers	297
WLADIMIR D'ORMESSON	Enfances diplomatiques. — II	314
LUC DURTAIN	Littérature et Tradition	350
ROGER LABONNE	L'Ukraine	364
ROBERT SENCOURT	L'Impératrice Eugénie et la Politique	382
ANDRÉ THÉRIVE	Anna. — III	398
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	422
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	435
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Berlin	445
MARCEL LUCAIN	Les Élections législative	462
IGNOTUS	M. Paul Doumer	468
JEAN POIRIER	Parmi les Livres	474

LIVRAISON DU 1er JUIN 1932

		Pages.
IGNOTUS	M. Albert Lebrun	481
HENRY BÉRENGER	Dettes et Réparations	487
COMTE DE PALIKAO	L'Expédition de Chine (1860)	519
PAUL MORAND	Le Suicide en Littérature	552
WLADIMIR D'ORMESSON	Enfances diplomatiques (*fin*)	565
PAUL JAMOT	Manet	595
ROGER LABONNE	L'Ukraine. — II	618
HENRY BIDOU	Jacques Piou	636
ANDRÉ THÉRIVE	Anna. — IV	643
GÉRARD BAUËR	Le général Weygand à l'Académie	673
FRANÇOIS LEUWEN	Que fera la nouvelle Chambre?	679
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	691
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	706

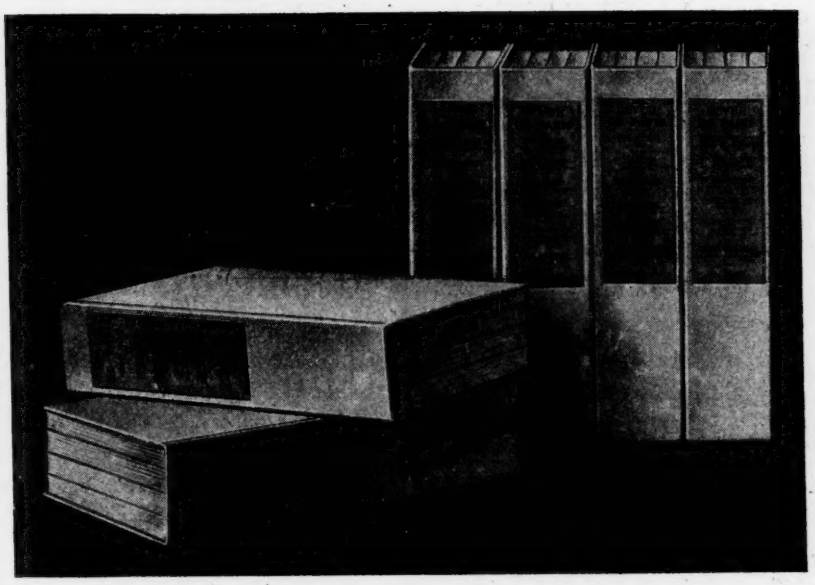
LIVRAISON DU 15 JUIN 1932

LOUIS BARTHOU	Avez-vous lu Han d'Islande?	721
GEORGES DUHAMEL	Tel qu'en lui-même. — I	746
ÉMILE MAGNE	Le Château de Saint-Cloud au XVIIe siècle	776
MYRIAM HARRY	Les Pleureurs de Sion	813
JEAN DE PANGE	La Formation de Gœthe	830
ANDRÉ THÉRIVE	Anna. — V	847
WLADIMIR D'ORMESSON	La Crise allemande	873
RENÉ GROUSSET	Travaux français en Iran	885
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	900
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	911
A. ALBERT-PETIT	Le Mouvement historique	923
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Venise	935
MARCEL THIÉBAUT	Vieux Paris	951

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

our classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans otre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc... publiés par la *evue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur os rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

rix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur mensuel pour la somme globale de **30 francs.**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Amsterdam : Meulenhoff et Cie; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Elefthéroudakis; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et Cie, Behrenstrasse 17; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Florence* : B. Seeber; *Genève* : Naville et Cie, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Lausanne* : Payot et Cie; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cie; *Milan* : Bocca; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York* : G. E. Stechert et Cie, 31 East 10 th. Street; *Sofia* : J. Carasso et Cie; *Turin* : Fratelli Bocca; S. Lattès et Cie; *Zurich* : Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison.* 6 fr.

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris.